U d'/of OTTAWA
39003000209691

#24

LA MYTHOLOGIE

COMPARÉE

AVEC L'HISTOIRE.

I.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

LA MYTHOLOGIE

COMPARÉE

AVEC L'HISTOIRE;

SUIVIE

DE RECHERCHES SUR L'ANCIENNE RELIGION DES HABITANS DU NORD.

PAR M. L'ABBÉ DE TRESSAN.

OUVRAGE ADOPTÉ PAR LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ.

HUITIÈME EDITION,

ORNÉE de seize Planches en taille-douce, dans le goût antique représentant 75 sujets.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ G. DUFOUR ET E. D'OCAGNE, LIBRAIRES,
QUAI VOLTAIRE, N°. 13;
ET A AMSTERDAM, MÊME MAISON.

1826.

BIBLIOTHECA

434518

BL
305
.T7
1826

AVANT-PROPOS.

Il est généralement reconnu qu'on ne peut voyager utilement, apprécier les chefs-d'œuvre des arts, et lire avec fruit les ouvrages des poëtes et des auteurs anciens, sans avoir des notions suffisantes et générales sur la mythologie. Le gouvernement français, regardant cette partie de la littérature comme indispensable à connaître, en a prescrit l'étude dans toutes les écoles du royaume de France. Mais pour rendre cette étude convenable à tous les âges, il a fallu se prescrire l'attention la plus sévère dans la manière de la présenter. C'est principalement pour remplir dignement ce devoir que l'auteur a réuni tous ses efforts.

Il ne pouvait obtenir un suffrage plus désirable et plus éclairé que celui que lui ont accordé MM. les Commissaires du gouvernement, et ensuite le Conseil de l'Université, en classant cet ouvrage au nombre de ceux que MM. les Professeurs emploîront pour l'instruction de la jeunesse.

Le but principal de ce travail ayant été de donner l'ensemble de la mythologie et de faire connaître l'origine de l'idolâtrie, il a fallu nécessairement présenter un tableau général, et par conséquent remonter jusqu'aux premiers âges du monde.

Un abrégé, par demandes et par réponses, au-

rait suffi pour donner la connaissance des dieux de la fable ; mais il existe tant d'ouvrages de ce genre, qu'il aurait été plus qu'inutile de les multiplier ; et l'auteur, encouragé par l'espoir d'avoir pour juge une nation grande et éclairée, a cherché à s'élever au-dessus de la routine ordinaire.

Si quelques personnes se croient autorisées à nous reprocher que nous avons omis beaucoup de détails et de noms célèbres dans le nombre immense des divinités, des héros et des personnages que citent les anciens poëtes, nous répondrons que la seule liste complète de ces noms aurait exigé des volumes, et qu'elle n'aurait pu que fatiguer la mémoire, sans procurer une véritable instruction. Ce sera dans les chefs-d'œuvre des grands maîtres que l'on trouvera tous ces noms; et les charmes qu'ils ont su répandre dans leurs ouvrages dédommageront des efforts de mémoire.

Si l'on trouve que les réflexions contenues dans les commencemens de cet ouvrage dépassent la portée ordinaire de l'esprit et de l'entendement dont la première jeunesse est susceptible, les parens et les maîtres auront la faculté de juger, d'après l'âge et les progrès de leurs élèves, l'instant où il sera utile de les ramener à ces premières lectures; et ils pourront commencer par leur faire apprendre les divisions des dieux du paganisme, et les histoires particulières des divinités. Plus on avancera dans l'étude du tableau général que nous avons essayé de tracer, plus ces commencemens cesseront de paraître obscurs ; et pour peu que l'on soit doué d'intelligence et de l'esprit de rapproche-

ment, sans lesquels on ne peut mettre aucun ordre dans ses connaissancees, on sentira que nous n'avons pu nous dispenser de donner ces premières notions sur l'origine de la mythologie.

Nous avons multiplié, le plus possible, les rapprochemens de la fable avec l'histoire et les explications des fables, afin de concourir de tout notre pouvoir aux soins que l'on consacre partout à l'instruction de la jeunesse. Les instituteurs s'attachant à profiter de l'heureuse mémoire du premier âge pour lui faire retenir les chronologies des empires et les principaux événemens de l'histoire, l'étude de la mythologie deviendra, par le moyen que nous avons adopté, une suite naturelle de l'étude de l'histoire. Le juste hommage et la reconnaissance que méritent les travaux de M. l'abbé Bannier nous imposent le devoir de déclarer qu'après avoir consacré nos soins laborieux à consulter les auteurs les plus estimés, c'est principalement l'ouvrage de cet habile maître qui nous a servi de guide.

Le dictionnaire de la Fable par Chompré, enrichi par les recherches et les travaux de M. Millin, est non-seulement excellent, il est même indispensable; on aura toujours besoin de le consulter pour soulager la mémoire, et pour connaître tous les noms consacrés par la fable. On pourra se servir avec plus d'avantage encore du Dictionnaire de Mythologie universelle, rédigé par M. Noël; mais ces deux ouvrages étant rangés par ordre alphabétique, et ne contenant pas les rapprochemens historiques, ils ne peuvent remplir le but que nous

nous sommes efforcés d'atteindre en donnant un tableau général de la mythologie.

Les Métamorphoses d'Ovide et les ouvrages des poëtes ne formant point un corps complet de mythologie, et les détails qu'ils contiennent n'étant point à la portée de tout le monde, nous avons pensé qu'un nouveau travail pouvait être utile : puisse celui que nous offrons au public obtenir son suffrage !

Pour remplir plus complètement le but que nous nous sommes proposé, nous avons joint à cet ouvrage des détails historiques sur les Druides; il nous a semblé convenable et même indispensable de donner les notions que l'on a pu conserver sur l'existence, les lois et les cérémonies de ces pontifes si célèbres et si puissans.

Le même motif nous a fait joindre un extrait des savantes recherches de M. Mallet, historien du Danemarck, sur la religion des anciens habitans du Nord. Ces deux supplémens achèveront de faire connaître dans quelles erreurs les hommes peuvent tomber, lorsque, oubliant les préceptes et les instructions qu'ils avaient reçus de la Divinité, ils ont voulu se former un culte au gré de leurs passions et de leurs caprices.

LA MYTHOLOGIE

COMPARÉE

AVEC L'HISTOIRE.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

SUR

L'ORIGINE DE L'IDOLATRIE.

Si l'on veut remonter à l'origine de l'idolâtrie, il faut remonter jusqu'à l'origine des passions. Les livres saints peuvent seuls nous apprendre la véritable cause des malheurs et des désordres du genre humain. Cette lumière céleste a seule le pouvoir de dissiper les ténèbres; et c'est en la prenant pour guide que l'homme, reconnaissant à la fois son impuissance et son orgueil, cesse enfin d'être le jouet de ses incertitudes. Nous ne répéterons pas les instructions dictées par Dieu même; elles sont connues de tous nos lecteurs. C'est dans cette source pure et sacrée que l'éloquent Bossuet

a puisé les premiers principes et les premiers élémens de son immortel Discours sur l'Histoire Universelle. Bornons-nous à le suivre, lorsqu'appuyé sur l'Écriture Sainte il s'empare du burin majestueux de l'Histoire, et trace le tableau rapide, mais sublime, de l'enfance du monde.

« Tout commence, et il n'est point d'his-
» toire, quelque ancienne qu'elle soit, où l'on
» ne trouve des vestiges manifestes de la nou-
» veauté du monde. On voit les lois s'établir,
» les mœurs se polir, les empires se former;
» le genre humain sort peu à peu de l'igno-
» rance : l'expérience l'instruit. Les arts sont
» inventés, les hommes se multiplient, la
» terre se peuple, les précipices, les monta-
» gnes, les mers, les fleuves, ne sont plus des
» obstacles, on les franchit; les bois abattus
» font place aux champs, aux hameaux, aux
» bourgades, aux villes; l'homme plie jus-
» qu'aux métaux à son usage, et peu à peu il
» y fait servir toute la nature.

» Mais, à mesure qu'on s'éloignait des ori-
» gines, les hommes brouillaient les idées qu'ils
» avaient reçues de leurs ancêtres; le sens
» humain abruti ne pouvait plus s'élever;
» les hommes ne voulant plus adorer que ce
» qu'ils voyaient, l'idolâtrie se répandait par
» tout l'univers. Cependant une idée obscure

» de la puissance divine se soutenait par sa
» propre force, mais confondue avec les ima-
» ges venues par les sens ; on adorait tout ce
» qui paraissait avoir quelque activité, quel-
» que puissance : ainsi le soleil, les astres,
» qui se faisaient sentir de si loin ; le feu, les
» élémens, dont les effets étaient si univer-
» sels, furent les premiers objets de l'adora-
» tion publique. Les hommes portèrent la
» peine de s'être soumis à leurs sens ; les sens
» décidèrent de tout, et firent, malgré la
» raison, tous les dieux qu'on adora sur la terre.

» Du temps d'Abraham et peu après, la
» connaissance du vrai Dieu paraissait encore
» subsister dans la Palestine et dans l'Égypte.
» Melchisedech, roi de Salem, était le pontife
» *du Dieu très-haut qui a fait le ciel et la*
» *terre.* Abimelech, roi de Gérar, et son suc-
» cesseur, qui portait le même nom, crai-
» gnaient Dieu, juraient en son nom, et ad-
» miraient sa puissance. Les menaces de ce
» grand Dieu étaient redoutées par Pharaon,
» roi d'Égypte; mais, dans le temps de Moïse,
» les nations étaient perverties ; le vrai Dieu
» n'était plus connu en Égypte comme le
» Dieu de l'univers, mais seulement comme
» le Dieu des Hébreux ; on adorait jusqu'aux
» animaux, jusqu'aux reptiles : tout était
» dieu, excepté Dieu même ! »

Dans ce tableau, tracé par le génie, on voit l'histoire profane, toujours incertaine lorsqu'elle veut percer l'obscurité des siècles, soumettre ses récits à l'autorité de l'Écriture Sainte, et les puiser dans cette source infaillible qui peut seule nous éclairer sur la formation de l'univers. On voit la cause des premières erreurs, des premiers désordres, et l'on cesse de s'étonner « en voyant l'esprit » humain, poussé par une aveugle impression, » s'enfoncer dans l'idolâtrie sans que rien pût » le retenir.

» L'homme, regardant comme divin tout » ce qui était puissant, et se sentant entraîné » vers le vice par une force irrésistible, crut » que cette force était hors de lui : il s'en fit » un Dieu; c'est de là que le crime eut des » autels, et que l'homme, troublé par ses » remords, regarda la divinité comme ennemie, » et crut ne pouvoir l'apaiser par les victimes » ordinaires. La frayeur poussa les pères jus- » qu'à immoler leurs enfans, et à les brûler au » lieu d'encens à leurs dieux. »

Après avoir fixé nos regards sur ces premières causes, considérons comment les hommes purent tomber dans une barbarie qui s'accrut sans cesse, à mesure qu'ils s'éloignèrent davantage de leur berceau.

Les premières familles se multiplièrent. La

terre ne souriait plus à l'homme; elle ne produisait plus d'elle-même. La nécessité des subsistances força les premières émigrations. Il fallut chercher de nouveaux fruits, de nouveaux champs; et les familles, en s'éloignant, emportèrent avec elles des souvenirs que rien ne pouvait détruire. Elles n'avaient point vu ce jardin délicieux, séjour de l'innocence, où le premier homme avait été placé pendant les premières années de sa vie; mais sa description avait passé d'âge en âge, et le besoin d'être heureux, ce besoin le plus constant et le plus impérieux de tous, en éternisait la mémoire; peut-être même fut-ce un vague espoir de retrouver ce lieu si cher et si regretté, qui décida ces familles errantes à diriger leurs pas vers des plages inconnues. Bientôt la plus triste réalité vint remplacer les douces illusions de l'espérance. En pénétrant plus avant dans les terres, on ne rencontra plus en quelque sorte que les débris du globe, que le déluge universel avait bouleversé, et les dangers qui menaçaient à chaque pas en imprimèrent le souvenir en caractères ineffaçables.

Après de vaines et pénibles recherches, la nécessité de subsister commanda de s'arrêter et de se livrer au travail; mais quels obstacles ne fallut-il pas surmonter? Des forêts immenses

qui interceptaient les rayons du soleil, et qu'infectaient des reptiles venimeux ou des animaux féroces; des marais que l'art n'avait point encore appris à dessécher, des plaines arides ou qui ne produisaient que des ronces : tels étaient les nouveaux domaines réservés à l'homme. La nature entière semblait armée contre lui : partout il cherchait la sûreté, le repos; partout il trouvait la fatigue et la mort, et, pour combler son malheur, il conservait la mémoire de son bonheur primitif. Cependant il fallut travailler ou périr : quelques portions de terre furent cultivées; mais celui dont les sueurs suffisaient à peine à le nourrir avec sa famille ne songea pas d'abord à être généreux; il entoura ses champs, il défendit ses récoltes, et, leur conservation pouvant seule assurer son existence, il menaça de la mort quiconque essaierait de les ravir. Ce fut ainsi que s'établit le droit de propriété parmi des hommes que la crainte de périr de misère et de faim arma bientôt les uns contre les autres.

Un seul père de famille, entouré de ses enfans, aurait pu long-temps conserver la paix; mais pressé par d'autres hommes que poursuivaient les mêmes besoins, et dont l'industrie ou les travaux étaient inégaux aux siens, il fut promptement réduit à se servir de la force pour s'opposer à leurs rapines.

Les instrumens qui servaient à féconder la terre devinrent des instrumens de mort ; la guerre naquit, et, lorsque ce fléau terrible eut déployé ses fureurs, les meurtres, les vengeances, la cupidité, l'injustice, vinrent inonder la terre. L'homme, alors tout entier à ses besoins, à ses passions, songea d'autant moins à conserver les préceptes et le culte du vrai Dieu, qu'il en avait déjà perdu la connaissance lorsqu'il s'était éloigné de sa terre natale. Chaque génération qui suivit s'écarta de plus en plus de la lumière; l'empire du crime s'établit : lui seul donna les lois, ou plutôt plongea dans la plus horrible barbarie, en ne laissant plus pour guide que les désirs et les mouvemens déréglés des passions.

Abandonnons ces hordes sauvages, leur histoire ne pourrait qu'effrayer, nous la reprendrons par la suite, aux époques où des colonies policées, et conduites par des chefs habiles et courageux, vinrent les arracher à cet état déplorable, en leur apportant des lois plus sages et des mœurs plus douces.

Revenons vers les lieux qu'habitèrent les premiers hommes. « La tradition du déluge » universel, dit Bossuet, se trouve par toute » la terre : l'arche où se sauvèrent les restes » du genre humain a de tout temps été célèbre » en Orient, principalement dans les lieux où

» elle s'arrêta après le déluge. Plusieurs cir-
» constances de cette fameuse histoire se trou-
» vent marquées dans les annales et les tradi-
» tions des anciens peuples. C'est en Orient
» qu'arriva la confusion des langues à la tour
» de Babel, premier monument de l'orgueil et
» de la faiblesse des hommes. C'est là que se
» fit le partage des trois enfans de Noé et la
» première distribution des terres.

» La mémoire de ces trois premiers auteurs
» des nations et des peuples s'est conservée
» parmi les hommes. Japhet, qui a peuplé la
» plus grande partie de l'Occident, y est de-
» meuré célèbre sous le fameux nom de Ja-
» pet. Cham et son fils n'ont pas été moins
» connus parmi les Égyptiens et les Phéni-
» ciens, et la mémoire de Sem a toujours duré
» parmi le peuple hébreu qui en est sorti.

» Un peu après ce premier partage du mon-
» de, Nemrod, homme farouche et violent,
» devint le premier des conquérans (telle est
» l'origine des conquêtes); il établit son royau-
» me à Babylone, au même lieu où la tour de
» Babel avait été commencée, et déjà élevée
» très-haut, mais non pas autant que le sou-
» haitait la vanité humaine.

» Environ dans le même temps, Ninive fut
» bâtie, et quelques anciens royaumes établis.
» Ils étaient petits dans les premiers temps.

» On trouve dans la seule Égypte quatre prin-
» cipautés : celle de Thèbes, celle de Thin,
» celle de Memphis et celle de Thanis, capi-
» tale de la basse Égypte. On peut rapporter
» à ces temps le commencement des lois et de
» la police des Égyptiens, celui de leurs pyra-
» mides, qui durent encore, et celui de leurs
» observations astronomiques, ainsi que de
» celles des Chaldéens. Voilà les commence-
» mens du monde, continue Bossuet, tels que
» Moïse nous les représente : commencemens
» heureux d'abord, pleins ensuite de maux
» infinis. Depuis ce temps, l'ambition s'est
» jouée sans bornes de la vie des hommes; ils
» en sont venus à ce point de s'entre-tuer sans
» se haïr : le comble de la gloire et le plus
» beau des arts a été celui de se détruire les
» uns les autres. »

Ces rapprochemens historiques de Bossuet suffisent pour nous faire connaître quels furent les premiers établissemens des hommes, et comment ils oublièrent les préceptes qu'ils avaient reçus de Dieu même. Ils prouvent aussi que le souvenir des plus grands événemens ne dut jamais se perdre, et qu'aussitôt que la corruption eut conduit jusqu'à imaginer des dieux, on dut confondre ensemble les vérités historiques et l'histoire fabuleuse des divinités. L'observation fait concevoir aussi

que les Orientaux ne dûrent point tomber dans la même barbarie qui déshonora les peuples qui s'étaient enfoncés le plus avant dans les terres. Les patriarches avaient transmis aux premiers leurs arts et de grandes idées ; aussi voit-on leurs ouvrages étonner encore aujourd'hui l'univers, malgré les ravages des siècles. Nous n'en ferons point la description, elle nous écarterait trop de notre sujet; mais nous engageons nos lecteurs à lire Bossuet lui-même, à l'article des réflexions sur les empires, dans son Discours sur l'Histoire Universelle. Cet ouvrage, le plus éloquent que la langue française ait produit, ne peut être abrégé, et ceux qui le liront nous sauront gré de les avoir mis dans la nécessité de payer à ce morceau sublime le tribut d'admiration qu'il mérite.

Pour concevoir quelque ordre dans les temps obscurs, et pour faire connaître la différence qui existe entre les dieux de l'Orient et les dieux de l'Occident, nous allons donner les principales notions qui restent sur les traditions des Chaldéens, des Phéniciens et des Égyptiens. On verra que ce fut parmi ces peuples que l'idolâtrie prit naissance ; et la suite de cet ouvrage prouvera que ce furent des colonies de ces mêmes peuples qui portèrent aux Grecs et aux peuples de l'Occident des lois,

des coutumes, des mœurs plus douces, et la plus grande partie de leurs arts. Par la suite des temps, les Grecs les transmirent aux Romains ; et c'est pour ne pas confondre les époques, que l'on a séparé les dieux du paganisme en deux classes : celle des dieux de l'Orient, et celle des dieux de l'Occident.

TRADITION DES CHALDÉENS.

C'est parmi les peuples de l'Asie qu'il faut chercher l'origine de l'idolâtrie. On ne peut disputer aux Chaldéens d'être un des plus anciens peuples de la terre. Nemrod en fut le premier roi. Il est regardé comme l'auteur du dessein insensé de la tour de Babel, et vivait du temps même de Phaleg.

Malgré la difficulté de remonter jusqu'à des temps aussi reculés, il existe toujours quelques traces qui servent à faire reconnaître la vérité. Les historiens, en se succédant d'âge en âge, ont eu besoin d'autorités pour garantir leurs écrits ; ils ont cité des fragmens des historiens qui les avaient précédés : c'est en les recueillant avec soin qu'un observateur attentif appuie ses réflexions sur des bases solides, et qu'il peut éviter de s'égarer

quoique les premiers écrits des hommes soient perdus.

L'historien Josèphe rapporte que les Chaldéens avaient eu soin, dans les temps les plus anciens, de conserver par des inscriptions publiques et par d'autres monumens, le souvenir de ce qui s'était passé. Il dit qu'ils avaient fait écrire leurs annales par les plus sages de leur nation. On peut ajouter à ce témoignage que rien ne prouve mieux leur antiquité que le rapport de leur opinion sur l'origine du monde avec ce qu'en a dit Moïse. On le remarque surtout dans leurs récits sur les dix premières générations qui précédèrent le déluge, et sur les dix qui le suivirent.

Quatre auteurs anciens (1) avaient écrit l'histoire des Chaldéens. Leurs ouvrages sont perdus; mais il en reste des fragmens que l'on retrouve dans Eusèbe, dans Josèphe et dans Syncelle : c'est ce dernier qui nous a conservé le morceau de Bérose que nous allons donner.

« Un homme, ou plutôt un monstre moitié » homme et moitié poisson, sorti de la mer » Érythréenne, parut près de Babylone. Il

---

(1) Abydène, Apollodore, Bérose, et Alexandre Polyhistor.

» avait deux têtes ; une supérieure, semblable
» à celle d'un homme, et une inférieure, sem-
» blable à celle d'un poisson. Il avait des pieds
» d'homme, et portait une queue de poisson ;
» du reste, sa voix et sa parole étaient sem-
» blables à celles d'un homme : on conserve
» encore son image.

» Ce monstre, selon l'auteur chaldéen, de-
» meurait le jour avec les hommes sans man-
» ger ; il leur donnait la connaissance des let-
» tres et des sciences ; il leur enseignait la
» pratique des arts, la manière de bâtir des
» villes, des temples, d'établir des lois ; il leur
» donnait des principes de géométrie, leur ap-
» prenait à semer, à recueillir les fruits, en
» un mot, tout ce qui pouvait contribuer à les
» polir et à leur donner d'autres mœurs. Au
» soleil couchant, il se retirait dans la mer
» et passait la nuit dans les eaux. Il en parut
» d'autres semblables à lui, et Bérose avait
» promis de révéler ces mystères dans les his-
» toires des rois ; mais il ne nous en est rien
» resté. Ce poisson se nommait *Oannès*. Il
» avait laissé quelques écrits sur les origines,
» dans lesquels il enseignait qu'il y avait eu un
» temps où tout n'était que *ténèbres et eau ;*
» que cette eau et ces ténèbres renfermaient
» des animaux monstrueux, des hommes avec
» deux ailes, et d'autres avec quatre. On voyait

» des hommes avec deux têtes, *une d'homme,*
» *une de femme;* tous les animaux enfin, et
» tous les êtres étaient d'une forme irrégu-
» lière, tels qu'on en voyait les représenta-
» tions dans le temple de Bel.

» Une femme, nommée *Omorca,* était la
» maîtresse de l'univers. Bel la divisa en deux :
» une de ces parties forma le ciel, et l'autre
» la terre; alors les monstres de formes irrégu-
» lières disparurent. Bel partagea ensuite les
» ténèbres, sépara le ciel d'avec la terre, et
» arrangea l'univers. Après avoir détruit les
» animaux qui ne pouvaient soutenir l'éclat
» de la lumière, et voyant le monde désert,
» il ordonna à un des dieux de lui couper la
» tête à lui-même, de mêler avec de la terre
» le sang qui coulerait, et d'en former les
» hommes et les animaux; après quoi il forma
» les astres, les planètes, et acheva ainsi la
» production de tous les êtres. »

Voilà ce que renfermait le premier livre de Bérose; et quelque singulière que soit cette fable, elle paraît n'être qu'une tradition défigurée de la création du monde, tirée des écrits de Moïse. On doit le remarquer surtout à l'endroit où il est dit que les ténèbres couvraient alors la terre mêlée avec l'eau. Les monstres dont on vient de lire la description ne sont qu'une allégorie pour peindre d'une

manière sensible la confusion qui régnait dans le monde au moment de la création.

La formation de l'homme est prise aussi de la narration de Moïse, lorsqu'il dit que Dieu, après s'être comme exhorté lui-même à la production de ce chef-d'œuvre, prit de la terre qu'il détrempa avec de l'eau, et lui souffla un esprit de vie. Voilà sans doute ce qui fait dire à l'auteur chaldéen que Bel s'était fait couper la tête. Bérose conclut ensuite que ce fut par ce moyen que l'homme fut doué d'intelligence.

Il est de même aisé de juger qui la fiction des hommes à deux têtes, une d'homme et une de femme, est tirée de l'histoire de Moïse, lorsqu'il rapporte que la femme fut tirée d'une des côtes d'Adam, et qu'en la voyant il s'écria : Voilà la chair de ma chair, et les os de mes os. L'esprit humain fait en vain des efforts pour corrompre la vérité; elle laisse toujours quelque trace lumineuse qui la fait reconnaître. On s'aperçoit que l'auteur chaldéen était à la fois trop rapproché de l'origine du monde pour n'être point convaincu de sa nouveauté, et trop éloigné de la source sacrée où il aurait pu s'instruire, pour en avoir la connaissance. Il n'existait plus autour de lui que des traditions défigurées et confuses; mais le bel ordre de l'uni-

vers avait tellement frappé ses regards, qu'il lui avait été plus facile de croire à des traditions altérées, qui peignaient un dieu tout-puissant formateur de tout ce qui existe, que de croire que tout ce qui l'environnait était éternel ou qu'il s'était formé par sa seule force.

Observons de plus que, si l'on veut remonter à l'étymologie du mot *Oannès*, il paraît qu'il est formé du mot syriaque *onedo*, qui signifie voyageur. Alors on aperçoit que, dans un temps qu'on ne saurait déterminer, il arriva par mer un homme qui donna aux Chaldéens quelques connaissances des anciennes traditions, et leur laissa des mémoires à ce sujet. On le représenta comme moitié poisson, parce qu'il venait de la mer, et qu'il était couvert de peaux de poissons. Tous les soirs il se retirait dans son vaisseau; de là on dit qu'il rentrait dans la mer. Il ne prenait ses repas que sur son bord; on a dit qu'il ne mangeait pas. Un fragment d'Helladius, qui a été conservé, rapporte toute l'histoire d'Oannès, et donne cette explication sur sa prétendue forme de poisson.

Telle était la tradition des Chaldéens sur l'origine du monde : on y voit que les dieux étaient antérieurs à sa formation; mais il n'y est point parlé du moment de leur naissance, ni des attributs qui les distinguaient.

On parle si souvent et avec tant d'étonnement des anciennes observations astronomiques des Chaldéens, et du grand nombre de siècles qu'ils se plaisaient à citer, que, pour donner une explication de ce mystère historique, nous croyons devoir rapporter la manière dont ils comptaient les temps et les règnes.

Les Chaldéens comptaient les générations et les règnes par *sares*. Ils divisaient aussi les temps par *nères* et par *soses*. Le *sare* marquait trois mille six cents ans, le *nère* six cents, et le *sose* soixante.

Cette manière de compter semble donner à la durée des premiers règnes un nombre infini d'années, car chacun de leurs premiers rois avait vécu plusieurs *sares*. Mais l'*Histoire Universelle*, par une société d'Anglais, *Scaliger* et les plus habiles observateurs, se sont réunis pour nous apprendre que les Chaldéens donnaient le nom d'*années* à leurs *jours*; de sorte qu'en réduisant le calcul de trois mille six cents ans, qui composaient un *sare*, à trois mille six cents jours, il se trouve que le nombre d'années rapporté par ces anciens auteurs est presque entièrement le même que celui donné par Moïse à la durée de la vie des anciens patriarches.

Ce rapprochement est d'autant plus exact,

qu'il se trouve absolument conforme aux observations astronomiques. M. Bailli, dans son Histoire de l'Astronomie ancienne, donne la preuve de ce calcul; il remonte d'éclipse en éclipse, et parvient, en comptant par jours au lieu d'années, jusqu'aux éclipses citées par les Chaldéens. C'est ainsi que la vanité a souvent jeté un voile sur les anciens temps, parce que chaque nation a voulu reculer le plus possible l'époque de son origine.

Les Chaldéens rapportent l'histoire de leurs dix premiers rois, dont le dernier fut Xixutrus. Ils racontent que ce fut dans son temps qu'arriva le déluge; nous allons citer ce qu'ils en ont dit, pour mieux prouver combien leur tradition avait de rapport avec l'histoire sainte: ce morceau démontrera en même temps que les anciennes fables sont fondées sur les anciens souvenirs, et ne sont pas de simples jeux de l'imagination.

« Chronus ou Saturne, étant apparu en » songe à Xixutrus, l'avertit que, le quin- » zième du mois Doessius, le genre humain » serait détruit par un déluge, et lui ordonna » de mettre par écrit l'origine, l'histoire et » la fin de toutes choses; de cacher ses mé- » moires sous la terre dans la ville du soleil, » nommée Sippara; de construire ensuite un » vaisseau, d'y mettre les provisions néces-

» saires, et d'y entrer, lui, ses parens et ses
» amis; d'y enfermer aussi les oiseaux et les
» animaux à quatre pieds. Xixutrus exécuta
» ponctuellement ces ordres, et fit un navire
» qui avait deux stades de largeur et cinq de
» longueur; il n'y fut pas plus tôt entré que la
» terre fut inondée. Quelque temps après,
» voyant les eaux diminuées, il lâcha quel-
» ques oiseaux, qui, ne trouvant ni nourri-
» ture ni lieu où se reposer, retournèrent au
» vaisseau. Quelques jours après, il en lâcha
» d'autres qui revinrent avec un peu de boue
» aux pates; la troisième fois qu'il les laissa
» aller, ils ne revinrent plus; ce qui lui fit
» juger que la terre commençait à être suffi-
» samment découverte. Il fit alors une ouver-
» ture au vaisseau, et voyant qu'il s'était ar-
» rêté sur une montagne, il en sortit avec sa
» femme, sa fille et le pilote; il adora la terre,
» éleva un autel, sacrifia aux dieux; ensuite
» lui et tous ceux qui l'avaient accompagné
» disparurent. Ceux qui étaient restés dans le
» vaisseau, ne les voyant pas revenir, en
» sortirent et les cherchèrent vainement. Une
» voix se fit entendre, et leur annonça que la
» piété de Xixutrus lui avait mérité d'être
» enlevé dans le ciel, et d'être mis au rang
» des dieux avec ceux qui l'accompagnaient.
» La même voix les exhorta à être religieux et

» à se transporter à Babylone, après avoir dé-
» terré à Sippara les mémoires qui y avaient
» été déposés. La voix ayant cessé de se faire
» entendre, ils allèrent bâtir la ville que l'on
» vient de nommer et quelques autres. »

Telle est la célèbre tradition des Chaldéens, où l'on voit déjà la fable se mêler à l'histoire sainte. Il est bon d'observer que Bérose, en donnant son fragment, ne dit rien du moment où parut *Oannès*. Il commença son histoire en disant : *La première année, parut cet homme extraordinaire.* Il est donc évident qu'Oannès ne commence pas les temps, mais qu'il fut le premier qui apporta des instructions aux Chaldéens, et leur laissa cette tradition.

TRADITION DES PHÉNICIENS.

Sanchoniaton, prêtre de Béryte, qui vivait avant la guerre de Troie, avait écrit sur la religion des Phéniciens; l'ouvrage de cet ancien auteur est perdu : il subsistait encore vers le règne des Antonins. Ce fut alors que Philon de Biblos le traduisit en grec; mais en cherchant à l'accommoder aux idées de son pays, il l'altéra considérablement. Eusèbe

en a conservé un fragment; c'est tout ce qui en reste. On croit que Sanchoniaton lui-même avait puisé ses écrits dans ceux de *Thot* ou *Thaut*, auteur égyptien que les Grecs ont nommé *Hermès*, et qui passe pour avoir été le premier inventeur des lettres.

Le nom de Sanchoniaton est si célèbre parmi les savans, que nous croyons devoir donner une partie de ce fragment; elle suffira pour prouver combien les idées religieuses des Phéniciens étaient déjà altérées.

Selon cet ancien auteur, « le premier prin-
» cipe de l'univers a été un air ténébreux et
» spiritueux, un chaos plein de confusion et
» sans clarté, éternel et d'une durée sans fin.
» Cet esprit produisit *Mot* ou *Mob*, c'est-à-
» dire un limon ou un mélange aqueux, qui
» fut le principe de toutes les créatures et de la
» génération de l'univers. Il y eut d'abord les
» animaux qui n'avaient aucun sentiment; ils
» en engendrèrent d'intelligens et contempla-
» teurs des cieux. Immédiatement après Mob,
» le soleil, la lune, les étoiles et les autres
» astres commencèrent à paraître et à luire.
» Un violent degré de chaleur communiqué à
» la terre produisit des vents et des nuées qui
» tombèrent en pluie; cette pluie attirée par
» le soleil forma les orages, et le bruit du ton-
» nerre réveilla les animaux intelligens qui

» commencèrent à se mouvoir sur la terre et
» dans la mer, etc., etc. »

Cette portion du fragment de Sanchoniaton suffit pour faire voir que le véritable auteur de l'univers était déjà méconnu par les Phéniciens. Il rapporte ensuite l'histoire du premier homme et de la première femme.

« Le premier père des hommes se nommait
» *Protogone*, et la première mère *Aéon*; ce
» fut elle qui trouva que les fruits des arbres
» étaient bons, et pouvaient servir à la nour-
» riture des hommes. Les enfans de ces pre-
» miers parens du genre humain, nommés
» *Genae* et *Genus*, habitèrent la Phénicie.
» Une grande sécheresse étant survenue, ils
» étendirent leurs mains vers le soleil, qu'ils
» regardèrent comme le seul Dieu et le maître
» des cieux. *Genus* engendra d'autres hom-
» mes, qui furent nommés *Lumière, Feu* et
» *Flamme*. Ce furent eux qui trouvèrent l'u-
» sage du feu, en frottant deux morceaux de
» bois l'un contre l'autre. Leurs enfans, qui
» furent d'une grandeur démesurée, donnè-
» rent leurs noms aux montagnes; de là les
» noms du mont Cassius, du Liban, Anti-Li-
» ban, etc., etc. »

Il est facile d'apercevoir sous cette enveloppe l'histoire défigurée de la création de l'homme, peut-être même celle du fruit dé-

fendu ; et l'on trouve les géans dont parle l'Écriture Sainte. On doit aussi remarquer parmi ces peuples l'origine de l'idolâtrie, puisqu'il est dit qu'ils adoraient le soleil. On les voit déjà mêler à leur religion l'invention des arts utiles. Nous ne suivrons pas plus au long le fragment de Sanchoniaton, puisqu'il est évident qu'il a puisé sa tradition, ou ses écrits, dans d'autres traditions plus anciennes et déjà corrompues. Il paraît, au rapport des savans, comme nous l'avons déjà dit, qu'il a pris ses idées dans Thaut l'Égyptien. Les observations les plus exactes servent à prouver que les Phéniciens avaient adopté les idées religieuses et les dieux des Égyptiens. Quelques auteurs croient que les Phéniciens avaient précédé les Égyptiens ; mais cette question ne peut intéresser que les savans, dont l'opinion est partagée sur ce point. Ce qu'il nous importe de savoir, c'est que l'un et l'autre peuples avaient déjà mêlé des systèmes aux souvenirs qu'ils conservaient de la tradition des premiers patriarches.

Bossuet

TRADITION DES ÉGYPTIENS.

Diodore de Sicile, en rapportant la tradition des Égyptiens, dit : « Au commencement » le ciel et la terre n'avaient qu'une forme, » étant mêlés ensemble par leur nature ; mais » ensuite ayant été séparés, le monde com- » mença à prendre la forme que nous lui » voyons. Par le mouvement de l'air, les par- » ties du feu s'élevèrent et donnèrent au so- » leil, à la lune et aux autres astres, leur » mouvement circulaire. La matière solide » tomba en bas et forma la terre et la mer, » d'où sortirent les animaux et les poissons, » à peu près comme on voit encore en Égypte » sortir de la terre, détrempée par les eaux » du Nil, une infinité d'insectes et d'autres » animaux. »

Il n'est pas besoin de citer plus au long cette tradition pour faire apercevoir ses défauts, puisque le Créateur n'a aucune part dans cette formation de l'univers. Les auteurs de ce système ne paraissent pas même sentir la nécessité d'une première cause. Il faut cependant rendre aux Égyptiens la justice de dire qu'en étudiant leur langue sacrée, dont les hiéroglyphes étaient les emblèmes, on voit qu'ils

croyaient généralement qu'une *nature inanimée* et *confuse* ne pouvait être l'origine de toutes choses.

Quelques hommes, parmi les Égyptiens, croyaient qu'il existait une *intelligence suprême* qui avait créé le monde, et que dans l'homme il existait de même une *intelligence* supérieure au corps, et qui était l'*âme*. Mais cette idée grande et sublime n'était admise et conservée que par quelques êtres plus éclairés que la multitude. Or, comme ils attachaient le plus grand prix à cette opinion, qui les élevait au-dessus des autres hommes, ils l'enveloppaient de mystères impénétrables. On n'était admis à la connaissance de ces mystères qu'après avoir passé par les épreuves les plus terribles. Ces épreuves se nommaient *initiations*. La religion des peuples n'était qu'une idolâtrie grossière. Frappés à la vue du soleil et des autres astres, ils s'imaginaient que ces corps lumineux étaient les maîtres du monde et les *seuls dieux* qui le gouvernaient.

« Ils nommèrent le soleil *Osiris*, et la lune » *Isis*. Osiris, disaient-ils, signifie *plein* » *d'yeux*, *très-clairvoyant ;* Isis signifiait *l'an-* » *tique*, par ce qu'ils croyaient la lune éter- » nelle. Ils ne s'en tinrent pas là : dès que » l'on a fait le premier pas dans les ténèbres,

» on s'égare à mesure que l'on s'avance. Les
» Égyptiens adoptèrent huit grands dieux : le
» Soleil, Saturne, Rhéa, Jupiter, Junon,
» Vulcain, Vesta et Mercure ou Hermès.
» Chronos ou Saturne, ayant épousé Rhéa,
» devint père d'Osiris et d'Isis, ou, selon
» d'autres, de Jupiter et de Junon. Selon ces
» derniers, Jupiter enfanta cinq autres dieux :
» Osiris, Isis, Typhon, Apollon, et Aphro-
» dite ou Vénus. Ils ajoutaient qu'Osiris était
» le même que Bacchus, et Isis la même que
» Cérès. »

Nous venons de citer les noms de ces dieux, parce qu'on les retrouvera sans cesse parmi les dieux de l'Occident, c'est-à-dire les dieux adoptés par les Grecs et les Romains, ce qui prouvera d'une manière incontestable que les Grecs reçurent leur culte et leur dieux des colonies égyptiennes et phéniciennes qui, par la suite du temps, allèrent les policer.

Il faut remarquer aussi que, comme dans les apothéoses, on changeait souvent les noms des personnes déifiées, Osiris fut appelé *Sérapis, Dionysius*, *Pluton, Jupiter, Pan;* de même Isis sa femme fut honorée sous les noms de *Séléné*, de la *Lune*, de *Héra* ou de *Junon*. Orus, fils d'Isis, est celui que les Grecs nommèrent depuis Apollon.

« La mythologie égyptienne, dit Plutarque,

» a deux sens, l'un sacré et sublime, l'autre » sensible et palpable. C'est pour cela que les » Égyptiens placent des sphinx à la porte de » leurs temples. Ils veulent par-là nous faire » entendre que leur théologie contient les » secrets de la sagesse, sous des paroles énig- » matiques. On peut supposer le même but » à l'inscription qu'on lit à *Saïs*, sur une sta- » tue de Minerve ou Isis : *Je suis tout ce qui » est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, et » jamais mortel n'a levé le voile qui me » couvre.* »

La théologie des Égyptiens avait donc deux significations, l'une sainte et symbolique, l'autre vulgaire et littérale. Les figures des animaux représentés dans les temples, et qu'ils semblaient adorer, n'étaient que des hiéroglyphes destinés à représenter les attributs divins.

« Toutes les nations orientales, dit Ori- » gène, les Perses, les Indiens, les Syriens, » cachent des mystères secrets sous leurs fa- » bles religieuses. Le sage de toutes ces re- » ligions en pénètre aisément le sens, mais » le vulgaire n'en voit que l'écorce. »

C'est en rapprochant ces diverses observations qu'on pourra comprendre comment les Égyptiens, si grands dans leurs ouvrages, si sages dans leurs lois, leurs coutumes, et si

célèbres dans les sciences, ont paru en même temps assez aveuglés pour adorer des insectes, des reptiles, des plantes, des animaux. Les historiens sacrés et profanes parlent de ce peuple comme de la plus sage des nations, et l'un des éloges que l'esprit saint donne à *Moïse* et à *Salomon*, est *qu'ils étaient instruits dans toutes les sciences des Égyptiens.*

Il faut donc bien distinguer l'ignorance qui régnait parmi la multitude, d'avec les connaissances profondes que possédaient ceux qui cultivaient les sciences et qui avaient lu les livres attribués à *Hermès Trismégiste*, ou *trois fois grand.* Selon cet homme si célèbre, « Dieu exista dans son unité solaire avant » tous les êtres. Il est la source de tout ce qui » est intelligent, le premier principe incom- » préhensible, suffisant à lui-même, et père » de toutes les essences. »

Nous ne croyons point fatiguer nos lecteurs en faisant de pareilles citations. Tout être qui a reçu la raison en partage doit désirer de connaître l'idée que les premiers philosophes du monde avaient adoptée sur la divinité. Nous allons aussi rapporter la définition qu'en a donnée le célèbre Zoroastre; c'est la plus belle qu'ait produite l'antiquité. Eusèbe l'a conservée dans sa *Préparation évangélique*; il l'avait extraite mot pour mot

d'un livre de Zoroastre, qui existait encore de son temps, et qui avait pour titre : *Recueil sacré des monumens persans*.

« Dieu est le premier des incorruptibles, » éternel, non engendré. Il n'est point com- » posé de parties ; il n'y a rien de semblable » ni d'égal à lui. Il est auteur de tout bien, » le plus excellent de tous les êtres excel- » lens, et la plus sage des intelligences ; le » père de la justice et des bonnes lois, in- » struit par lui seul, suffisant à lui-même, » et premier producteur de la nature en- » tière. »

Ces définitions sublimes de la Divinité prouvent qu'il existait quelques hommes supérieurs à leurs siècles, et qui avaient recueilli les lumières conservées par les anciennes traditions ; mais ces hommes étaient si rares, qu'ils ne pouvaient arrêter les progrès de l'ignorance et de l'idolâtrie la plus absurde.

Il ne faut donc point confondre les dieux et les fables des poëtes avec les traditions conservées par quelques sages. Les poëtes passent rapidement du sens littéral à l'allégorie, et de l'allégorie au sens littéral ; c'est ce qui cause le mélange de leurs images, l'absurdité de leurs fictions, et souvent l'indécence de leurs descriptions.

Plus nous avancerons dans la connaissance

de la mythologie, plus nous apercevrons que la plupart des dieux n'étaient que des hommes que leurs actions avaient illustrés, ou des êtres absolument fabuleux. Un examen réfléchi nous fera reconnaître que la plupart des fictions doivent leur naissance à l'ignorance ou à la flatterie; mais, pour les consacrer, il fallait leur supposer une origine céleste, il fallait les revêtir de couleurs qui les fissent aimer, et les poëtes s'abandonnèrent d'autant plus sûrement aux écarts de leur imagination, qu'ils savaient bien que les penchans et les passions des hommes leur serviraient d'appui. La vérité fut couverte d'un voile; le mensonge vint en quelque sorte lui prêter ses vêtemens; et, pour mieux assurer son usurpation, il conserva quelques-unes des formes qu'on aimait en elle; il prit même le perfide soin de les embellir. Ce fut en s'abandonnant sans réflexion et sans réserve à cette méthode, que les poëtes altérèrent dans leurs ouvrages les récits des anciens événemens, dont la tradition et les cantiques religieux avaient conservé les souvenirs.

Dans le temps qu'on élevait des autels aux fausses divinités, on honorait du nom de *théologie* tout ce qui avait rapport à leur histoire. Ce mot dérive de *theos*, Dieu, et

logos, discours. Depuis que la religion a dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, on a senti qu'il fallait donner un nouveau nom à ces recueils de fables, qui conservaient toujours un grand charme, parce que la poésie les avait embellis de ses couleurs les plus brillantes et les plus séduisantes : on appela ces histoires fabuleuses du nom de *mythologie*, mot dérivé de *mythos*, fabuleux, et *logos*, discours.

Après avoir établi la différence qui existe entre les poëtes et les philosophes, nous devons encore observer que ce fut parmi les Orientaux, et surtout chez les Égyptiens, que les hommes les plus célèbres de l'Occident allèrent puiser leurs plus grandes lumières. Ce fut à leur école que se formèrent *Thalès*, *Pythagore* et *Platon*. Orphée, le premier maître des Pythagoriciens, qui vivait long-temps avant Hésiode et Homère, avait été s'instruire en Égypte. C'est de là qu'il avait rapporté la définition suivante de la Divinité.

« Il y a un être inconnu, qui est le plus » ancien de tous les êtres et le producteur de » toutes choses. Cet être sublime est vie, » lumière, sagesse. Ces trois noms marquent » la même puissance *qui a tiré du néant* » tous les êtres visibles et invisibles. »

Dans un second passage non moins éloquent, il donne un nom à cet être inconnu.

« L'univers a été produit par Jupiter. » L'empirée, le profond tartare, la terre et » l'océan, les dieux immortels et les déesses, » tout ce qui est, tout ce qui sera, était con- » tenu originairement dans le sein fécond de » Jupiter, et en est sorti. Jupiter est le pre- » mier et le dernier, le commencement et la » fin. Tous les êtres émanent de lui. Il est la » vie, la cause de toutes choses ; il est le » père primitif : il n'y a qu'une seule puis- » sance, un seul dieu, un seul roi universel » de tout. »

Telles étaient les idées sublimes qu'Orphée avait reçues des Égyptiens; mais elles nè lui avaient été communiquées que parce qu'il était parvenu à se faire initier dans la langue sacrée et dans la connaissance des mystères que l'on cachait à la multitude.

La suite de cet ouvrage nous fera connaître, à l'article des demi-dieux et des héros, quels furent les chefs qui conduisirent en Grèce des colonies égyptiennes et phéniciennes. Nous apprendrons en même temps que, lorsqu'ils y portèrent leurs lois, leurs coutumes, leurs arts et leurs dieux, ils conservaient encore eux-mêmes des souvenirs des anciennes traditions.

Ces rapprochemens doivent suffire pour prouver que l'origine des fables est fondée sur la mémoire altérée des grands événemens qui les avaient précédées.

PREMIÈRE ORIGINE DE L'IDOLATRIE.

Le mot idolâtrie dérive de deux mots grecs, qui signifient *culte* et *représentation*.

Il paraît que c'est dans la famille de Cham qu'il faut chercher le premier germe de l'idolâtrie. Les enfans malheureux d'un père maudit oublièrent en peu de temps les sages conseils de Noé ; et, s'abandonnant à leurs passions, ils cherchèrent des objets sensibles pour leur offrir un culte superstitieux. Les deux fils de Cham, Chanaan et Mysraïm, s'étant établis dans la Phénicie et l'Égypte, c'est dans ces deux royaumes qu'on peut croire que l'idolâtrie prit naissance. Lucien dit formellement que les *Égyptiens furent les premiers qui rendirent un culte solennel aux dieux*. Hérodote, au commencement de son histoire, dit avec assurance : *Les Égyptiens furent les premiers qui connurent les noms des douze grands dieux, et c'est d'eux que les Grecs les ont appris.*

L'Écriture Sainte peint elle-même l'Égypte comme le centre de l'idolâtrie. Là, dit-elle en plusieurs endroits, *régnaient la magie, la divination*, *les augures*, *l'interprétation des songes, malheureux fruits d'un culte superstitieux*. Dès le temps de Moïse, l'idolâtrie était à son plus haut point ; il ne semble même avoir donné un si grand nombre de préceptes aux Juifs que pour les opposer en tout aux cérémonies égyptiennes.

Voilà sans doute le pays où commença l'idolâtrie ; de là elle se répandit en Orient, dans les lieux où habitaient les descendans de Sem, dans la Chaldée, la Mésopotamie et les lieux voisins; ensuite elle passa dans l'Occident, parmi les enfans de Japhet, c'est-à-dire dans l'Asie mineure, dans la Grèce et dans les îles. L'Égypte et la Phénicie sont donc les lieux où l'idolâtrie a pris naissance.

PREMIER OBJET DE L'IDOLATRIE.

Si nous en croyons le célèbre Vossius, la plus ancienne idolâtrie a été celle des deux principes, l'un bon, et l'autre mauvais.

Les hommes, ayant vu le monde rempli de biens et de maux, et n'ayant plus la tradi-

tion sacrée pour guide, ne purent croire qu'un être qui est essentiellement bon, pût être l'auteur du mal ; ils inventèrent deux divinités égales en puissance et éternelles. Ils crurent que tout le bien venait du bon principe, et tout le mal du mauvais. Ce savant ignore l'époque de cette erreur ; mais il assure avec raison qu'elle est très-ancienne. Plutarque fait une longue énumération de ceux qui ont enseigné cette doctrine, et Vossius assure que Zoroastre la trouva établie chez les Perses.

On ne sait point qui était ce Zoroastre, ni le temps précis où il a vécu. Quelques savans, d'accord avec Vossius, ont cru que c'était Mysraïm lui-même, fils de Cham, qui, après la mort de son père, fut appelé Zoroastre, c'est-à-dire *astre vivant*, parce qu'il avait porté les Égyptiens à rendre aux astres un culte religieux ; mais cette assertion ne s'accorde nullement avec la sublime définition de la Divinité, que nous avons citée plus haut, et qui a été tirée des ouvrages mêmes de Zoroastre.

Un Anglais très-savant, *Thomas Hyde*, qui connaissait mieux que Vossius la religion des anciens Perses, a pleinement justifié Zoroastre, en prouvant que cet homme célèbre, bien loin d'avoir introduit l'idolâtrie chez les

premiers Égyptiens, n'avait jamais vécu parmi eux, et qu'il n'avait paru que chez les Perses, du temps de Darius Hystaspes. Il dit qu'il employa tous ses efforts pour détruire cette absurde conception des hommes, et pour ramener les plus raisonnables à la connaissance d'un seul principe, créateur du ciel et de la terre; mais ayant trouvé que le culte des astres et des planètes était la religion dominante, et ne voulant pas trop effaroucher les esprits, il prescrivit à l'égard du soleil, principe de la fécondité de la terre, quelques cérémonies religieuses, telles qu'elles se pratiquent encore aujourd'hui dans les Indes, parmi les mages, descendans des anciens Perses. Hyde ajoute qu'ils n'adorent qu'un seul dieu, principe de tous les êtres, et que s'ils honorent le feu et le soleil, c'est qu'ils le regardent comme l'image la plus pure du Créateur, et le temps où il a établi son trône. Au reste ces mages sont en très-petit nombre.

Quoi qu'il en soit, l'idolâtrie des deux principes existait très-anciennement en Égypte, et c'était pour l'exprimer que les Égyptiens, dans leur théologie remplie de symboles, disaient qu'Osiris avait enfermé dans l'œuf primitif d'où ce monde a été tiré, *douze figures pyramidales blanches,* pour marquer les biens

infinis dont il voulait combler les hommes ; mais que Typhon son frère, auteur du mal, ayant ouvert cet œuf, y avait introduit *douze autres pyramidales noires*, source de tous les maux répandus sur la terre.

Les Perses donnaient au bon principe le nom d'Oromase, et celui d'Arimane au mauvais principe. Les Chaldéens les représentaient par leurs planètes bienfaisantes ou nuisibles.

Par la suite des temps, Pythagore alla prendre cette opinion dans l'Égypte, et la répandit dans la Grèce, qui la transmit aux Romains. Le fameux Manès l'adopta, et voulut la mêler au christianisme vers le quatrième siècle de l'église.

SECOND OBJET DE L'IDOLATRIE.

Quelque ancienne que paraisse être l'opinion des deux principes, un grand nombre de savans croient que l'adoration des astres est encore plus ancienne. L'idée de la Divinité n'ayant pu s'effacer entièrement, il est probable que les hommes, faibles mais orgueilleux, ne commencèrent point par adorer leurs semblables. Il fallut de plus grands ob-

jets pour les séduire. Le soleil, par sa beauté, le vif éclat de sa lumière, la rapidité de sa course, sa régularité à éclairer tour à tour la terre entière, et à porter partout la fécondité, fit croire à des hommes ignorans et déjà corrompus qu'il n'y avait point d'autre dieu que lui, ou que du moins cet astre était le trône de la Divinité.

Les hommes n'ayant pu s'élever jusqu'à l'idée d'une substance immatérielle et invisible, ne trouvèrent rien dans la nature de plus beau que le soleil; peut-être même que la reconnaissance les y attacha : ils ne pouvaient douter qu'il ne fût la source de la fécondité; ils l'adorèrent comme le dispensateur de tous les biens, de tous les fruits, et de tout ce qui était agréable ou utile au genre humain. Diodore de Sicile dit : « Les premiers hom-
» mes, frappés de la beauté de l'univers,
» de l'éclat et de l'ordre qui brillent de toutes
» parts, ne doutèrent point qu'il n'y eût quel-
» que divinité qui y présidât. Ils adorèrent le
» soleil et la lune sous les noms d'*Osiris* et
» d'*Isis*. »

Ce passage de Diodore prouve à la fois que, de son temps, on regardait le culte des astres comme le plus ancien, et que ce fut en Égypte qu'il commença.

On trouve dans Platon que les premiers

hommes qui habitèrent la Grèce ne reconnaissaient point d'autres dieux que ceux qu'adorent encore aujourd'hui les barbares, savoir, le soleil, la lune, la terre, les astres et le ciel. C'est aussi le sentiment de Sanchoniaton ; mais rien ne prouve mieux l'antiquité de cette idolâtrie, que le soin que prenait Moïse de la proscrire.

Prenez garde, disait-il aux Israélites, *qu'élevant vos yeux vers le ciel, et y voyant le soleil, la lune et tous les autres astres, vous ne tombiez dans l'erreur, et que vous ne rendiez un culte d'adoration à des créatures que le Seigneur votre Dieu a faites pour le service de toutes les nations qui sont sous le ciel.*

C'était après la sortie d'Égypte et dans le désert que Moïse donnait ce précepte ; on voit donc que c'était pour faire oublier au peuple de Dieu les superstitions dont il avait été le témoin, et pour le garantir de celles qu'il rencontrerait parmi les autres peuples ; car dès lors le culte des astres était presque universel. Il avait passé de l'Égypte dans les pays voisins. Les Ammonites adoraient le soleil sous le nom de *Moloch ;* les Chaldéens, sous le nom de *Bélus* ou de *Baal*, ou de *Baal Semen*, qui veut dire *seigneur du ciel.* Les Arabes lui offraient chaque jour de l'encens, des parfums, et l'appelaient *Adonée ;* les Mohabites, *Beel-*

phegor; les Perses, *Mythras*. Il était nommé *Azabinus* par les Éthiopiens, *Liber* par les Indiens, enfin *Apollon* ou *Phœbus* par les Grecs et les Romains.

César, dans ses Commentaires, dit aussi que les anciens Germains n'avaient d'autres dieux que ceux dont ils recevaient quelque bien, comme le soleil, la lune, le feu. Depuis la découverte de l'Amérique, on a reconnu que presque tous les peuples de ce vaste continent adoraient le soleil. Les Incas s'appelaient ses fils, comme les héros grecs se disaient les fils de Jupiter ou d'Hercule. On peut même assurer que tous les peuples dont la religion nous a été connue ont adoré cet astre; il n'en faut excepter que les habitans de la zone torride, qui, sans cesse brûlés par ses rayons, le maudissent comme une puissance malfaisante.

Macrob avait entrepris de prouver que tous le dieux du paganisme pouvaient se réduire au soleil et à la lune. Dans les détails qu'il en fait, non-seulement il trouve ceux que nous avons déjà nommés, mais encore Cœlus, Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, Ammon, Bacchus, Sérapis, Adonis, Esculape, Atys, Pan et plusieurs autres. De même, selon lui, toutes les déesses servaient à représenter la lune; il nomme Cérès, Diane,

Lucine, Vénus-Uranie, la grande déesse de Syrie, Cybèle, Isis, Vesta, Astarté, Junon, Minerve, Proserpine, Hécate, et plusieurs autres qui n'étaient que l'*Isis* des Égyptiens, nom qui veut dire *l'ancienne*, et qui parmi ce peuple était le symbole de la lune. Tels paraissent avoir été les premiers objets de l'idolâtrie et les fondemens de la théologie païenne.

On donna le nom de *Sabisme* au culte qui a pour objet les astres et les planètes. Les savans ne conviennent pas entre eux de ce qui peut avoir donné lieu à cette dénomination; mais l'essentiel est de savoir que cette secte est la plus ancienne et la plus générale, plus même que celle des deux principes, et qu'elle existe encore aujourd'hui parmi plusieurs peuples de l'Amérique. L'Écriture Sainte nous apprend qu'elle a commencé peu de temps après le déluge, puisqu'elle était connue d'Abraham, de Tharé, et de Sarug.

PROGRÈS DE L'IDOLATRIE.

Les premiers hommes, en se séparant, tombèrent bientôt dans la barbarie la plus grossière. Les Grecs, qui par la suite devinrent si

spirituels et si polis, ne durent leurs lumières qu'aux colonies qui vinrent les policer. Cependant le commencement de l'idolâtrie ne fut point un système raisonné, rien n'était plus simple que la religion et les cérémonies des premiers idolâtres. Du temps de Cécrops, les Athéniens n'offraient à Jupiter que de *simples gâteaux*. Les premiers Scythes adoraient un *cimeterre ;* les Arabes, *une pierre brute*. Dans l'île d'Orcade, l'image de Diane était *un morceau de bois non travaillé*. A Cytheron *Junon-Thespia* n'était qu'*un tronc d'arbre coupé ;* celle de Samos une *simple planche*. Mais l'invention des arts rendit rapides les progrès de l'idolâtrie. Des statues bien faites attirèrent le respect ; on commença à croire que les dieux qu'elles représentaient se plaisaient à les habiter. Par exemple, on ne comptait que trois muses. Trois sculpteurs différens les ayant représentées, leurs statues parurent si belles que les neuf furent consacrées, et ce fut ainsi qu'on augmenta le nombre de ces déesses.

Du culte des astres on passa à celui du ciel, des élémens, des mers, des fleuves, etc. ; l'on parvint enfin jusqu'à placer les grands hommes parmi les dieux. L'invention d'un art utile, la beauté d'un ouvrage, la reconnaissance pour des bienfaits, la tendresse

d'une épouse pour son époux, firent élever des temples, des autels, honorer des portraits, consacrer des bois, des asiles : cette sorte de culte commença dans l'Égypte peu de temps après la mort d'Osiris et d'Isis. L'un et l'autre s'étant extrêmement distingués par leurs belles actions, par l'invention de plusieurs arts utiles, on ne crut pouvoir reconnaître les biens qu'on leur devait qu'en les élevant au rang des dieux ; mais comme on ne pouvait, sans ridicule, nommer immortels des êtres qui venaient de mourir, on publia que leurs âmes avaient été se réunir aux astres d'où elles étaient sorties pour venir animer leur corps ; ce fut ainsi qu'ils furent regardés comme le soleil et la lune, et l'on confondit leur culte avec celui de ces deux astres. Il paraît que c'est jusque-là qu'il faut remonter pour trouver l'origine de la métempsycose, idée dont on abusa si étrangement dans la suite.

Presque dans le même temps, les Chaldéens mirent leur *Bélus* au rang des dieux. Les Phéniciens, les Syriens, et, après eux, les Grecs et les Romains, imitèrent les Égyptiens, de sorte que le ciel se trouva peuplé de mortels déifiés ; on publiait que leurs âmes étaient attachées à quelques étoiles qu'elles choisissaient pour leurs demeures.

Après avoir adoré les astres, on voulut adorer la nature en détail. On fit présider une divinité à chacune de ses parties. La terre fut adorée sous les noms de Rhéa, de Tellus, d'Ops, de Cybèle, de Proserpine, de Maïa, de Flore, de Faune, de Palès, etc; le feu, sous ceux de Vulcain, de Vesta; l'eau de la mer et des fleuves, sous ceux d'Océan, de Neptune, de Nérée, des Néréides, des Nymphes, des Naïades; l'air et les vents, sous ceux de Jupiter et d'Éole; le soleil, sous ceux d'Osiris, d'Apollon, etc.; la lune, sous ceux de Diane, d'Isis, etc. Bacchus fut le dieu du vin; Cérès, la déesse des récoltes; chaque fleuve, chaque fontaine eut sa divinité tutélaire; les montagnes eurent leurs nymphes, leurs satyres; Pluton fut le dieu des enfers, etc., etc. On divinisa les passions, les affections, la jeunesse, la clémence, la concorde, la justice, la miséricorde, la sagesse, la pudeur, l'honneur, le courage, la vérité, la paix, la liberté, dont les noms désignent assez les emplois. Ces détails suffisent pour indiquer la marche et les progrès de l'idolâtrie.

DIVISION DES DIFFERENTES FABLES.

On peut distinguer les fables inventées par les poëtes en six sortes : les historiques, les philosophiques, les allégoriques, les morales, les mixtes, et celles inventées à plaisir.

Les historiques sont d'anciennes histoires auxquelles ont été mêlées des fictions ; telles sont celles qui parlent d'Hercule, de Jason. Au lieu de dire que le premier dessécha le marais de Lerne que mille ruisseaux inondaient, on représenta ce marais sous la figure de l'hydre dont Hercule fut le vainqueur. Au lieu de dire que Jason alla redemander les trésors que Phryxus avait emportés dans la Colchide, on imagina la fable de la toison d'or. Cependant les Grecs, malgré leur penchant pour les fictions, ne s'en contentaient pas ; souvent ils ne voulaient qu'embellir leurs histoires, en leur prêtant les ornemens de la poésie.

Les plus grands hommes de l'antiquité ont toujours regardé les anciens poëtes comme les premiers historiens. Alexandre n'eût point autant admiré Homère, et n'aurait point envié le sort d'Achille d'avoir eu un pareil panégyriste, s'il ne l'eût regardé que comme un con-

teur de fables. Il savait très-bien que le poëte conservait les récits des événemens principaux, et peignait le véritable caractère de ses héros.

Les fables philosophiques sont celles que les anciens ont inventées comme des paraboles propres à envelopper les mystères de leur philosophie ou de leur physique. Ainsi l'on disait que l'Océan était le père des fleuves, et que la lune, en épousant l'air, devint mère de la rosée.

Les allégoriques étaient aussi des paraboles qui avaient des sens cachés, comme la fable où il est dit que le plaisir naquit des richesses et de la pauvreté, pour exprimer que la pauvreté n'exclut point le bonheur, et que la richesse ne suffit pas pour l'assurer.

Les fables morales sont celles qui servent à donner quelques préceptes propres à régler les mœurs. Telle est celle qui dit que Jupiter envoie les étoiles sur la terre, pendant le jour, pour s'informer des actions des hommes et lui en rendre compte. Les fables d'Ésope, de La Fontaine, et généralement les apologues, sont de ce genre.

Les fables mixtes sont mêlées d'allégories et de morale, sans avoir rien d'historique, comme celle d'Até, rapportée par Homère. Elle était fille de Jupiter, mais elle ne s'occu-

pait qu'à faire du mal. Objet de la haine des dieux et des hommes, Jupiter la saisit par les cheveux, la précipita du haut des cieux, et jura qu'elle n'y rentrerait jamais. Le poëte a voulu, par cette fable, représenter la pente des hommes vers le mal. Cette fille, dit-il, parcourt toute la terre avec une célérité incroyable; ses sœurs, filles de Jupiter comme elle, et que l'on nomme les *Prières*, vont toujours après elles, pour corriger, autant qu'elles le peuvent, ses détestables œuvres: mais, étant malheureusement boiteuses, elles vont moins vite que leur sœur : ce qui signifie que le mal est toujours plus prompt et plus réel que la réparation et le repentir.

Les fables inventées à plaisir sont celles qui n'ont d'autre but que celui de plaire ou de faire briller l'imagination et l'esprit. Celles que l'on nommait milésiennes étaient de ce nombre, ainsi que les sybaritides, qui prenaient leur nom des habitans de Sybaris, peuple le plus occupé de ses plaisirs.

Telles sont à peu près les différentes sortes de fables; mais il faut se souvenir qu'il y en a très-peu, dans les anciens poëtes, qui ne renferment quelques traits historiques. Lorsque Homère dit qu'Éole donna à Ulysse les vents renfermés dans une peau, et que ses compagnons les laissèrent échapper, c'est un trait

d'histoire qui nous apprend que ce prince avait averti Ulysse de se garantir du vent qui devait souffler violemment dans quelques jours; mais les compagnons d'Ulysse voulurent poursuivre leur route, et firent naufrage, pour n'avoir pas cédé aux conseils d'Éole. De même Atlas était un prince astronome, qui se servait d'une sphère pour étudier le mouvement des astres; la fable le représente portant le ciel sur ses épaules. Protée était un prince sage, prévoyant, éloquent, artificieux; on peignit son caractère en disant qu'il avait le pouvoir de changer à son gré de figure.

Dédale inventa les voiles pour les vaisseaux au lieu de rames, et il évita par ce moyen la vengeance de Minos; on a dit qu'il s'était fabriqué des ailes : expression vive qui désigne la légèreté des vaisseaux à voile. C'est ainsi que les poëtes ont défiguré les histoires, en cherchant à les embellir par les charmes de la poésie. Tel a été surtout le génie des Orientaux, d'où nous sont venues la plupart des fables. Cet esprit règne encore parmi eux; et même aujourd'hui leurs livres, remplis de paraboles, prouvent qu'ils sont ce qu'étaient les Grecs dans les temps les plus fabuleux. N'oublions point cependant que les poëtes ne se bornaient point à peindre des chimères. Ils trouvaient dans la mémoire des hommes et

dans l'histoire du monde des événemens étonnans à raconter : ils en faisaient le fondement de leurs ouvrages ; mais ils y joignaient tous les ornemens qu'ils croyaient capables de les embellir et d'intéresser.

CONJECTURES SUR L'ORIGINE DES FABLES.

En voyant tous les peuples de la terre, à l'exception du peuple de Dieu, adopter avidement les fables, et les faire servir de base à leur religion, à leur morale, à leurs gouvernemens, il est indispensable de chercher à connaître l'origine d'une erreur aussi générale et aussi fatale au genre humain.

L'étude de la vérité n'est ni plus longue ni plus difficile que celle de l'erreur, et ce serait être coupable envers la jeunesse que de ne point employer ses premières facultés et sa première attention à lui donner des idées justes sur la pente que les hommes ont vers le mal. Elle a besoin d'un flambeau qui puisse l'aider à distinguer le prestige. Ce n'est qu'en lui donnant l'habitude d'appuyer ses raisonnemens et ses résultats sur de grandes auto-

rités, sur des principes sûrs et des bases solides, qu'elle pourra se mettre à l'abri des conceptions hasardées et des systèmes trompeurs.

En vain la *prétendue philosophie moderne* a voulu profiter des ténèbres qui couvrent les premiers âges du monde, pour en faire la source de ses incertitudes et de ses sophismes; les vestiges qui restent des temps les plus obscurs prouvent, jusqu'à l'évidence, que tous les hommes ont senti la nécessité d'un Dieu suprême, ordonnateur et créateur de toutes choses. La même nécessité les a forcés de reconnaître qu'ils étaient dans la dépendance de ce grand Être, et qu'ils lui devaient un culte. Les livres saints nous ont instruits que ce culte avait été prescrit par la Divinité même, et les rapprochemens que nous avons faits dans les chapitres précédens suffisent pour démontrer que la tradition sainte a été altérée à mesure que la corruption s'est répandue sur la terre. Dès que le premier anneau de cette chaîne sacrée a été rompu, on s'est précipité d'erreurs en erreurs; l'imagination des hommes n'a pu suppléer à la sagesse éternelle.

La vanité fut une des premières sources des fables. On ne trouva point la vérité assez surprenante, assez belle; on la para d'orne-

mens étrangers; et l'on crut agrandir les héros en leur supposant des actions qu'ils n'avaient jamais faites. Peut-être même crut-on porter plus puissamment vers la vertu, en proposant de grands exemples imaginaires; mais on se laissa tellement entraîner par le goût du merveilleux, que l'on finit par ôter aux hommes célèbres tout le mérite qu'ils pouvaient avoir. Par exemple, lorsque Persée tue Méduse, il la surprend pendant son sommeil; s'il délivre Andromède, il a les ailes de Mercure. Achille est couvert d'armes invulnérables forgées par Vulcain. On alla jusqu'à prodiguer aux héros tous les attributs des dieux. C'est ainsi que la vanité et les autres passions humaines nous aveuglent, et par leurs excès dépassent le but qu'elles veulent atteindre.

Avant que l'usage des lettres fût introduit, les grands événemens et les belles actions n'avaient d'autres monumens que la mémoire des hommes, ou tout au plus quelques hiéroglyphes obscurs. La tradition conservait donc le souvenir des grandes actions; mais l'expérience nous prouve combien il est rare de ne point mêler aux récits les plus simples des circonstances qui les embellissent. Lorsque, par la suite des temps, on a voulu écrire ces actions, on n'a plus trouvé que des

traditions confuses ; et, en les consacrant dans les histoires, on a, en quelque sorte, éternisé les fables.

La fausse éloquence et l'envie de louer les morts ont aussi produit des fables. Si l'on composait aujourd'hui l'histoire de la plupart des grands hommes d'après les seuls éloges de leurs panégyristes, on verrait souvent la fable l'emporter sur la vérité. Ces fables cependant étaient d'autant plus dangereuses dans les premiers temps, qu'elles s'unissaient presque toujours à des devoirs religieux; de sorte qu'une fois admises elles devenaient sacrées, et l'on n'osait plus les combattre.

Les poëtes et les peintres sont certainement ceux qui ont produit le plus de fables. Cherchant à plaire beaucoup plus qu'à instruire, ils préféraient d'ingénieux mensonges à des vérités communes. Si quelque prince pleurait la mort d'un fils, la poésie plaçait ce fils parmi les astres. Les écrits restaient, ils étaient imités, et la fable était consacrée. Le succès encouragea les poëtes; on lut leurs ouvrages avec plaisir, leurs fictions furent aimées, et la vérité simple parut sans charmes. Ce fut de là que les bergères furent transformées en nymphes, en naïades; les vaisseaux en chevaux ailés, comme dans Bellérophon; en dragons, comme dans Médée. Les musiciens fu-

rent des Apollons ; les grands médecins, des Esculapes ; les belles voix, des Muses ; les oranges, des pommes d'or ; etc.

FABLES PRODUITES PAR LE GOUT DU MERVEILLEUX.

L'EXPÉRIENCE nous apprend combien le merveilleux a de pouvoir sur l'esprit humain. Il est facile d'en apercevoir la cause. L'homme espère s'agrandir en croyant à tout ce qui est au-dessus de lui ; aussi il trouve des charmes à tout ce qui l'étonne. Le repos et le silence absolu ressemblent à la mort ; l'homme s'en effraie, il a besoin de mouvement. Le spectacle d'un événement extraordinaire satisfait sa curiosité toujours active, et son amour-propre lui fait croire qu'il participe en quelque sorte aux actions héroïques dont il lit ou entend les récits. Celui qui prend ces actions dans sa fertile imagination cherche à faire croire qu'il n'aurait pu les inventer, s'il n'avait pas été capable de les exécuter ; et celui qui les entend ou les lit avec enthousiasme se persuade à lui-même qu'elles n'auraient point été au-dessus de ses forces. L'un et l'autre ne voient qu'un éminent degré sur lequel ils espèrent qu'ils pourront s'élever. Le

chantre d'Achille s'occupait bien plus de sa propre gloire que de celle de son héros; et, si les poëmes les plus célèbres étaient dépouillés de leur parure, on serait étonné de la médiocrité des événemens. L'Iliade, l'Odyssée, l'Énéide, ne seraient presque rien sans la présence des dieux et sans le mélange des fictions ingénieuses et attachantes, avec des vérités fort peu intéressantes par elles-mêmes.

Les peintres voulurent imiter les poëtes, et ce fut en réalisant sur les toiles les brillantes images de la poésie, qu'ils augmentèrent les progrès des fables et le nombre des divinités.

L'ignorance de la physique a donné lieu aussi à beaucoup de fables. Dans les siècles barbares, on animait tout ce qui frappait les sens : les fleuves, les fontaines, les astres; et, comme on ne pouvait avoir une idée bien nette de ces derniers, on craignait leur influence; on leur rendait un culte pour les apaiser quand on les croyait irrités. Ce fut ainsi que l'on multiplia les divinités physiques et les fables astronomiques. Lorsqu'un homme plus éclairé que les autres voulait rectifier ces erreurs, on l'accusait d'impiété. Le malheureux Anaxagore fut puni de mort pour avoir dit que le soleil n'était point animé, et qu'il n'était qu'une lame d'acier.

Il faut remarquer attentivement que la Sy-

rie, la Palestine, l'Arabie et l'Égypte, furent habitées long-temps avant les climats d'Occident. Les premiers habitans de la Grèce vivaient sans arts, sans lois, sans coutumes réglées; les rochers, les cavernes, leur servaient de demeure, et tous leurs soins se bornaient à se défendre des bêtes féroces. Lorsque le désir d'étendre le commerce y conduisit des colonies phéniciennes et égyptiennes, elles apprirent aux Grecs à se couvrir de la peau des animaux qu'ils tuaient à la chasse; elles leur firent connaître que la terre étant cultivée rapporte des fruits propres à nourrir. Quelques maisons furent construites, et bientôt l'imitation et l'amour du bien-être firent élever des bourgades et des villes. On renonça à la brutale coutume de vivre sans lois dans le mariage. On régla les devoirs de la vie civile, on fixa des limites pour reconnaître les propriétés. La grandeur de ces biens se fit tellement sentir, qu'on crut ne pas pouvoir porter assez loin la reconnaissance; les chefs de ces colonies bienfaisantes furent regardés comme des envoyés du ciel; on finit par les placer au rang des dieux, et c'est dans les histoires altérées de ces chefs que l'on trouve l'origine des premiers demi-dieux et des premiers héros de la Grèce.

L'une des sources les plus favorables à l'in-

troduction des fables était l'ignorance de l'histoire ancienne et de la chronologie. L'usage des lettres commença très-tard parmi les Grecs; plusieurs siècles s'écoulèrent pendant lesquels on ne connaissait les événemens remarquables que par tradition. Lors même que l'écriture fut employée, on n'écrivit pas d'abord des histoires suivies. Elle servit à conserver des éloges, des cantiques et quelques généalogies remplies de fables; de sorte que la confusion régnait partout; et, dès que l'on voulait approfondir ces généalogies, après avoir remonté trois ou quatre générations, on se trouvait à l'histoire des dieux, où l'on rencontrait toujours Jupiter, Saturne, le Ciel, la Terre. Les Grecs ne savaient rien de plus sur leur origine; la plupart croyaient sortir des fourmis de la forêt d'Égine. Cependant, comme ils voulaient passer pour anciens, ils se plaisaient à citer des dieux, des héros, des rois, qui n'avaient jamais existé; et, lorsqu'ils parlaient des premiers temps, dont ils avaient reçu quelques notions par les colonies qui étaient venues s'établir dans leur pays, ils substituaient des fables à la vérité. S'il était question de la création, ils citaient leurs peintures du chaos. Cérès et Triptolème étaient, selon eux, les premiers inventeurs de l'agriculture. Pan, au lieu d'Abel, avait le premier mené la vie pas-

torale. Apollon avait inventé la musique, que l'on doit attribuer à Jubal. Vulcain, au lieu de Tubalcain, avait le premier forgé les métaux. Bacchus, au lieu de Noé, avait appris à cultiver la vigne. On retrouvait dans leurs fables toutes les traces des anciennes traditions; mais elles étaient si confuses, qu'Aristote lui-même leur reprochait d'être *de véritables enfans lorsqu'ils voulaient parler de temps éloignés.*

La prétention des Grecs allait jusqu'à croire que leurs colonies avaient peuplé le reste du monde. L'Europe, disaient-ils, tirait son nom d'Europe, sœur de Cadmus; ils ignoraient, selon Bochart, que ce continent devait son nom à la blancheur de ses habitans. L'Arménie avait été peuplée par les descendans d'Arménus; la Médie, par ceux de Médus; la Perse, par ceux de Persée, etc. Ce n'est donc point parmi les Grecs qu'il faut chercher l'origine des anciens peuples, des premiers dieux et des premières fables. Leur histoire ne commence à mériter quelque confiance qu'aux temps des olympiades. L'Écriture Sainte a seule conservé des monumens certains sur la véritable antiquité, et il faut remarquer que les historiens profanes n'ont commencé à paraître qu'au temps d'Esdras.

DIVISION DES TEMPS, D'APRÈS VARRON.

Pour mieux éclaircir en quel temps les fables ont pris naissance, il faut suivre Varron, et distinguer avec lui trois sortes de temps : les temps inconnus, les temps fabuleux, et les temps historiques.

Les premiers, qui sont en quelque sorte l'enfance du monde, comprennent ce qui s'est passé depuis le chaos ou la création, jusqu'au déluge d'Ogygès, arrivé environ seize cents ans avant Jésus-Christ.

Les temps fabuleux renferment ceux qui se sont écoulés depuis ce déluge jusqu'à la première olympiade. A cette dernière époque commencent les temps historiques.

Cette célèbre division de Varron ne peut regarder que l'histoire des Grecs et des Romains ; car les Égyptiens, les Chaldéens, les Phéniciens et les anciens peuples de l'Orient, connaissaient beaucoup mieux les temps reculés. Ils avaient leurs traditions, leurs annales ; elles étaient, il est vrai, très-mélangées de fables.

Les Grecs n'avaient aucune connaissance positive sur les premiers siècles du monde, et, lorsqu'ils arrivaient aux temps héroïques, ils

les obscurcissaient tellement, qu'ils en défiguraient absolument l'histoire. Le siècle de Troie surtout, si fécond en héros, produisit un nombre infini de fables.

Cette ville célèbre fut prise deux fois : la première par Hercule, et la seconde, environ trente ans après, par l'armée des Grecs, sous la conduite d'Agamemnon. Ce fut au temps de la première prise qu'on vit paraître Hercule, Télamon, Thésée, Jason, Orphée, Castor et Pollux (noms que leur amitié mutuelle a rendus inséparables); ce fut alors que brillèrent tous les héros qui avaient participé à la conquête de la toison d'or.

A la seconde prise de Troie parurent les fils ou petits-fils des premiers héros : Agamemnon, Ménélas, Achille, Diomède, Ajax, Hector, Ulysse, Priam, Pâris, Énée, etc. Dans l'intervalle de ces deux prises on doit placer les deux guerres de Thèbes, où parurent Adraste, OEdipe, Étéocle, Polynice, Capanée, et nombre d'autres, objets éternels des fables des poëtes. Ce ne fut qu'au rétablissement des olympiades que l'histoire grecque prit enfin une forme certaine, et que les événemens furent rangés à leurs véritables époques.

LES JEUX OLYMPIQUES.

On ne convient pas trop du temps où les jeux olympiques furent institués. Leur origine est très-obscure. Diodore de Sicile dit seulement que ce fut Hercule de Crète qui les institua, sans nous apprendre ni en quel temps, ni à quelle occasion. L'opinion la plus commune parmi les savans est que Pélops en fut l'auteur, et que la première célébration en fut faite dans l'Élide, la vingt-neuvième année du règne d'Acrise, la trente-quatrième du règne de Sicyon, dix-neuvième roi de Sicyone; et, pour concilier les époques profanes avec l'Écriture Sainte, ce fut pendant la vingt-troisième année de la judicature de Débora.

Atrée, fils de Pélops, les renouvela et en ordonna la seconde célébration, quatorze cent dix-huit ans avant Jésus-Christ. Enfin Hercule, au retour de la conquête de la toison d'or, assembla les Argonautes dans l'Élide, pour y célébrer ces mêmes jeux en action de grâce de l'heureux succès de leur voyage, et l'on promit de s'y rassembler tous les quatre ans pour cet objet

Ces jeux cependant furent discontinués jus-

qu'au règne d'Iphitus dans l'Élide, c'est-à-dire quatre cent quarante-deux ans après; ce fut alors que la Grèce en fit son époque principale. On ne compta plus que par olympiades, et c'est depuis ce temps qu'on ne trouve plus autant de fables dans l'histoire des Grecs.

Cette division des temps, il faut bien le remarquer, nous vient des Grecs et des Romains, qui ne connaissaient pas l'antiquité. Quoi qu'il en soit, ce sont les olympiades qui ont répandu le plus grand jour sur le chaos de l'histoire.

EFFETS QUE PRODUISIT DANS LA GRÈCE ET DANS L'OCCIDENT L'ARRIVÉE DES COLONIES ORIENTALES.

Lorsque les Phéniciens ou les Égyptiens vinrent s'établir dans la Grèce, ils furent forcés d'apprendre la langue générale du pays; mais ils durent conserver beaucoup de mots de leur langue, surtout ceux qui désignaient les lois nouvelles, les coutumes et le culte qu'ils apportaient aux Grecs. Ces derniers, en les adoptant, s'approprièrent ces mots, et bientôt il se fit un mélange des deux langues.

Lorsque, par la suite des temps, les Grecs voulurent lire leur ancienne histoire, ils la trouvèrent remplie de mots phéniciens, qu'ils ne manquèrent pas d'expliquer d'après leur goût pour les fictions et les fables ; et souvent ils abusèrent des équivoques que l'on trouve fréquemment dans la langue phénicienne. Par exemple, le mot *alpha* ou *ilpha* signifiait également un taureau ou un navire. De là les Grecs publièrent que Jupiter changé en taureau avait enlevé la jeune Europe, au lieu de dire qu'il l'avait transportée sur un vaisseau dans l'île de Crète où il régnait.

La fable de la fontaine Aréthuse et du fleuve Alphée est également fondée sur une équivoque. Les Phéniciens étant arrivés en Sicile, trouvèrent une fontaine environnée de saules, qu'ils nommèrent *Alphaga*, c'est-à-dire fontaine des saules. Par la suite des temps, les Grecs, se souvenant de leur fleuve Alphée qui coule dans l'Élide, dirent que les eaux du fleuve passaient sous la mer pour se rejoindre à la fontaine Aréthuse. De même le mot *drako*, qui signifie à la fois *clairvoyant* et *dragon*, a fait imaginer la fable du dragon qui gardait le jardin des Hespérides. L'architecte du temple de Delphes se nommait *Ptera ;* ce nom signifie *une plume*. Les Grecs dirent que ce temple avait été bâti avec de la

cire et les ailes des abeilles qu'Apollon avait fait venir des pays hyperboréens. Plus on étudie les origines, plus on est forcé de reconnaître que la plupart des fables grecques étaient une imitation de celles des colonies orientales.

Les arts et la politesse régnaient en Égypte, dans le temps que les peuples de l'Occident vivaient encore dans la barbarie. Ce furent les Égyptiens et les Phéniciens qui leur apprirent à bâtir des villes, à s'habiller, à vivre en société ; c'est d'eux qu'ils reçurent les cérémonies de la religion, le culte des dieux, les sacrifices; et les Grecs, en adoptant leur religion, s'approprièrent leurs fables. Le culte de Bacchus fut formé sur celui d'Osiris. La fable de Vénus et d'Adonis était originaire de Syrie ; le culte de cette déesse était arrivé à Chypre, à Cythère, et dans les îles de la Grèce, par des vaisseaux étrangers : on publia que Vénus était sortie de l'écume de la mer. La nymphe Io, changée en vache, est la même qu'Isis adorée par les Égyptiens sous cette forme. Tout le système d'Orphée sur les enfers venait de l'Égypte ; c'était là que Pythagore avait puisé son idée de la métempsycose.

Ces preuves sont plus que suffisantes pour démontrer que les fables grecques et romaines

devaient leur origine à l'Égypte et à la Phénicie; si on y trouve des changemens, c'est que les Grecs joignaient à leur goût pour les fictions le désir de passer pour très-anciens. Ils cherchaient à voiler à la fois leur ignorance et leur nouveauté. Ils rougissaient de tout devoir à des peuples étrangers; et l'espoir de faire croire que tout avait commencé par eux leur faisait changer les noms, les aventures et jusqu'aux cérémonies de la religion. Voilà pourquoi leurs poëtes ont tellement défiguré les fables égyptiennes, qu'on ne peut plus les reconnaître sans le secours des langues orientales. Voilà pourquoi le langage de leurs poëtes, en parlant d'Io, de Bacchus, de Diane, etc., est si différent de celui de leurs historiens, tels que Plutarque et Diodore de Sicile. L'Égypte et la Phénicie doivent donc être regardées comme le premier théâtre des fables.

D'HÉSIODE ET D'HOMÈRE.

Le nom d'Homère ne s'offre jamais à la pensée sans que l'admiration ne lui paie un tribut.

« Quel est donc cet homme étonnant (dit

» l'auteur du Voyage du jeune Anacharsis)
» dont la gloire est telle, que les siècles, en
» se succédant, ne font que l'augmenter, et
» dont l'esprit humain n'imagine pas plus
» d'être jaloux, qu'on ne l'est de la lumière
» du soleil? »

Hésiode et Homère ne sont point les inventeurs des fables grecques; ils n'ont fait que les embellir; l'idolâtrie avait précédé le siècle pendant lequel ils écrivaient. Il est probable que des poëtes plus anciens leur avaient laissé des modèles qu'ils ont surpassés; car il serait difficile de croire que la poésie grecque eût commencé par des chefs-d'œuvre. Avant Homère, la prise de Troie était généralement chantée, et les dieux de la Grèce étaient honorés avant l'histoire de ces poëmes. Hésiode et Homère s'étaient bornés à suivre les principes de la théologie de leur pays, dont le système avait été apporté par Cécrops, Cadmus et les autres chefs de colonies. En remontant plus haut, on peut aller jusqu'à croire que la poésie orientale ressemblait à celle dont Moïse s'est servi dans les cantiques, où il célèbre avec tant de majesté les victoires du dieu des armées sur les ennemis de son peuple.

Homère n'a donc été que le chantre et non pas l'inventeur de ses dieux; il se sou-

met à la théologie de son temps; et, comme il veut à la fois n'être point obscur et plaire, il ne sort point du système de religion que son pays adoptait. Il ne faut donc point le regarder comme l'inventeur et le père de tant de dieux et d'usages bizarres.

DES DIEUX DES GRECS, DES ROMAINS, ET DES AUTRES PEUPLES DE L'OCCIDENT.

Les réflexions précédentes suffisent pour démontrer que l'origine de l'idolâtrie se trouve parmi les Orientaux; voilà ce qui a fait distinguer les divinités du paganisme en deux classes : *les dieux de l'Orient et les dieux de l'Occident.*

Nous n'étendrons pas plus loin nos recherches sur les dieux de l'Orient, quoique cette partie de la mythologie soit très-intéressante, nécessaire même à connaître pour faire apercevoir l'origine de l'idolâtrie et des fables. Le principal but de notre ouvrage étant de mettre nos lecteurs en état de voyager avec fruit, et d'apprécier les chefs-d'œuvre des poëtes et des arts, nous allons principalement

faire connaître les détails qui tiennent à la mythologie des Grecs et des Romains; le reste de cet ouvrage y sera consacré; mais nous aurons soin de faire tous les rapprochemens historiques, et de donner toutes les explications utiles pour lier cette seconde partie avec la première. Ce que nous avons dit précédemment suffit pour indiquer les sources où l'on pourra puiser, lorsque l'on voudra faire une étude approfondie de l'histoire générale des dieux du paganisme.

Jamais religion ne fut chargée d'un plus grand nombre de dieux que celle des Grecs et des Romains, puisque, outre ceux des Orientaux, ils en adoptèrent une infinité d'autres. Nous allons nous efforcer de débrouiller ce chaos le plus brièvement possible, et nous chercherons surtout à être clairs.

Il n'est pas douteux que l'Asie mineure, les îles de l'Archipel et la Grèce, ont d'abord été peuplées par les descendans de Japhet. Mais en quel temps y arrivèrent-ils, et quelle fut la religion qu'ils y établirent? Ce sont des questions impossibles à décider aujourd'hui.

On sait, par Diodore de Sicile, que les premiers Grecs étaient très-grossiers, qu'ils vivaient sans religion. Ces premiers habitans ne connaissaient point le grand nombre de

dieux que leurs descendans adorèrent par la suite, et tous les auteurs profanes anciens s'accordent entre eux pour assurer que les premiers habitans de la Grèce et des îles voisines n'avaient qu'une religion très-peu chargée de cérémonies.

Hérodote est le seul historien qui entre dans quelques détails : « Les Pélasges, dit-il, peu-
» ple le plus ancien de la Grèce, honoraient
» leurs dieux sans les connaître et sans leur
» donner de noms. Il les appelaient les
» *dieux*, et les regardaient comme les maîtres
» de toutes choses. Ce ne fut que dans un
» temps très-éloigné de leur origine, qu'ils
» surent que les noms des dieux étaient venus
» d'Égypte; ils allèrent alors consulter l'o-
» racle de Dodone, le plus ancien de la Grèce,
» et lui demandèrent s'ils recevraient les
» noms des dieux qui leur venaient des
» barbares. Sur la réponse de l'oracle qu'ils
» devaient les recevoir, ils sacrifièrent en
» invoquant les dieux par leurs noms, et ce
» fut des Pélasges que les Grecs reçurent ces
» mêmes noms. On ignore jusqu'à présent
» d'où chaque dieu est venu, s'il existe de
» tout temps, quelle est sa forme; pour moi,
» (poursuit cet historien), je crois qu'ils sont
» venus d'Égypte; et si l'on me dit que les
» Égyptiens ne connaissaient point Neptune,

» Castor, Vesta, Thémis, les Grâces, les » Néréides, je répondrai que les Pélasges » avaient appris ces noms des Samothraces, » parmi lesquels ils avaient vécu. Quant à tous » les autres dieux, leurs noms étaient venus » de l'Égypte. »

Le même auteur nous apprend que le culte de Bacchus ou Dionysius fut introduit dans la Grèce par Mélampus et par Cadmus.

D'autres auteurs se réunissent pour assurer que Cécrops, en venant s'établir à Athènes, y porta le culte de Minerve, qui était honorée à *Saïs*, sa patrie. Ce fut le même prince, selon Pausanias, qui régla le culte des dieux et les cérémonies de la religion avec beaucoup de sagesse. Il fut le premier qui appela Jupiter, *le dieu suprême, le très-haut.* Il défendit qu'on sacrifiât aux dieux rien qui fût animé, et il régla les lois et les cérémonies du mariage.

On n'a rien d'aussi positif sur les changemens que firent dans la religion les autres chefs des colonies; mais il n'est pas douteux qu'Inachus, qui fut le premier de tous, Danaüs, et ceux qui sont venus par la suite, n'aient apporté avec eux et la connaissance et le culte de leurs dieux. En effet, des chefs de colonies ne changent point de religion parce qu'ils changent de pays; et lorsqu'ils devien-

nent les maîtres des contrées où ils veulent s'établir, il est probable que leur premier soin est d'y faire adopter leur culte. Souvent ils y trouvent de la résistance. Cadmus, ayant essayé d'introduire le culte de Bacchus dans la Béotie, fit naître la guerre qui coûta la vie à Penthée; il fut même obligé de se retirer dans l'Illyrie; mais, s'étant enfin rendu maître du pays, il y établit sa religion.

Il est facile de concevoir tous les changemens que l'arrivée des colonies égyptiennes et phéniciennes dut causer dans la religion de la Grèce. Il faut observer en outre que les Grecs, en recevant des dieux étrangers, changeaient leurs noms. Nous savons, par Hérodote, que l'Apollon des Grecs était l'*Orus* des Égyptiens; Bacchus ou Dionysius, leur *Osiris;* Hermès ou Mercure, leur *Thaut* ou *Thot;* Pan, leur *Mendès;* Diane, leur *Bubaste;* Déméter, leur *Isis;* Zeus ou Jupiter, leur *Ammon;* Vénus ou Aphrodite, leur *Astarté.* Ces changemens furent très-ordinaires dans les apothéoses qui donnèrent tant de nouveaux dieux aux Grecs et aux Romains.

Hérodote nous apprend que l'on changeait aussi les fonctions et les généalogies des dieux. Par exemple, Vulcain tenait le prenier rang parmi les dieux d'Égypte. Les Grecs en firent un fils de Jupiter et de Junon, qui, chassé

2. Janus.

1. le Destin.

4. Cybele.

3. Saturne.

du ciel à cause de sa difformité, se cassa la jambe en tombant sur la terre, et gagna sa vie en exerçant le métier de forgeron dans l'île de Lemnos. Les Grecs, en général, ont mêlé tant de fables dans l'histoire de leurs dieux, ils ont tellement défiguré les traditions orientales, qu'il faut une attention extrême pour découvrir la vérité.

Nous allons faire nos efforts pour répandre quelque lumière sur une matière aussi obscure, et nous allons nous servir des divisions qui paraissent les plus naturelles.

Les dieux du paganisme peuvent se diviser en dieux du ciel, dieux de la mer, dieux de la terre, et dieux des enfers. Nous viendrons ensuite aux dieux subalternes, sur le séjour desquels on n'avait pas d'idée bien positive.

LES DIEUX DU CIEL.

Varron, le plus grand théologien du paganisme, en fait monter le nombre jusqu'à trente mille; ce qui ne surprendra pas, en considérant qu'on en avait inventé pour présider à toutes les parties de l'univers, aux passions, aux besoins de la vie. D'ailleurs, lorsque des nations ou des villes différentes ado-

raient le même dieu sous le nom de Jupiter, chacune de ces nations ou de ces villes prétendait avoir son Jupiter particulier : Varron en compte plus de trois cents. Il en était de même des autres dieux et des demi-dieux. On comptait plus de quarante Hercules ; mais, comme tant de dieux différens pouvaient cesser de s'accorder entre eux, les païens avaient senti la nécessité de croire et d'établir qu'il y avait une divinité supérieure aux autres. Elle se nommait le *Destin* ou *Fatum*. Ce dieu, que l'on supposait aveugle, gouvernait toutes choses par une nécessité absolue. Jupiter lui-même, le premier et le plus grand des dieux, était soumis à ses décrets. Le Destin avait son genre de culte; mais, comme il ne pouvait être compris par l'intelligence humaine, on n'osait point déterminer quelle était sa figure, de sorte que jamais on n'adorait sa statue comme celle des autres dieux. On essayait cependant de le représenter sous la forme d'un vieillard, tenant entre ses mains l'urne qui renferme le sort des humains. On plaçait devant lui un livre dans lequel l'avenir était écrit. (*Voyez la fig.* 1.) Tous les dieux, sans exception, devaient consulter ce livre, parce qu'ils ne pouvaient rien changer à ses décrets. Ce n'était même qu'en le lisant qu'ils pouvaient prévoir l'avenir. C'est à cela que

l'on doit rapporter l'obscurité des oracles, dont les réponses pouvaient s'interpréter de mille manières différentes.

Cette idée du destin est le plus bel aveu que les hommes aient fait de la nécessité d'un dieu suprême et unique; mais il n'était plus en leur pouvoir de le définir et de le comprendre, depuis qu'ils avaient oublié les instructions que Dieu avait données aux premiers patriarches.

DIFFÉRENS ORDRES DES DIEUX.

Les dieux étaient partagés en quatre ordres différens.

Le premier ordre comprenait les *dieux suprêmes*, que l'on nommait aussi *dieux des nations*, parce qu'ils étaient connus et révérés par toutes les nations. Ils étaient au nombre de vingt, dont Jupiter était le premier.

Dans le second ordre étaient compris les dieux qu'Ovide appelait *le peuple dieu*. Ils se nommaient *dieux moindres des nations*. Ils n'avaient point de place dans le ciel, et n'étaient point du conseil de Jupiter. Pan, Pomone, Flore et les autres divinités champêtres étaient dans cet ordre.

Le troisième ordre était composé des demi-dieux, qui tiraient leur origine d'un dieu et d'une mortelle ou d'une déesse et d'un mortel. Tels étaient Hercule, Esculape, Castor et Pollux, etc, etc. On admettait aussi parmi ces dieux les héros que leurs belles actions avaient élevés au rang des immortels.

Le quatrième ordre contenait les vertus qui avaient formé les grands hommes, comme la fidélité, la concorde, le courage, la prudence, etc. ; ou même les misères de la vie, comme la pauvreté, la douleur, etc.

Les vingt dieux du premier ordre étaient séparés en deux classes.

La première formait le conseil de Jupiter : elle était composée de six dieux et de six déesses.

Les six dieux étaient : Jupiter, Neptune, Mercure Apollon, Mars et Vulcain.

Les six déesses étaient : Junon, Cérès, Minerve, Vesta, Diane et Vénus.

La seconde classe était composée de huit divinités, qui n'assistaient point au conseil suprême. On les nommait *dii selecti : dieux choisis*. Leurs noms étaient : Cœlus, Saturne, Génius, le Soleil, Pluton, Bacchus, la Terre et la Lune.

On donnait les noms *Indigètes* et *Semones* aux divinités qui n'étaient point de la pre-

mière et de la seconde classe. Le mot *indigètes* signifie agissant comme des dieux et le mot *semones* signifie demi-hommes, parce qu'ils étaient fils d'un dieu et d'une mortelle, ou d'une déesse et d'un mortel.

HISTOIRES PARTICULIÈRES DES DIEUX.

Avant de donner l'histoire de Jupiter, nous croyons devoir parler de Saturne son père et de Cybèle sa mère. Le rang de ces deux divinités était très-inférieur à celui de Jupiter, le premier et le plus grand des dieux. Cybèle et Saturne n'étaient point comptés parmi les dieux du ciel; mais les notions que nous allons donner serviront à éclaircir l'histoire de Jupiter leur fils.

SATURNE, JANUS, AGE D'OR.

Cœlus, ou le ciel, que les Grecs nommaient *Uranus*, était, selon eux, le plus ancien des dieux. De même *Vesta prisca,* ou *Titée*, ou *Tellus*, noms qui tous désignent la terre, était la plus ancienne des déesses. Ils eurent

pour fils *Titan* et *Saturne*, qui était le même que le *Temps*. Le droit d'aînesse assurait la succession du royaume à Titan; mais ce dernier, pour condescendre au désir de sa mère, céda son droit à son cadet, à la condition qu'il n'élèverait aucun enfant mâle. Saturne, pour obéir à cette convention, dévorait ses fils à l'instant de leur naissance.

Remarquons, avant de poursuivre, que le mot phénicien *Balah*, employé dans la tradition de cette histoire, signifie également *enfermer* et *dévorer*. Cette équivoque a pu suffire pour donner lieu à la fable cruelle d'un père qui dévore ses enfans; mais il existe une autre explication plus naturelle, qui nous vient de Cicéron. Les Grecs regardaient Saturne et le Temps comme le même Dieu. Le nom *Chronos* qu'ils lui donnaient signifie *Temps*; or le temps étant regardé comme éternel et détruisant tout, il dut voir périr ses enfans; c'est de là qu'on a tiré l'allégorie barbare de Saturne dévorant ses fils.

Cependant Cybèle ayant mis au monde Jupiter en même temps que Junon, trouva moyen de le cacher, et le remplaça par une pierre que Saturne dévora. L'explication précédente suffit; nous nous bornerons à dire que cette prétendue pierre devint par la suite un objet de vénération; on lui rendit même

quelquefois les honneurs divins, et on la nomma *Abadir* ou *Abdir*. Cybèle, voulant soustraire Jupiter à la vue de Saturne, le fit transporter secrètement dans l'île de Crète, et le fit élever par les Corybantes, ou Curètes. La chèvre Amalthée l'allaita, et les deux nymphes Adrastée et Ida, autrement nommées les Mélisses, prirent soin de sa première enfance.

Les poëtes racontent que, pour empêcher Saturne d'entendre les cris de Jupiter, les prêtres de Cybèle inventèrent une sorte de danse, pendant laquelle ils frappaient sur des boucliers d'airain. Ces précautions n'empêchèrent point Titan d'être instruit de ce qui se passait, et, voulant conserver à ses enfans leur droit de succession au trône, il déclara la guerre à Saturne, le vainquit et le fit enfermer, ainsi que Cybèle, dans une étroite prison, où ils restèrent jusqu'au temps où Jupiter, devenu grand, combattit pour eux, et leur rendit la liberté. Jupiter, avant de délivrer son père, s'était emparé du royaume; et, craignant que Saturne n'employât tous les moyens pour remonter sur son trône, il le chassa du ciel. Le roi détrôné vint se réfugier en Italie, auprès de Janus, roi du pays, qui l'accueillit favorablement. La contrée soumise à Janus prit son nom de cette aventure, et

fut appelée *Latium*, nom qui vient du mot *latere*, cacher.

En mémoire du séjour de Saturne dans le Latium, on célébrait tous les ans à Rome, au mois de décembre, les fêtes des saturnales. Pendant leur durée, le sénat, les écoles publiques, étaient en vacance. On s'envoyait des présens, et les maîtres servaient leurs esclaves. Cette dernière coutume était destinée à conserver le souvenir de l'âge d'or, pendant lequel le bonheur avait été universel. Cet heureux temps, que les poëtes ont peint avec leurs couleurs les plus séduisantes, n'eut, hélas! de durée que celle des règnes de Saturne et de Janus. Les âges suivans furent nommés d'argent, d'airain et de fer. Tant il est vrai de dire qu'un gouvernement sage, sous la conduite d'un bon prince, est le plus grand bien qu'on puisse accorder à la terre! Il n'est que trop nécessaire de le redire aux hommes; et, pour appuyer cette vérité sur une plus forte autorité que celle de la fable, rappelons-nous que les Égyptiens ne furent jamais plus grands, plus heureux, que sous leur roi Sésostris. Athènes ne devint la plus brillante des cités qu'au temps de Périclès, qui n'avait aucun titre, il est vrai, mais qui jouissait de toute la puissance des rois; et, lorsque dans les annales du monde on veut chercher

les véritables époques du bonheur des hommes, tous les souvenirs et tous les cœurs à la fois nomment les Antonins, les Marc Aurèle, les Trajan, les Titus.

Nous avons précédemment observé que le besoin du bonheur ne peut abandonner l'homme. Ce fut même pour suppléer à son irréparable perte qu'il imagina l'espérance. Remarquons, en même temps, que les poëtes, dans leurs tableaux de l'âge d'or, s'attachaient encore plus à peindre l'innocence et les vertus primitives que l'abondance qui régnait sur la terre. Nous serons alors portés à croire qu'ils devaient leurs descriptions aux souvenirs les plus chers, et par conséquent les mieux conservés, de la plus sainte et de la plus ancienne des traditions.

Saturne, voulant récompenser Janus de son bon accueil, et d'avoir partagé avec lui le souverain pouvoir, le doua d'une rare prudence, à laquelle il joignit le privilége de découvrir l'avenir et de ne jamais oublier le passé, ce que l'on voulut désigner en le représentant avec un double visage : c'est de là que le nom de *Bifrons* lui fut donné.

L'histoire nous apprend que Janus fut représenté avec deux visages (*Voy. fig.* 2), parce qu'il commandait à deux peuples différens, et parce qu'il partagea son empire avec

Saturne. Elle dit aussi que ce prince fit frapper des médailles à deux faces, pour annoncer que la totalité de ses états serait gouvernée par les conseils de Saturne et les siens.

MOIS DE L'ANNÉE.

Janus présidait à l'année; il avait douze autels parce qu'elle était composée de douze mois; ce fut lui qui donna son nom au mois de janvier.

Le nom de février vient de *februare*, faire des purifications, cérémonie que l'on pratiquait pendant ce mois en l'honneur des morts.

Le mois de Mars s'appelait ainsi du dieu Mars, dont Romulus prétendait descendre, et sous la protection duquel ce prince avait mis son peuple belliqueux.

Le nom du mois d'avril vient du mot latin *aperire*, ouvrir, parce que dans ce mois la terre ouvre son sein pour produire toutes choses. Quelques étymologistes le tirent aussi du mot grec *aphrodite*, surnom de Vénus, à qui ce mois était particulièrement consacré.

Le nom du mois de mai vient de *majores*, les plus grands, parce qu'il était consacré aux personnes avancées en âge.

De même, juin vient de *juniores*, les plus jeunes : il était consacré aux jeunes gens.

Juillet tire son nom de Jules César.

Auguste donna le sien au mois d'août.

Septembre, octobre, novembre et décembre, prirent leur nom du rang qu'ils occupaient dans l'année; avant Jules César et Auguste, juillet et août se nommaient par la même raison *quintilis*, cinquième, et *sextilis*, sixième.

L'année, telle que Romulus la disposa d'abord, n'avait que dix mois, et commençait par mars et avril; mais Numa Pompilius y joignit les mois de janvier et février, et fit commencer l'année par le mois de janvier.

FIN DE L'HISTOIRE DE SATURNE ET DE JANUS, AVEC LES RAPPROCHEMENS HISTORIQUES.

Janus reçut les honneurs divins; mais Saturne et lui ne furent jamais au rang des grands dieux qui formaient le conseil de Jupiter. On doit placer Janus parmi les dieux indigètes. Dans ses tableaux, on plaçait une baguette dans sa main, parce qu'il présidait aux chemins publics; il tenait aussi une clef,

parce qu'il avait inventé les portes. Numa Pompilius lui fit élever un temple qu'on laissait ouvert pendant la guerre; il n'était fermé que pendant la paix: ce qui fit regarder Janus comme le dieu de la paix.

Il est bon de remarquer que ce temple fut fermé trois fois seulement par les Romains; la première sous Numa, la seconde après la deuxième guerre Punique, et la troisième sous le règne d'Auguste, après la bataille d'Actium.

Les statues de Janus marquent souvent de la main droite le nombre de trois cents, et de la gauche celui de soixante, pour signifier la mesure de l'année. C'est à lui qu'on attribue l'invention des couronnes et des barques. Il fut aussi le premier qui frappa des monnaies de cuivre.

Il paraît que c'est à Janus bien plus qu'à Saturne qu'il faut attribuer les lois douces et sages qui firent donner à leur règne le nom d'âge d'or. Ce prince quitta Perrhèbes, ville de Thessalie, environ cent quarante-six ans avant la prise de Troie. Il vint par mer dans le Latium; et quelques-unes de ses médailles, sur lesquelles on voit des proues de vaisseau, sont une preuve de navigation. Lorsqu'il arriva dans le Latium, les habitans de ce pays sauvage vivaient sans lois et presque sans

religion. Ce prince adoucit la férocité de leurs mœurs, les rassembla dans des villes, et leur donna des lois. Il avait probablement apporté avec lui des souvenirs des premiers âges du monde. Il parvint à faire sentir tous les charmes de l'innocence et la grandeur des biens attachés à la pratique de la justice; il opposa l'image du bonheur à celle des maux qui suivent la barbarie; il contraignit en quelque sorte à devenir heureux; et, quand le succès eut couronné ses efforts, la reconnaissance lui éleva des autels.

Janus, tel que le peint la poésie dans ses descriptions de l'âge d'or, était trop bon, trop généreux pour refuser un asile à Saturne malheureux et détrôné par Jupiter. Il fit plus que l'accueillir, il voulut partager avec lui son empire; mais, jaloux de conserver des lois, des coutumes et un gouvernement doux, qui faisaient le bonheur de ses sujets et le sien, il ne céda une portion de son pouvoir à Saturne qu'après s'être assuré que sa manière de gouverner serait entièrement la même que la sienne. Telle est l'origine de ce temps si célèbre parmi les Grecs.

Si l'on s'étonne de voir Saturne occuper parmi les dieux et dans la mémoire des hommes un rang supérieur à celui de Janus, son bienfaiteur et le véritable restaurateur de l'âge

d'or, il faut l'attribuer à l'éclatante renommée de Jupiter, fils de Saturne, dont nous verrons bientôt l'histoire, et qui devint le plus puissant et le premier des dieux du paganisme. La réputation de Saturne devint si grande dans le Latium, que la montagne qui fut par la suite nommée le mont Capitolin s'appelait Saturnin; et nous trouvons dans Denys d'Halicarnasse et dans Justin, que l'Italie entière se nommait Saturnie. Les statues antiques de Saturne portent des chaînes pour rappeler celles dont son fils l'avait chargé; on avait soin de les ôter les jours de ces fêtes, pour mieux marquer que son règne avait été celui du bonheur et de la liberté.

On le représente souvent sous la forme d'un vieillard armé d'une faux, pour désigner qu'il gouverne le temps et les saisons; lorsqu'il était représenté sous cette forme, on le nommait *Chronos*, le Temps. (*Voyez la figure* 3.)

HISTOIRE DE CYBÈLE.

Quoique Cybèle soit au nombre des divinités de la terre, nous allons donner son histoire, parce qu'elle était femme de Saturne et mère de Jupiter.

Cybèle était généralement regardée comme la mère de la plupart des dieux ; ce qui lui fit donner le nom de *Magna Mater,* la Grande Mère.

On lui donna beaucoup de noms ; les plus connus sont *Dindymène, Idea, Berecynthia.* Ils viennent de différentes montagnes où on lui rendait un culte particulier. On l'appelait aussi *Ops* et *Tellus,* parce qu'elle présidait à la terre, comme Saturne, son époux, présidait au ciel ; elle eut aussi le nom de *Rhea*, qui dérive du grec et signifie *couler*, parce que c'est de la terre que toutes choses proviennent.

Ordinairement on représente Cybèle assise, pour montrer la stabilité de la terre. (*Voyez la fig.* 4.) Elle porte un tambour ou un disque, symbole des vents que la terre renferme : on lui voit sur la tête une couronne formée avec des tours. Sa figure est celle d'une femme forte, et, pour mieux désigner la fertilité de la terre, on lui donne la grosseur d'une femme près d'accoucher. On place des clefs dans ses mains, pour exprimer que pendant l'hiver elle conserve dans son sein les semences de tous les fruits. Enfin, ses temples étaient d'une forme ronde, pour les rendre conformes à la rondeur de la terre.

Les fêtes de Cybèle se nommaient *Megali-*

zia, et ses prêtres se nommaient *Galli*, noms qu'ils tiraient d'un fleuve de Phrygie. On prétend que, dès qu'ils avaient bu de l'eau de ce fleuve, ils entraient dans une telle fureur, qu'ils se frappaient à coups d'épée : ce qui leur fit donner (à ce que prétendent quelques auteurs) le nom de *Corybantes*, qui signifie *frapper ;* mais nous verrons qu'on peut encore lui opposer une autre origine. Ces prêtres étaient quelquefois nommés *Curètes*. Ce nom leur était donné à cause de l'île de Crète, où ils avaient élevé Jupiter. On les appelait aussi *Dactyles*, d'un mot grec qui veut dire doigts, parce qu'ils étaient au nombre de dix comme les doigts de la main. Les fêtes de la Grande Déesse se célébraient au bruit des tambours, avec des hurlemens et des cris extraordinaires. A Rome, elle avait un temple nommé *Opertum*, dans lequel les hommes n'étaient jamais admis; et la fête des lavations en l'honneur de Cybèle y avait une grande célébrité.

Pendant cette fête, on portait sur un char, et dans la plus grande pompe, la statue de la déesse. Un immense cortége l'accompagnait jusqu'à l'endroit où le fleuve Almon tombe dans le Tibre. Lorsqu'on était parvenu à ce lieu, on lavait la statue de la déesse dans les eaux du fleuve. Cette solennité, qui arrivait le 25 de mars, fut instituée en mémoire du

temps où le culte de Cybèle fut apporté de Phrygie à Rome.

Les Romains, ayant lu dans les vers des Sibylles (dont nous parlerons dans la suite de cet ouvrage), qu'ils devaient honorer Cybèle comme étant la mère des dieux, ils envoyèrent une brillante ambassade en Phrygie, pour demander la statue de la déesse, qui était d'une pierre noire. La demande ayant été accordée, on la fit transporter par mer; mais, dès que l'on fut à l'embouchure du Tibre, le vaisseau s'arrêta sans que rien pût le faire avancer. L'oracle, ou le livre des Sibylles, fut consulté de nouveau, et la réponse fut qu'une vierge aurait seule le pouvoir de le faire entrer dans le port.

Le désir de plaire est toujours dangereux, lorsqu'on s'y livre avec imprudence et sans réserve. Il avait eu jusqu'alors trop d'empire sur la jeune et belle Claudia; des doutes injurieux commençaient à s'élever contre elle, et vainement elle versait des larmes amères en voyant sa réputation se flétrir. Instruite de la réponse de l'oracle, elle sollicite, comme une grâce, l'ordre d'être soumise à cette épreuve; elle l'obtient; et se présente au milieu du peuple romain, parée de toute sa beauté. Sa démarche, à la fois modeste et fière, annonce qu'elle est au-dessus de la

crainte ; indignée des soupçons dont elle con naît l'injustice, sûre de sa vertu, elle adresse hautement sa prière à la déesse, attache sa ceinture au vaisseau, et, dans l'instant même, on le voit avancer sans résistance.

L'histoire nous apprend que Cybèle était fille d'un roi de Phrygie ; elle quitta ce pays pour venir dans le Latium, où elle épousa Saturne. Ce fut elle qui, la première, fit fortifier les murailles des villes avec des tours ; ce qui a donné lieu à la représenter avec une couronne de tours sur la tête. Cybèle, avant d'être destinée à devenir l'épouse de Saturne, avait vu Atys, jeune Phrygien ; elle désira se l'attacher ; mais il lui préféra la nymphe Sangaride, fille de Sangar, roi de Phrygie. La fable dit que la déesse se vengea d'Atys sur la personne de Sangaride : la vie de cette nymphe était attachée au sort d'un arbre ; il fut abattu à coups de cognée, et la nymphe périt. Atys, au désespoir, ne put modérer ses fureurs ; sa frénésie le conduisit dans les montagnes de Phrygie, où il se donna un coup de couteau. Il était près de perdre la vie, lorsque Cybèle, ayant pitié d'un mortel qu'elle avait tant aimé, le changea en pin, arbre qui lui fut consacré depuis ce temps. Cette fable d'Atys et de Sangaride est fondée sur ce que Midas, roi de Pessinunte, promit

sa fille en mariage au jeune Atys. Cybèle, avertie qu'elle avait une rivale, rassembla des troupes, courut à Pessinunte, fit enfoncer les portes de la ville à coups de cognée. Atys voulut en vain résister à cette attaque; il y fut dangereusement blessé; ce qui causa le désespoir et la mort de Sangaride.

Les seuls renseignemens de l'histoire sur la naissance et le nom de Cybèle sont qu'elle fut exposée au moment de sa naissance, sans en dire la cause, ni comment elle fut reconnue par son père, roi de Phrygie, et on l'appela Cybèle, du nom de la montagne sur laquelle elle avait été exposée.

Quelques étymologistes croient que ce nom vient d'un mot hébreu qui signifie *enfanter avec douleur*, et que la tradition d'Ève, condamnée à enfanter avec douleur, est cachée sous cette fable.

Le culte de Cybèle et de la Terre est extrêmement ancien. Plusieurs auteurs disent que ce fut Cadmus qui l'apporta en Europe. Ils disent que Dardanus, contemporain de Cadmus, après la mort de son frère Jasion, conduisit Cybèle sa belle-sœur, et Corybas son neveu, jusque dans la Phrygie, où ils introduisirent les mystères de la Terre et de la mère des dieux. Ils assurent que Cybèle donna son nom à cette déesse, et que les

corybantes, ses prêtres, prirent leur nom de Corybas. Voilà ce qui, par la suite, a fait croire que Cybèle était la mère des dieux. Ce qu'il y a de certain, c'est que la grande déesse de Syrie est la même que Rhéa. La déesse Astergatis était le symbole de la terre, et les Égyptiens l'honoraient en même temps que la lune, sous le nom d'Isis.

Telle parait être l'origine du culte de la terre, qui passa, avec les autres cérémonies des Égyptiens, d'abord dans la Syrie et la Phénicie, ensuite dans la Phrygie, qui est une partie de l'Asie-Mineure, d'où il arriva dans la Grèce et dans l'Italie. On trouvera que l'idolâtrie et les fables ont presque toutes suivi la même marche. Les Romains se distinguèrent extrêmement par le culte qu'ils rendaient à la mère des dieux.

On donne souvent à Cybèle le nom de *Vesta prisca* ou *Vesta tellus;* ainsi il faut la distinguer de la seconde Vesta, fille de Saturne, qui était la déesse du feu, et qui présidait à la virginité. Nous allons donner son histoire.

6. Jupiter.

5. Vesta.

8. Junon.

7. Promethee.

DES VESTALES ; DE VESTA, DÉESSE DU FEU ET DE LA VIRGINITÉ.

Numa Pompilius éleva un autel à Vesta, fille de Saturne, et institua les célèbres prêtresses qui portèrent le nom de Vestales ; il n'en avait d'abord institué que quatre ; mais, par la suite, leur nombre fut augmenté jusqu'à sept.

Les vierges romaines destinées au culte de Vesta étaient choisies depuis l'âge de six ans jusqu'à dix. Leur naissance devait être sans tache, et leur corp sans défauts.

Le temps de leur consécration à Vesta durait trente années, pendant lesquelles elles étaient vouées à la virginité ; ce n'était qu'après ce terme qu'elles étaient libres de leur sacerdoce, et pouvaient se marier.

Pendant les dix premières années, on les instruisait des fonctions de leur ministère ; elles les exerçaient pendant les dix secondes ; et pendant les dix dernières elles instruisaient les novices.

Le principal emploi des vestales consistait à entretenir sans cesse le feu sacré qui brûlait en l'honneur de Vesta. (*Fig.* 5.) Tous les ans, aux calendes de mars, ce feu se renouvelait aux rayons du soleil.

On attachait une telle importance à la conservation du feu sacré, que, lorsqu'il venait à s'éteindre, on interrompait tous les exercices publics. Cet événement causait un deuil général; on en tirait les plus tristes présages; tous les yeux cherchaient attentivement la cause de ce malheur public; on se livrait à tous les soupçons, et quelquefois ils tombaient sur les vestales. Il était difficile d'échapper aux recherches; et, si l'une d'elles avait manqué à ses vœux, rien ne pouvait la soustraire à la mort : on l'enterrait vivante. Ce fut dans une de ces occasions qu'Émilie, l'une des vestales, ayant été soupçonnée, jeta son voile au milieu de la cendre sacrée, et le feu se ralluma sur-le-champ.

On croit qu'Énée fut le premier instituteur des vestales, et que Numa Pompilius ne fit que les rétablir. L'opinion commune était qu'outre le feu sacré on conservait dans le temple de Vesta le Palladium, les dieux pénates et d'autres images des dieux que le pieux Énée avait rapportés de Phrygie, et qu'il avait sauvés des ruines de Troie.

Ces dépôts précieux étaient regardés comme nécessaires à la conservation de Rome; et ce fut pour les préserver, que Cécilius Métellus se précipita dans les flammes qui consumaient le temple des vestales, tandis que ces timides

prêtresses s'enfuyaient. Les Romains récompensèrent son généreux dévouement, en lui faisant élever dans le Capitole une statue sur laquelle était une inscription honorable.

Il est certain que le culte de Vesta et du feu avait été apporté de Phrygie par Énée et par les Troyens qui l'accompagnaient; mais les Phrygiens eux-mêmes l'avaient reçu de l'Orient. Les Chaldéens avaient une grande vénération pour le feu, qu'ils regardaient comme une divinité. Il existe dans la province de Babylone une ville consacrée à cet usage, que l'on nommait la ville d'*Ur* ou *de feu*. Les Perses étaient encore plus superstitieux sur ce point que les Chaldéens : ils avaient des temples nommés *Pyrées*, uniquement destinés à conserver le feu sacré.

Virgile fait remarquer le soin que prit Énée d'emporter avec lui le feu sacré, avant de quitter le palais de Priam son père. Il ajoute que le nom *Vesta* est le même que celui *Esta*, donné par les Grecs au feu.

Le savant M. Hyde nous apprend que ce fut ce nom qui porta le fameux Zoroastre à donner le titre d'*Avesta*, ou *garde du feu*, à celui de ses livres où il parle du culte du feu,

JUPITER.

On s'effraie lorsqu'on veut approfondir l'idée que les païens avaient de ce premier des dieux. La plus grande partie de leurs philosophes croyaient que Jupiter était l'air le plus pur, l'*æther*, et que Junon, son épouse, était l'*air grossier* qui nous environne.

Ceux qui le regardaient comme un dieu animé, ou comme l'un de ces hommes à qui des actions brillantes avaient mérité les honneurs divins, ne craignaient point de se contredire de la manière la plus forte, en lui attribuant des actions indignes et des crimes énormes. Ils le peignaient à la fois comme le maître absolu des dieux et des hommes, comme le principe de toute justice, et souvent comme le plus faible et le plus coupable des hommes. Quelle idée avaient donc de la divinité ces Grecs et ces Romains, si vantés pour la délicatesse de leur esprit?

Ce qui obscurcit encore davantage l'histoire de Jupiter, c'est qu'il y en a eu beaucoup de ce même nom, et que leurs différentes actions ont été attribuées à celui qui avait été roi de Crète, comme étant le plus connu de tous.

Les anciens ne sont nullement d'accord sur le nombre des Jupiters. Diodore de Si-

cile en reconnaît deux : le premier était un prince Atlantide; le second, beaucoup plus célèbre, était son neveu, qui fut roi de Crète, et qui poussa les limites de son empire jusqu'aux extrémités de l'Europe et de l'Afrique. Cicéron en comptait trois. Le premier, né en Arcadie, était fils de l'Æther, père de Proserpine et de Bacchus; le second était fils du Ciel et père de Minerve, à laquelle Cicéron attribue l'invention de la guerre; le troisième était fils de Saturne; il était né dans l'île de Crète, et l'on y voyait son tombeau.

Le nom de Jupiter est beaucoup plus ancien que ne paraissent le croire Diodore et Cicéron. Le premier de tous est le Jupiter Ammon des Libyens; il y a tout lieu de croire que cet Ammon était *Cham* lui-même, que son fils *Mysraïm* ou *Mesraïm* plaça au rang des dieux. On sait que ce patriarche et sa famille allèrent s'établir dans l'Égypte, que l'Écriture Sainte nomme la terre de *Mesraïm* ou d'*Ammon* ou *Noammon*. Jupiter Sérapis, adoré dans le même pays, est aussi très-ancien. Jupiter Bélus, dont parle Hérodote, était le Jupiter des Assyriens. Selon le même auteur, le ciel était le Jupiter des Perses. Les Grecs, au contraire, regardaient le *Ciel*, ou *Uranus*, comme le grand-père de Jupiter.

On doit aussi placer au nombre des plus

anciens Jupiters celui de Thèbes en Égypte, puisqu'au rapport d'Hérodote ce fut une prêtresse de ce dieu qui alla dans la Grèce établir le premier oracle. Les Scythes avaient leur Jupiter.

Chaque peuple lui donnait un nom particulier. Les Éthiopiens le nommaient *Assabinus;* les Gaulois, *Taranus;* les habitans du bas Nil, *Apis;* les Arabes, *Chronos;* les Assyriens, *Belus* ou *Zeus*.

Nous ne donnerons pas la liste complète de tous ces noms, ni l'histoire de ceux qui l'ont porté, puisque, suivant Varron, leur nombre s'élevait jusqu'à trois cents. Dans les premiers temps, la plupart des rois prenaient ce nom auguste. Cet usage ne cessa qu'après la prise de Troie. De là vient que tant de peuples différens se vantaient que Jupiter était né parmi eux, et presque tous montraient des monumens qui semblaient l'attester. Nous allons distinguer ceux qui ont eu le plus de célébrité.

Celui qui enleva Europe est Jupiter Astérius, père de Minos; il était roi de Crète, et vivait du temps de Cadmus, quatorze siècles avant l'ère chrétienne.

Celui qui épousa la fille d'Atlas vivait environ cent quarante ans avant la prise de Troie. Celui qui entra dans la tour de Danaé

était le Jupiter Proëtus, oncle de cette princesse. Celui qui fut père d'Hercule vivait environ soixante-dix ans avant la prise de Troie ; enfin, celui qui eut de Léda les deux Dioscures, Castor et Pollux, n'était pas éloigné de cette même époque.

Nous ne donnerons pas l'histoire de tous ces Jupiters ; il est probable que les événemens arrivés à chacun d'eux ont été les matériaux que l'on a réunis pour en former l'histoire particulière d'un seul Jupiter. Nous nous bornerons à faire connaître ce que la mythologie a cru devoir conserver, et nous abandonnerons aux recherches des savans les différences qui existent entre ces différens dieux.

L'histoire de Jupiter se trouvant sans cesse mêlée avec celle des autres dieux, il nous paraît indispensable de la donner avec ses principaux détails. Nous allons, en conséquence, rapporter ce que la fable a conservé ; nous citerons ensuite les événemens que la tradition et l'histoire nous ont transmis. Nous dirons les noms les plus connus de Jupiter, la manière dont on le représentait, et le culte qu'on lui rendait. En donnant cette étendue à son histoire, nous faciliterons infiniment celle des autres dieux, et l'on saisira beaucoup mieux l'ensemble de la mythologie.

FABLE DE JUPITER.

La fable de Saturne et de Cybèle nous a déjà fait connaître la naissance de ce dieu. Cybèle, après avoir présenté la pierre nommée *Abdir* à Saturne, qui la dévora sur-le-champ, confia aux Curètes le soin de l'enfance de Jupiter; et c'était pour empêcher qu'on n'entendît ses cris, qu'ils dansaient en frappant sur leurs boucliers avec leurs lances. Avant la naissance de Jupiter, Saturne avait déjà dévoré Vesta, sa fille aînée, Cérès, Junon, Pluton et Neptune. Rhéa, sentant qu'elle portait Jupiter dans son sein, le sauva comme nous venons de le dire, et le fit ensuite transporter secrètement dans l'île de Crète; on le cacha dans un antre nommé Dicté; deux nymphes du pays, nommées Adrastée et Ida, autrement appelées les Mélisses, prirent soin de son enfance, et le lait de la chèvre Amalthée lui servit de nourriture.

Aussitôt que Jupiter fut devenu grand, il s'associa avec *Métis*, nom qui signifie *prudence*, c'est-à-dire que depuis ce temps il montra beaucoup de prudence. Métis lui conseilla de faire prendre à son père Saturne un breuvage qui lui fît rendre la pierre Abdir, et aussitôt tous les enfans que Saturne avait dévorés revirent le jour.

C'est ici le cas de rappeler l'explication que nous avons donnée, dans l'histoire de Saturne, du mot phénicien *Balah*, qui signifie également *enfermer* et *dévorer*. Nous apercevrons alors que Jupiter, conseillé par la prudence, trouva le moyen de délivrer de leurs prisons ses frères et ses sœurs, avec lesquels il se réunit pour faire la guerre à son père Saturne et aux Titans ses parens.

Après cette guerre, qui dura dix années, la Terre prédit à Jupiter qu'il remporterait une victoire complète sur ses ennemis, s'il pouvait mettre en liberté ceux des Titans que son père tenait renfermés dans le Tartare, et s'il pouvait les engager à combattre avec lui. Il entreprit cette périlleuse aventure, tua Campé qui gardait la prison, et délivra ses parens. Ce fut alors que les Cyclopes, dont nous parlerons dans la suite, donnèrent à Jupiter la foudre, qui depuis a été son symbole ordinaire; ils donnèrent en même temps un casque à Pluton, et un trident à Neptune. Avec ces armes, ils vainquirent Saturne, que Jupiter traita comme le même Saturne avait traité Uranus, son père. Il le précipita dans le fond du Tartare avec les Titans, sous la garde des *Hécatonchires*, géans qui avaient cent mains. Ce fut après cette victoire que les trois frères, se voyant les maîtres du monde,

Universitas BIBLIOTHECA Naviensis

le partagèrent entre eux. Jupiter eut le ciel pour sa part, Neptune eut la mer, et Pluton les enfers.

EXPLICATION DU PARTAGE DU MONDE.

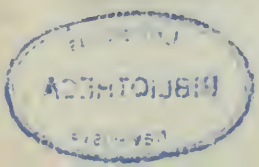
Avant de poursuivre la fable de Jupiter, nous allons dire la manière dont les savans expliquent ce célèbre partage du monde.

Presque tous se réunissent pour le regarder comme un souvenir confus des premiers temps et comme une tradition à peu près conforme à ce que rapporte la Genèse. Noé, disent-ils, partagea la terre entre ses trois enfans, Cham, Japhet et Sem.

L'Afrique fut le partage de Cham; il y a beaucoup d'apparence que ce fut lui qui fut désigné par la suite sous le nom de Jupiter, car il y avait en Égypte une ville consacrée en son honneur. D'ailleurs les noms de Cham ou Ham ont beaucoup d'affinité avec celui d'Ammon, si célèbre dans l'Afrique.

Japhet, second fils de Noé, eut en partage tous les lieux maritimes de l'Asie, avec l'Archipel de l'Europe, ce qui servit par la suite à e faire regarder comme le dieu de la mer.

Sem, troisième fils de Noé, hérita du reste de l'Asie, où le culte du feu devint presque



général, et où plusieurs villes furent consumées par les flammes, ce qui lui fit donner le nom de dieu des enfers.

Nous reviendrons encore à ce partage, lorsque nous rapporterons ce que l'histoire a conservé sur Jupiter.

SUITE DE LA FABLE DE JUPITER.

Les Titans et les Géans, ayant résolu de se venger de Jupiter, entreprirent de l'assiéger jusque dans le ciel, c'est-à-dire sur le mont Olympe, où il faisait sa résidence ordinaire. Ils entassèrent le mont Ossa sur le mont Pélion. Jupiter, effrayé à la vue de ses ennemis, appela tous les dieux et toutes les déesses à son secours. La déesse Styx, fille de l'Océan et de Téthys, arriva la première, accompagnée de ses enfans, la Victoire, la Puissance, l'Émulation et la Force. Jupiter lui sut si bon gré de sa diligence, qu'il ordonna que tous les sermens faits au nom de la déesse Styx (que l'on confondit depuis avec un des fleuves de l'enfer) seraient inviolables pour tous les dieux et pour lui-même. Ils ne pouvaient manquer à ce serment, sans être déchus des priviléges divins pendant un siècle.

Les Géans, enfans du Ciel et de la Terre,

étaient d'une taille monstrueuse et d'une force proportionnée; ils avaient le regard effrayant et farouche; la partie basse de leur corps ressemblait à celle des serpens. Leur demeure ordinaire était aux champs Phlégréens. Dans l'assaut qu'ils donnèrent au ciel, ils lançaient des rochers énormes, des chênes, des pins et d'autres arbres enflammés. Les plus redoutables d'entre eux étaient Porphyrion et Alcionée : celui-ci devait être immortel tant qu'il demeurerait dans le lieu de sa naissance.

Ce qui effrayait le plus Jupiter, c'est qu'il était dit que les Géans seraient invincibles, et qu'aucun des dieux ne pourrait leur ôter la vie si quelque mortel ne venait au secours du ciel. Jupiter alors défendit à l'Aurore, au Soleil et à la Lune, de paraître et de découvrir ses desseins; il devança la Terre qui voulait soutenir ses enfans, et, d'après le conseil de Pallas, il fit venir Hercule pour combattre avec lui. Ce héros avec ses flèches renversa plusieurs fois le redoutable Alcionée; mais celui-ci comme un autre Anthée, reprenait de nouvelles forces toutes les fois qu'il touchait la terre. Pallas le saisit au milieu du corps, et le transporta au-dessus du cercle de la lune, où il expira.

Pendant ce temps, Porphyrion attaquait à la fois Hercule et Junon; mais ce redoutable

géant, surpris de la beauté de la déesse, suspendit un instant ses coups pour la considérer; les flèches d'Hercule et les foudres de Jupiter lui firent perdre la vie.

Éphialte et Otus son frère, fils d'Aloëus et d'Iphimédie, que l'on surnommait les Aloïdes, attaquaient le dieu de la guerre; mais le premier fut mis hors de combat par les flèches d'Apollon et d'Hercule qui lui crevèrent les yeux. Eurytus ayant osé combattre Hercule fut tué par ce héros avec une massue de bois de chêne, pendant que Vulcain, avec une massue de fer rouge, terrassait Clytius.

Encelade, voyant les dieux victorieux, commençait à prendre la fuite, lorsque Minerve l'arrêta en lui opposant l'île de Sicile. Polybotès, poursuivi par Neptune, fuyait à travers les flots de la mer, et touchait à celle de Cos, lorsque ce dieu, arrachant une partie de cette île, en couvrit le corps de ce géant, ce qui en forma une nouvelle sous le nom de Nysiros. Minerve, de son côté, ayant vaincu le géant Pallas, l'écorcha et s'arma de sa peau. Mercure, qui avait pris le casque de Pluton, donna la mort au géant Hippolyte; Diane tua Gration, et les Parques ôtèrent la vie à Agrius et à Thaon.

La Terre, irritée de cette victoire, redoubla d'efforts, et fit sortir de son sein le redoutable

Typhon, qui seul donna plus de peine aux dieux que tous les autres géans ensemble. De sa tête il atteignait le ciel ; il était demi-homme et demi-serpent; la vue de ce monstre épouvanta tellement les dieux qui étaient venus au secours de Jupiter, qu'ils s'enfuirent du ciel et se sauvèrent en Égypte.

Cette retraite, ayant considérablement affaibli le parti de Jupiter, donna lieu de dire que Typhon lui avait coupé les mains avec la même faux de diamant dont Jupiter s'était armé contre lui. Ce formidable ennemi, ne laissant aucun relâche aux dieux, les poursuivit en Égypte, où ils se métamorphosèrent en animaux : Apollon en corbeau, Bacchus en bouc, Diane en chatte, Junon en vache, Vénus en poisson, et Mercure en cygne; c'est-à-dire, qu'ils s'embarquèrent sur des vaisseaux qui portaient ces diverses figures à leurs proues.

Typhon, ayant coupé les mains et les jambes de Jupiter avec la faux de diamant, le porta dans la Cilicie et l'enferma dans un antre, sous la garde d'un monstre moitié fille et moitié serpent. Mercure et Pan, ayant surpris la vigilance de ce gardien, rendirent à Jupiter ses mains et ses jambes, c'est-à-dire sa liberté ; et ce dieu, étant monté sur un char tiré par des chevaux ailés, poursuivit Typhon à coups

de foudre jusqu'au fond de l'Arabie. De là il le ramena en Thrace, où le géant ayant déraciné une montagne, la lança contre Jupiter, qui, d'un coup de foudre, la repoussa contre lui. Enfin Typhon, s'étant enfui en Sicile, y fut accablé par Jupiter sous le mont Etna. Les tremblemens de terre, dit la fable, sont les efforts de Typhon pour soulever la montagne qui l'écrase.

Après la défaite des Titans et des Géans, Jupiter ne songea plus qu'à gouverner l'univers et à veiller au bonheur des hommes.

Hésiode dit que Jupiter se maria sept fois. Ses épouses furent Métis, Thémis, Eurynome, Cérès, Mnémosyne, Latone, et Junon qui paraît avoir été la dernière de ses femmes, et qui fut la plus célèbre. Il eut un grand nombre d'enfans de ces diverses femmes, et souvent il s'allia avec des mortelles, dont il eut aussi des enfans. Quoique tous ceux nommés par la fable n'appartiennent pas au même Jupiter, nous allons la suivre en les faisant connaître, parce qu'on les retrouvera sans cesse parmi les dieux, les demi-dieux et les héros.

Métamorphosé en cygne, il eut de Léda *Castor* et *Pollux*. D'Europe, fille d'Agénor, il eut *Minos* et *Rhadamanthe;* de Calisto, *Arcas;* de Niobé; *Pélasgus;* de Sardane,

Sarpédon et *Argus;* d'Alcmène, femme d'Amphitryon, *Hercule;* d'Antiope, *Amphion* et *Zéthus;* de Danaé, *Persée*; d'Iodamé, *Deucalion;* de Carné, fille d'Eubulus, *Britamarte;* d'une nymphe Sithnide, *Mégare;* de Protogénie, *Éthlie*, père d'Endymion, et *Memphis*, qui dans la suite épousa Lydie; de Torrébie, *Arcésilas;* d'Ora, *Colaxès;* de Thalie, les *dieux Palices;* de Garamantis, *Hiarbas*, *Philée* et *Pilumnus;* de Cérès, *Proserpine;* de Mnémosyne, pour laquelle il s'était métamorphosé en berger, les *neuf Muses;* de Junon, *Mars;* de Maïa, fille d'Atlas, *Mercure;* de Latone, *Apollon* et *Diane;* de Dioné, *Vénus;* de Métis ou la Prudence, *Minerve*, déesse de la sagesse; de Sémélé, fille de Cadmus, *Bacchus*.

Cette longue liste des enfans de Jupiter ne doit pas surprendre, en se rappelant qu'un très-grand nombre de personnages différens ont porté ce même nom. Le Jupiter de Crète ayant été le plus célèbre de tous, les poëtes et les auteurs anciens se sont principalement occupés de lui; ils ont réuni dans son histoire les traits les plus brillans des autres Jupiters. Il serait impossible de rapporter à chacun d'eux les aventures et les faits qui leur appartiennent; mais nous allons faire quelques citations qui suffiront pour prouver que ces

nombreuses aventures doivent être attribuées à divers personnages.

Par exemple, l'histoire de Niobé, fille de Phoronée, appartient à Jupiter Apis, roi d'Argos, petit-fils d'Inachus, qui vivait près de dix-huit cents ans avant Jésus-Christ.

Ce fut Jupiter Asterius, roi de Crète, qui enleva Europe; il régnait du temps de Cadmus, environ quatorze cents ans avant l'ère chrétienne; il fut père de Minos, premier du nom.

Celui qui enleva Ganymède est Jupiter Tantale, qui régnait treize cent vingt ans avant Jésus-Christ. Ces époques et ces preuves établissent suffisamment la différence des Jupiters.

HISTOIRE DE JUPITER ET DES PRINCES TITANS.

L'HISTOIRE que nous allons rapporter a été conservée principalement par Diodore de Sicile, qui l'avait prise lui-même dans Éphémère. Le père dom Pezron l'a mise dans le plus beau jour, en rapprochant, pour la soutenir, tous les passages épars dans les anciens auteurs.

Les Scythes, descendans de Magog, second

fils de Japhet, s'établirent d'abord dans les provinces septentrionales de la haute Asie. Partagés ensuite en différentes branches, quelques-uns allèrent habiter la Margiane, la Bactriane, et la partie la plus orientale de la Sogdiane, pendant que les autres allèrent dans l'Ibérie et l'Albanie, entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin. Devenus trop nombreux pour le pays qu'ils habitaient, ils cherchèrent de nouvelles demeures. L'Arménie, selon Strabon, fut la première province dans laquelle ils se jetèrent; ils s'avancèrent ensuite vers la Cappadoce, et, tirant toujours du côté de l'occident, ils s'établirent dans les contrées qu'arrosent le Thermodon et l'Iris, où ils bâtirent la ville d'Acmonie, du nom d'Acmon, fils de Phané leur chef. Le désir des conquêtes conduisit Acmon dans la Phrygie, où il bâtit une seconde ville du même nom d'Acmonie; et, après s'être rendu maître de la Phénicie et de la Syrie, il mourut pour s'être trop fatigué à la chasse. On le mit au rang des dieux sous le nom de *Très-Haut*.

Uranus, dont le nom en grec signifie *ciel*, fils et successeur d'Acmon, épousa Titée ou la Terre, et en eut plusieurs enfans, qui prirent de leur mère le nom de Titans : nom si célèbre dans les anciennes histoires, et qui les a fait regarder comme les enfans de la Terre. Ces

princes, étant plus grands et plus robustes que les autres hommes, furent appelés Géans; et depuis ce temps on a souvent confondu ensemble les Géans et les Titans, quoiqu'il faille bien les distinguer.

Uranus, selon les anciens, ne fut appelé de ce nom que parce qu'il s'appliquait beaucoup à la connaissance du ciel et des astres; ses descendans, habiles à profiter de tout ce qui pouvait élever leur race illustre, saisirent l'avantage que leur donnaient les noms d'Uranus et de Titée, pour publier qu'ils étaient les enfans du ciel et de la Terre.

Uranus surpassa tellement son père Acmon et ses prédécesseurs, qu'il semble avoir presque effacé dans le souvenir de la postérité les noms de ceux dont il descendait. Ce prince passa le Bosphore, porta ses armes dans la Thrace, et conquit plusieurs îles, entre autres celle de Crète, dont il donna le gouvernement à l'un de ses frères, qui eut des enfans mâles que l'on nomma Curètes. Uranus se jeta ensuite sur les autres provinces d'Europe, pénétra jusqu'en Espagne, et, passant le détroit qui la sépare de l'Afrique, il parcourut la côte de cette partie du monde, d'où, revenant sur ses pas, il alla vers le nord de l'Europe, et soumit tout le pays à sa puissance.

Ce prince eut plusieurs enfans : Titan,

Océan, Hypérion, Japet, Chronos ou Saturne; devenus grands, ils cabalèrent contre leur père, qui les fit tous enfermer, à l'exception d'Océan : celui-ci resta toujours soumis. Saturne, délivré par sa mère Titée, rendit la liberté à ses frères, qui, s'étant à leur tour emparés de leur père Uranus, déférèrent, par reconnaissance, l'empire à Saturne leur libérateur. Quelques-uns furent bientôt mécontens et jaloux du pouvoir de Saturne; mais ils furent vaincus : tout plia, et Uranus, réduit à la condition de simple particulier, mourut de chagrin. Saturne, devenu le maître d'un vaste empire, épousa Rhéa sa sœur, et prit, avec le nom de roi, la couronne et le diadème.

Uranus, avant de mourir, et Titée, indignés de la conduite de Saturne leur fils, lui annoncèrent que ses enfans le traiteraient comme il avait traité son père. Ce prince, épouvanté d'une menace qu'il sentait mériter, la regarda comme une prédiction, et, pour s'y soustraire, il fit enfermer successivement tous ses enfans, sans aucune distinction de sexe. Rhéa, désolée de cette cruauté, eut l'adresse de sauver Jupiter, et de l'envoyer de l'Arcadie, où elle était alors, dans l'île de Crète, où les Curètes, ses oncles, l'élevèrent dans les antres du mont Ida.

Telle est l'origine de la fable qui représente Saturne dévorant ses enfans, et celle de la pierre qui lui fut présentée au lieu de Jupiter; fable expliquée par l'équivoque du mot phénicien *Balah*. On peut encore y ajouter que le mot *Elben*, qui est aussi phénicien, et qui est employé dans cette fable, signifie à la fois un *enfant* et une *pierre*.

Cependant les Titans, qui voyaient d'un œil jaloux la grandeur de Saturne, se révoltèrent contre lui, se saisirent de sa personne, et l'enfermèrent dans une étroite prison.

Jupiter, très-jeune alors, mais rempli de courage, sortit de l'île de Crète, défit les Titans, délivra son père, le rétablit sur son trône, et revint victorieux dans sa retraite.

Saturne régna encore pendant plusieurs années; mais l'âge et le souvenir de sa propre conduite envers son père Uranus l'ayant rendu soupçonneux, il consulta l'oracle, qui lui répondit qu'il avait tout à craindre du plus jeune de ses enfans. Dès lors il chercha tous les moyens de se défaire de Jupiter; il lui dressa des embûches, que celui-ci sut éviter; mais, se voyant tous les jours exposé à de nouveaux dangers, il songea sérieusement à se défendre. Saturne vint bientôt après dans son île de Crète, dont il était souverain, pour attaquer son fils; mais ceux qui la gouvernaient pour

lui s'étant rangés du côté de Jupiter, il fut obligé de se retirer avec précipitation dans la partie de la Grèce qui, par la suite, porta le nom de Péloponèse. Jupiter l'y suivit, le vainquit, et le força d'aller chercher un asile en Italie, où Janus le reçut favorablement.

Les Titans, alors répandus dans la Grèce, jaloux de la puissance du nouveau conquérant, et sollicités par Saturne, assemblèrent des troupes, et lui présentèrent le combat; mais, ayant été défaits, ils allèrent avec Saturne se cacher au fond de l'Espagne.

Jupiter commença par délivrer ses frères et ses sœurs; ensuite il alla chercher les Titans dans le lieu de leur retraite; il les battit une seconde fois aux environs du *Tartesse*, et ce fut par cette bataille qu'il termina cette guerre qui avait duré dix années. Saturne, ne se voyant plus en sûreté dans un pays dont son fils était le maître, passa dans la Sicile, où il mourut de chagrin, comme lui-même avait fait mourir son père Uranus.

C'est à cette dernière victoire et à la mort de Saturne que commença le règne de Jupiter. Son véritable nom était *Jou*, c'est-à-dire *jeune*, pour marquer qu'il était le dernier des enfans de Saturne, et en même temps qu'il s'était extrêmement distingué pendant sa jeunesse. Par la suite, on y ajouta la qualité de

pater, père, d'où l'on fit *Joupater* et *Jupiter*. Devenu le maître d'un vaste empire, il épousa sa sœur, nommée *Junon* par les Romains, et que les Grecs appelaient *Héra* ou la *maîtresse*. On donnait aussi le nom de *Jovis* à Jupiter; et l'on y joignit le mot *père*, pour désigner qu'il était le maître des dieux.

L'impossibilité de régir à lui seul d'aussi vastes états lui fit établir différens gouverneurs. Diodore de Sicile nous apprend qu'Atlas gouvernait les frontières d'Afrique; il s'y rendit si célèbre, qu'il donna son nom à la chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à la mer; elle se nomme encore de même aujourd'hui; et la partie de mer qui baigne cette chaîne de montagnes se nomma, pour la même cause, l'*Océan Atlantique*. Nous trouvons aussi dans les anciens que Pluton fut gouverneur des parties occidentales de l'empire des Titans, des Gaules et de l'Espagne; ce que nous rappellerons dans l'histoire de ce dieu. Après la mort de Pluton, le gouvernement fut donné à Mercure, qui s'y rendit très-célèbre, et devint la principale divinité des Celtes. On ignore l'histoire des autres gouverneurs; on sait seulement que Jupiter s'était réservé tout l'Orient, la Grèce, ses îles, et la partie de l'Asie d'où venaient ses ancêtres.

On s'aperçoit sans doute que, dans ces tra-

ditions et ces fragmens de l'histoire, il n'est point question du partage du monde entre les trois frères. Il paraît au contraire que Jupiter demeura seul maître de l'empire, et ne donna que des gouvernemens à ses frères; mais on observera que les Grecs n'ayant point d'histoire certaine pour les guider, leurs poëtes ont eu la possibilité de se livrer à leur imagination; et, retrouvant sans cesse à la tête des dieux Jupiter, Neptune et Pluton, ils ont cru pouvoir désigner la portion d'empire échue à chaque dieu. Pour mieux l'établir, ils ont consulté leurs plus anciennes traditions; et ce furent vraisemblablement les anciens souvenirs conservés du partage du monde entre les trois enfans de Noé, qui les guidèrent lorsqu'ils voulurent désigner l'empire de chaque dieu.

Nous devons ajouter que le partage du monde entre Jupiter, Neptune et Pluton, n'était point généralement admis parmi les anciens. L'Angleterre possède un monument précieux qui prouve cette différence d'opinion des anciens, et jette une grande lumière sur ce point de discussion.

A Londres, dans une des plus belles et des plus riches collections du monde, celle de M. Townley, on voit une statue antique de Jupiter, qui représente ce dieu avec la foudre,

symbole du dieu du ciel ; il la tient dans sa main droite ; dans sa gauche il tient un trident, symbole du dieu de la mer, et l'on voit à ses côtés un Cerbère, symbole du dieu des enfers. Ce morceau, très-précieux et très-bien conservé, s'accorde parfaitement avec les détails historiques rapportés ci-dessus.

Les anciens qui ont écrit l'histoire de l'île de Crète louent beaucoup le courage, la prudence, la justice et les vertus civiles et militaires de Jupiter. Leurs ouvrages n'existent plus en originaux ; mais les Grecs nous en ont conservé des fragmens. Ils disent qu'il fut excellent législateur, que ses lois étaient justes, et qu'il veillait attentivement à les faire exécuter. Il extermina les brigands qui s'étaient cantonnés dans la Thessalie ; et, voulant y avoir une place de défense, il la fit construire sur le mont Olympe : ce qui donna lieu aux poëtes de dire qu'il habitait le ciel.

Les lieux qui nous ont vus naître, et ceux où l'on a pris soin de notre enfance, nous sont toujours les plus chers. D'où vient donc le charme qu'ils ont pour nous ? Ne serait-ce point parce qu'ils nous rappellent tous les secours qui nous ont été prodigués dans l'âge où nous en avions tant de besoin ? Et ne semble-t-il pas que la Providence a voulu, par ce penchant délicieux, nous avertir d'être tou-

jours fidèles au plus juste, au premier des devoirs, à celui de la reconnaissance? Les soins de l'empire du monde n'empêchaient point Jupiter d'aller souvent dans l'île de Crète; c'est là qu'il se livrait au repos; heureux s'il n'avait point terni sa gloire et ses belles actions par son goût immodéré pour le plaisir! C'est à ce goût qu'il faut rapporter cette foule d'intrigues coupables et souvent ridicules dont l'histoire a été transmise sous l'enveloppe de ses différentes métamorphoses. Elles indisposèrent tellement contre lui Junon, son épouse, qu'elle entra dans une conjuration que Jupiter dissipa dès qu'il en fut informé. Ce fut là le dernier de ses exploits : accablé de vieillesse, ce fut dans son île favorite de Crète qu'il alla terminer ses jours. On y voyait son tombeau près de la ville de Gnosse, l'une des principales de cette île, avec cette inscription : *Ci gît Zan, que l'on nommait Jupiter.* Il vécut cent vingt ans; on comptait soixante-deux ans de règne depuis la défaite des Titans et la mort de Saturne. Les Curètes, ses parens, prirent soin de ses funérailles.

L'empire de Jupiter eut le sort des grands états, dont la splendeur survit rarement aux souverains qui les ont créés. Après sa mort, il fut divisé en un grand nombre de petits royaumes, gouvernés par une suite de prin-

ces dont la plupart nous sont inconnus. Ce qui reste de leur histoire ne mérite pas d'être rapporté. L'île de Crète fut la portion de cet empire qui subsista le plus long-temps. Crès, fils de Jupiter, y régna après la mort de son père.

Les anciens nous apprennent aussi que Deucalion, fils de Prométhée, et de la race des Titans, s'établit dans la Thessalie, où ses enfans régnèrent long-temps. Telle est l'histoire des princes Titans et de Jupiter, le plus grand dieu des Grecs et des Romains : histoire fondée sur d'anciennes traditions, autorisée par Hésiode, par Diodore de Sicile, par Sanchoniaton, par Eusèbe, par Lactance. On peut ajouter que l'Écriture Sainte donne une grande idée des Titans, puisque Judith, remerciant le Seigneur de la mort d'Holopherne, dit : *Ce n'est point un de ces hommes puissans qui lui a ôté la vie; ce ne sont point les fils des Titans, les Géans ; c'est une femme.*

Au reste, on ne prétend point renfermer dans ces fragmens d'histoire toutes les traditions répandues dans la Grèce au sujet de Jupiter et de sa famille ; mais on a préféré celle qui avait le plus de vogue.

EXPLICATION DE QUELQUES-UNES DES FABLES CONTENUES DANS L'HISTOIRE ET LA FABLE DE JUPITER.

Nous nous bornerons à donner l'explication des traits principaux; ils serviront à répandre plus de clarté sur l'histoire de Jupiter.

Pour entendre la fable où il est dit que Jupiter précipita dans les enfers son père Saturne, il faut observer que, parmi les Grecs, les pays situés à l'orient étaient regardés comme les lieux les plus élevés du monde. Ceux au contraire situés à l'occident passaient pour les plus bas. Il n'en fallut pas davantage pour entraîner l'imagination fertile des Grecs; les pays orientaux furent désignés par le nom de ciel, et les pays occidentaux ou inférieurs par celui d'enfer.

C'est d'après cette idée, comme nous le verrons dans l'histoire de Pluton, qu'on plaça les enfers dans l'Espagne, ou dans l'Italie, ou dans l'Épire, ou dans les pays situés à l'occident de la Grèce. Les Titans ayant été forcés de se réfugier dans l'Italie et dans l'Espagne, les poëtes dirent qu'ils avaient été plongés dans les enfers. De même ils donnèrent le nom de Tartare au Tartese, fleuve

de l'Espagne; et, les Titans ayant été battus près de ce fleuve et noyés en partie dans ses eaux, on publia qu'ils avaient été plongés dans le Tartare. Quelques-uns d'eux ayant été rappelés d'Italie ou d'Espagne, on dit qu'ils avaient été délivrés des enfers. Ils recommencèrent une nouvelle conspiration en s'alliant au parti de Saturne. Jupiter les battit, les poussa au fond de l'Espagne, et, pour garder les passages, il y plaça des troupes fidèles et aguerries, ce qui donna lieu à la fiction des hécatonchires ou géans à cent bras.

Il faut expliquer de même la fable du dieu Neptune qui emprisonnait les Titans par la mer. Ce frère de Jupiter commandait ses flottes; il se rendit maître des ports de l'Espagne, et ferma tous les passages par lesquels les Titans auraient pu s'échapper.

Nous avons dit que Jupiter détruisit les brigands qui dévastaient la Thessalie; on les peignit comme des géans redoutables. L'Écriture Sainte fait observer que le mot *nephilim*, qui a été traduit par celui de *géant*, signifie aussi des hommes livrés à toutes sortes de débauches, des brigands, des scélérats. Cependant il est généralement reconnu qu'il y a eu des hommes d'une grandeur extraordinaire, et le passage de Judith que

nous avons rapporté plus haut prouve que les Titans étaient de ce nombre.

Jupiter avait fait construire sur le mont Olympe une citadelle inaccessible ; les poëtes la représentèrent comme le ciel même, et les travaux que les ennemis de Jupiter firent pour attaquer cette forteresse furent dépeints par la fable du mont Ossa entassé sur le mont Pélion.

Dans le combat des Titans, on peint Polybotès accablé par Neptune sous une partie de l'île de Cos. Cette fable signifie que l'amiral le poursuivit jusque dans cette île où il le fit périr. On voit par tous les fragmens qui restent de cette histoire, que Jupiter fut attaqué par mer et par terre.

Parmi les fables conservées sur la manière dont Jupiter fut élevé dans l'île de Crète, il est dit que des colombes prirent soin de le nourrir. Cette fable doit son origine au mot phénicien ou arabe *himan* ou *heman*, qui signifie également *prêtre* ou *colombe*. Cette équivoque suffit pour faire confondre ensemble les prêtres curètes et les colombes.

Les Curètes ont acquis une si grande célébrité, qu'il est indispensable d'en parler. L'antiquité porta sa vénération pour eux jusqu'au point de leur élever des autels et des temples. On leur attribua l'invention de for-

ger le fer et les métaux. L'Écriture Sainte la donna à Tulbalcaïn ; il est possible cependant qu'ils en soient les premiers inventeurs dans la Grèce ; et sur les *marbres de Paros*, nommés aujourd'hui d'*Arundel*, on apprend l'événement qui donna lieu aux Curètes de faire cette utile découverte. Leurs inscriptions portent que le feu prit dans la forêt du mont Ida, soit par le tonnerre, soit par quelque autre accident, et que la violence du feu mit en fusion une quantité considérable de fer et d'autres métaux. Les Curètes sentirent tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer de cette expérience, et trouvèrent moyen de la renouveler et de se l'approprier. On voit sur les marbres d'Arundel que cet événement arriva sous le règne de Minos premier. Les Curètes employèrent les métaux à se faire des armes particulières. Dans leurs danses ils mêlaient le bruit des tambours et des sonnettes à celui de leurs armes, et frappaient en cadence sur leurs boucliers, ce qui donna aux Grecs la première idée de la mesure dans la musique.

Il paraît certain que c'est à l'un de ces *Curètes* ou *Dactyles Idéens*, nommé *Hercule Idéen*, qu'il faut attribuer la première institution des jeux olympiques. Un fragment d'histoire rapporte que cet Hercule, suivi de trois de ses compagnons, quitta le mont Ida, situé dans

l'île de Crète, et qu'il vint jusque dans l'Élide. Ce fut là qu'en mémoire de la guerre entre Saturne et Jupiter il établit une course, et régla que celui qui remporterait le prix aurait une couronne d'olivier pour récompense. Après avoir fondé de cette manière ces jeux devenus si célèbres, le même Hercule fit élever dans l'Élide un autel à Jupiter Olympien.

Nous ajouterons aux explications que nous avons données plus haut, que Typhée ou Typhon, représenté si formidable dans le combat des géans contre Jupiter, n'est autre chose que le Typhon des Égyptiens. Les Grecs s'étaient emparés de cette fable égyptienne, qui n'était elle-même qu'une allégorie, pour représenter un tyran cruel qui avait fait longtemps le malheur de l'Égypte. On lui trouve encore un autre sens beaucoup plus vraisemblable : les Égyptiens le peignaient sous la forme d'un monstre horrible, qu'ils disaient avoir été produit par les exhalaisons pestilentielles du Nil. Ce fleuve, en se débordant sur la portion de l'Égypte qui forme aujourd'hui le Delta, ne sembla d'abord qu'un immense marais, et pendant long-temps ses vapeurs le rendirent inhabitable ; mais, lorsque le temps et les travaux de la culture eurent changé ce vaste accroissement de terre en plaines les plus fertiles du globe, les Égyptiens consacrèrent

le souvenir de son état primitif dans la fable de leur Typhon, et les Grecs l'ajoutèrent à toutes celles qu'ils ont placées dans l'histoire de leur Jupiter.

MANIÈRE DONT ON REPRÉSENTAIT JUPITER.

On représentait le plus ordinairement Jupiter sous la figure d'un homme majestueux, avec de la barbe. Un trône lui servait de siége; de sa main droite il tenait la foudre, et dans sa main gauche on remarquait une victoire et un sceptre. A ses pieds était un grand aigle avec les ailes déployées, et enlevant Ganymède. La partie supérieure du corps de Jupiter était nue, et la partie inférieure couverte. (*Fig.* 6.)

Le trône, par sa stabilité, marquait la sûreté de son empire. La partie supérieure du corps n'était point couverte, pour signifier qu'il était visible aux intelligences et aux parties célestes de l'univers; de même que les longs vêtemens qui couvraient la partie inférieure annonçaient qu'il était invisible pour la terre et les mortels.

Le sceptre et la victoire figuraient que rien ne pouvait résister à sa puissance; et, par

l'aigle aux ailes déployées, on voulait faire entendre qu'il était le maître du ciel comme l'aigle l'est des plaines de l'air.

Par la suite nous donnerons la description du temple de *Jupiter Olympien*, l'une des sept merveilles du monde. C'était dans ce temple que l'on voyait le trône et la statue du dieu, chef-d'œuvre du célèbre Phidias.

Chaque peuple avait sa manière différente de représenter Jupiter. Dans l'île de Crète, il n'avait point d'oreilles, pour apprendre, disaient les Crétois, que le dieu de l'univers ne doit écouter personne en particulier, mais se montrer également propice à tous ceux qui l'implorent. Les Lacédémoniens lui donnaient quatre oreilles, pour qu'il pût entendre les prières de quelque côté qu'elles vinssent.

La figure de la Justice se trouvait toujours placée à côté de Jupiter, et l'on y joignait les Heures et les Grâces, pour prouver que, dans tous les instans, il daignait entendre avec bonté les demandes des mortels, qu'il était toujours juste, et qu'il se plaisait à leur accorder des bienfaits.

Le Jupiter Sérapis, si respecté chez les Égyptiens, portait un boisseau sur la tête au lieu d'une couronne.

Le Jupiter Ammon, si célèbre par l'oracle qu'il avait dans la Libye, portait des cornes

de belier. Le mot *ammon* vient du grec, et veut dire *sable*. La fable dit que cette représentation et ce culte viennent de ce que Bacchus, s'étant égaré dans les sables de la Libye, et mourant de soif, s'adressa à Jupiter, qui vint à lui sous la forme d'un belier pour lui montrer une source. Bacchus, par reconnaissance, lui fit élever un temple auprès de cette source où il le fit représenter avec des cornes de belier, et lui donna le nom de Jupiter Ammon. Homère dépeint Jupiter avec des sourcils noirs, le front couvert de nuages, ébranlant tout l'Olympe d'un seul mouvement de son front; la foudre est dans sa main; l'aigle est à ses pieds; le Respect et l'Équité siégent à ses côtés; devant lui sont les deux coupes du bien et du mal, qu'il répand à son gré sur les hommes.

Il ajoute que la foudre de Jupiter était composée de trois rayons de grêle, de trois de pluie, de trois de feu, de trois de vent. Il dit qu'il s'y mêlait de la frayeur, des éclairs, du bruit et de la colère.

DES MÉTAMORPHOSES DE JUPITER.

Il serait impossible de rendre un compte exact de toutes les métamorphoses de Jupi-

ter ; nous nous bornerons à citer une des principales, et nous y joindrons quelques-unes de celles qu'il fit subir aux mortels, soit pour les récompenser, soit pour les punir.

Il prit la forme d'un aigle pour enlever Ganymède, fils de Tros, roi des Troyens, qu'il chargea du soin de verser le nectar aux dieux à la place d'Hébé, déesse de la jeunesse. Cette métamorphose de Jupiter ne fut point la seule cause qui fit représenter un aigle à ses pieds. La fable, confondue avec l'histoire, rapporte que Périphas, roi d'Athènes, se fit tellement aimer de son peuple, que ses sujets voulurent l'adorer comme Jupiter lui-même, c'est-à-dire n'avoir pas d'autre souverain. Jupiter offensé voulut foudroyer ce mortel ; mais il se contenta de le changer en aigle, et de l'employer lorsqu'il voulait traverser les airs. On aperçoit dans cette fiction que Jupiter le dépouilla de son royaume, et lui donna quelque emploi dans sa cour.

L'on trouve aussi dans l'histoire, que Jupiter, avant de partir de Naxe pour aller combattre les Titans, voulut offrir un sacrifice sur le rivage ; pendant qu'il rendait hommage aux dieux, on vit un aigle voler vers lui, et s'arrêter sur sa tête.

Lorsque Jupiter voulait parcourir la terre, il conservait rarement ses attributs divins.

Dans une de ses courses, il alla loger chez Lycaon, prince arcadien très-cruel, qui faisait mourir les étrangers qui arrivaient dans ses états. Il lui fit cependant connaître son rang suprême; mais Lycaon, voulant éprouver si c'était vraiment Jupiter, lui fit servir les membres d'un de ses hôtes qu'il avait mis à mort. Ce crime horrible fut puni dans l'instant. La foudre réduisit le palais en cendres; et Lycaon fut changé en loup, pour qu'il conservât, sous cette forme, l'empreinte de sa férocité.

En cherchant l'explication de cette fable, nous trouvons que Lycaon, prince très-inférieur à Jupiter, abusait souvent de son pouvoir pour commettre des crimes. Jupiter, avant de le punir, voulut connaître la vérité par lui-même; il alla dans la cour de Lycaon, et, l'ayant reconnu coupable, il en fit une prompte justice.

Quelques auteurs donnent une autre explication de cette fable : ils disent que Lycaon, fanatique et cruel, crut rendre plus d'honneur à Jupiter en lui sacrifiant un enfant; mais que ce prince, ou ce dieu, pénétré d'horreur, le punit sur-le-champ. Nous avons vu qu'au moment de la naissance de Jupiter il fut nourri avec le lait de la chèvre Amalthée : la fable dit que le dieu, pour la récompenser, la plaça

parmi les astres avec ses deux chevreaux, et en forma le signe des chevreaux; elle ajoute que, voulant reconnaître les soins que les nymphes avaient pris de son enfance, il leur donna une des cornes de la chèvre Amalthée, en y joignant la vertu de produire tout ce qu'elles pourraient désirer; ce qui la fit nommer *corne d'abondance*.

Il est aisé d'apercevoir que cette faculté de produire tous les biens n'était autre chose que la promesse faite par Jupiter de ne jamais refuser les demandes qu'elles voudraient lui faire; il faut expliquer à peu près de la même manière la corne d'abondance qu'Hercule reçut du fleuve Achéloüs. La fable raconte que ce fleuve, devenu rival d'Hercule auprès de la nymphe Déjanire, essaya de le combattre, et fut vaincu. Achéloüs se métamorphosa en taureau, et sous cette nouvelle forme il vint attaquer son rival, qui, après l'avoir terrassé une seconde fois, lui enleva une de ses cornes. Achéloüs ne put obtenir qu'elle lui fût rendue qu'en cédant à son vainqueur la corne d'abondance.

Voici l'histoire de cet échange. Le fleuve Achéloüs, considérablement grossi par les pluies ou les fontes de neige, déborda sur les terres en culture, et les ravagea. Hercule fit élever des digues, pour garantir les récoltes

de nouveaux dégâts ; elles se trouvèrent trop faibles, et furent rompues. Hercule trouva moyen de les réparer, et laissa subsister quelques canaux bien ménagés, pour donner aux eaux du fleuve la possibilité de porter la fertilité dans les terres en les arrosant ; les poëtes célébrèrent ce bienfait en imaginant la fable de l'échange de la corne d'abondance contre celle du fleuve Achéloüs.

Nous n'étendrons pas davantage l'histoire des métamorphoses de Jupiter, parce qu'on les retrouvera dans les fables des dieux, des demi-dieux et des héros.

DU CULTE RENDU A JUPITER.

On ne peut pas douter que le plus solennel de tous les cultes rendus aux dieux du paganisme ne fût celui que l'on rendait à Jupiter. Il était aussi le plus varié, puisque chaque peuple changeait à son gré ses cérémonies religieuses. Il paraît certain qu'on ne lui offrait point des victimes humaines, comme on en a plusieurs fois offert à Saturne son père ; la fable de Lycaon en est une preuve incontestable. On trouve cependant quelques exemples, mais très-rare, de ces sacrifices barbares ; et

lorsque Cécrops vint s'établir à Athènes, il abolit pour jamais cette horrible superstition.

Les victimes les plus ordinaires que l'on offrait à Jupiter étaient une chèvre, ou une brebis, ou un taureau blanc dont on dorait les cornes. Souvent on ne lui offrait que de la farine, du sel, de l'encens. Parmi les arbres, le chêne et l'olivier lui étaient consacrés. Son culte était presque universel; mais personne ne l'honorait plus particulièrement que les dames romaines. Il avait plusieurs temples dans Rome; l'un des plus remarquables était placé près du Capitole, et dédié à Jupiter Vengeur. Le dieu était représenté avec des flèches à la main, pour montrer qu'il était toujours prêt à punir les crimes. Il avait trois oracles extrêmement célèbres, celui de Dodone, celui de Trophonius, et celui d'Ammon dans la Libye.

DES NOMS QUE L'ON DONNAIT A JUPITER.

La plupart des noms donnés à Jupiter tiraient leur origine des lieux où il était honoré, ou des événemens qui lui avaient fait élever des temples ou des autels. Il serait impossible de

les faire tous connaître, nous ne parlerons que des principaux.

Le plus ordinairement on donnait à ce dieu le titre *Optimus, Maximus :* le *Très-Bon*, le *Très-Grand*. Homère lui donne le nom de Jupiter *Roi*. Virgile l'appelle le *Tout-Puissant*. Aux ides de juin, les Romains célébraient sa fête sous le titre de Jupiter *Invincible*; on l'appelait *Stator*, parce qu'il avait arrêté l'armée des Romains dans sa fuite; *Pistor*, pour conserver la mémoire de la manière dont il sauva le Capitole pendant que les Gaulois l'assiégeaient. Jupiter avertit la garnison d'employer à faire du pain tout le blé qui lui restait, et de jeter ce pain dans le camp des ennemis, afin de leur prouver que les provisions étaient très-abondantes; ce stratagème réussit, et fit lever le siége. On le nommait *Diespiter*, comme étant le père de la lumière du jour; *Pluvius*, pour avoir accordé de la pluie dans une grande sécheresse; *Hospitalis*, parce qu'il était le père de l'hospitalité; *Père des dieux*, *Modérateur*, *Recteur*, pour marquer sa souveraineté sur les autres dieux; *Maître des tempêtes et des vents*, et souvent *Serenus*, parce qu'il représentait l'éther; *Capitolinus*, à cause de son temple sur le Capitole; *Olympien*, *Atabirius*, *Dictæus* et *Idæus*, parce que les montagnes de ce nom lui étaient consa-

crées ; *Dodonæus*, *Trophonius* et *Ammon*, à cause de ses oracles. On lui donnait aussi le titre de *Tonnant* et de *Foudroyant*, parce que les Cyclopes lui avaient donné la foudre. Quelquefois les Grecs lui donnaient le nom d'*Ægyptus*, de *Nilus*, et alors on le confondait avec Osiris. On le nommait aussi *Expiator*, parce qu'il expiait les crimes des hommes. Tels sont les principaux surnoms de Jupiter.

HISTOIRE DE JAPET, DE PROMÉTHÉE, D'ÉPIMÉTHÉE ET DE PANDORE.

Ces princes étant très-célèbres, et de la famille des Titans, nous allons placer leur histoire à la suite de celle de Jupiter.

Japet, de qui les Grecs se vantaient de tirer leur origine (comme nous le verrons plus en détail lorsqu'il sera question des demi-dieux et des héros), était fils de Titan. Il fut père de Prométhée (nom qui dérive du grec, et signifie *prévoir l'avenir*) et d'Épiméthée, qui signifie *souvenir du passé*.

Prométhée, voyant que Jupiter avait créé l'homme, essaya de l'égaler en formant des statues avec de l'argile. Il parvint à les rendre

si parfaites, qu'elles paraissaient presque animées. Minerve, déesse de la sagesse, lui dit que le feu du ciel aurait seul le pouvoir de les animer : l'ambitieux Prométhée conçut l'espoir de le voler; il alluma un flambeau aux rayons du soleil, et, dès qu'il eut communiqué cette flamme céleste à ses statues, ces ouvrages devinrent semblables à ceux de Jupiter.

Le maître des dieux, pour punir ce larcin, ordonna à Mercure d'attacher Prométhée sur le mont Caucase. Là, un vautour lui rongeait le foie, qui renaissait sans cesse; ce qui rendait son supplice éternel. (*Fig* 7.)

Les autres dieux, jaloux de ce que Jupiter s'attribuait à lui seul le droit de créer des hommes, se réunirent pour former une femme parfaite. Minerve lui donna la sagesse, Vénus, la beauté, Apollon la connaissance de la musique, Mercure l'éloquence. Cet assemblage de perfections la fit nommer *Pandore*, nom qui vient de deux mots grecs, et veut dire *tout don*. Jupiter voulut la voir; et, sous prétexte de lui faire aussi son présent, il lui donna une boîte, avec ordre de la porter à Prométhée. Ce prince, trop sage et trop prudent pour ne pas sentir tout le danger d'un pareil message, refusa de recevoir Pandore et d'ouvrir la boîte. L'imprévoyant

Épiméthée, séduit par la beauté de Pandore, la choisit pour femme, et devint père d'une fille, nommée Pyrrha, qui, par la suite, épousa Deucalion. La curiosité d'Épiméthée ne put se modérer à la vue de la boîte donnée par Jupiter; elle fut indiscrètement ouverte. Elle contenait tous les maux, qui, dans l'instant, s'échappèrent et se répandirent sur la terre. Épiméthée, regrettant trop tard sa fatale curiosité, voulut refermer la boîte; mais il ne restait plus dans le fond que la seule *espérance*, dernier bien des malheureux mortels. Ce déluge de maux produisit le siècle de fer.

Cette fable, la plus charmante de celles que nous ont transmises les Grecs, rappelle trop bien le souvenir de la chute d'Adam conservé par la tradition, pour ne pas l'expliquer, en disant qu'elle est une copie altérée de l'histoire de la création de l'homme, et de l'instant où il perdit le bonheur avec son innocence.

Cette explication suffit lorsqu'on veut seulement l'appliquer à l'imprévoyante curiosité d'Épiméthée, et aux maux échappés de la boîte de Pandore; mais on n'y voit point assez pourquoi les poëtes ont attribué à Prométhée une seconde création de l'homme.

Nous allons rapporter ce que les monumens anciens et les traditions nous ont laissé sur

cette fable. C'est principalement à chercher la vérité que nous devons employer les efforts de notre esprit; et rien ne serait plus dangereux que d'accoutumer la jeunesse à se contenter de superficies agréables et spirituelles.

RECHERCHES HISTORIQUES SUR LA FABLE DE PROMÉTHÉE.

L'OBSERVATION et l'étude de l'antiquité portent à croire que Prométhée fut le premier inventeur des statues. Un beau monument respecté par les temps, et dont la gravure se trouve dans le premier volume de *l'Antiquité expliquée par les figures*, représente Prométhée formant un homme. On voit qu'il travaille avec un ciseau et un maillet, preuve certaine qu'il s'agit de l'art des statues. Pour rendre le sens des fables des poëtes, on a placé Minerve auprès de Prométhée, dirigeant son travail par ses conseils; et, près d'eux, on voit un char portant Psyché, symbole de l'âme, que l'on reconnaît à ses ailes de papillon. Tout annonce qu'on a voulu désigner par ce monument que les statues de Prométhée étaient si parfaites, qu'elles paraissaient animées, et qu'il n'avait pu les

faire sans le secours de Minerve, déesse de la sagesse et des arts. Cette première imitation de l'homme étonna tellement, dans l'origine, que la fable peignit Prométhée comme un second créateur. Elle publia de même, par la suite, que Dédale faisait marcher ses statues, parce qu'il fut le premier qui sépara leurs jambes en les sculptant.

Prométhée fut du nombre des Titans qui se rendirent redoutables à Jupiter. Forcé de fuir devant ce roi victorieux, il se retira dans la Scythie, et se cacha dans les forêts du mont Caucase, qui ne semblaient habitées que par des aigles et des vautours. Le chagrin que lui fit éprouver un exil aussi cruel pour un ambitieux fut figuré par un vautour qui lui déchirait le foie. L'histoire nous apprend que les habitans très-peu nombreux de la Scythie et du Caucase vivaient sans lois et de la manière la plus grossière : Prométhée, prince savant et très-poli, leur apprit à vivre d'une manière plus douce et plus convenable; ce qui donna lieu de dire qu'il avait formé l'homme avec l'aide de la déesse de la sagesse. On le peignit de même volant le feu du ciel, parce qu'il fut le premier qui établit des forges dans la Scythie.

Lorsque l'empire de Jupiter fut assez solidement établi pour ne pouvoir plus être

ébranlé par les efforts des Titans, Hercule obtint la liberté de Prométhée; ce qui fit dire qu'il l'avait détaché du Caucase, et qu'il avait tué le vautour. Cependant, comme Jupiter avait fait le serment que l'exil durerait trente années, il crut le remplir et l'adoucir à la fois, en permettant à Prométhée de porter à son doigt un fragment de rocher du Caucase. On croit même que c'est de là qu'est venue la coutume de porter des anneaux et des bagues. Prométhée profita de sa liberté pour venir passer le reste de ses jours dans la Grèce. Après sa mort, on lui accorda les honneurs que l'on rendait aux demi-dieux et aux héros.

Quelques historiens ou commentateurs de l'antiquité donnent une autre interprétation au feu céleste volé par Prométhée; ils assurent que ce prince fut l'inventeur du fusil d'acier avec lequel on tire du feu des cailloux; d'autres disent que Prométhée, prévoyant qu'il ne trouverait pas de feu sur le Caucase, prit la précaution d'en emporter avec lui dans une plante longue et moelleuse que les Latins nommaient *ferula*. Sa tige a cinq à six pieds d'élévation : elle est remplie d'une moelle que le feu consume très-lentement, et sans jamais s'éteindre tant qu'il reste de cette moelle. Cette plante, très-connue des matelots, leur a sou-

vent servi pour transporter du feu d'une île dans une autre.

Ces deux explications doivent faire observer tout le prix que les hommes attachaient aux premières découvertes qui leur étaient utiles, puisqu'ils accordaient les honneurs divins à leurs premiers inventeurs. L'argent suffit pour payer le manœuvre, mais le génie a droit à de plus grandes récompenses ; et n'oublions jamais que nous devons de la reconnaissance et des égards aux hommes laborieux qui consacrent une partie de leur vie à l'accroissement des sciences, et à se rendre vraiment utiles aux hommes.

L'histoire n'a rien conservé sur Épiméthée; la fable seule s'est emparée de ce personnage, et se borne à dire qu'il fut métamorphosé en singe. On peut juger de là qu'il voulut imiter son frère ; mais que, beaucoup moins prudent et moins habile, il le copia maladroitement : ce qui le fit comparer au singe, animal imitateur de tout ce qu'il voit faire.

HISTOIRE ET FABLE DE JUNON.

Junon était fille de Saturne et de Rhéa ; elle était sœur de Jupiter, de Neptune, de Pluton, de Vénus et de Cérès. Les Grecs la

nommaient *Héra*, la maîtresse, ou *Mégalè*, la grande. Chez les Romains, on l'appelait *Juno*, de *Juvans*, secourable (nom commun entre elle et Jupiter); on la nommait aussi *la reine*.

Plusieurs pays se disputaient l'honneur de l'avoir vue naître : Samos surtout, et Argos où elle était honorée d'un culte particulier. Homère dit qu'elle fut élevée par Océan et par Téthys sa femme. D'autres disent qu'elle le fut par les filles du fleuve Astérion; d'autres enfin, par les Heures.

Dans le temps des princes Titans, on suivait encore quelques usages des premiers patriarches; et Jupiter, à l'exemple de son père et de son aïeul, épousa sa sœur Junon. Les noces furent célébrées dans le pays des Gnossiens, près du fleuve Thérène. Du temps de Diodore, on y voyait encore le temple de Junon, entretenu par les prêtres du pays, et tous les ans on y rappelait la cérémonie de ce mariage.

Jupiter, pour rendre ses noces plus solennelles, chargea Mercure d'y inviter tous les dieux, tous les hommes et tous les animaux. La nymphe Chéloné dédaigna de s'y trouver. Mercure la précipita dans un fleuve, et la changea en tortue, pour qu'elle gardât un éternel silence. Le mot grec *chelonè* signifie une

tortue, et cet animal était regardé par les anciens comme le symbole du silence.

Junon eut trois enfans : Hébé, déesse de la jeunesse, qui servait le nectar aux dieux avant l'enlèvement de Ganymède. La fable dit qu'une chute qu'elle fit dans le ciel fit oublier aux dieux leur gravité ; ce qui décida Jupiter à prendre un échanson. Mars, son second fils, fut conçu par la vertu d'une fleur. Junon, jalouse de ce que Jupiter avait enfanté de son cerveau Minerve, déesse de la sagesse, voulut produire quelque chose d'aussi surprenant. Elle consulta la déesse Flore, qui lui dit que dans les champs d'Olène il existait une fleur qui produirait l'effet qu'elle désirait dès qu'elle l'aurait touchée. Junon en fit l'essai, et mit au monde Mars, dieu de la guerre. Vulcain fut le troisième fils de Junon. Jupiter le précipita du ciel à cause de sa difformité. Nous donnerons par la suite son histoire, ainsi que celle de Minerve et de Mars. Nous allons nous arrêter à faire connaître ce que l'on a voulu figurer par les naissances extraordinaires de Minerve et de Mars.

La fable dit que Jupiter sentit une très-grande douleur dans son cerveau, et que Minerve, sa plus noble production, en sortit toute formée et armée, sans avoir passé par l'état de l'enfance. Elle ajoute qu'il se fit don-

ner un coup de hache par Vulcain. Cette fable est allégorique, et signifie que l'on ne parvient point sans effort à la sagesse : ce qui a été figuré par le coup de hache et par la douleur que ressentit Jupiter. On a voulu faire connaître en même temps que Jupiter étant le plus sage et le plus grand des dieux, la déesse de la sagesse était sortie de son cerveau dans toute sa perfection.

La naissance du dieu de la guerre a une toute autre origine, quoiqu'elle soit de même une allégorie. Junon, déesse altière et jalouse, déclara souvent la guerre à Jupiter; elle prit même parti contre lui dans la guerre des Titans. Elle était implacable dans sa colère; le pouvoir de se venger était celui qu'elle chérissait le plus : voilà ce qui fit dire que le dieu de la guerre était son fils. Son origine, tirée d'une fleur, est une seconde allégorie, pour peindre la promptitude avec laquelle Junon s'irritait. Le moindre mécontentement excitait sa vengeance; le refus d'une fleur était à ses yeux une offense assez grave pour attirer sa haine et ses poursuites. Son orgueil et sa jalousie se firent cruellement sentir après que le berger Pâris lui eut préféré Vénus, lorsqu'il fut chargé de donner à la plus belle la pomme jetée par la Discorde. Pâris était fils de Priam, roi des Troyens. Ce titre devint

la cause des persécutions de Junon contre Énée et les malheureux Troyens qu'il conduisait avec lui. Toutes les femmes aimées par Jupiter, ainsi que leurs enfans, devinrent les objets de son implacable colère.

Tant de haines et de vengeances lassèrent Jupiter, et le portèrent à punir Junon d'avoir pris parti contre lui dans la guerre des Titans. Il la fit suspendre au milieu de l'air par deux pierres d'aimant; et, après lui avoir fait lier les mains derrière le dos, il fit attacher deux enclumes sous ses pieds. Vulcain fut chargé de cette commission, qu'il exécuta volontiers pour se venger de ce qu'elle l'avait mis au monde tout contrefait. Les dieux ne purent la tirer de ses entraves. Il fallut recourir à Vulcain, qui, pour récompense, exigea qu'on le mariât avec Vénus, la plus belle des déesses.

Cette punition ne corrigea point Junon; s'étant aperçue que Jupiter aimait la nymphe Io, fille d'Inachus et d'Ismène, elle en fit l'objet de ses vengeances. Jupiter, pour soustraire cette nymphe à la connaissance de Junon, la métamorphosa en vache. La ruse ne put tromper la déesse; elle demanda impérieusement que cette vache lui fût confiée, et Jupiter n'osa la refuser. Junon la mit sous la garde d'Argus, qui avait cent yeux. Cet

espion de la déesse ne pouvait être surpris, parce que cinquante de ses yeux restaient ouverts pendant que l'autre moitié se livrait au sommeil (image parfaite de la jalousie). Cependant Mercure, à la demande de Jupiter, trouva moyen d'endormir entièrement Argus par les sons de sa flûte, et le tua pendant son sommeil.

Junon, pour récompenser Argus, le métamorphosa en paon, et voulut que ses yeux restassent empreints sur son plumage. Cet oiseau lui fut spécialement consacré, on la représentait souvent sur un char traîné par deux paons.

La mort d'Argus ne débarrassa point la malheureuse Io des persécutions de Junon. La déesse fit sortir de la terre un taon qui poursuivait sans cesse la fille d'Inachus. Désespérée de ses tourmens perpétuels, elle s'élança dans la mer, passa la Méditerranée à la nage, et vint aborder dans l'Égypte, où elle reprit sa première forme. Elle eut un fils nommé Épaphus.

Le culte que les Égyptiens rendaient à la déesse Iris, sous la forme d'une vache, a sûrement donné lieu à cette fable; et la manière dont Io traversa la Méditerranée ne put être autre chose qu'un voyage par mer.

Mercure était le messager de Jupiter; Ju-

non choisit Iris pour remplir le même emploi auprès d'elle, et, pour la récompenser, elle la plaça dans le ciel sous la forme de *l'arc-en-ciel.*

Les enfans de Cadmus, frère d'Europe, enlevée par Jupiter, furent les déplorables victimes de la jalousie de Junon. Ino, la première des quatre filles de ce prince, après avoir épousé Athamas, fut tellement maltraitée par Junon, qu'elle se précipita dans la mer avec son fils Polycerte, que depuis on honora comme dieu des ports, sous le nom de Palémon. Agavé, femme d'Échion, vit déchirer son fils Panthée par les Bacchantes. Autonoé, femme d'Aristée, eut la douleur de voir Actéon, son fils, changé en cerf, et dévoré par ses propres chiens; ce jeune prince, guidé par Junon, ou par un hasard funeste, avait surpris Diane pendant qu'elle était au bain. Enfin Sémélé, fille de Cadmus, ayant cédé au conseil que lui fit donner Junon d'exiger de Jupiter qu'il se fît voir à elle dans toute sa gloire, fut consumée par les rayons qui l'environnaient. Tels furent les cruels moyens par lesquels Junon se vengea de la beauté d'Europe, et du pouvoir qu'elle avait eu de plaire à Jupiter.

Égine, fille d'Asope, reine du pays d'Égine, devint funeste à son pays. Junon fit périr tous

les habitans de cette contrée par une horrible peste, parce qu'Égine avait inspiré de la tendresse à Jupiter. Éacus, fils d'Égine, pria Jupiter, son père, de repeupler le pays; ce dieu fit sortir d'un vieux chêne de la forêt de Dodone une immense quantité de fourmis, qui sur-le-champ furent métamorphosées en hommes. Les Grecs qui suivirent Achille à la guerre de Troie, prétendaient descendre de ces fourmis. On les nommait Myrmidons, mot qui vient du mot *myrmex*, fourmi.

La manière la plus ordinaire de représenter Junon était sous la figure d'une femme assise sur un trône, tenant un sceptre dans une de ses mains, dans l'autre un fuseau, et portant sur sa tête une couronne radiale. (*Fig.* 8.) On la représente aussi quelquefois avec un arc-en-ciel autour de la tête. Junon, dans son temple d'Argos, avait une statue d'or et d'ivoire d'une grandeur extraordinaire, au-dessus de laquelle on voyait les Grâces et les Heures. Cette déesse présidait principalement aux empires et aux richesses; elle les offrit vainement à Pâris, pour qu'il la préférât à Vénus, et lui donnât la pomme. Elle présidait aussi aux parures des femmes.

Lorsqu'elle présidait aux accouchemens on la nommait Lucine; et lorsqu'on la repré-

sentait remplissant cette fonction, on la voyait assise, tenant d'une main un enfant emmaillotté, et une fleur dans l'autre, ou bien avec un fouet et un sceptre. Pendant les fêtes appelées *Lupercales*, les femmes désiraient être frappées avec ce fouet.

A Rome, elle avait un temple auguste sous le nom de *Matuta*, un autre à Samos sous celui de *Samia;* quelquefois on la nommait la *Terre* comme on donnait à Jupiter le nom de *pluie* ou d'*air*, parce que l'un et l'autre causent la fertilité de la terre.

De toutes les divinités du paganisme, il n'y en avait point dont le culte fût plus solennel et plus répandu. Les prodiges qu'elle avait opérés, et ses vengeances lorsqu'on l'avait oubliée ou lorsqu'on avait osé se comparer à elle, avaient inspiré tant de crainte et de respect, qu'on n'oubliait rien pour l'honorer et la fléchir; de sorte que son culte était presque plus général que celui de Jupiter. On le trouvait dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique, et surtout dans la Syrie et dans l'Égypte; mais il faut remarquer que la Junon d'Égypte était la même qu'Isis et Astarté.

Les oisons, l'épervier et le paon étaient particulièrement consacrés à Junon. Chez les Égyptiens, c'était le vautour. Parmi les plantes, on lui offrait le dictame et les pa-

vots. Dans les sacrifices, un agneau femelle était la victime la plus ordinaire qu'on lui sacrifiait.

Le respect pour cette déesse allait si loin, que chacun ayant son génie, celui des femmes se nommait *Junon*.

Cléobis et Biton, deux frères célèbres par leur piété, s'attachèrent au char de leur mère, un jour où elle devait aller au temple de Junon. Ils la traînèrent pendant un trajet de quarante stades. Cette mère reconnaissante pria Junon de les récompenser dignement de leur piété. Après avoir offert leur sacrifice, ils allèrent prendre leur repas, et s'endormirent paisiblement. La mort vint les surprendre pendant leur sommeil. Depuis ce temps, les habitans d'Argos regardèrent la mort comme le repos le plus parfait et le plus grand des biens. Ils élevèrent à Cléobis et à Biton deux statues, qui les représentaient traînant le char de leur mère.

HISTOIRE D'HYMEN OU HYMÉNÉUS ET AUTRES DIEUX DU MARIAGE.

A LA suite de l'histoire de *Junon Lucine*, nous croyons devoir placer celle d'Hymen.

Ce fut pour consacrer son souvenir et lui rendre un culte, que les Grecs donnèrent le nom d'hyménée aux fêtes du mariage. On rapporte qu'il y avait à Athènes un jeune homme d'une extrême beauté, mais fort pauvre, et d'une naissance obscure. Son nom était Hyménéus. Il aimait une Athénienne d'une naissance supérieure à la sienne. Un jour qu'elle devait aller avec les femmes d'Athènes célébrer, en l'honneur de Cérès, sur les bords de la mer, une fête dont les hommes étaient exclus, Hyménéus se travestit en femme, et se mêla parmi le cortége. Pendant la fête, des corsaires surprirent les femmes et les enlevèrent. La vue des vins apportés pour cette fête excita leur avidité : ils en burent jusqu'à l'ivresse; et la chaleur du vin leur troubla tellement le cerveau qu'ils s'endormirent.

Hyménéus, rempli de courage, se fit alors reconnaître; il exhorta les femmes à le seconder : elles s'emparèrent des armes de leurs ravisseurs endormis, et les égorgèrent. Après cette exécution, Hyménéus courut à Athènes, déclara ce qu'il avait fait pour la délivrance des dames athéniennes, et demanda pour récompense d'être uni à celle qu'il aimait, grâce qui lui fut accordée. Les Athéniens, en mémoire de cet heureux mariage et de cet

8. Apollon.

9. Cérès.

10. le Soleil ou Phœbus.

événement, invoquèrent depuis Hyménéus, et célébrèrent des fêtes en son honneur. Pour donner de l'éclat à sa naissance inconnue, on publia qu'il était fils du dieu du Jour et de la muse Calliope.

On représentait toujours ce dieu sous la figure d'un beau jeune homme couronné de fleurs et de marjolaine, tenant de sa main droite un flambeau, et de sa gauche un voile couleur de feu, ou d'un jaune clair.

Quoique les Romains eussent adopté cette divinité des Grecs, ils voulurent avoir aussi leur dieu du mariage. Un événement à peu près semblable à celui que nous venons de raconter étant arrivé lors de l'enlèvement des Sabines, Thalassius, le héros de cette aventure, reçut les mêmes honneurs qu'Hyménéus. Les Romains honoraient encore deux autres dieux du mariage, Jugatinus et Domiducus.

HISTOIRE DE CÉRÈS.

L'HISTOIRE et la fable de Cérès tiennent à celles des dieux des enfers; mais nous croyons devoir les rapporter en partie, pour faciliter davantage la connaissance de la famille des Titans. La même raison nous fera donner,

à sa suite, quelques détails sur Atlas et ses filles.

Cérès (*Fig.* 9) était fille de Saturne et de Cybèle : on la regarde comme la première inventrice de l'art de cultiver la terre. Pluton, son frère, lui ayant enlevé sa fille Proserpine pour la transporter dans les enfers (c'est-à-dire dans l'Espagne), Cérès se plaignit de cet enlèvement à Jupiter. Ce dieu décida qu'elle irait aux enfers redemander sa fille, et que Pluton serait forcé de la rendre, pourvu qu'elle restât sans boire et sans manger pendant le séjour qu'elle y ferait. Malheureusement, elle avait déjà sucé quelques grains de grenade : Ascalaphe la dénonça ; ce qui irrita tellement Cérès, qu'elle lui jeta de l'eau du Phlégéton sur le visage, et aussitôt Ascalaphe fut métamorphosé en hibou, oiseau qui annonce les malheurs. Minerve le prit depuis sous sa protection, parce qu'il veille et distingue les objets pendant la nuit (allégorie qui convient parfaitement à la sagesse, toujours en garde contre la surprise).

En cherchant le sens de cette fable, on trouve que les conseils d'Ascalaphe déterminèrent Proserpine à recevoir Pluton pour époux ; ce que Cérès vit avec douleur. Ascalaphe devint l'objet de sa vengeance ; mais il paraît que sa prudence et sa sagesse engagè-

rent Minerve à le prendre sous sa protection.

Jupiter, voulant apaiser et consoler Cérès, permit à Proserpine de passer seulement une moitié de l'année dans les enfers, et l'autre moitié dans le ciel. Ce partage de l'année peut s'expliquer de deux manières différentes : souvent Proserpine était prise pour la lune, et l'on voulait exprimer par cette fable le temps où elle paraît à la vue de la terre, et le temps où elle disparaît. On l'explique encore plus naturellement en disant que le roi Jupiter lui permit de passer une partie de l'année dans le royaume de Pluton, et l'autre partie dans le séjour ordinairement habité par Cérès sa mère.

Nous ne multiplierons point trop les explications des fables; mais nous croyons utile de citer quelques exemples, dans le dessein d'accoutumer nos lecteurs à faire usage de la sagacité de leur esprit; et nous avons l'espoir que nous serons très-souvent surpassés par eux dans ce genre de travail et de recherche.

La fontaine Aréthuse, qui coulait sous la terre, fut témoin de l'enlèvement de Proserpine par Pluton; elle en avertit Cérès, qui courait le monde avec deux flambeaux à la main pour retrouver sa fille.

Aréthuse, fille de Nérée et de la nymphe Doris, avait été métamorphosée en fontaine par Diane, dont elle était nymphe. Cette

déesse eut recours à cette métamorphose pour soustraire Aréthuse aux poursuites du fleuve Alphée. Nous avons précédemment donné l'explication de cette fable.

Nous n'étendrons pas plus loin l'histoire de Cérès, on la retrouvera lorsque nous parlerons des dieux des enfers.

Diodore de Sicile rapporte qu'après la mort d'Hypérion, les enfans d'Uranus partagèrent entre eux le royaume. Les deux plus célèbres de ces enfans furent Saturne et Atlas. Les lieux maritimes furent le partage d'Atlas. Ses sujets furent nommés *Atlantes*, et son nom fut aussi donné à la plus haute montagne du pays. Il excellait dans l'astronomie. Ce fut lui qui le premier représenta le globe de la terre par une sphère; ce qui fit imaginer la fable dans laquelle on dit qu'il soutenait le monde sur ses épaules. Il eut plusieurs enfans. Hespérus fut le plus remarquable par sa piété et sa bonté. Un jour qu'il était monté jusqu'au plus haut du mont Atlas, il fut emporté par un coup de vent, et son corps ne put être retrouvé. Le peuple, touché de son sort, et se souvenant de ses vertus, crut qu'il avait été enlevé par les dieux, et lui accorda les honneurs divins. Pour conserver son nom, on le donna à la plus brillante des planètes.

Atlas eut sept filles très-célèbres, qui furent appelées *Atlantides*, mais dont les véritables noms étaient *Maïa*, *Électre*, *Taygète*, *Astérope*, *Mérope*, *Alcyone* et *Céléno*. Elles furent aimées par les héros les plus illustres; elles en eurent des enfans qui, par la suite, égalèrent leurs pères, et furent les chefs de grands peuples. Maïa, l'aînée des sept, eut de Jupiter, *Mercure*, l'inventeur des arts. Les Grecs faisaient descendre presque tous leurs héros des Atlantides. Après leur mort, on les honora comme des déesses, et on les plaça dans le ciel sous le nom de Pléiades. Elles se nommèrent aussi *Hespérides*, du nom de leur mère *Hespéris*.

La grande réputation de leur beauté porta Busiris, roi d'Espagne, à les faire enlever par des pirates qu'il envoya dans le pays qu'elles habitaient. Ces pirates les surprirent dans un jardin, se saisirent d'elles, et s'apprêtaient à les embarquer, lorsque les cris de ces jeunes princesses furent entendus par Hercule, qui se trouvait alors sur le rivage. Il courut à leur secours, vainquit facilement ces lâches ravisseurs, et rendit les Atlantides à leur père Atlas, qui, par reconnaissance, lui donna les pommes d'or du jardin des Hespérides, que le héros venait conquérir par ordre d'Eurysthée, roi de Mycènes.

Ces pommes d'or étaient probablement des oranges, très-peu communes alors, et qu'Atlas faisait garder soigneusement par des dogues; ce qui donna lieu à la fable qu'elles étaient d'or et gardées par un dragon.

Atlas ne borna pas sa reconnaissance à ce faible présent; il instruisit Hercule dans l'astronomie, et ce héros s'acquit la plus grande gloire en apportant le premier dans la Grèce la science de la sphère. Ce fut à ce sujet qu'on publia qu'Atlas, pour se reposer quelque temps, l'avait prié de se charger du fardeau du monde.

Le mont Atlas est si élevé, qu'il semble toucher au ciel : son sommet se perd dans les nues; et les poëtes, confondant cette montagne avec le prince dont elle portait le nom, peignirent Atlas comme le soutien du monde.

Ce fut aussi pour désigner cette montagne, que les poëtes, dans l'histoire de Persée, dirent que ce prince avait métamorphosé Atlas en rocher, en lui présentant la tête de Méduse.

Les Hyades passaient aussi pour être les filles d'Atlas. On en nomme six : *Eudore, Ambrosie, Prodite, Coronis, Phileto* et *Polyxo;* d'autres y ajoutent *Thyone.* Le mot grec *hyade* signifie *pluvieux.* Il paraît que ces prétendues filles d'Atlas étaient des person-

nages poétiques, qui représentaient des étoiles découvertes par Atlas, comme on donne aujourd'hui le nom d'*Herschell* à la planète nouvellement découverte par ce célèbre astronome.

On comptait ordinairement trois Atlas : le premier était roi d'Italie, le second régna dans l'Arcadie, et le troisième était celui dont nous venons de parler. Voilà pourquoi ce dernier se trouve dans l'histoire d'Hercule et de Persée, héros très-postérieurs aux premiers princes Titans. Il paraît aussi qu'Atlas eut un frère nommé Hespérus, et qu'il faut le distinguer de celui qui fut emporté par un coup de vent. Ce second Hespérus vint s'établir dans l'Occident; et c'est d'après lui que les Grecs appelèrent *Hespéries* toutes les régions occidentales de la Grèce.

HISTOIRE DU SOLEIL.

Les Grecs et les Romains confondaient presque toujours le Soleil avec Apollon. Platon assure qu'il est le même que le Soleil. Cicéron dit que le soleil et la lune sont deux divinités, dont l'une s'appelle Apollon et l'autre Diane. Plutarque dit la même chose.

Malgré ces autorités, les marbres d'Arundel et tous les anciens monumens prouvent qu'il faut distinguer l'un de l'autre.

On peint toujours Apollon sous la figure d'un jeune homme qui tient un arc ou une lyre à la main, tandis que le soleil est représenté avec la tête environnée de rayons, tenant un globe d'une main (*fig.* 10); ce que l'on n'observe jamais dans les représentations d'Apollon. Le culte du Soleil est le premier de tous les cultes idolâtres; nous l'avons déjà désigné sous le nom de Sabisme. Les Égyptiens, les Phéniciens, les Arabes, les Perses, adoraient le Soleil, long-temps avant que l'Apollon des Grecs fût connu.

Tous les peuples de l'Orient l'adoraient: les Chaldéens et les Phéniciens, sous le nom de *Bélus;* les Égyptiens sous celui d'*Osiris* et d'*Horus* son fils; les Ammonites, sous celui de *Moloch;* les Perses, sous celui de *Mithras;* les seuls Grecs et les Romains confondirent ensemble ces deux divinités.

Le soleil était particulièrement adoré dans l'île de Rhodes. Ses habitans lui élevèrent une statue colossale de cent pieds de hauteur, faite avec de l'airain. Elle était une des sept merveilles du monde, et fut renversée par un tremblement de terre. L'histoire dit que les Sarrasins, ayant pris cette île, char-

gèrent neuf cents chameaux des seuls débris de cette statue.

L'antiquité nous a conservé les noms des quatre chevaux qui traînaient le char du Soleil. Ovide les nomme *Eoüs*, *Pyroïs*, *Aéthon* et *Phlégon*, noms grecs qui signifient le *rouge*, le *lumineux*, le *resplendissant*, et *qui aime la terre*. Le premier désigne le lever du soleil, dont les rayons sont rouges à cet instant; le second marque le moment où les rayons sont plus clairs; le troisième figure le midi, temps où cet astre est dans tout son éclat; et le quatrième représente le coucher du soleil; on le voit alors se rapprocher de la terre.

Le Soleil préside aux douze signes du zodiaque, et chacun de ces signes répond à un mois de l'année; de sorte que le soleil les parcourt tous pendant le courant de l'année; ce qui les a fait appeler les douze maisons du soleil.

Mars, signe du Bélier. Il représente celui sur lequel Phryxus et Hellé s'enfuirent pour échapper aux persécutions de leur marâtre.

Avril, signe du Taureau. Il représente celui dont Jupiter prit la forme pour enlever Europe.

Mai, signe des Gémeaux. Ils représentent Castor et Pollux, fils de Jupiter et de Léda.

Juin, signe de l'Écrevisse. On croit qu'elle représente celle qui vint piquer Hercule tuant l'hydre de Lerne.

Juillet, signe du Lion. Il représente celui de la forêt de Némée, tué par Hercule, et dont la peau lui servait de manteau.

Août, signe de la Vierge ou Astrée. Pendant le siècle d'or, elle habitait la terre ; mais lorsqu'il fut fini, ne pouvant supporter la vue des crimes que les hommes commettaient, elle remonta dans le ciel avec les autres dieux ; elle fut la dernière à quitter la terre, et se retira dans la partie du ciel qui fait le signe de la Vierge.

Septembre, signe de la Balance. Elle représente la Justice, dont la balance doit toujours être parfaitement égale. Elle signifie aussi que dans ce mois les jours sont égaux aux nuits.

Octobre, signe du Scorpion. Il représente Orion, que Diane métamorphosa en cet animal.

Novembre, signe du Sagittaire. Il représente le centaure Chiron, qui tirait de l'arc. Il avait été le maître d'Hercule, et ce héros reconnaissant l'aimait beaucoup ; mais, dans le combat des Lapithes contre les Centaures, Hercule le blessa involontairement avec une de ses flèches qui avait été trempée dans le

sang de l'hydre. Cette blessure causa au centaure Chiron des douleurs si cruelles, qu'il désira de mourir, quoique immortel. Les dieux, touchés de ses plaintes, lui accordèrent sa demande. Il mourut, fut enlevé dans le ciel et placé parmi les signes du zodiaque.

Décembre, signe de la Chèvre. Elle représente la chèvre Amalthée, ou la princesse Mélisse, qui avait eu soin de l'enfance de Jupiter.

Janvier, signe du Verseau. Il représente Ganymède versant le nectar à Jupiter et aux dieux. Il désigne aussi les pluies abondantes qui tombent pendant ce mois.

Février, signe des Poissons. Il représente les dauphins qui conduisirent Amphitrite à Neptune.

On ne se bornait point à l'*astronomie*, le désir de pénétrer dans l'avenir fit imaginer l'*astrologie*, science mensongère, dont l'ignorance était la dupe, et dont l'avarice de ceux qui l'exerçaient savait tirer de grands profits. Les astrologues, pour se donner plus d'importance, prétendaient que chacun des signes du zodiaque répondait à une partie du corps humain.

Parmi les personnages placés au nombre des signes du zodiaque, il faut remarquer Orion, dont nous allons donner la fable.

Jupiter, Neptune et Mercure, faisant ensemble le tour de la terre, allèrent loger chez un certain *Œnopéus* ou *Hyrieus* : non-seulement cet homme les reçut très-bien; mais, pour les régaler, il tua le seul bœuf qui lui restait. Les dieux, admirant le bon cœur et la générosité de cet honnête homme, lui dirent qu'il obtiendrait tout ce qu'il voudrait leur demander. Il voulut avoir un fils sans être obligé de prendre une femme. Sa demande lui fut accordée; les trois dieux firent naître Orion dans la peau de ce même bœuf qui avait été tué pour servir à leur repas. Ils le formèrent avec de la terre détrempée dans de l'eau. Orion devint un grand chasseur. Un serpent l'ayant blessé, Diane, déesse de la chasse, le changea en la constellation qui porte son nom.

On croit qu'Orion était disciple d'Atlas, et qu'il apporta dans la Grèce la connaissance des mouvemens des cieux; ce qui porta les Grecs à le placer au nombre des signes du zodiaque.

On attribuait plusieurs enfans au Soleil : Éethès et Pasiphaé passaient pour être ses filles, ainsi que Rhodia, qui tira son nom de l'île de Rhodes. Les poëtes disent que le jour de sa naissance il tomba une pluie d'or, et que les rosiers de Rhodes furent couverts de fleurs nouvelles.

Parmi les enfans du soleil, Aurore et Phaéton sont les deux plus célèbres.

Aurore ouvre tous les matins les portes du ciel; elle précède son père, et annonce son retour. Un jour elle enleva Tithon, fils de Laomédon, et pria les dieux de le rendre immortel. Ils cédèrent à sa demande; mais elle ne put obtenir qu'il ne vieillirait point. Tithon, sûr de l'immortalité, ne songea qu'au bonheur qu'il trouvait près d'Aurore; il oublia que le temps a des ailes, et qu'il entraîne dans sa course la beauté, la jeunesse. Ses ravages ne pouvaient atteindre Aurore, douée de tous les attributs des dieux, tandis que chaque jour, chaque instant précipitait Tithon vers la vieillesse. Les dégoûts qui l'accompagnent lui rendirent la vie insupportable; il implora de nouveau le crédit d'Aurore auprès des dieux; l'immortalité n'était plus pour lui qu'un douloureux fardeau. Aurore en eut pitié, et le fit changer en cigale.

Cette jolie fable des Grecs est une allégorie dont le but est de nous avertir que nous formons beaucoup de vœux indiscrets, et que, s'ils étaient tous exaucés, nous ne ferions souvent qu'éterniser nos malheurs et nos regrets.

De l'union de Tithon avec Aurore naquit

Memnon, qui secourut Priam dans la guerre de Troie. Il fut tué par Achille, et sa mère fit sortir de son bûcher des oiseaux que, depuis, on a nommés Memnonides.

Aurore fit un second enlèvement qui eut des suites cruelles. Céphale venait d'épouser Procris : leur tendresse était mutuelle, et rien ne manquait à leur bonheur. Le plaisir de la chasse entraînait souvent Céphale au milieu des bois avant que le jour parût. Aurore le surprit, et l'enleva dans son char. La vue de la déesse ne l'empêcha pas de se livrer à tout le désespoir que lui causait sa séparation d'avec Procris. Aurore le renvoya sur la terre, et lui fit don d'un javelot qui ne manquait jamais le but vers lequel on le lançait. L'amour de la chasse conduisit de nouveau Céphale au milieu des forêts; son épouse s'alarma de ses fréquentes absences, et craignit d'avoir de nouvelles rivales parmi les nymphes, ou même parmi les déesses. Elle alla se cacher au milieu d'un épais feuillage, pour observer les démarches de son époux. Un mouvement involontaire, qui causa quelque bruit, trompa Céphale; le javelot fatal fut lancé, et perça le cœur de la malheureuse et tendre Procris.

HISTOIRE DE PHAÉTON.

La chute du téméraire Phaéton, fils du Soleil, a trop de célébrité pour la taire. Epaphus, fils de Jupiter et de la nymphe Io, lui ayant un jour disputé l'honneur d'être fils du Soleil, Phaéton, irrité de cette injure, consulta sa mère Climène, qui lui conseilla d'aller au palais de son père demander des preuves de sa naissance. Le Soleil ayant juré par le Styx qu'il ne refuserait aucune de ses demandes, l'imprudent Phaéton exigea que, pendant un jour seulement, il lui confiât la conduite du char qui porte la lumière. Le dieu du jour, ne pouvant plus refuser, fut forcé de céder, et donna vainement des conseils au téméraire; les chevaux sentirent bientôt la faiblesse de la main qui les conduisait : ils s'écartèrent du juste milieu qu'ils devaient tenir dans leur course; ils embrasèrent le ciel et la terre. Jupiter foudroya Phaéton, et le précipita dans l'Éridan. Les Héliades, ses inconsolables sœurs, furent changées en peupliers, et leurs larmes en gouttes d'ambre. Cygnus, son frère, mourut de douleur, et fut métamorphosé en cygne.

La fable de Phaéton paraît être une allégorie, pour peindre un jeune ambitieux qui

fait une entreprise au-dessus de ses forces. On trouve cependant un véritable Phaéton, grand astronome, qui régna sur le pays des Molosses, et se noya dans le Pô.

HISTOIRE ET FABLE D'APOLLON.

Jupiter, ayant abandonné Junon pour Latone, en eut deux enfans, Apollon et Diane. Avant leur naissance, Junon suscita contre sa rivale un effroyable serpent, que l'on nomma *Python*. Ce monstre, disent les poëtes, avait été formé avec le limon laissé sur la terre par les eaux du déluge.

Cette fable ressemble beaucoup à celle du serpent produit par les exhalaisons pestilentielles du Nil; et tout porte à croire que les Grecs ont imaginé leur Apollon d'après *Horus*, fils d'*Osiris*, que les Égyptiens confondaient avec le Soleil.

Nous allons donner la fable d'Apollon, telle que les poëtes nous l'ont transmise.

Junon, poursuivant partout sa rivale, obtint de la Terre qu'elle ne lui donnerait aucun asile; Latone, dont le nom signifie *caché*, se réfugia dans l'Archipel, sur une île flottante que la mer couvrait souvent de ses

eaux. Elle se nommait *Délos*. Neptune, par pitié pour Latone, fit surnager cette île, et la rendit stable. Ce fut là qu'elle mit au monde Apollon et Diane. La crainte de Junon l'empêcha de s'y fixer; elle fuyait sans cesse d'un lieu dans un autre. Un jour qu'elle parcourait la Lycie, elle arriva près d'un marais où des paysans travaillaient. Épuisée de fatigue et de soif, elle leur demanda de l'eau pour se désaltérer : Vous me conserverez la vie, leur dit-elle ; mais les Lyciens, inspirés par Junon, lui refusèrent ce léger secours, et l'insultèrent. Latone, indignée, les métamorphosa en grenouilles, pour les punir de leur brutale inhumanité.

Nous ne donnerons point l'histoire suivie de Latone et d'Apollon; elle se trouve dans toutes les poésies anciennes et modernes. Nous nous bornerons à faire connaître les traits principaux et les fables les plus intéressantes.

Apollon portait beaucoup de noms différens. Il se nommait *Délius*, à cause de l'île de Délos, où il avait pris naissance; *Phœbus*, pour faire allusion à la lumière du soleil (*Phoïbos* signifie *clair*, *pur*); *Pythius*, à cause de sa victoire sur le serpent Python, victoire qu'il faut attribuer au soleil, qui, en éclairant la terre et desséchant le limon, fait périr les reptiles venimeux. On le nommait *Actiacus*, à cause

du promontoire d'*Actium*, si célèbre par la victoire qui rendit Auguste maître de Rome et du monde; *Palatinus*, parce qu'Auguste lui fit bâtir sur le mont Palatin un temple auquel il joignit une bibliothéque.

Apollon fut banni du ciel pour avoir mis à mort, à coups de flèches, les Cyclopes, qui forgeaient les foudres de Jupiter. La fable rapporte à ce sujet qu'Esculape, fils d'Apollon, avait si bien réussi dans la médecine, sous la conduite de son père et celle du centaure Chiron, qu'il était parvenu à ressusciter Hippolyte, fils de Thésée, dont nous rapporterons l'histoire à l'article des héros. Jupiter, irrité qu'un mortel usurpât ses droits, foudroya le médecin trop habile. Apollon, ne pouvant se venger sur Jupiter lui-même, tua les Cyclopes à coups de flèches.

Rien n'était plus redoutable que ces flèches d'Apollon; il s'en servit avec plus de justice contre le serpent que Junon avait suscité contre Latone et contre lui La défaite de ce monstre donna lieu à l'établissement des jeux Pythiens, si connus dans la Grèce. On les célébrait tous les quatre ans. Pendant ces jeux, on s'exerçait à chanter, à danser et à jouer des instrumens; le vainqueur obtenait une couronne de laurier.

Il est nécessaire de faire connaître l'idée

que les Grecs, et généralement les anciens, avaient des flèches d'Apollon. Elles représentaient les rayons du soleil. On leur reconnaissait un si grand pouvoir, qu'on leur attribuait toutes les morts subites. Homère en avait cette opinion, avec cette différence que la mort des femmes lui paraissait une vengeance de Diane, ou de la Lune, et celle des hommes une vengeance d'Apollon, ou du Soleil. L'histoire des enfans de Niobé, tués par Apollon et Diane, prouve combien l'on croyait à l'influence du soleil et de la lune.

La fière Niobé, piquée de ce que l'on rendait à Latone un culte religieux, tandis qu'on la délaissait, quoique par sa naissance et le grand nombre de ses enfans elle crût mériter le même honneur, courut à Thèbes, et fit tous ses efforts pour interrompre les sacrifices que l'on offrait à Latone. Cette injure attira sur elle la colère d'Apollon et de Diane; ils percèrent avec leurs flèches les enfans de Niobé, pendant qu'ils faisaient leurs exercices dans les plaines voisines de Thèbes.

Nous allons expliquer cette fable, en la rapprochant de l'histoire. Niobé, fille de Tantale et sœur de Pélops, suivit son frère lorsqu'il passa dans la partie de la Grèce qui prit de lui le nom de Péloponèse. Elle épousa

Amphion, prince célèbre par son éloquence. Il venait de faire construire les murailles de Thèbes, en persuadant à ses sujets qu'ils devaient sacrifier quelques portions de leurs biens pour mettre leur ville en état de défense. Le même prince, amateur de la musique, avait ajouté trois cordes aux quatre que la lyre avait auparavant. Ces deux circonstances firent publier qu'il avait bâti les murailles de Thèbes au son de sa lyre.

Le mariage d'Amphion et de Niobé fut très-heureux par sa fécondité : ils eurent quatorze enfans ; mais une peste cruelle ayant ravagé le pays, ils périrent tous ; et, comme on attribua cette peste à une chaleur extrême que la nuit même ne pouvait tempérer, on imagina la fable de leur mort, telle que nous l'avons rapportée plus haut. C'est par une suite de cette même opinion, qu'Homère a dit que la peste survint dans le camp des Grecs aussitôt qu'Apollon eut lancé ses flèches. Toutes les fois qu'on voulait peindre Apollon irrité, on le représentait armé de ses flèches ; et, pour exprimer qu'il était apaisé, on mettait une lyre dans sa main. Pendant les maladies contagieuses, on plaçait des branches de laurier devant sa maison, dans l'espoir que le dieu épargnerait ceux qui rendaient cet honneur à la nymphe Daphné qu'il

avait aimée, et qui avait été métamorphosée en laurier.

Homère dit que les enfans de Niobé restèrent sans sépulture pendant neuf jours; mais que les dieux, après ce terme, les ensevelirent eux-mêmes. L'histoire dit que ces princes étant morts de la peste, on fut long-temps sans oser les approcher. Les Thébains, effrayés pour eux-mêmes, parurent insensibles aux malheurs de la reine, ce qui fit dire qu'ils avaient été changés en pierres. Cependant quelques hommes plus dévoués leur donnèrent la sépulture, et, pour flatter le désespoir de Niobé, on publia que les dieux les avaient enterrés. Amphion mourut presque aussitôt de chagrin ou de la peste. Niobé, que rien ne pouvait plus consoler, retourna dans la Lydie, au pied du mont Sypile, où le chagrin termina bientôt ses jours. On publia qu'elle avait été changée en rocher, parce que l'excès de ses peines, la rendant en quelque sorte immobile, ne lui laissait plus même la force de faire entendre ses plaintes.

Jupiter vengea la mort des Cyclopes en exilant Apollon du ciel (c'est-à-dire du royaume dont il lui avait confié le gouvernement); la cour d'Admète lui servit d'asile : ce prince le reçut favorablement, et lui donna la souveraineté de la partie de ses états

qui était située sur les bords du fleuve Amphrise. Dans ces temps reculés, les noms de *pasteur* et de *roi* étaient souvent synonymes. La fable peignit Apollon comme le pasteur des troupeaux d'Admète, et le fit regarder comme le dieu des bergers. Elle ajoute que Mercure l'ayant aperçu dans cette nouvelle condition, lui enleva adroitement une vache. Apollon, pour punir le larcin, eut recours à ses traits; mais il les trouva dérobés. Ce fut pendant cet exil que Daphné, fille du fleuve Pénée, fut métamorphosée en laurier, dans l'instant où sa course trop faible ne pouvait plus la faire échapper aux poursuites d'Apollon. Le dieu voulut que cet arbre lui fût consacré, et que son feuillage servît à couronner ceux qui excelleraient dans la poésie et dans les jeux pythiens.

Pline le naturaliste assure que le laurier a la propriété de n'être jamais frappé par la foudre. Un fragment d'histoire rapporte que Daphné, fille d'un roi de Thessalie nommé Pénée, poursuivie par un jeune prince sur les bords d'un fleuve qui portait le même nom, tomba dans ses eaux et s'y noya. La grande quantité de lauriers qui croissaient le long de ce fleuve, fit dire que la jeune princesse avait été métamorphosée en laurier.

Ce fut peu de temps après qu'Apollon tua,

sans le vouloir, le jeune Hyacinthe qu'il aimait beaucoup. Zéphire, qui aimait cet enfant, fut jaloux de le voir jouer au palet avec Apollon. Il souffla sur le palet du dieu avec tant de violence, qu'il alla briser la tête du malheureux Hyacinthe. Apollon le métamorphosa en la fleur qui porte son nom. Ses regrets inutiles de ce meurtre involontaire n'apaisèrent point les parens d'Hyacinthe; ils poursuivirent le meurtrier de leur fils. Il alla se réfugier à Troie auprès de Laomédon, qui lui demanda son secours pour bâtir les murailles de cette ville. Ce fut là qu'il rencontra Neptune, qui, disgracié comme lui par Jupiter, parcourait la terre. L'ingrat Laomédon, après les avoir employés l'un et l'autre, leur refusa leur salaire; pour se venger, Neptune détruisit les travaux en les inondant, et une peste horrible fut la suite de la colère d'Apollon. L'oracle, consulté sur les moyens d'apaiser le ciel, répondit que tous les ans il fallait exposer une jeune fille troyenne sur les rochers, pour servir de pâture aux monstres de la mer. Le sort tomba sur Hésione, fille de Laomédon. La puissance de son père et sa beauté ne purent la sauver : il fallut obéir à l'oracle; mais Hercule vint à son secours, et tua le monstre. L'avare Laomédon osa refuser les deux beaux chevaux qu'il avait pro-

mis à Hercule. Le héros indigné le mit à mort, embrasa la ville, et emmena prisonnier Priam, fils de Laomédon. Ces fables se trouvant jointes à l'histoire d'Hercule, nous donnerons leur explication lorsqu'il sera question de ce demi-dieu.

Quelque temps après ces aventures, Apollon fut rappelé dans le ciel et rétabli dans ses droits. Jupiter lui confia le soin de conduire le char du soleil et de répandre la lumière sur la terre.

Cicéron distinguait quatre Apollon : les trois derniers étaient des princes grecs; le plus ancien de tous était *Horus*, fils d'Osiris et d'Isis. Cette reine d'Égypte lui donna Latone pour nourrice; et, pour le dérober aux persécutions de Typhon, elle le cacha dans l'île de *Chemnis*, située dans un lac auprès de *Butès*. Latone était née dans cette dernière ville. Nous avons déjà fait observer qu'Osiris était le symbole du soleil chez les Égyptiens : Horus, son fils, le fut de même après lui. Les grecs confondaient presque toujours *Osiris* avec leur Jupiter, il n'est donc nullement surprenant qu'ayant donné le nom d'Apollon à plusieurs de leurs princes, ils les aient confondus avec l'*Apollon égyptien*. Parmi les dieux du paganisme, il n'en est aucun dont les poëtes aient publié plus de

merveilles. Ils le peignirent comme l'inventeur de la poésie, de la musique et de l'éloquence. Aucun dieu ne possédait mieux l'art de pénétrer dans l'avenir. Ses oracles étaient sans nombre. Il unissait à tous ces avantages la beauté, la grâce, et le pouvoir de charmer par son esprit et les sons harmonieux de sa lyre. Le dieu du jour, par le seul éclat de son nom, efface tous les éloges que l'imagination la plus brillante voudrait lui donner.

Parmi les princes grecs qui ont porté le nom d'Apollon, l'un d'eux aima Clytie, nymphe de l'Océan : il l'abandonna pour Leucothoé, fille d'Orchame, roi de Babylone. Le désespoir de Clytie l'entraîna jusqu'à se laisser mourir de soif et de faim. Les poëtes s'emparèrent de cette aventure, et voyant que l'*héliotrope* ou *tournesol* a toujours sa fleur penchée vers le soleil, ils publièrent que Clytie avait été métamorphosée en héliotrope, et que sa nouvelle forme ayant pu détruire sa sensibilité, elle se tourne encore vers le soleil pour lui reprocher son inconstance.

Les poëtes voulurent de même donner une origine au cyprès, arbre lugubre et sans feuilles : ils publièrent que l'enfant Cyparisse, aimé par Apollon, tua, sans le vouloir, un cerf qu'il aimait beaucoup ; le regret de sa perte le fit mourir de chagrin. Apollon chan-

gea cet enfant en cyprès, et voulut que cet arbre fût consacré aux funérailles.

Il n'y eut point de dieu plus honoré qu'Apollon. Ses temples étaient sans nombre dans la Grèce et dans l'Italie. Dans tous, on consultait ses oracles. La ville de Délos attirait les habitans de toutes les parties du monde par la magnificence des fêtes qu'elle célébrait en son honneur. Toutes les cérémonies de son culte avaient rapport au soleil, dont il était le symbole. L'épervier et le loup lui étaient consacrés, parce qu'ils ont la vue perçante; le corbeau, la corneille et le cygne, parce qu'on leur croyait le don de prévoir l'avenir, et parce qu'ils servaient d'augures.

La fable imaginée sur le corbeau mérite d'être rapportée. Son plumage fut d'abord blanc; mais Apollon le noircit pour le punir d'un indiscret avis qu'il lui donna sur une infidélité de Coronis. Les transports de la jalousie sont terribles et souvent aveugles. Apollon fit périr cette nymphe, et s'en repentit trop tard. Il la métamorphosa en corneille, et voulut que son plumage lugubre et celui du corbeau fussent à la fois la preuve de ses regrets et de sa vengeance.

Le temps a conservé beaucoup de monumens qui représentent ce dieu. Les rayons qui brillent autour de sa tête, sa jeunesse, sa

14. Melpomene.

13 Thalie.

12. Clio.

17. Erato.

16. Terpsichore.

15. Euterpe.

20. Calliope.

19. Urane.

18. Polymnie.

beauté, sa lyre et ses flèches, le font toujours reconnaître (*Fig.* 11.) On le voit ordinairement sans barbe. Il avait presque autant de noms qu'il y avait de pays où on lui rendait un culte. Nous avons cité les principaux, mais nous allons nous arrêter à celui de *Musagète*, parce qu'il nous conduit à l'histoire des Muses, dont il était le maître et l'instructeur.

HISTOIRE ET FABLE DES MUSES.

Varron et saint Augustin nous apprennent qu'à Sycione, on employa, dans le même temps, trois habiles sculpteurs à faire les statues des Muses. Elles n'étaient que trois alors, et l'on voulait consacrer seulement les trois statues qui paraîtraient les plus parfaites. L'habileté des ouvriers rendit la préférence si difficile à décider, que, pour conserver ces neuf chefs-d'œuvre, on les plaça dans le temple d'Apollon. Depuis ce temps, les poëtes ont célébré neuf Muses; et nous croyons très-inutile d'examiner quel a été, dans l'origine, leur véritable nombre. L'obscurité sur ce point, est d'autant plus grande, qu'on donnait souvent le nom de *Musagète*, ou *conducteur des muses*, à Hercule. Il paraît, il est vrai, que,

dans ces cas, on confondait ce héros avec le Soleil. M. *Court de Gébelin* résout ce problème d'une manière si ingénieuse, que nous croyons devoir la citer.

Il assure que ce célèbre Hercule et ses douze travaux n'étaient que les emblèmes du soleil et des douze signes du zodiaque. Il explique de même le nombre des cinquante femmes que l'on donnait à ce demi-dieu, en disant qu'elles étaient l'emblème des cinquante semaines de l'année. Les Muses, dit-il, étaient les douze mois de l'année ; et, quoique l'on n'en compte ordinairement que neuf, il faut y joindre les trois mois de l'année pendant lesquels on se repose des travaux de l'agriculture.

Quelque savante que soit cette explication, elle est nouvelle, et n'est point généralement adoptée ; nous devons donc nous borner à suivre Hésiode et les poëtes. Ils ne comptaient que neuf Muses, filles de Jupiter et de Mnémosyne, déesse de la mémoire. Elles étaient vierges, et la fable dit qu'un jeune homme, nommé Adonis, ayant tenté de leur plaire, elles le firent mourir.

On a voulu peindre, par cette fable, l'inutilité des efforts que l'on fait pour s'élever jusqu'à la poésie, lorsqu'on ne possède pas les dons nécessaires aux poëtes. Cette préten-

due mort d'Adonis est une allégorie pour peindre un homme très-vain de son esprit, qui croyait être poëte, et dont les ouvrages n'ont pu lui survivre.

On croit généralement que le nom des Muses vient du grec *muein*, expliquer les mystères.

On les nommait quelquefois *Piérides*. Les neuf filles de Piérus, roi de Macédoine, osèrent les défier au chant. Pour punir leur orgueil, les Muses victorieuses les changèrent en *pies*, et conservèrent le nom de Piérides, en mémoire de leur triomphe.

Ces sortes de défis contre les dieux étaient toujours dangereux, et très-rarement impunis. Le satyre Marsyas osa prétendre que les sons de sa flûte plairaient davantage que les accords d'Apollon sur sa lyre. Des juges furent choisis. Le dieu, vainqueur du satyre, l'écorcha vif, pour le punir de sa folle témérité.

Voici l'origine de cette fable: avant l'invention de la lyre, la flûte était l'instrument préféré. Apollon, avec sa lyre, trouva le moyen d'unir à la beauté du chant le charme des accords; il la fit préférer à la flûte, et les poëtes peignirent les regrets et la jalousie de Marsyas, en disant qu'Apollon l'avait écorché.

Les auteurs anciens ne sont pas entièrement

d'accord sur les noms des Muses et sur leurs symboles : nous allons rapporter la manière la plus ordinaire de les nommer et de les peindre.

1. *Clio*, la première des Muses, prend son nom de la gloire et de la renommée; elle préside à l'histoire. On la croit inventrice de la guitare : on en place ordinairement une dans sa main droite ; et dans sa main gauche on remarque un plectre au lieu d'archet. On la représente aussi très-souvent écrivant l'histoire. (*Fig.* 12.)

2. *Thalie* préside à la comédie. Son nom veut dire la *florissante*, et lui est donné à cause de sa voix. On la représente appuyée sur une colonne, tenant un masque à la main. *Fig.* 13.)

3. *Melpomène* préside à la tragédie. On la voit ordinairement reposant sa main sur la massue d'Hercule, parce que l'objet de la tragédie est de représenter les belles actions des héros, et le plus illustre de tous est Hercule. (*Fig.* 14.)

4. *Euterpe* préside aux instrumens de musique ; son nom veut dire *agréable :* elle paraît toujours environnée de flûtes, de lyres, de guitares, et des attributs de la musique. (*Fig.* 15.)

5. *Terpsichore* ou la *divertissante* a le soin de présider à la danse. Son visage est toujours

riant, et un seul de ses pieds touche légèrement la terre. (*Fig.* 16.)

6. *Érato*. Son nom vient du mot grec *eros*, amour. Elle inspire les poésies légères, les chansons amoureuses ; et sa physionomie variante ne peut être peinte, parce qu'elle change toutes les fois qu'un sujet nouveau l'inspire. (*Fig.* 17.)

7. *Polymnie* tire son nom de la multiplicité de ses chansons. On la peint avec une lyre, comme étant l'inventrice de l'harmonie : ses regards, qui s'élèvent vers le ciel, annoncent qu'elle préside à l'ode. (*Fig.* 18.)

8. *Uranie*, ou la *céleste*, est l'inventrice de l'astronomie et des sciences. Elle tient un globe dans sa main ; quelquefois ce globe paraît posé sur un trépied ; on remarque alors l'équerre ou le compas dans sa main. (*Fig.* 19).

9. *Calliope* doit son nom à la majesté de sa voix ; elle préside aux poëmes héroïques. On voit près d'elle la trompette de la renommée ; des couronnes de laurier, des faisceaux d'armes et des trophées. (*Fig.* 20.)

Un jour que les Muses allaient au Parnasse pour entendre les leçons de leur maître Apollon, une forte pluie les força de se réfugier dans le palais de Pyrénée, roi de Phocide. Ce prince voulut les insulter ; elles prirent des ailes et s'envolèrent. Voulant les poursuivre,

il s'élança du haut d'une tour; mais il ne put se soutenir dans les airs; il tomba et se brisa la tête.

L'histoire rapporte que ce roi Pyrénée chassa de son royaume tous les hommes instruits, tous les sages, et qu'il fit fermer les écoles publiques. Cette fantaisie brutale le fit généralement mépriser, et lorsqu'il mourut, personne ne voulut honorer sa mémoire. Ce prince médiocre, après avoir vainement essayé de faire admirer ses ouvrages, crut se venger en persécutant les sciences; et les poëtes imaginèrent la fable que nous avons citée, dans l'intention de flétrir à jamais son souvenir.

Souvent on représente les Muses environnant Apollon sur le mont Parnasse ou sur le mont Hélicon; on y ajoute Pégase déployant ses ailes pour s'élever au ciel, et faisant, d'un coup de pied, jaillir la fontaine *Hippocrène*, si célèbre parmi les poëtes. Nous reviendrons sur cet article en rapportant l'histoire de Persée.

Parmi les enfans d'Apollon, il faut distinguer Linus, inventeur des vers lyriques. Il excellait dans le talent de montrer à jouer de la lyre; ses écoliers les plus célèbres furent Orphée, Thamiras et Hercule. Ce dernier, plutôt propre à combattre les monstres qu'à

cultiver les arts agréables, fut tellement irrité d'une réprimande de son maître Linus, qu'il lui brisa la tête avec sa lyre.

Les oracles d'Apollon servirent à rendre très-fameuses plusieurs villes et plusieurs contrées. Il avait surtout à Delphes un temple très-magnifique. La prêtresse, qu'il animait de son enthousiasme, était assise sur une espèce de table à trois pieds, que l'on nommait *cortina* ou trépied. On la couvrait avec la peau du serpent Python.

On ne peut douter qu'il n'entrât beaucoup de fraude dans les réponses des oracles. Cependant un assez grand nombre se vérifiaient. Les pères de l'église se réunissent pour croire que Dieu a permis quelquefois à l'éternel ennemi du genre humain de prévoir l'avenir. Les nombreuses histoires des oracles vérifiés viennent à l'appui de cette opinion.

Si leurs réponses, en effet, avaient toujours été démenties par les événemens, l'adresse extrême des prêtres d'Apollon n'aurait pu suffire pour maintenir la confiance pendant un si grand nombre de siècles. Il faut cependant observer que les réponses des oracles étaient tellement équivoques et obscures, qu'on pouvait les interpréter de mille manières différentes; de sorte que la vérité pouvait quel-

quefois se rencontrer avec l'interprétation que l'on avait adoptée.

Nous reparlerons des oracles dans le chapitre où il sera question des Sibylles.

HISTOIRE DE DIANE OU LA LUNE.

Diane était sœur d'Apollon, dieu du jour, et elle se nommait Phœbé : l'un et l'autre avaient les mêmes attributs. Nous avons déjà prouvé que, chez les Égyptiens, Osiris était le symbole du soleil, et Isis le symbole de la lune. Pour ne point répéter ces détails, nous allons donner l'histoire ou plutôt la fable de Diane adoptée par la Grèce.

Les Grecs honoraient Diane sous trois qualités différentes : la première, comme divinité céleste ; alors elle était la *Lune* ou *Phœbé :* la seconde, comme divinité terrestre ; sous ce rapport, on la nommait *Dicté* ou *Dictynne*, du nom d'une nymphe qu'elle aimait beaucoup, et qui, la première, inventa les filets : la troisième enfin, comme divinité des enfers ; elle y commandait sous le nom d'*Hécate* ou de *Proserpine*.

Ce fut pour désigner ces trois qualités différentes qu'on lui donna le nom de déesse *à trois formes*.

22. Bacchus.

21. Diane.

24. Bellone.

25. Minerve.

Les bergers de Thessalie se vantaient de faire descendre la lune sur la terre par la force de leurs enchantemens. Lorsqu'elle venait à s'éclipser, ils assuraient qu'elle venait sur la terre, et s'y rendait à leurs ordres.

Diane naquit avec son frère Apollon, et sur-le-champ, dit la fable, elle servit de sage-femme à sa mère Latone. Les douleurs qu'elle lui vit souffrir, l'engagèrent à demander à Jupiter le don de la virginité, et de présider aux accouchemens; l'un et l'autre lui furent accordés. Les filles qui se mariaient croyaient devoir apaiser la déesse, et lui consacraient leur ceinture; ce qui la fit surnommer *Tisiphone*, ou *Détache-ceinture*. On la nommait aussi *Trivia*, parce qu'elle présidait aux grands chemins. Il y avait en Égypte une autre Diane, nommée *Bubastès* : elle était fille d'Osiris et d'Isis; on lui donnait, comme à sa mère, le nom de Diane. Elle partageait avec Junon le nom de *Lucine*. Les femmes près d'accoucher les invoquaient également l'une et l'autre sous ce nom. La plupart des autres noms donnés à la déesse venaient des lieux où elle était particulièrement honorée. Elle eut deux temples d'une extrême célébrité; celui d'Éphèse, l'une des sept merveilles du monde, et dont nous donnerons la description à l'article des temples, fut brûlé

le 6 de juin, jour de la naissance d'Alexandre-le-Grand. Érostrate, coupable de cet incendie, voulut rendre son nom immortel en commettant un crime que l'on ne pût oublier.

Le second temple était situé dans la Chersonèse taurique (aujourd'hui la Crimée). Sa plus grande célébrité venait de ce que l'on y offrait des victimes humaines à Diane. Tous les étrangers que la tempête jetait sur ces côtes, ou que le hasard y faisait aborder, servaient de victimes dans ces barbares sacrifices. Oreste et Pylade, si connus par leur tendre amitié, tuèrent le pontife Thoas, emportèrent la statue de la déesse, et vinrent la déposer en Italie, où elle fut appelée Phazelis, parce qu'ils la cachèrent dans un fagot de bois.

Sur la terre, Diane présidait à la chasse. Soixante nymphes, filles de l'Océan, et vingt autres filles, avaient soin de son équipage. On la représente ordinairement chaussée d'un cothurne, portant un arc et un carquois. Son front est orné d'un croissant, et son char est tiré par des biches. (*Fig.* 21.)

Diane était regardée comme la déesse de la chasteté. Les nymphes de sa suite devaient l'imiter, et les fautes, même involontaires, étaient sévèrement punies. Le malheureux Actéon, conduit par Junon, ennemie de sa famille, pénétra, sans le vouloir, jusqu'à la

grotte solitaire où Diane et les nymphes de sa suite prenaient le bain : dans l'instant même, la déesse le métamorphosa en cerf, et il fut dévoré par ses propres chiens.

Calisto, nymphe d'Arcadie et favorite de la déesse, ne put éviter sa vengeance. Jupiter, pour la séduire, avait pris la forme de Diane elle-même. Cette excuse ne la garantit point ; la déesse la chassa de sa cour, et l'abandonna à la jalousie de Junon, qui la métamorphosa en ourse. Réduite à se cacher au fond des bois, elle ne put toujours échapper aux poursuites des chasseurs. Arcas, son propre fils, ayant atteint l'âge pendant lequel on trouve tant de charmes à la chasse, rencontra sa mère sans la reconnaître. Calisto, retrouvant en lui tous les traits de Jupiter, qu'elle ne pouvait oublier, ne songea plus à fuir ; ses yeux se fixèrent sur le jeune prince, qui s'apprêtait à la percer d'un dard. Jupiter, pour empêcher ce crime horrible, le métamorphosa en ours, et les plaça l'un et l'autre dans le ciel. Telle est la fable que les poëtes ont imaginée sur la constellation composée de sept étoiles, que l'on nomme aujourd'hui la grande Ourse ou le Chariot. L'étoile nommée *Bootès* ou le Bouvier, qui suit la grande Ourse, représente le fils de Calisto.

Près du pôle arctique, on aperçoit aussi la

petite Ourse, connue par les astronomes sous le nom de *Cynosure* : elle sert de guide aux nautoniers. Les étoiles qui la composent représentent les nymphes qui prirent soin de l'enfance de Jupiter.

Diane, aussi fière que Junon, ne souffrait pas que l'on osât se comparer à elle. Dédalion, fils de l'astre du matin nommé *Lucifer*, fut changé en épervier, parce que *Chioné* sa fille ayant eu la témérité de préférer sa beauté à celle de Diane, la déesse la perça d'une flèche. Dédalion, ne pouvant se consoler de la mort de sa fille, se précipita du haut d'une tour. Apollon en eut pitié, et le changea en épervier.

Une fable dit que Diane avait aimé Endymion, roi d'Élide, et que, toutes les nuits, elle descendait de son char, pour aller le voir dans les montagnes de la Carie. Cette fiction, offensante pour Diane, n'est fondée que sur le goût d'Endymion pour l'astronomie, et sur son attention à observer tous les mouvemens de la lune. Ce prince aimait à se retirer à Latma, dans une grotte des montagnes de Carie; il y passait souvent les nuits, ce qui fit imaginer la fable des visites de Diane. Son application constante à l'étude, et son insensibilité pour les plaisirs firent dire aussi qu'il avait obtenu de Jupiter le don de dormir éternellement. On voit encore

sur le mont Latmus une espèce de caverne que l'on appelle toujours la grotte d'Endymion.

Le char du soleil était d'or, et celui de la lune était d'argent. On peignait la marche tranquille de ce dernier, en disant qu'il s'avançait sans bruit au milieu des ombres de la *Nuit*, divinité particulière que l'on disait fille du Chaos. Elle passait pour la plus ancienne des déesses, afin d'exprimer que les ténèbres avaient existé avant la lumière. On représentait la Nuit montée sur un char d'ébène, accompagnée par les étoiles, environnée d'un grand voile noir; elle tenait un flambeau renversé, comme si elle voulait l'éteindre. Les poëtes donnaient à la Nuit un grand nombre d'enfans, mais tous étaient métaphoriques : la Douleur, la Crainte, l'Amour, l'Envie, la Vieillesse, etc., etc.

Nous parlerons dans un autre article de toutes ces divinités particulières, leur histoire interromprait trop celle des grandes divinités.

On donnait à Diane le nom d'*Hécate*, originaire d'un mot grec qui signifie *frapper de loin*; on voulait exprimer par ce surnom la rapidité avec laquelle ses rayons arrivent du ciel sur la terre. On donnait à ces rayons le nom de *flèches*, comme on le donnait à ceux

du soleil. L'influence des uns et des autres était également redoutée.

Quelques auteurs font dériver ce nom de Diane du mot grec *ékaton*, qui servait à désigner le nombre *cent*, parce que, dans les sacrifices offerts à cette déesse pour l'apaiser, on immolait *cent victimes*, ou parce que c'était par ses ordres que les âmes des corps privés des honneurs de la sépulture restaient errantes autour des enfers pendant *cent années*.

Les noms de *Phœbus* et de *Phœbé*, que portaient Apollon et Diane, à cause de la lumière qu'ils répandent sur la terre, avaient une seconde origine, qu'il est utile de connaître ; ils venaient de la mère de Latone, qui portait aussi le nom de *Phœbé*. Sa naissance inconnue la fit regarder comme fille de la *Terre*. Cette première Phœbé devait sa plus grande célébrité à l'oracle situé au pied du Parnasse, que lui céda la Terre sa mère. Apollon et Diane partagèrent d'abord cette espèce d'héritage, mais bientôt on n'y consulta plus que le dieu du jour.

Cet oracle étant celui de *Delphes*, il est indispensable d'en connaître l'origine.

Diodore de Sicile rapporte que des chèvres, qui paissaient dans les vallées du mont Parnasse, firent découvrir cet oracle. Dans l'une de ces vallées, on apercevait une ouverture

très-étroite; quelques chèvres, ayant voulu brouter les herbes qui croissaient à l'entour, éprouvèrent une sorte d'ivresse qui leur fit faire des bonds extraordinaires.

Le berger qui les gardait, surpris de cet effet, s'approcha pour considérer cette ouverture; l'air qui s'en exhalait lui causa une sorte de délire qu'il regarda lui-même comme un enthousiasme sacré. Le bruit de cette merveille attira les habitans du voisinage.

L'essai mille fois répété produisit mille fois la même ivresse. Surpris d'un prodige que les connaissances physiques de ce temps ne pouvaient expliquer, les habitans du pays supposèrent qu'une divinité favorable, ou la Terre elle-même, rendait ses oracles par cette ouverture, et donnait à ceux qui s'en approchaient le pouvoir de lire dans l'avenir. Dès lors ce lieu fut regardé comme sacré; on y établit une espèce de sanctuaire où l'on ne pouvait pénétrer sans payer de riches tributs à la divinité que l'on voulait consulter. Par la suite des temps un temple magnifique environna ce sanctuaire, et l'affluence de ceux qui s'y rendaient multiplia tellement les habitations, qu'elles servirent à former la ville de Delphes. Cette ouverture était placée vers le milieu du Parnasse, montagne de la Phocide, en descendant du côté du midi.

Le temple et la ville de Delphes acquirent de si grandes richesses, qu'on les comparait à celles des rois de Perse. Nous ne terminerons point cet ouvrage sans traiter plus en détail l'intéressant article des oracles.

HISTOIRE DE BACCHUS.

L'orgueil et l'ambition des Grecs les portaient à croire que tous les dieux et tous les héros avaient pris naissance dans leur pays. Jamais peuple ne fut plus avide de célébrité. Les conquêtes de Bacchus avaient trop illustré son nom, pour ne pas faire naître le désir de lui supposer une origine grecque. Cependant Hérodote, Plutarque et Diodore de Sicile, fidèles à leurs devoirs d'historiens, nous apprennent que Bacchus, né en Égypte, fut élevé dans Nisa, ville de l'Arabie Heureuse, où son père Ammon l'avait envoyé. Leurs détails historiques s'étendent même assez pour faire reconnaître dans le Bacchus adopté par les Grecs, le fameux Osiris, conquérant des Indes. Les fables des poëtes, et les récits des anciens auteurs ne peuvent convenir qu'à ce roi d'Égypte. Ils disent que ce dieu vint au secours de Jupiter dans la guerre contre les Géans; ensuite ils le disent fils de *Sémélé* et

petit-fils de *Cadmus*. Or, ce dernier prince n'exista que plusieurs siècles après cette guerre. Les fables ajoutent que Bacchus, couvert d'une peau de tigre, secourut puissamment Jupiter, mais que les Géans le mirent en pièces. Cette dernière circonstance ne peut convenir qu'à la mort d'Osiris, tué par le cruel Typhon son frère.

Diodore explique cette contradiction, en disant que le culte de cette divinité fut rapporté de l'Égypte dans la Grèce par Orphée. Cadmus l'ayant favorablement accueilli, le poëte voulut témoigner sa reconnaisance, en attribuant à un prince de la famille de Cadmus l'histoire et la fable du Bacchus égyptien. En effet, le culte que l'on rendait à ce dieu et celui que l'on rendait à Osiris se ressemblaient parfaitement. Ce rapprochement sert à prouver de plus en plus que la Grèce devait le culte de ses dieux et même la plupart de leurs noms aux colonies orientales.

Diodore de Sicile comptait trois Bacchus. Cicéron en comptait cinq, et les modernes ont encore plus varié sur leur nombre et sur leur origine.

Un grand nombre de savans croient que les poëtes ont peint Moïse dans leur Bacchus. Ils trouvent de si grandes ressemblances entre l'un et l'autre, qu'il nous paraît utile de les

rapporter, sans prétendre toutefois les donner comme des certitudes.

Moïse et Bacchus sont nés en Égypte. Le premier fut exposé sur le Nil, les poëtes ont dit la même chose du second. Le nom de *Moïse*, et celui de *Mysos* donné à Bacchus par Orphée désignent également qu'ils ont été sauvés des eaux.

Bacchus fut élevé dans l'Arabie sur une montagne appelée *Nisa;* c'est dans le même pays que Moïse a passé quarante années.

Bacchus, pendant une persécution cruelle qui s'éleva contre lui, se retira sur les bords de la mer Rouge; Moïse, pour enlever le peuple Hébreu aux persécutions des Égyptiens, traversa la mer Rouge.

L'armée de Bacchus, composée d'un grand nombre d'hommes et de femmes, passa par l'Arabie pour aller à la conquête des Indes. L'armée du législateur des Hébreux, composée d'hommes, de femmes et d'enfans, fut obligée d'errer long-temps dans le désert pour se rendre dans la Palestine, qui tenait, ainsi que les Indes, au continent de l'Asie.

La fable représente Bacchus avec des cornes : elles font allusion aux deux rayons de lumière qui brillaient sur le front de Moïse.

Bacchus fut élevé sur le mont Nisa; Moïse reçut les tables de la loi sur le mont Sinaï.

La transposition d'une seule lettre rend les deux noms absolument semblables. Bacchus armé de son thyrse défait les Géans, Moïse combat les Géans descendans d'Énoc; une verge est l'instrument de ses miracles.

Jupiter envoie Iris à Bacchus, pour lui ordonner d'aller dans les Indes détruire une nation impie. Dieu ordonna à Moïse d'aller dans la Palestine exterminer une nation idolâtre.

Le dieu Pan donne un chien à Bacchus, pour le suivre dans ses voyages. *Caleb*, dont le nom hébreu signifie un *chien*, est le fidèle compagnon de Moïse.

Bacchus, en frappant la terre avec son thyrse, en fait sortir des flots de vin. Moïse en frappant le rocher avec la verge miraculeuse, en fait jaillir une fontaine.

Ce parallèle est trop parfait pour ne pas conduire à croire que la fable de Bacchus n'est qu'une tradition défigurée de l'histoire de Moïse. Cependant quelques savans cherchent à prouver que Bacchus est le même que *Nemrod*, fils de *Chus*, ce qui lui fit donner d'abord le nom de *Barchus*, *fils de Chus*, et, par corruption, on changea ce nom en celui de Bacchus.

Quelques autres savans croient que Bacchus est le même que *Noé*, à qui l'Écriture-Sainte

attribue l'invention de cultiver la vigne. Quoi qu'il en soit, on peut conclure de ces divers rapprochemens que le législateur des Hébreux ayant été très-célèbre dans l'Égypte, on a emprunté plusieurs de ses traits principaux pour embellir l'histoire de Bacchus, ou plutôt d'Osiris, qui paraît avoir été le véritable Bacchus.

L'histoire fait reconnaître aussi que le culte de cette divinité fut porté dans la Grèce par Cadmus. Sémélé, fille de ce prince, eut un fils surnommé Bacchus, qui fit quelques actions et quelques conquêtes semblables à celles de l'ancien. On les confondit ensemble par la suite; et, pour honorer Cadmus, on rendit à son petit-fils les mêmes honneurs qu'au Bacchus d'Égypte.

FABLE DE BACCHUS.

Il ne suffit pas de connaître les rapprochemens historiques entre Bacchus et Moïse, nous allons donner la fable de sa naissance, telle qu'on la trouve dans les poëtes grecs.

Il était fils de Jupiter et de Sémélé, fille de Cadmus. Cette princesse habitait la ville de Thèbes. Junon, jalouse de Sémélé, prit la figure de Béroé, nourrice de sa rivale, et,

sous cette forme, lui conseilla d'exiger de Jupiter qu'il se fît voir à elle la foudre à la main, et dans tout l'appareil qui l'environnait lorsqu'il se montrait à Junon. La crédule Sémélé prévint Jupiter qu'elle avait une demande à lui faire, et lui fit jurer par le Styx qu'elle ne serait pas refusée; Jupiter prononça le serment, et, malgré les suites fatales qu'il devait avoir, il fut forcé de l'accomplir. La malheureuse Sémélé ne put soutenir l'éclat du plus grand des dieux : les rayons de lumière embrasèrent le palais; elle périt dans les flammes. Cependant Jupiter voulant sauver l'enfant dont elle était enceinte, l'enferma dans sa cuisse, et voulut qu'il y restât jusqu'au moment de sa naissance. Cette fable ridicule fit donner par la suite à Bacchus le surnom de *Bimater,* qui a deux mères.

En recherchant l'origine de cette fable extraordinaire sur la naissance de Bacchus, on trouve que Sémélé périt peu après l'embrasement de son palais, mais que l'on parvint à sauver l'enfant dont elle était enceinte. Aussitôt après sa naissance, Jupiter le fit transporter, par Mercure, son messager, dans *Nisa*, ville située près d'une montagne appelée *Méros,* mot qui signifie cuisse. Cette fable n'a pas d'autre origine.

Les filles d'Atlas, à la prière de Mercure,

prirent soin de l'enfance de Bacchus ; Silène se chargea de l'instruire : il ne voulut plus s'en séparer, et le suivit dans toutes ses conquêtes. Nous reviendrons à l'histoire de Silène lorsqu'il en sera temps. Nous nous bornerons dans ce moment à dire que la fable le peint ordinairement comme le dieu des buveurs, ainsi qu'elle peint Bacchus comme le dieu du vin, parce qu'on lui attribuait l'invention de cultiver la vigne.

Bacchus, par reconnaissance pour les filles d'Atlas, les changea en ces étoiles que l'on nomme les *Hyades*, nom qui vient de *Hyie*, surnom du dieu du vin.

Dans les représentations de Bacchus, on le voyait toujours avec la figure d'un jeune homme frais et vermeil. On voulait par-là désigner la vivacité que donne le vin, vivacité qu'il fait éprouver même aux vieillards.

Sa main est armée d'un thyrse, espèce de baguette environnée de feuilles de vigne et de lierre. On croyait que le lierre, par sa fraîcheur, avait le pouvoir de dissiper les fumées du vin, et l'empêchait de porter à la tête. C'est de là que presque tous les tableaux de Bacchus le représentent couronné de lierre et de pampre de vigne.

On le voit ordinairement monté sur un char traîné par des panthères et des tigres.

On voulait figurer, par cet attelage, que l'excès du vin inspire la fureur, fait perdre la raison, et rend souvent cruel.

Dans les sacrifices offerts à Bacchus, on immolait ordinairement une *pie* ou un *bouc* : la première, pour avertir que le vin fait parler indiscrètement; et le second, parce qu'il ronge les bourgeons de la vigne.

Les fêtes du dieu du vin se célébraient avec de grandes clameurs par des prêtresses que l'on nommait *Bacchantes*, ou *Bassarides*, ou *Thyiades*, et souvent *Ménades ;* elles couraient les montagnes vêtues de peaux de tigres. Lorsqu'elles invoquaient le dieu, leurs cheveux étaient épars, et dans leurs mains on voyait des thyrses et des flambeaux. Ces fêtes se nommaient *Bacchanales*, *Dionysia*, du surnom de Bacchus; ou *Triétérica*, parce qu'on les célébrait de trois ans en trois ans. On leur donnait aussi le nom *orgies*, qui veut dire fureur. Dans une autre fête, nommée *Aschosia*; on s'amusait à sauter à cloche-pied sur des vessies remplies d'air, et ceux qui tombaient excitaient des rires.

Rien n'était plus dangereux que la vengeance de Bacchus et de ses adorateurs, lorsqu'on osait troubler ses fêtes ou s'opposer à son culte. Penthée, fils d'Echion et d'Agavé,

voulut empêcher les Thébains, dont il était roi, de célébrer les fêtes de Bacchus; le dieu inspira à sa mère Agavé une fureur si aveugle, qu'elle se fit suivre par les bacchantes, et déchira de ses mains son malheureux fils.

Cet exemple funeste ne produisit aucun effet sur les *Minéides;* un jour que l'on célébrait la fête de Bacchus, elles affectèrent de travailler à des ouvrages de tapisserie; le dieu les changea en chauves-souris, et leur ouvrage en feuilles de lierre.

Lycurgue, qu'il ne faut pas confondre avec le législateur de Lacédémone, voulut détruire les vignes de la Thrace. Il s'arma d'une faux et se mit à les couper. Un coup maladroitement donné retomba sur ses jambes; et le peuple, témoin de sa blessure, la regarda comme une punition de l'insulte qu'il avait voulu faire au dieu du vin.

Bacchus, ayant réuni une immense armée d'hommes et de femmes, partit pour la conquête des Indes. Ses troupes, au lieu de lances et de boucliers, portaient des tambours et des thyrses. Tout céda à la frayeur que causa cette troupe bruyante; mais, comme Bacchus n'avait d'autre projet que d'enseigner l'art de cultiver la vigne aux différens peuples qu'il soumettait, il fut reçu partout comme une divinité bienfaisante.

Bacchus porta ses conquêtes, ou plutôt ses voyages et ses fêtes, dans les pays situés au delà de la Méditerranée, comme l'Arcadie et la Syrie ; mais il ne pénétra jamais dans les provinces immenses qui s'étendent jusqu'au Gange, et qui portent aujourd'hui le nom de Grandes-Indes. Ce fut à son retour qu'il épousa Ariadne, fille de Minos, roi de Crète. Il lui fit présent d'une couronne d'or enrichie de pierreries, chef-d'œuvre de Vulcain. Après la mort d'Ariadne, cette couronne fut mise au rang des constellations, ou plutôt on donna son nom à une réunion de huit étoiles, dont trois sont extrêmement brillantes.

Alexandre le Grand, dans ses conquêtes de l'Inde, se proposa Bacchus pour modèle ; et pendant dix jours ses soldats célébrèrent les fêtes de ce dieu avec tous les emportemens de l'ivresse.

Parmi les monumens les plus célèbres qui restent de Bacchus, les plus beaux sont ceux qui représentent son mariage avec Ariadne, que l'infidèle Thésée avait abandonnée dans l'île de Naxos. Il existe surtout une pierre inestimable sur laquelle cette cérémonie est gravée ; on la nomme le cachet de Michel-Ange ; elle appartenait au roi de France.

Souvent on plaçait un caducée auprès de

Bacchus, pour montrer qu'il préférait la paix à la guerre.

Parmi les différens noms donnés à Bacchus, il faut remarquer celui de *Nyctelius*; il venait de ce que les orgies se célébraient pendant la nuit, à la clarté des torches et des flambeaux.

Le nom de Dionysius venait de *dios*, dieu, et *Nysa*, ville où il avait été élevé. On le nommait aussi *Evan* et *Hye*, mots qui signifient *courage, mon fils*, et que Jupiter répétait souvent pendant que Bacchus combattait contre les géans. On croit aussi que le nom de Bacchus peut venir de *bacchein, hurler*, à cause des cris des bacchantes.

HISTOIRE DE MINERVE.

Chez les Grecs et chez les Romains, Minerve était regardée comme la plus noble production de Jupiter; mais long-temps avant eux, les Égyptiens lui rendaient un culte. Parmi cinq déesses de ce nom, que Cicéron reconnaissait, il dit que la plus ancienne était issue du Nil, et fort honorée dans l'Égypte. La seconde était fille de Saturne; elle avait inventé la guerre. La troisième était fille de Jupiter; la quatrième était Athé-

nienne et fille de Vulcain; enfin la dernière des cinq était fille du géant Pallas; c'est à cette dernière que l'on donnait également le nom de Minerve ou de Pallas. Les fables de ces différentes déesses ayant presque toujours été confondues ensemble, nous allons donner celle que la mythologie a principalement conservée.

Jupiter, après la guerre des Titans, se voyant, par le consentement des autres dieux, maître absolu du ciel et de la terre, épousa Métis, qui passait pour la personne la plus sage de l'univers. (Ce nom est allégorique, et nous avons déjà dit que *Métis* signifie la providence.) Ayant appris du ciel qu'elle allait mettre au monde une fille d'une sagesse consommée, et un fils à qui les destinées réservaient l'empire du monde, il la dévora. Quelque temps après, se sentant une grande douleur de tête, il eut recours à Vulcain, qui d'un coup de hache lui fendit le cerveau, d'où Minerve sortit armée et assez grande déjà pour être en état de secourir puissamment Jupiter dans la guerre des géans.

Cette fiction de la naissance de Minerve a toujours paru mystérieuse, et l'inscription placée sur son temple à Saïs, en Égypte, ajoute encore à cette obscurité; elle était

conçue en ces termes : *Je suis ce qui est, ce qui a été, ce qui sera ; personne n'a pu soulever le voile qui me couvre ; et si l'on veut savoir mes ouvrages, c'est moi qui ai fait le soleil.*

Les savans les plus célèbres croient que cette inscription mystérieuse, placée sur le temple de la déesse de la sagesse, a été tirée des livres de Moïse, où la sagesse éternelle, parlant d'elle-même, dit : *Je suis sortie de la tête du Très-Haut avant tout ce qui a été créé.* Ce rapprochement est d'autant plus vraisemblable, que l'on ignorait à Saïs le temps où le culte de Minerve avait commencé ; tout porte à croire qu'il remontait jusqu'aux derniers patriarches. Il existait en effet depuis très-long-temps, lorsque Cécrops, originaire de Saïs, quitta cette ville et conduisit une colonie dans la Grèce, où l'on adopta bientôt ses coutumes et son culte. Ce prince avait une fille qu'il avait fait nommer Athénée, pour la consacrer à Minerve. La célébrité de Cécrops fit, par la suite des temps, confondre sa fille avec la déesse dont elle portait le nom.

Minerve, Athénée et Pallas, n'étaient parmi les Grecs qu'une même divinité. Considérée comme Minerve, elle présidait à la sagesse ; comme Athénée, elle était la pro-

tectrice d'Athènes ; comme Pallas, elle présidait à la guerre. Cette dernière fonction la faisait souvent confondre avec Bellone, divinité différente dont nous parlerons en finissant l'article de Minerve.

Les habitans de l'île de Rhodes se distinguèrent beaucoup par le culte qu'ils rendirent d'abord à Minerve ; mais ils le négligèrent après avoir adopté le soleil comme leur première et plus grande divinité.

Les Athéniens, dans l'espoir de s'assurer la bienveillance particulière de cette déesse, la déclarèrent la protectrice de leur ville, et lui firent bâtir un temple magnifique, dans lequel on l'honorait sous le nom de *Parthénos, vierge*. Phidias, le plus illustre et le plus habile sculpteur de son siècle, l'orna d'une statue d'or et d'ivoire ; son génie sut la rendre digne de la déesse qu'elle représentait. Les Athéniens, pour donner encore plus de solennité au culte de Minerve, célébraient en son honneur les fêtes magnifiques nommées *Athénées*. Elles avaient été instituées par Érichthonius, troisième roi d'Athènes. Ces fêtes se nommèrent Panathénées, par la suite des temps, lorsque Thésée eut rassemblé les douze bourgades de l'Attique pour en former la seule ville d'Athènes.

Ces fêtes furent divisées en grandes et en

petites. Les grandes se célébraient de cinq en cinq ans, et les petites chaque année.

C'était à ces fêtes que les poëtes nommés Rapsodes allaient chanter les vers d'Homère.

La fable dit que l'honneur de donner un nom à la ville d'Athènes, qui d'abord portait le nom de Cécrops, son fondateur, fit naître un grand différent entre Neptune et Minerve. Les douze grands dieux furent choisis pour être les arbitres de ce différent. Ils décidèrent que la divinité qui produirait la chose la plus utile à la ville lui donnerait son nom. Aussitôt Neptune, d'un coup de trident, fit sortir de la terre un superbe cheval, symbole de la valeur belliqueuse. Minerve fit sortir un olivier fleuri, symbole de la paix. Les douze grands dieux jugèrent en faveur de Minerve; elle donna son nom d'Athénée à la ville.

L'histoire a conservé l'explication de cette fable. Elle dit que Cécrops, originaire de Saïs, ayant conduit une colonie égyptienne chez les peuples de l'Attique, leur fit abandonner leurs coutumes barbares, leur apprit à cultiver la terre, et surtout l'olivier, pour lequel le terrain se trouve très-convenable. Il fit recevoir le culte de Minerve, à qui cet arbre était particulièrement consacré. La

ville prit alors le nom de sa divinité tutélaire. Athènes devint fameuse par l'excellence de ses huiles ; son commerce, très-augmenté par ce moyen, fit attacher beaucoup de prix à la culture de cet arbre, et la nécessité d'assurer la navigation des peuples étrangers fit réformer le goût naturel que les Athéniens avaient pour la piraterie. Pour peindre l'origine de cette réforme et la consacrer, on imagina la fable de Neptune surpassé par Minerve.

Quelques historiens disent que cette fable fut imaginée pour peindre un différent survenu entre les matelots, qui reconnaissaient Neptune pour leur chef, et le peuple réuni au sénat, qui étaient présidés par Minerve. L'aréopage fut chargé de juger ce différent ; il prononça que l'on devait préférer l'agriculture et la vie champêtre au métier de pirate; il fit des lois sages et sévères pour assurer la liberté du commerce, et l'on consacra ce jugement en disant que Neptune avait été surpassé par Minerve, et que les douze grands dieux eux-mêmes l'avaient décidé.

Arachné, fille très-célèbre par son adresse dans les ouvrages de tapisserie, osa dire que Minerve elle-même ne pouvait l'égaler. Elle étala ses ouvrages, et défia la déesse de leur comparer les siens. Minerve, indignée, dé-

chira les toiles d'Arachné, et la frappa de sa navette. L'orgueilleuse Arachné ne pouvant se consoler de cet affront, voulut se pendre, Minerve la suspendit en l'air, et la métamorphosa en araignée.

Cette fable est une allégorie par laquelle on a voulu faire entendre qu'un fol orgueil est toujours puni. Peut-être cependant doit-elle son origine au mot *arach*, qui signifie à la fois *filer* et *toile d'araignée*, En général, on trouve beaucoup de fables allégoriques réunies à l'histoire de Minerve. On peut ranger dans ce nombre celle de Tirésias.

Cette fable rapporte qu'un jour il surprit Minerve pendant qu'elle se baignait. Dans l'instant même il fut privé de la vue; mais sa mère obtint qu'il aurait le don de prévoir l'avenir. On a voulu dire par cette fable, que le vrai sage n'attache plus aucun prix aux événemens ordinaires de la vie, et que, uniquement attentif aux leçons de la sagesse, elles lui apprennent à profiter de l'expérience présente pour prévoir l'avenir.

Le surnom de *Pallas* n'était pas le seul que l'on donnait à Minerve. On l'appelait *Parthenia*, parce qu'elle était vierge; *Cæsia*, à cause de ses yeux bleus; *Tritonia*, à cause du lac Triton, dont une fable supposait qu'elle tirait son origine. Le mot *trito* signifie

aussi *cerveau*, et comme elle était sortie du cerveau de Jupiter, ce fut peut-être ce nom qui la fit surnommer *Tritonia*. Quelquefois on la nommait *Hippia*, cavalière.

Les fêtes de Minerve, appelées *Quinquatria*, se célébraient à Rome au mois d'avril. Pendant leur durée, les disciples portaient des présens à ceux qui les instruisaient. On les obligeait de les donner eux-mêmes, pour les habituer en même temps à la reconnaissance et au bonheur qu'un cœur généreux éprouve toujours lorsqu'il s'acquitte d'un devoir, ou lorsqu'il accorde un bienfait. Ces présens se nommaient *minervalia*, ou *dons offerts à la sagesse*, afin d'ajouter à leur prix, et pour rappeler aux maîtres que la sagesse devait continuellement les guider dans leurs travaux et dans les leçons qu'ils donnaient à la jeunesse. Dans ces temps, on ne faisait aucune libéralité sans invoquer les Grâces, parce qu'elles présidaient aux bienfaits : il ne suffisait pas de donner. Il existait chez les Grecs et chez les Romains des peintures ou des gravures dans lesquelles on voyait les véritables Grâces repousser de leur temple les *Grâces paresseuses* ou *contrefaites*. Nous ne croyons pas avoir besoin d'expliquer le sens de ces allégories.

On attribuait beaucoup d'inventions à Mi-

nerve : celles des beaux-arts, l'usage de l'huile, le talent de filer et celui d'orner la tapisserie. Ces prétendues inventions n'étaient qu'allégoriques. Les sciences et les arts sont les véritables richesses de l'esprit ; il était digne de la sagesse d'y présider. L'huile indique que, pour s'instruire, il faut souvent consacrer des veilles au travail. L'art de filer indique la patience et la suite qu'il faut mettre à ses ouvrages. Les ornemens de la tapisserie annoncent qu'il faut chercher à les embellir. Minerve sort de la tête de Jupiter, pour montrer que la sagesse n'a pas été inventée par les hommes, mais que son origine est céleste.

Elle vient au monde toute armée, parce que le sage, fort de sa conscience et de sa vertu, sait combattre le vice et résister au malheur.

Elle est vierge, parce que la sagesse ne peut s'allier avec la corruption et les plaisirs.

On ne voit aucun ornement la parer, et son regard est sévère, parce qu'elle n'a pas besoin de parure étrangère ; elle brille autant sous l'éclat de la pourpre que sous les habits les plus simples ; ses traits, toujours nobles, se font également aimer et respecter sous les rides de la vieillesse et sous les dehors frais et charmans de la jeunesse.

On représente souvent Minerve tenant une quenouille et s'apprêtant à filer, pour avertir que l'on doit fuir l'oisiveté et préférer avant tout les travaux utiles. Bellone préside aux combats sanglans; c'est à la guerre contre le vice que Minerve préside. On voit sur sa tête un casque surmonté d'un hibou. Une de ses mains tient une pique, et l'autre l'égide, espèce de bouclier couvert de la peau d'un serpent que Minerve avait tué, et au milieu duquel était gravée la tête de Méduse, l'une des Gorgones. Cette tête environnée de serpens, et cette armure, inspiraient la terreur. La déesse s'en servait pour effrayer les coupables. Le hibou qui surmontait son casque annonçait que la sagesse se plaît souvent à méditer pendant le silence et le calme des nuits. (*Fig.* 23.)

BELLONE.

Les Grecs donnaient à Bellone le nom d'*Ényo*, et cependant la confondaient souvent avec Pallas. Elle était fille de Phorcys et de Céto; elle était sœur de Mars, et les anciens l'appelaient le plus ordinairement *Duelliona*.

Les poëtes la peignaient comme une divinité guerrière, qui préparait le char et les

chevaux de Mars lorsqu'il partait pour les combats. On la représentait aussi les cheveux épars, tenant une torche à la main. (*Fig.* 24.)

Bellone avait un temple à Rome auprès de la porte Carmentale. C'était dans ce temple que le sénat donnait audience aux ambassadeurs, auquels il n'était pas permis d'entrer dans la ville, ainsi qu'aux généraux qui revenaient de la guerre. A la porte de ce temple, on voyait une petite colonne que l'on nommait Guerrière, contre laquelle on jetait une pierre lorsque l'on faisait une déclaration de guerre.

Bellone avait son rang parmi les dieux communs; elle était égale au dieu Mars. Ses prêtres étaient installés dans leur sacerdoce en se faisant des incisions à la cuisse. Ils offraient en sacrifice à leur déesse le sang qui coulait de ces blessures, mais cette cruauté n'était que simulée.

Le culte de Bellone, très-célèbre à Rome, l'était beaucoup davantage dans deux villes principales particulièrement consacrées à cette déesse, et qui l'une et l'autre se nommaient *Comane*.

Sur les anciens monumens on voit Bellone armée d'une pique et d'un bouclier; mais il est très-difficile de la distinguer de Pallas.

26. Vénus.

25. Mars.

28. les Graces.

27. Cupidon ou l'Amour.

HISTOIRE DE MARS.

Le dieu Mars, que les Grecs nommaient *Arès*, était fils de Jupiter et de Junon. La fable que nous avons rapportée précédemment sur sa naissance, dans l'histoire de Junon, a été imaginée par les seuls poëtes latins. Elle était entièrement inconnue aux Grecs et aux anciens. La nouveauté de cette fable sert à prouver qu'elle n'était qu'une allégorie des Latins, pour peindre la jalousie qu'éprouva Junon en voyant la manière dont Jupiter avait enfanté la sagesse.

Junon confia l'éducation de Mars à Priape, l'un des Titans ou Dactyles Idéens. Cet habile instituteur, remarquant les heureuses dispositions de son élève, lui donna l'habitude des exercices du corps et du maniement des armes. Il sut le préparer à devenir un grand capitaine, et lui apprit qu'en se couvrant de gloire il pourrait monter au rang des dieux les plus illustres, et s'élever au-dessus de la foule de petits dieux parmi lesquels sa naissance le plaçait. C'était par reconnaissance et pour rendre hommage aux soins habiles de Priape, qu'on lui donnait la dîme des dépouilles consacrées au dieu Mars.

Il y eut beaucoup de princes de ce nom,

et par la suite presque tous les peuples voulurent avoir leur Mars. Nous allons citer les principaux.

Diodore de Sicile dit que le premier de tous, auquel on attribue l'invention des armes et l'art de ranger les troupes en bataille, fut *Belus;* l'Écriture-Sainte le nomme Nemrod, et le peint comme *un fort chasseur devant le Seigneur*. Il exerça d'abord son adresse contre les bêtes féroces ; ensuite il s'en servit contre les hommes ; il parvint à les subjuguer. La gloire et la force étonnent toujours. Les peuples, après avoir d'abord craint et admiré Nemrod, reconnurent combien il était capable de les protéger et de les défendre. L'exécution de ses ordres assurait les triomphes et produisait la sûreté de tous ; on sentit l'utilité d'un chef suprême ; la couronne orna son front, et les descendans de ces mêmes peuples en firent un dieu.

Le savant *Hygin* nous apprend que le nom de *Belus* fut donné à ce roi de Babylone, parce qu'il fut le premier qui fit la guerre aux animaux féroces.

Le second Mars était un ancien roi d'Égypte. Le troisième était roi de Thrace, et se nommait *Odin*. Il se distingua tellement par sa force, sa valeur et ses conquêtes, qu'il mérita parmi ce peuple, le plus belliqueux

du monde, le nom de *dieu de la guerre;* le même Odin s'appelait souvent *Mars Hyperboréen.*

Le quatrième Mars était celui de la Grèce, que l'on surnommait *Arès;* et le cinquième était le Mars des Latins, qui passait pour être le père de Romulus et de Rémus.

Les Gaulois avaient aussi leur Mars, qu'ils nommaient *Hesus*, et qu'ils croyaient honorer en lui sacrifiant des victimes humaines. Les Scythes, avec leur simplicité ordinaire, adoraient le dieu de la guerre sous la forme d'une épée; et les Perses, en faisant l'apothéose du fameux Nemrod, lui donnèrent le nom d'*Orion*, et le regardèrent comme le dieu des combats. Les Grecs, toujours jaloux d'orner l'histoire de leurs dieux, attribuèrent à leur Mars les aventures de tous ceux que nous venons de citer.

Le célèbre tribunal de l'*Aréopage* fut institué pour juger le différent survenu entre Neptune et Mars, ou *Arès*. Ce dernier ne voulut point consentir au mariage d'*Alcippe*, sa fille, avec *Allyrotius*, fils de Neptune. Ce jeune insensé, n'écoutant que sa passion, eut l'audace de l'enlever. Il ne put échapper au dieu de la guerre, et sa folle témérité lui coûta la vie. Neptune, désespéré de la mort de son fils, appela Mars en jugement. Les

plus braves Athéniens s'étant rassemblés pour juger cette affaire, déclarèrent Mars innocent, et le purgèrent à la manière accoutumée.

Le lieu du jugement, situé sur une hauteur, fut nommé *Aréopage*, des deux mots *Arès* et *pagos*, *roche de Mars*. L'établissement de ce tribunal si respecté pour sa justice, doit être placé, selon les marbres d'*Arundel*, quinze cent soixante ans avant l'ère chrétienne, sous le règne de *Cranaüs*.

Le récit de cet événement fut embelli pa l'imagination des poëtes; ils délaissèrent la noble simplicité de l'histoire pour les brillans atours de la poésie. On publia que Mars avait été absous par les douze grands dieux, parce que les juges, au nombre de douze, avaient été choisis dans les familles les plus illustres d'Athènes.

Les noms donnés au dieu Mars avaient différentes significations. Celui d'*Arès* signifie *dommage*, et représentait les malheurs de la guerre. Peut-être vient-il aussi du mot hébreu *Arists*, *fort* et *terrible*. Les Latins l'appelaient *Gradivus* pendant la paix, et *Quirinus* pendant la guerre.

Romulus, regardé par les Romains comme fils de Mars, obtint le nom de *Quirinus*, lorsque l'on fit son apothéose. Mars portait

le nom de *Silvestre* et de père, lorsqu'on l'invoquait pour qu'il préservât les campagnes des ravages de la guerre. Les Grecs le nommaient *Corytaïx, remuant son casque*, pour le peindre sanguinaire et terrible.

Dans les tableaux, on voit son char conduit par Bellone ; ses chevaux, fils de Borée et d'Érinnys, se nommaient la *Terreur* et la *Crainte*. Sur sa cuirasse, on remarque plusieurs monstres ; les poëtes ajoutent que la Fureur et la Colère surmontent son casque, et que la Renommée précède toujours ses pas.

Mars avait plusieurs temples dans Rome ; Auguste lui en fit élever un magnifique après la bataille de Philippes, sous le nom de Mars vengeur.

Les prêtres de ce dieu se nommaient *Saliens ;* ils gardaient les *anciles* ou *boucliers sacrés*, dont voici l'origine. La rencontre d'un bouclier d'une forme inconnue jusqu'alors fit croire qu'il était tombé du ciel ; l'oracle consulté, dit que l'empire du monde était destiné à la ville qui conserverait le bouclier. Numa Pompilius, pour mieux assurer sa garde, le fit imiter de manière à ne pouvoir distinguer le véritable. La forme des *anciles* était ovale, avec une petite échancrure. Leur longueur était d'environ deux pieds et demi. Le nombre des *anciles*, ainsi que celui des

prêtres saliens, était de douze. Tullius Hostilius en doubla le nombre.

Pendant la fête des anciles, qui commençait aux calendes de mars, et durait treize jours, on les portait en procession en dansant et en chantant des vers qui avaient rapport à la solennité. Pendant la durée de ces fêtes, on ne pouvait entreprendre aucune expédition militaire, aucun voyage, aucune affaire importante.

Les anciens monumens représentent ordinairement le dieu Mars sous la figure d'un homme très-fort, armé d'un casque, d'une pique et d'un bouclier. (*Fig.* 25.) Quelquefois il est nu, quelquefois il est couvert d'un habit militaire et d'un manteau. Mars vainqueur porte un trophée; Mars Gradivus est dans l'attitude d'un homme qui marche à grands pas.

LA VICTOIRE.

Hésiode dit que la Victoire était fille du Styx et de Pallante, ou de l'Achéron. Elle assista Minerve dans le combat contre les Géans. Elle avait plusieurs temples dans la Grèce et dans Rome. Ce fut dans son temple que les Romains placèrent la statue de Cybèle, lorsqu'ils la firent venir de Pessinunte.

Les Arcadiens, au moment de leur arrivée en Italie, élevèrent un temple à la Victoire, et le dictateur Sylla établit des jeux en l'honneur de cette déesse.

Sur les marbres et les médailles, on la voit volant dans les airs, et tenant dans sa main une couronne ou une palme. Les Égyptiens la représentaient sous la forme de l'aigle, oiseau toujours victorieux. Quelquefois on la voit portée par un globe, pour désigner qu'elle domine la terre. Dans les victoires navales, on la voit sur une proue de vaisseau.

HISTOIRE ET FABLE DE VÉNUS.

Emprunter à la vérité son pouvoir et son langage pour les prêter à l'imagination; étonner, émouvoir et toujours plaire, tels sont les effets que la poésie veut produire, lorsqu'elle s'abandonne à ce qu'elle appelle son génie. Elle peut orner, agrandir même un événement ordinaire, mais ce pouvoir cesse lorsqu'elle a besoin de peindre les excès des passions, car les bornes de la vérité sont les siennes; elle n'est plus que ridicule et sans effet, dès qu'elle prétend les dépasser.

Les poëtes reconnurent bientôt l'insuffisance de leurs couleurs, lorsqu'ils voulurent peindre la beauté. Son dangereux pouvoir se faisait sentir, et souvent leurs plus séduisantes images s'effaçaient auprès des modèles qu'ils essayaient d'égaler. Pour échapper à cet écueil et sauver leur amour-propre, ils la divinisèrent, et ne se trompèrent point en prévoyant que les faibles mortels deviendraient bientôt leurs complices et s'empresseraient de lui dresser des autels.

Vénus sort de l'écume de la mer; une conque marine, voguant légèrement sur la superficie des eaux, est poussée par le souffle des Zéphyrs jusqu'au pied du mont Cythérée. Les pieds délicats de la déesse touchent la terre, et les fleurs naissent sous ses pas. Les Heures, chargées de son éducation, la reçoivent, et la conduisent dans le ciel. Elle a pour cortége les Ris, les Grâces et les Jeux. Le *ceste*, ceinture mystérieuse qui produit toutes les passions et les fait naître à la vue de celle qui la porte, ajoute encore à sa puissance, à ses charmes. Telle était la Vénus des poëtes lorsqu'elle parut devant les dieux.

Laissons à la poésie le soin d'embellir ses tableaux, et bornons-nous à connaître ce que la mythologie nous apprend sur l'origine de Vénus.

Hésiode dit qu'elle naquit de l'écume de la mer, et du sang que perdit *Cœlus* lorsqu'il fut blessé par Saturne son fils. Ce mélange bizarre produisit la plus belle des déesses ; elle parut aux environs de Cythérée, d'où elle passa en Chypre.

Presque tous les poëtes ont suivi la tradition d'Hésiode ; cependant Homère, aussi ancien et beaucoup plus célèbre, la dit fille de *Jupiter* et de *Dioné*. Cicéron compte quatre Vénus : la première, fille du Ciel et de la Lumière; la seconde, née de l'écume de la mer, et mère de Cupidon ; la troisième, fille du Jupiter et de Dioné, femme de Vulcain et mère d'Anteros ; enfin la quatrième était *Astarté*, épouse d'Adonis, et née en Phénicie.

Pausanias en distinguait trois : une céleste, qui présidait aux chastes amours ; une terrestre, qui présidait aux mariages, et une troisième appelée *Aversative*, qui éloignait les passions criminelles. Telle est la variété d'opinions qui régnait parmi les anciens poëtes au sujet de Vénus.

Parmi les modernes, l'illustre chevalier *Newton* paraît ne reconnaître qu'une Vénus. Il la nomme *Calycopis* : elle était fille d'*Otreus*, roi de Phrygie. Elle épousa *Thoas*, qui fut surnommé Cinyras, et fut mère d'É-

née. Thoas lui fit élever des temples à Paphos, dans Amathonte, dans l'île de Chypre et à Biblos ; il institua des fêtes en l'honneur de Vénus, que l'on nomma *orgies ;* et, pour veiller à son culte, il forma un collége de prêtres. Tacite, Evhémère et Lactance, sont les auteurs sur lesquels l'illustre *Newton* se fonde pour donner cette origine à Vénus.

Les fables et les récits des poëtes sur cette déesse, ne peuvent rien éclaircir, parce que l'on y trouve un mélange continuel de physique, de morale et d'histoire. Souvent ils la considèrent comme déesse, quelquefois comme planète, et presque toujours son nom ne sert qu'à peindre les passions.

Il paraît certain que différens personnages ont porté le nom de Vénus ; mais sa véritable origine se trouve dans la Phénicie. Ce peuple oriental adorait *Vénus, Uranie* ou *Céleste*, c'est-à-dire la planète de ce nom ; et, par la suite des temps, on mêla à son culte celui d'*Astarté*, femme d'Adonis.

Lorsque les Phéniciens conduisirent leurs colonies dans les îles de la Méditerranée, ils s'arrêtèrent d'abord dans l'île de Chypre, qui se trouvait être la plus rapprochée des côtes de la Syrie. De là ils allèrent à Cythère, île voisine du continent de la Grèce. Leur commerce et leur religion furent adoptés par les

habitans du pays, et l'amour du merveilleux leur fit publier que c'était parmi eux que *Vénus* avait paru pour la première fois. On la nomma *Aphrodite, écume*, pour exprimer qu'elle était arrivée par la mer. Le temple de Cythère était le plus ancien de ceux que Vénus avait dans la Grèce.

L'histoire d'Astarté fut bientôt confondue par les Grecs avec celle de Vénus. L'incertitude des faits historiques; l'impossibilité de les ranger avec ordre, ne laissèrent plus aux poëtes que leur imagination pour guide; ils ne consultèrent que leurs passions ou celles des rois et des grands personnages qu'ils voulaient flatter. De là les peintures les plus séduisantes, et souvent les aventures les plus scandaleuses, furent les matériaux dont ils se servirent pour former l'histoire de leur Vénus. La peinture et la sculpture, sœurs de la poésie, se crurent le droit d'imiter ses écarts. On représenta Vénus comme la déesse des plaisirs; on lui donna pour fils *Cupidon* ou l'*Amour*, et tous les chefs-d'œuvre que les arts et les poëtes produisirent lui furent consacrés.

Cependant, quelque mauvaise idée que l'on eût de cette divinité, on la regardait comme l'une des plus puissantes, parce qu'elle présidait aux passions. Partout elle

avait des temples. Ceux de Paphos, de Gnide, d'Amathonte, de Cythère et d'Idalie, furent les plus remarquables par leur beauté, mais les plus profanés par la licence et le désordre.

Le culte de Vénus variait à l'infini. Dans quelques lieux, on le bornait à brûler de l'encens sur ses autels; dans quelques autres on immolait une chèvre blanche.

Les femmes avaient coutume de lui consacrer leur chevelure. La reine Bérénice, voulant obtenir pour son mari un succès favorable dans la guerre contre Séleucus, voua la sienne à cette déesse, et la fit suspendre dans son temple. Elle disparut. On consulta sur cet événement; et les astrologues, pour flatter la reine, dirent que sa chevelure avait été changée en étoiles, et placée dans le ciel. Cette fable fit appeler *chevelure de Bérénice* une étoile nouvellement découverte.

Le mélange de l'histoire d'Astarté avec celle de Vénus, donna lieu à la fable d'Adonis. Il était fils de *Cyniras*, roi de Chypre, et de *Myrrha*. Cette nymphe fut métamorphosée en l'arbre qui porte son nom, avant la naissance d'Adonis son fils. Lorsque l'instant où il devait voir le jour fut arrivé, l'arbre s'entr'ouvrit, les Naïades reçurent Adonis et prirent soin de son enfance. Élevé

dans les bois, la chasse devint son plus grand plaisir; Vénus l'y accompagnait, et, lorsqu'elle était forcée de s'éloigner, elle tremblait qu'il ne fût blessé par les bêtes sauvages. Mars, jaloux des soins que Vénus accordait à ce beau jeune homme, suscita contre lui un énorme sanglier. Cet animal furieux s'élança contre Adonis, qui le frappa de son javelot; mais la blessure ne l'ayant pas renversé mort, il lui resta assez de force pour le déchirer avec ses défenses. Vénus accourut à son secours, mais vainement; il était mort. Inconsolable de sa perte, elle le métamorphosa en *anémone*, et obtint de Proserpine qu'il passerait six mois dans les enfers et six mois sur la terre. On éleva des temples au favori de Vénus. Dans celui de Chypre, le plus magnifique de tous, on voyait le célèbre collier d'Ériphile, femme d'Amphiaraüs, à qui Polynice, fils d'Œdipe, l'avait donné pour l'engager à trahir son époux.

L'histoire explique la fable d'Adonis. Elle apprend que ce jeune prince régnoit sur une partie de la Phénicie, et réunissait à la plus grande beauté les plus parfaites qualités de l'âme. Il épousa la fille du roi de Biblos, et succéda au trône de son beau-père Un jour qu'il chassait dans les forêts du mont Liban,

un sanglier le blessa très-dangereusement. La reine, croyant la blessure mortelle, fit paraître une douleur si vive, que ses sujets le crurent mort; le deuil fut général dans la Phénicie. Le prince guérit; et, dans les transports d'allégresse publique, on peignit le danger qu'il avait couru, en disant qu'il était revenu des enfers. Cette fable s'accrédita d'autant mieux que, par la suite des temps, Adonis représenta le *soleil*, et la reine Astarté la *lune*. On voulut figurer le partage des jours et des nuits, en disant qu'Adonis passait six mois sur la terre, et six mois dans les enfers.

Nous n'essaierons pas de rapporter toutes les fables des poëtes sur Vénus; elles sont sans nombre, et nous avons déjà dit qu'elles sont un mélange d'histoire, de morale et de physique. Tout poëte avait le droit de les créer à son gré, le génie avait éternisé les siennes, tandis que l'oubli devenait le partage de la médiocrité.

Parmi les plus célèbres, celle du mariage de Vénus avec Vulcain, le plus difforme des dieux, signifie que l'empire de la beauté s'étend même sur ceux qui n'ont pas le don de plaire en partage. Vulcain débarrasse Junon des entraves que lui-même avait forgées par l'ordre de Jupiter; il met un prix à ce service;

il devient l'époux de Vénus. (Image de ces unions inégales, dans lesquelles on croit compenser les dons de la nature par ceux de la fortune.)

Dans la fable de Mars, on voit le redoutable dieu des combats, couronné par la victoire, ne plus attacher le même prix à ses trophées sanglans, et les abandonner pour venir déposer ses lauriers aux pieds de la beauté.

Le génie de la peinture croit lui devoir un tribut; il conduit la main d'Apelles; et ce peintre immortalise son nom, en animant une toile sur laquelle Vénus paraît avec tous ses charmes. Les regards attristés et jaloux de Junon sont l'hommage le plus vrai qu'elle puisse rendre à la beauté de sa rivale. Près d'elle on voit Pallas étonnée; sa bouche, presque en mouvement, fait reconnaître qu'elle vient de parler, et le spectateur, séduit par le talent du peintre, croit l'entendre confirmer le jugement de Pâris, lorsqu'il donna à Vénus la pomme jetée par la Discorde; avec cette devise : *A la plus belle.*

Il serait impossible de faire connaître toutes les manières de représenter cette déesse. Les ouvrages de peinture et de sculpture variaient autant que les fables.

Lorsqu'elle tient un globe dans sa main,

elle représente la *Vénus céleste*, ou la planète de ce nom. La statue du célèbre *Scopas* la représente montée sur un char tire par une chèvre marine; les Néréides et les dauphins portant des amours, nagent autour d'elle. Très-souvent on la peint portée sur une conque marine, parcourant les ondes de la mer; sa tête est surmontée d'un voile enflé par le souffle des Zéphyrs, l'Amour nage à côté d'elle; des Tritons l'environnent; une rame est à ses pieds pour rappeler son origine; on y place de même une corne d'abondance pour désigner les richesses que produit le commerce de la mer.

Lorsque Vénus parcourt la terre ou les cieux, son char est tiré par des colombes ou des cygnes; l'Amour l'accompagne, et les Grâces lui servent de cortége (*Fig.* 26.)

La plus parfaite et la plus belle de ses statues est celle appelée de *Médicis;* on l'attribue au célèbre Phidias. Une des plus singulières la représente couronnée d'épis, tenant un thyrse environné de grappes et de feuilles de raisin; on remarque trois flèches dans l'une de ses mains. On a voulu désigner par-là qu'elle lance plus sûrement ses traits lorsque le dieu du vin et les plaisirs de la table sont réunis avec elle. Deux amours l'accompagnent.

Un dessin de Béger représente Vénus placée sur un char traîné par deux lions ; un voile voltige au-dessus de sa tête, et sa main gauche est armée d'une flèche ; un Cupidon volant au-dessus d'elle couronne sa tête ; des lauriers et des myrthes l'environnent de toutes parts ; un homme marche en avant avec une lyre qu'il a l'air de toucher, deux hommes éclairent les lions avec des flambeaux ; la marche est fermée par un satyre qui joue de la flûte. Le dessin représente Vénus victorieuse.

L'histoire du saut de Leucate tient trop à celle de Vénus, pour ne pas la rapporter. Il y avait en Leucadie, près de Nisopolis, un lieu fort élevé, du haut duquel on s'élançait dans la mer pour trouver un remède à l'amour. Des filets artistement tendus empêchaient de se blesser en tombant, et l'on payait de riches tributs aux inventeurs de cette fourberie. Phocas fut le premier qui s'élança du haut du rocher. Les expériences réitérées firent apparemment abandonner cet usage ridicule ; les filets ne furent plus entretenus, mais le promontoire de Leucate resta fameux, et la malheureuse Sapho, à laquelle la Grèce donnait le nom de dixième Muse, vint encore ajouter à sa célébrité. Désespérée de l'insensibilité de Phaon, elle courut au promontoire, se préci-

pita dans la mer, et périt dans ses flots.

Le fleuve Selemne, auprès de Parrare, passait aussi pour avoir la propriété d'éteindre les feux de l'amour, lorsqu'on se baignait dans ses eaux.

La rose était particulièrement consacrée à Vénus, comme étant la plus belle des fleurs. La fable ajoutait que sa couleur était blanche d'abord, mais qu'elle avait été légèrement teinte en rouge par le sang d'Adonis, qu'une épine avait fait couler. On lui dédiait le myrte, parce qu'il vient ordinairement sur le bord des eaux, où la déesse avait paru pour la première fois.

La fable se plaît à raconter l'occasion qui lui fit consacrer les colombes.

L'Amour et Vénus se trouvant ensemble dans un lieu couvert de fleurs, Cupidon se vanta d'en cueillir plus que sa mère. Vénus accepta le défi; mais l'Amour, en se servant de ses ailes pour voler de fleurs en fleurs, allait remporter la victoire, lorsque la nymphe Péristère aida Vénus. L'Amour, piqué de sa défaite, changea la nymphe en colombe. Cette fable vient de l'équivoque du mot grec *peristera* qui signifie une *colombe*.

Les surnoms donnés à Vénus variaient autant que ses fables et les lieux où elle était honorée. On l'appelait *Uranie*, ou *Céleste*,

lorsqu'on la confondait avec la planète de son nom ; *Aphrodite*, parce qu'elle était sortie de l'écume de la mer. Les Romains la nommaient *Murtea*, à cause du myrte ; les Syriens, *Astarté* ; les Perses, *Anaïtis*. On lui donnait aussi les noms de *Mère*, de *Victorieuse* et d'*Amie*, parce qu'elle présidait à l'union des *cœurs*, etc.

FABLE DE L'AMOUR OU CUPIDON.

L'AMOUR n'est point un personnage réel ; il n'a d'autre origine que l'imagination des poëtes. Cicéron en admettait trois, parce qu'il reconnaissait trois Vénus. Hésiode n'en reconnaît qu'un seul, produit en même temps que le chaos et la terre : il a voulu peindre, par ce personnage allégorique, l'instant où la terre fut peuplée par les hommes et par les animaux. Il le disait fils de la Nuit et de l'Éther. Les poëtes le disent fils du dieu des richesses et de la déesse de la pauvreté, pour signifier que la fortune et la misère peuvent également éprouver le pouvoir de l'amour.

Sans nous arrêter à toutes les généalogies imaginées par les poëtes, nous nous bornerons à dire que par l'Amour on a voulu désigner le principe de physique qui servit à lier

ensemble les parties divisées de la matière, lorsque le chaos fut débrouillé.

Cette idée générale ne pouvait suffire aux poëtes pour embellir leurs tableaux, ils distinguèrent d'abord deux Amours; l'un fils de *Vénus Uranie*, qui présidait aux unions légitimes ; et l'autre, qu'ils nommaient *Antéros*, était fils de Vénus et de Mars ; il présidait aux passions. (*Fig.* 27.) Bientôt ils les multiplièrent à l'infini, mais leurs diverses fables appartiennent beaucoup plus à la poésie qu'à la mythologie. Leur culte, leurs temples et leurs autels se confondaient avec ceux de Vénus.

NOTES SUR LA MANIÈRE DE REPRÉSENTER CUPIDON.

Nous n'essaierons pas d'indiquer les différentes manières de représenter Cupidon. Les Muses, les Grâces et les arts de tous les siècles en ont fait l'objet de leurs tableaux les plus rians et les plus aimables. On n'exigera sûrement pas de nous de les rapporter toutes. Qu'il soit permis de citer un seul des chefs-d'œuvre qui ont paru sur ce sujet.

Ce chef-d'œuvre nous rappelle que lorsque Apelles voulut peindre Vénus recevant la

pomme destinée à la plus belle, pour mieux forcer tous les regards à céder au jugement de Pâris, il rassembla toutes les beautés de la Grèce ; mais l'ingénieux artiste n'imita point le berger du mont Ida. Fidèle aux règles de son art, ses yeux ne se laissèrent point éblouir. Une seule beauté n'eut pas le droit de les fixer. Ce fut en empruntant à chacune d'elles son trait le plus parfait, que le peintre forma sa Vénus.

A peine eut-il achevé le chef-d'œuvre, que la multitude de beautés qui l'environnait, surprise et confuse à la vue de la déesse, se prosterna devant elle, et toutes ne semblèrent plus être que les nymphes de sa suite [1].

PSYCHÉ.

La fable de Psyché n'a aucun rapport avec

(1) Ce furent sans doute le même génie, le même goût et les mêmes talens, qui firent créer les dessins modernes dont nous allons donner le titre et l'adresse :

BIRTH and TRIUMPH of CUPID,
From papers cut by
LADY DASHWOOD
In the collection of her Majesty's,
Engraved by P. W. TOMKINS
Engraver to her Majesty,
DEDICATED TO THE QUEEN.

Ce charmant ouvrage consiste en vingt-six gravures,

l'histoire ; c'est une simple allégorie pour figurer l'âme. Son mariage avec l'Amour lui fit obtenir les attributs et le rang des immortels. On a voulu marquer par cette union l'empire que les passions ont sur notre âme.

L'aimable et célèbre *La Fontaine* a paré cette fable de tous les charmes de son esprit,

---

dans lesquelles on a réuni tout ce que le vrai talent, l'esprit, la grâce et la décence ont de plus aimable. En les parcourant, on croit voir les dessins de l'Albane, ou les tableaux les plus parfaits de l'Arioste et du Tasse.

On croit que l'adresse que nous venons de citer ne fait pas connaître suffisamment *le véritable auteur* du chef-d'œuvre ; mais nous devons respecter *le voile* que la gloire même de l'avoir produit n'a pas osé soulever. Dans les beaux temps d'Athènes et de Rome, il eut été plus facile de croire qu'il était tombé du ciel que d'attribuer ce silence à la seule modestie. Cet ouvrage, digne d'Apollon, eût été placé dans ses temples ; il y eût même obtenu des hommages. Le prestige est fini, le dieu n'a plus d'autels ; mais le temple du goût est éternel, et c'est là qu'il sera placé pour servir de modèle.

Depuis la première édition de cet ouvrage, une foule de dessins, tous dignes de la main qui a tracé ceux que nous venons de citer, a fait multiplier les efforts pour soulever le voile dont l'illustre et trop modeste auteur cherchait à s'envelopper. Tout un peuple d'admirateurs a nommé son altesse royale madame la princesse Élisabeth d'Angleterre. Le silence qu'elle a gardé sur les nombreux hommages offerts à ses talens semble être une autorisation suffisante pour permettre de croire qu'elle daigne les avouer.

et lui a conservé la tournure naïve et la moralité qui caractérisent ses ouvrages. On n'abrége pas plus *La Fontaine* que l'on ne sépare les statues des Grâces ; il faut le lire.

Les anciens représentaient Psyché avec des ailes de papillon. Il faut remarquer que, dans la langue grecque, le mot *Psyché* signifie également *âme* et *papillon*.

LES GRACES.

Parmi les divinités imaginées par les anciens, les plus agréables sans doute étaient les Grâces, puisque c'était d'elles que les autres empruntaient tous leurs charmes. Elles donnaient aux lieux, aux personnes, aux ouvrages, *à tout*, ce dernier agrément qui embellit la perfection même. Elles seules dispensaient le don général de plaire. Chaque science, chaque art avait sa divinité protectrice ; mais toutes les sciences et tous les arts reconnaissaient l'empire des Grâces. Leur pouvoir, supérieur à celui de la beauté, donnait plus de charmes à la riante jeunesse, et se faisait encore aimer et sentir sous les traits de la vieillesse.

Les anciens ne s'accordaient nullement sur

leur origine. Les uns les disaient filles de Jupiter et de Junon, d'autres les disaient filles de Jupiter et d'Eurynome; mais l'opinion la plus commune est qu'elles étaient filles de Vénus et de Bacchus.

Le nombre des Grâces est incertain. Les Athéniens et les Lacédémoniens n'en comptaient que deux. Hésiode et les autres poëtes en comptent trois, qu'ils nomment *Églé*, *Thalie* et *Euphrosine*. Homère donne le nom de *Pasithée* à l'une des Grâces : la Grèce et plusieurs autres pays reconnaissaient souvent quatre déesses de ce nom. Il est vrai qu'alors elles représentaient les Heures, et plus souvent encore les quatre Saisons. Pour les faire reconnaître, on les représentait couronnées d'épis, de fleurs, de raisin et d'olivier, ou de quelque autre feuillage vert. Il existe des statues antiques d'Apollon, tenant à sa main quatre petites Grâces. Quelques auteurs ajoutaient à leur nombre la *Persuasion*, pour apprendre que *plaire* est le plus sûr moyen de persuader.

Dans les premiers temps, des *pierres non taillées* servaient à représenter les Grâces; on voulait figurer par-là que les objets même les plus simples s'embellissaient par elles.

Par la suite, on les représenta sous la figure de jeunes vierges nues, ou légèrement enve-

loppées d'une gaze, pour annoncer que la beauté doit être naturelle; que rien ne peut y suppléer, et qu'elle doit sobrement employer les ornemens étrangers (*Fig.* 28.)

On voyait à Élis trois statues des Grâces; la première tenait une rose, la seconde un myrte, et la troisième un dé à jouer : le myrte et la rose parce qu'ils sont consacrés à Vénus; le dé à jouer, parce que la jeunesse aime les jeux.

On rencontrait souvent des statues de Satyres dont les figures étaient hideuses. Ces statues étaient creuses, et dans leur intérieur on trouvait les images des Grâces. Leçon aussi douce qu'elle est spirituelle, pour nous apprendre que les avantages de la beauté ne suffisent pas. Souvent les bonnes qualités de l'âme et les grâces de l'esprit ne se laissent point apercevoir au premier coup d'œil. Malheur à qui ne sait pas les chercher ni les reconnaître! La figure d'Ésope excitait souvent le rire, mais les sages de tous les siècles rendront hommage à la beauté de son génie.

Il est facile de croire que les Grâces eurent des autels sans nombre. On dit que ce fut Étéocle, roi d'Orchomène, qui régla leur culte, et fit élever leur premier temple. Par la suite des temps, cette croyance le fit regarder comme leur père. Cependant les Lacédémo-

niens lui disputaient l'honneur de leur avoir rendu le premier hommage, et l'attribuaient à Lacédémon, leur quatrième roi.

Les villes de Périnthe, de Bysance, de Delphes, et beaucoup d'autres de la Grèce et de la Thrace, leur avaient élevé des temples. Tous ceux que l'on consacrait à l'amour étaient embellis par leurs images. Elles occupaient une place dans les temples de Mercure, pour désigner que le dieu de l'éloquence ne peut se passer de leur secours. Il en était de même dans ceux des Muses; lorsqu'on les invoquait, on n'eût osé oublier les Grâces. Pindare et tous les poëtes célèbres imploraient leurs inspirations autant que celles des Muses; elles étaient inséparables. Dans toutes les saisons de l'année, on célébrait des fêtes en leur honneur, mais le printemps leur était principalement consacré comme à Vénus. On trouvait que les fleurs rappelaient leur image. Toute la Grece était remplie de monumens qui les représentaient. Smyrne possédait leur tableau peint par Apelles. Le sage Socrate lui-même avait fait leur statue en marbre, et Bupale en avait fait une en or.

On croit généralement qu'elles dispensaient la bonne grâce, l'égalité d'humeur, la gaieté, l'éloquence, la sagesse; mais la premiere et la plus belle de leurs prérogatives était de pré-

sider aux bienfaits et à la reconnaissance. Les Athéniens, ayant été secourus par les habitans de la Chersonèse dans un danger pressant, élevèrent un autel avec cette inscription : *A celle des Grâces qui préside à la reconnaissance.* Ils sentaient bien, ces spirituels Athéniens, que l'ingratitude seule peut regarder la reconnaissance comme un fardeau ; mais en même temps ils les peignaient vives et promptes, pour avertir qu'un bienfait ne doit jamais se faire attendre ; ils se plaisaient à répéter *qu'une grâce qui vient trop lentement cesse d'être une grâce.* Tous les attributs et les surnoms de ces déesses étaient allégoriques. Elles se nommaient *Charités, Joie*, pour désigner que celui qui donne et celui qui reçoit doivent l'un et l'autre éprouver du bonheur. Elles étaient toujours jeunes, pour avertir que la mémoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir. Elles étaient vierges, parce que l'intention de celui qui dispense un bienfait doit toujours être pure. Elles étaient douées de prudence, ce qui faisait dire à Socrate : *Les Grâces sont vierges et non pas courtisanes.* Dans leurs danses, elles se tenaient par la main, pour apprendre aux hommes qu'ils devaient s'unir par des bienfaits ; enfin dans ces danses elles formaient toujours un cercle, pour avertir que la véri-

table reconnaissance cherche toujours à faire retourner les bienfaits vers la source qui les a produits.

HISTOIRE ET FABLE DE VULCAIN.

Il paraît qu'il faut distinguer trois Vulcain. Le premier de tous est Tubalcaïn dont parle Moïse, et qu'il place dans la dixième génération du côté de Caïn. Tel fut sans doute le premier inventeur de l'art de forger les métaux. Le second Vulcain était un des premiers rois des Égyptiens, ou plutôt leur première divinité. Le silence qu'ils gardent sur son origine porte à croire que, pour la trouver, il faut remonter jusqu'à Tubalcaïn.

Le troisième Vulcain, dont les Grecs ont composé l'histoire de celle des deux premiers, et de ce qu'ils y ont ajouté, était un prince Titan, fils de Jupiter, qu'une disgrâce força de se retirer dans l'île de Lemnos, où il établit des forges. Nous allons parcourir sa fable, telle que les Grecs nous l'ont transmise.

Il était fils de Jupiter et de Junon. Il vint au monde avant terme et contrefait : Jupiter le récompensa de lui avoir fourni des foudres pendant la guerre des Géans, et d'avoir forgé

30. Mercure.

29. Vulcain.

31. Neptune.

des entraves pour punir Junon, en consentant à son mariage avec Vénus, la plus belle des déesses.

On lui donnait le surnom de *Mulciber*, comme ayant l'art d'adoucir le fer, ou *Tardipes*, parce qu'il était boiteux. Après sa retraite ou son exil dans l'île de Lemnos, on l'appela *Lemnius*. La fable lui attribue les ouvrages les plus fameux dont elle parle. Elle cite entre autres le palais du Soleil, les armes d'Achille, celles d'Énée, le collier d'Hermione, la couronne d'Ariadne, et le chien d'airain qu'il anima. Jupiter fit présent de ce chien à Europe. Procris le reçut d'elle, et le plus grand prix qu'il eut à ses yeux, fut de pouvoir le donner à Céphale. Jupiter finit par le métamorphoser en pierre.

On reconnaît, en lisant cette fable, que le chien de Vulcain fut imité par quelque statuaire qui, pour le faire, employa la pierre au lieu de l'airain.

Jupiter, trouvant Vulcain trop laid et trop contrefait pour lui permettre d'habiter le ciel, le précipita d'un coup de pied dans l'île de Lemnos, située près de celles nommées *Liparos*, qui s'appelèrent d'abord *Vulcanies*, et ensuite *Éolies*. Ces îles, remplies de volcans, vomissaient des torrens de lave enflammée; on les regardait comme les forges de

Vulcain, et l'on avait la même idée du mont Etna en Sicile.

L'histoire représente le Vulcain grec, l'un des princes Titans, comme très-habile dans l'art de forger le fer et les métaux. Le feu, qu'il avait si habilement employé, lui fut consacré, et portait souvent son nom. L'utilité de l'art de forger les métaux se fit si bien reconnaître, que les hommes crurent devoir des autels à son inventeur.

La fable dit que Vulcain se fit aider dans ses travaux par les Cyclopes; après avoir nommé Polyphème leur père, elle désigne ses fils Brontès, Stéropes et Pyracmon, comme les plus célèbres.

Polyphème était fils de Neptune et d'une fille du géant Titye, qui s'appelait Europe, comme la sœur de Cadmus enlevée par Jupiter. Galatée, nymphe marine, fille de Nérée et de Doris, eut le malheur de lui plaire, il espéra la toucher en lui élevant un temple; mais, ayant reconnu sa préférence pour *Acis*, il écrasa son rival en lui lançant un rocher. La triste Galatée, ne pouvant le rendre au jour, le métamorphosa en fleuve: il coule dans la Sicile, et a conservé le nom d'Acis.

Il paraît que les Cyclopes étaient les premiers habitans de la Sicile. L'ignorance de

leur origine les a fait regarder comme les fils du Ciel et de la Terre. Leur premier établissement se fit probablement au pied du mont Etna, et les flammes qu'il vomit le firent regarder comme la forge de Vulcain. On compara de même le bruit horrible de ce volcan à celui des coups redoublés des Cyclopes sur leurs enclumes. La fable les peignait avec un seul œil au milieu du front. On peut croire qu'ils portaient un masque pour se garantir du feu, et qu'une seule ouverture placée à la hauteur des yeux leur laissait voir leurs ouvrages.

Vulcain eut plusieurs enfans ; mais le plus célèbre fut Érichthonius, ou Érechthée, quatrième roi d'Athènes. On le disait sans mère, ou fils de la Terre. Ses jambes étaient torses et contrefaites ; pour les cacher, il inventa l'usage des chars et des attelages à quatre chevaux de front. Après sa mort, la fable le plaça dans le ciel, et dit qu'il était chargé de conduire la constellation nommée le Chariot. La difformité de ses jambes fit dire aussi qu'il avait des jambes de serpent.

Les fêtes célébrées en l'honneur de Vulcain se nommaient *lampadophories*, ou *porte-flambeaux*. Les jouteurs couraient jusqu'au bout de la carrière avec une torche allumée dans leur main. Lorsqu'elle s'éteignait, on

était chassé de l'arène, et le prix appartenait à celui qui le premier touchait le but et conservait sa torche allumée.

Dans les anciens monumens, Vulcain paraît toujours avec la barbe et la chevelure négligées ; son habit descend jusqu'au-dessus des genoux ; il porte un bonnet rond et pointu ; sa main droite tient un marteau, et sa gauche des tenailles. (*Fig.* 29.)

Les Romains, dans leurs traités les plus solennels, prenaient le feu vengeur pour témoin ; et les assemblées où l'on traitait les affaires les plus graves de l'état se tenaient dans le temple de Vulcain.

Parmi les peuples anciens, les Égyptiens sont ceux qui ont le plus honoré ce dieu. Il avait à Memphis un temple magnifique, devant lequel on avait placé une statue colossale de soixante-quinze pieds de hauteur. Celle du temple, petite et mesquine, excita les rires de Cambyse, lorsqu'il conquit Memphis ; il la fit jeter au feu par mépris.

Le lion était consacré à Vulcain, parce que ses rugissemens imitent le bruit d'un volcan ; et des chiens veillaient à la garde du temple de cette divinité.

HISTOIRE ET FABLE DE MERCURE.

Les anciens reconnaissaient un si grand nombre de Mercure, et leur attribuaient des fonctions si différentes les unes des autres, que, pour éviter la confusion, il faut recourir à l'histoire. Elle nous apprend qu'il faut réduire leur nombre à deux, dont le plus ancien était le *Thaut* ou *Thot* des Égyptiens, contemporain d'Osiris. Le second était, selon Hésiode, fils de Jupiter et de Maïa, fille d'Atlas.

L'antiquité n'a point de personnage plus célèbre que le Mercure égyptien. Il était l'âme du conseil d'Osiris. Ce prince, en partant pour la conquête des Indes, voulut qu'il restât auprès d'Isis, qu'il avait nommée régente de ses états; il le regardait comme l'homme le plus capable de la servir dans l'administration de son royaume.

Mercure fit fleurir les arts et le commerce dans toute l'Égypte. Occupé des sciences les plus sublimes, il employa ses vastes connaissances dans la géométrie, à montrer aux Égyptiens la manière de mesurer leurs propriétés, dont les limites étaient souvent emportées par les débordemens du Nil. Il inventa les caractères hiéroglyphiques, qui,

par la suite, servirent à conserver la mémoire du culte religieux et des mystères.

Diodore de Sicile, d'accord avec Hésiode sur la confiance dont le grand Osiris honorait Mercure, rapporte qu'au lieu des dialectes incertains et grossiers dont on se servait alors, il réforma la langue égyptienne, et lui donna des règles exactes. Il trouva des noms pour des choses d'usage qui n'en avaient pas; il inventa les premiers caractères, et régla jusqu'à l'harmonie des phrases et des mots. Après avoir fixé les pratiques des sacrifices et le culte des dieux, il forma quelques hommes dans la connaissance des principes astronomiques.

SUITE DE L'HISTOIRE DE MERCURE.

Mercure imagina la lyre, à laquelle il donna trois cordes ou trois sons, *le grave*, *l'aigu* et *le moyen*. Il fut l'inventeur de l'élocution et de l'interprétation, ce qui, par la suite, le fit surnommer *Hermès*. L'Égypte lui attribuait la découverte de l'olivier. Il établit aussi l'usage de la lutte et de la danse, pour faire acquérir à la fois de la force et de la grâce. On porte à quarante-deux le nombre des livres qu'il a laissés, et rien ne peut se

comparer au respect que les Égyptiens avaient pour eux.

Quelques auteurs attribuent une partie de ces livres à un second Mercure égyptien, que l'on surnomma *Trismégiste* ou *trois fois grand;* mais leurs preuves sont incertaines. Ces livres célèbres n'existent plus depuis long-temps; on sait seulement que les trente-six premiers contenaient toute la philosophie égyptienne, et les six derniers traitaient de médecine, de médicamens et d'anatomie. Tel est le portrait qui nous est resté du plus ancien des Mercure.

Le second Mercure, fils de Jupiter et de Maïa, devint extrêmement célèbre parmi les princes Titans. Après la mort de son père, il eut pour son partage l'Italie, les Gaules et l'Espagne; mais il n'en fut le maître absolu qu'après la mort de son oncle Pluton.

Ce prince, très-habile, très-fin, artificieux même, voyagea dans l'Égypte pour s'instruire dans les sciences et les coutumes de ce pays. Il y apprit surtout la magie, qui alors y était fort en vogue. Ses parens, les Titans, le consultaient comme un augure; ce qui donna lieu aux poëtes de le peindre comme l'interprète des dieux. Dans ses voyages en Égypte, il était parvenu à se faire initier dans tous les mystères.

L'emploi que Mercure fit souvent de son adresse et de son éloquence, le fit regarder comme le messager des dieux. Ses succès dans plusieurs traités de paix lui firent aussi donner le nom de dieu de la paix.

Il contribua beaucoup à polir les mœurs et à cultiver l'esprit des peuples qu'il gouvernait. Il les unit ensemble par le commerce et par de bonnes lois. Les grands défauts qu'il joignait à de grandes qualités lui suscitèrent une guerre dans laquelle il fut vaincu par les autres enfans de Jupiter. Il se retira dans l'Égypte, où il mourut. Ce Mercure des Grecs était généralement regardé comme l'inventeur des beaux-arts : les Gaulois l'honoraient sous le nom de *Theutatès*, et lui offraient des victimes humaines. Tel était le second Mercure dont l'histoire a conservé le souvenir.

FABLE DES GRECS SUR MERCURE.

Mercure, fils de Jupiter et de Maïa, fille d'Atlas, était le plus occupé des dieux de l'Olympe. Confident et messager des autres divinités, il avait soin de toutes leurs entreprises. Il gouvernait la guerre et la paix, présidait

aux assemblées, écoutait, inspirait les harangues, y répondait; enfin, il était le surintendant général des dieux.

Pour exprimer sa promptitude à remplir tant de fonctions, on le représentait avec des ailes à la tête et aux pieds. (*Fig.* 30.) Ces dernières se nommaient *talaria* ou *talonnières*. Pour marquer son talent à négocier la paix, on plaçait dans sa main le *caducée*, baguette autour de laquelle on voyait deux serpens entrelacés; il était le symbole de la paix. On dit qu'un jour il rencontra deux couleuvres qui se battaient; il les sépara avec sa baguette, ou plutôt il les réunit, et depuis ce temps il portait cette image de la réunion lorsqu'il allait négocier la paix. Ce fut pour honorer Mercure que les négociateurs de la paix portèrent depuis le caducée, et se nommèrent *Caduceatores*.

Lorsque l'on représentait Mercure avec une simple baguette, on voulait le désigner conduisant dans les enfers les âmes des morts On croyait que lui seul avait le pouvoir de séparer, avec cette baguette, les âmes d'avec les corps. Il présidait aussi à la métempsycose, et faisait passer dans d'autres corps les âmes qui avaient accompli le temps qu'elles devaient demeurer dans le royaume de Pluton.

Dans ses portraits, on voyait des chaînes d'or sortir de sa bouche, et s'attacher aux oreilles de ceux qui l'écoutaient : image parfaite du pouvoir avec lequel son éloquence entraînait les esprits.

Ses statues, placées dans les carrefours, indiquaient le chemin aux passans. Quelquefois les Romains adossaient ces statues à celles d'autres dieux. Celles adossées à Minerve, se nommaient *Hermathènes ;* celles adossées à l'Amour, se nommaient *Hermérotes,* etc.

On l'appelait Mercure, de *mercatura*, *négoce*, parce qu'il y présidait; mais, comme on le soupçonnait de protéger aussi la fourberie, on le regardait comme le dieu des voleurs. Son aventure avec Battus prouve qu'il volait quelquefois lui-même. Un jour il vit Apollon gardant les troupeaux d'Admète : il lui vola quelques bœufs, et fut aperçu par Battus. Mercure, pour le séduire et lui faire garder le secret, lui donna une belle vache; mais, n'osant encore se fier à sa discrétion, il se retira, et bientôt après il reparut sous une autre forme. Il questionna Battus sur le larcin, et lui promit un bœuf et une vache s'il lui découvrait le voleur. Celui-ci, tenté par l'appât du gain, décéla le secret; aussitôt Mercure se fit reconnaître, et le changea en pierre de touche. L'origine de cette fable

vient de ce que Battus fut le premier à reconnaître la propriété de cette pierre, qui sert à découvrir la nature des métaux.

On donnait à Mercure le nom de dieu à trois têtes, à cause de sa puissance dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, ou, selon quelques poëtes, parce qu'il eut trois filles d'Hécate. On l'appelait *Cyllenius*, du nom de la montagne de Cyllène, sur laquelle il était né; *Nomius*, à cause des lois dont il était l'auteur; *Camillus*, qui sert les dieux, nom qui depuis fut donné à ceux qui servaient dans les sacrifices des dieux; *Vialis*, parce qu'il présidait aux grands chemins. Ses statues, dans ce cas, n'avaient ni pieds ni mains : c'est ce que nous appelons des *bustes*.

Mercure fut l'inventeur des poids et mesures, qui, servant à vendre en détail, multiplient les profits du commerce. Il inventa la lyre, à laquelle les Latins donnèrent le nom de *testudo*, *tortue*, parce que la lyre fut faite avec l'écaille de cet animal. Quelques poëtes disent qu'il en fit présent à Apollon, et l'échangea contre le caducée.

Dans les sacrifices offerts à Mercure, on brûlait en son honneur les langues des victimes, parce qu'il était le dieu de l'éloquence.

On plaçait sa statue devant la porte des

maisons dans l'espoir qu'il en écarterait les voleurs, dont il était le dieu.

DIVINITÉS DE LA MER ET DES EAUX.

Les besoins de la vie, toujours renaissans, ces besoins dont la privation cause la mort, portèrent les hommes à croire qu'il existait des dieux chargés d'y présider. De là chaque élément eut sa divinité. L'impossibilité de concevoir ces êtres invisibles leur fit joindre des êtres animés qui leur servaient de symbole. C'est ainsi que les Égyptiens donnèrent les noms d'*Osiris* et d'*Isis* au soleil et à la lune. Neptune, célèbre parce qu'il commandait les flottes de Jupiter, devint le dieu des mers. Chaque fleuve, chaque fontaine, chaque amas d'eau eut sa divinité particulière.

Ce culte variait comme les coutumes et les opinions des différens peuples, mais le culte de l'eau était général. Les Égyptiens avaient la mer en horreur, parce qu'elle leur représentait le redoutable Typhon. Ils réservaient toute leur vénération pour l'eau du Nil. Ils nommaient ce fleuve *Océan*, *Ypeus* ou *Nilus*, souvent même *Siris*, par abréviation

d'Osiris. Chez eux ce fleuve, ou plutôt le dieu de l'eau, était représenté par un vase percé de toutes parts, qu'ils nommaient *hydria*. Les Perses ayant prétendu soutenir la prééminence du *feu*, leur grande divinité, les prêtres égyptiens acceptèrent le défi ; l'*hydria* fut placée sur un brasier ardent, mais les trous du vase, adroitement fermés avec de la cire, laissèrent échapper l'eau qu'il contenait, et le Nil fut vainqueur. Depuis ce temps, rien n'égalait le respect des Égyptiens pour l'*hydria*, qu'ils nommaient aussi dieu *Canope*. Selon eux, le Nil, ou l'eau en général, était le principe fécond de toutes choses, et donnait seul le mouvement et la vie à tout ce qui respire.

Les Indiens rendaient au Gange les honneurs divins. Cette superstition dure encore, et les princes qui règnent sur les bords de ce fleuve font payer à leurs sujets le droit de s'y baigner et d'y puiser de l'eau.

Presque tous les peuples de la terre faisaient des libations à l'Océan, aux mers, aux fontaines et aux fleuves. La Grèce n'avait ni rivières ni fontaines où l'on ne plaçât des statues et des inscriptions religieuses. On attribuait à l'eau les effets les plus surprenans, et les poëtes étendirent infiniment ce genre de culte et d'idolâtrie en y joignant leurs fonc-

tions. De là sont venues ces divinités dont le nombre surpasse celles du ciel et des autres parties de l'univers.

Océan avait eu de Téthys soixante-douze nymphes, nommées *Océanides ;* Nérée, cinquante *Néréides*, dont Hésiode rapporte les noms. Le même poëte fait monter le nombre des nymphes des eaux jusqu'à trois mille ; et, si l'on ajoute les Naïades, les Napées, les Lymniades, etc., etc., on trouvera que les divinités des eaux étaient innombrables. Nous nous bornerons à donner les fables les plus essentielles parmi celles qui tiennent à cette partie de la mythologie.

HISTOIRE D'OCÉAN ET DE TÉTHYS.

Océan était fils du Ciel et de la Terre. Il était à juste titre regardé comme le premier dieu des eaux, puisqu'il en contient le plus grand amas, et qu'il les communique aux autres mers et à la terre par cette admirable circulation des fleuves, des rivières, des fontaines et des nuages, qui portent partout la fécondité.

Il paraît certain que ce nom a été porté par un prince de la famille des Titans. Homère dit que Junon fut élevée chez Océan et Té-

thys. Eschyle dit que l'Océan était ami intime de Prométhée, frère d'Atlas; cependant il paraît que les anciens ont plus généralement regardé l'Océan comme une divinité physique.

Ce dieu des eaux eut pour femme Téthys, dont naquirent *Nérée* et *Doris*, qui eurent un grand nombre d'enfans connus sous le nom de *nymphes*. Celles qui présidaient aux forêts, aux arbres et aux prairies se nommaient *Dryades*, *Hamadryades*, ou *Napées*. Celles qui veillaient aux fleuves, aux rivières, aux fontaines, se nommaient *Naïades*. Celles qui habitaient les montagnes se nommaient *Oréades*, et celles qui commandaient sur la mer s'appelaient *Néréides*, du nom de leur père. La plus illustre de ces dernières, que l'on nommait aussi *Thétis*, doit être distinguée de la femme d'Océan. Jupiter l'aima; mais ayant lu dans le livre des destins qu'elle aurait un fils plus grand que son père, il la donna pour épouse à Pélée, qui fut père d'Achille.

Deux monumens antiques seulement nous ont transmis la manière dont on représentait Océan. Le premier est une statue déterrée à Rome vers le milieu du seizième siècle : il fait voir ce dieu assis sur les ondes de la mer, sous la figure d'un vieillard tenant une pique; et

près de lui on remarque un monstre marin d'une forme inconnue.

Le second est une pierre de Béger, représentant pareillement un vieillard assis sur la mer, et dans le lointain on aperçoit quelques vaisseaux.

L'histoire d'Océan n'est point étendue, parce que les anciens ne le regardaient point comme un personnage réel. On représentait Nérée environné de ses filles, de dauphins et de chevaux marins.

HISTOIRE DE NEPTUNE ET D'AMPHITRITE.

Neptune, fils de Saturne, était frère de Jupiter. L'empire des eaux lui échut en partage. Son sceptre était un trident, son char une vaste coquille, ses coursiers des veaux marins, ou des chevaux dont la moitié du corps avait la forme de poissons. Les Tritons en grand nombre lui servaient de cortége, et sonnaient de la trompe avec des conques marines.

L'histoire nous apprend que Neptune, l'un des plus célèbres princes Titans, eut en partage la mer, les îles, et tous les lieux qui s'en rapprochent.

Diodore dit que Neptune fut le premier qui commanda une armée navale. Saturne, son père, l'employa pour s'opposer par mer aux entreprises des Titans. Jupiter, son frère, s'étant emparé de l'empire de Saturne, lui continua le commandement des flottes, et le trouva toujours fidèle à seconder ses desseins. Les princes Titans ayant fui devant Jupiter jusque dans les pays occidentaux, Neptune les empêcha d'en sortir, et la fable peignit sa victoire en disant qu'il les avait enfermés dans les enfers.

Les poëtes multiplièrent le nombre des Neptune ; en donnant ce nom à tous les princes inconnus qui arrivaient par mer, et s'acquéraient quelque célébrité ; c'est à cet abus qu'il faut rapporter la multitude de fables, de métamorphoses et d'aventures attribuées à Neptune.

Amphitrite, femme de Neptune, est un personnage entièrement poétique, n'ayant aucun rapport avec l'histoire, et portant ce nom parce que la mer environne les terres. Quelques anciens cependant la croient fille d'un prince Titan, et disent que Neptune eut besoin d'employer un négociateur très-adroit pour réussir à ce mariage. Cette aventure a donné lieu à la fable du dauphin, envoyé par Neptune pour déterminer Amphitrite à

devenir son épouse. Ce dieu, par reconnaissance, plaça le dauphin parmi les astres, auprès du Capricorne, et doua les poissons de cette espèce d'une vitesse à la nage supérieure à celle de tous les autres. Les poëtes leur supposent un penchant qui les porte à aimer les hommes, et à les secourir dans les naufrages.

Si nous en croyons Hérodote, Neptune était Libyen, et très-anciennement honoré dans ce pays; mais il paraît que ce dieu des Libyens ne présidait point à la mer. Il avait instruit ses peuples à dompter les chevaux; ce qui le fit surnommer *Hippius*.

La confusion de ces deux personnages produisit la fable de Neptune frappant avec son trident la terre, dont il fit sortir un superbe cheval.

L'origine de la fable de Neptune aidant Apollon à bâtir les murailles de Troie, est fondée sur ce que les murs de cette ville et ses digues contre la mer étaient si solides, qu'on attribuait cet ouvrage aux dieux. L'avare Laomédon, loin de les honorer, s'empara de l'argent amassé dans le temple de Neptune, et négligea le culte d'Apollon. Une violente irruption de la mer détruisit les digues, et laissa les terres couvertes de cadavres et de limon après s'être retirée; la chaleur du soleil

causa la peste ; et le peuple, toujours superstitieux, répéta que ces deux fléaux étaient les suites de la vengeance de Neptune et d'Apollon.

Les Grecs donnaient à Neptune le surnom de *Posédon*, ou *Brise-vaisseaux*. Son trident avait trois pointes, pour distinguer les eaux de la mer, celles des fleuves et celles des fontaines.

Les nombreux vaisseaux de Neptune étaient distingués par différens animaux, ou différentes figures placées sur les proues ; c'est à cela seul qu'il faut rapporter ses métamorphoses.

On représente ordinairement le dieu de la mer voguant sur les eaux, dans une conque à laquelle sont attelés deux chevaux marins. D'une main il tient son trident, et de l'autre il s'appuie sur un dauphin. (*Fig.* 31.)

Nous ne ferons point mention de tous les surnoms donnés à Neptune, et de tous ses temples : leur nombre égalait celui des nautoniers qui échappaient aux naufrages.

Ses victimes ordinaires étaient le cheval et le taureau. Le mois de février lui était consacré, parce que dans ce mois on faisait les purifications, et c'était avec de l'eau qu'elles se faisaient.

Pendant les fêtes de Neptune, les chevaux

et les mulets, couronnés de fleurs, demeuraient sans travail. Personne n'osait troubler leur repos. Les hommes voulaient, par ce moyen, lui témoigner leur reconnaissance de ce qu'il leur avait appris à dompter ces animaux, et à les rendre utiles.

DES TRITONS ET DES SIRÈNES.

Le premier des Tritons était fils de Neptune et d'Amphitrite, ou, selon quelques poëtes, de *Céléno*. La partie supérieure de son corps ressemblait à celle d'un homme, et la partie inférieure à celle d'un dauphin.

Triton était trompette de Neptune : il en sonna dans la guerre des dieux contre les Géans. Ce bruit extraordinaire, dit la fable, les épouvanta tellement, qu'ils prirent la fuite et cédèrent la victoire aux dieux. Cette fable ne serait-elle pas une tradition altérée de la chute des murs de Jéricho? Au reste, les fables des Tritons ont été imaginées d'après la croyance presque générale des anciens et des modernes, qu'il existe des hommes marins. La pente naturelle des Grecs vers le merveilleux, jointe à la diversité prodigieuse des

animaux marins, a suffi pour accréditer ces fables et les rendre innombrables.

On doit avoir la même opinion des Sirènes. Les poëtes les représentent comme de jeunes et belles filles, habitant les rochers des côtes de la Sicile. Le charme de leur chant attirait les nautoniers, et leurs vaisseaux venaient se briser contre les écueils. *Leucosie*, *Ligie* et *Parthénope*, étaient les trois plus célèbres. La dernière mourut dans une ville à laquelle on donna son nom. Le tyran Phalaris l'ayant rebâtie par la suite des temps, lui donna le nom de *Neapolis*, *Naples*, ou *Ville neuve*.

Les Sirènes étaient filles du fleuve Achéloüs et de la nymphe Calliope. Ovide, dans ses Métamorphoses, dit qu'elles étaient les compagnes de Proserpine, lorsque Pluton enleva cette fille de Cérès. Elles prièrent les dieux de leur accorder des ailes pour la chercher autour de la grande mer; elles les obtinrent. La jalouse Junon leur inspira le perfide dessein de défier au chant les neuf Muses. Elles furent vaincues; les élèves d'Apollon les punirent en leur arrachant leurs ailes, dont elles se firent des couronnes. Plusieurs monumens anciens représentent les Muses avec cet ornement à leur tête.

Les Sirènes avaient la voix très-belle, et

pinçaient parfaitement du luth. Orphée, pendant le voyage des Argonautes, empêcha ses compagnons d'être séduits par elles, en chantant lui-même les batailles et les victoires des dieux. La perfection de ses chants, qu'il accompagnait avec son luth, fit connaître aux Sirènes toute sa supériorité. De dépit elles jeterent leurs instrumens dans la mer, et perdirent la voix.

Ulysse leur fit éprouver un nouvel affront. Prévenu contre leur séduction par la magicienne *Circé*, il se fit attacher au grand mât de son vaisseau, après avoir eu soin de faire boucher les oreilles de ses compagnons avec de la cire.

L'histoire explique ces deux fables en disant que des courtisanes et des comédiennes habitaient les côtes de la Sicile, et cherchaient à fixer les voyageurs auprès d'elles en leur présentant sans cesse l'image des plaisirs.

On les représentait sous la figure de très-belles filles jusqu'à la ceinture, et le reste de leur corps ressemblait à celui des Tritons. Le mot Sirène vient de *Séira*, chaîne, et désigne la difficulté de résister à leurs charmes et d'éviter leurs liens.

Le saint homme Job dit dans un de ses livres : *Je pleure mes malheurs sur le ton des Sirènes*. Il paraît qu'il voulait désigner cer-

tains oiseaux des Indes dont parle Pline le naturaliste; la douceur de leur chant endormait les voyageurs ; ils n'habitaient que les lieux les plus sauvages.

PROTÉE.

Protée, fils de Neptune, ou d'Océan et de Téthys, était chargé du soin de conduire les troupeaux de Neptune, composés de phoques, de veaux marins, etc. Les Latins le nommaient aussi *Vertumnus*. Il avait le don de prendre à son gré toutes les formes. Épris de Pomone, déesse des jardins, il choisit pour la persuader la forme d'une vieille à laquelle cette déesse accordait toute sa confiance. Ce stratagème lui réussit; il devint l'époux de Pomone.

La fable d'Aristée, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, prouve tout le pouvoir de Protée pour se métamorphoser. Eurydice allait épouser Orphée; déjà l'autel nuptial était préparé dans une prairie émaillée de fleurs ; le fougueux Aristée se présente, et veut s'opposer à cette union ; il s'élance pour saisir Eurydice; elle fuit dant la prairie, et croit n'avoir à redouter que ce jeune insensé,

lorsqu'un serpent venimeux, caché sous les fleurs, se trouve froissé par le pied d'Eurydice, et se venge en lui faisant une blessure mortelle. Les nymphes, désolées de ce malheur, punirent Aristée en tuant ses abeilles. Pour réparer cette perte, sa mère Cyrène l'envoie consulter Protée, lui recommande de le surprendre pendant son sommeil, de le garrotter fortement, et l'assure qu'après avoir vainement essayé ses métamorphoses, il reprendra sa première forme, et lui dira le secret dont il a besoin. Protée, surpris par Aristée, se réveille chargé de liens; vainement il change de forme; il est forcé de céder pour recouvrer sa liberté. Il apprend à ce jeune homme qu'il doit immoler quatre génisses aux mânes d'Eurydice. Il en sortit effectivement de nombreux essaims d'abeilles Virgile nous assure qu'en exposant au soleil la peau d'un taureau ou d'une génisse, elle attire des insectes qui bientôt se changent en abeilles.

On trouve dans l'histoire un Protée, roi d'Égypte, vivant vers le temps de la guerre de Troie. On croyait que ce prince, impénétrable, très-sage et très-prévoyant, avait le pouvoir de lire dans l'avenir. La difficulté de connaître ce qu'il voulait cacher, et le désir de l'embarrasser dans ses réponses, ont pu

faire dire aux poëtes que, pour découvrir ses secrets, il fallait le lier.

Quelques auteurs disent que Protée fut un des magiciens que Pharaon appela lorsque Moïse fit ses miracles à la sortie d'Égypte. D'autres enfin regardent la fable de Protée comme une allégorie servant à faire connaître que la vérité demeure cachée pour ceux qui ne s'attachent pas fortement et constamment à l'étudier.

GLAUCUS, PORTUNUS, PHORCYS, SARON, ÉGÉON.

Glaucus était pêcheur. Un jour il s'aperçut que les poissons acquéraient une force extraordinaire en touchant une herbe sur laquelle il les avait posés. Il voulut l'éprouver, et, dès qu'il l'eut touchée, il s'élança dans la mer, où les dieux marins le reçurent dans leur compagnie.

Glaucus était un habile pêcheur, qui avait le talent de plonger et de rester long-temps sous l'eau. Pour se rendre plus recommandable, il se vantait d'être reçu par les dieux de la mer; il finit par se noyer, et donna lieu à la fable que nous venons de citer.

Les anciens reconnaissaient trois Glaucus :

l'un, fils de *Minos;* le second, fils d'*Hyppolocus;* et le troisième, surnommé le *Pontique.*

Portunus, ainsi nommé par les Latins, était fils d'Athamas et d'Ino, fille de Cadmus. Junon, ennemie de Cadmus, parce qu'il était frère d'Europe, inspira tant de fureur au roi de Thèbes Athamas, époux d'Ino, qu'il la menaça de la déchirer avec son fils Mélicerte. L'une et l'autre s'enfuirent précipitamment, et tombèrent dans la mer, où ils périrent. La fable en fit des dieux marins. Le nom d'Ino fut changé en celui de Leucothoé, et Mélicerte fut appelé Palémon.

On le peignait avec une clef à la main droite, pour désigner que les ports étaient sous sa protection et sous sa garde.

Les dames romaines honoraient beaucoup Leucothoé ; mais elles n'osaient offrir des vœux à cette déesse qu'en faveur de leurs neveux, parce qu'elles redoutaient pour leurs propres enfans les malheurs qui avaient accablé Leucothoé et son fils : les femmes esclaves n'avaient pas le droit d'entrer dans son temple.

Phorcys ou Phorcus, dieu marin, était fils de Pontus et de la Terre; d'autres disent de Neptune. Il était père des Gorgones, dont nous parlerons dans l'histoire de Persée. Thoose, sa fille, fut mère de Polyphème,

le plus célèbre des Cyclopes. On le regardait aussi comme le père du serpent qui gardait les pommes d'or du jardin des Hespérides, et comme celui de Scylla. Cette nymphe, aimée par Neptune, excita la jalousie d'Amphitrite : la déesse empoisonna la fontaine où elle se baignait. Scylla ressentant l'effet du poison, devint furieuse, et se précipita dans la mer, où elle fut changée en monstre marin très-redoutable pour les vaisseaux.

Telle est la fable que l'on imagina sur le gouffre situé entre Reggio et Messine ; le bruit des courans d'eau ressemble à des aboiemens de chiens. La crainte qu'inspirait ce gouffre et celui de Charibde, situé à son opposite fit honorer l'un et l'autre comme des dieux marins. Le gouffre de Charibde prit son nom d'une femme très-cruelle, qui pillait les voyageurs ; Hercule en purgea la terre.

Saron était régardé comme le dieu particulier des mortels. Il était roi de Corinthe. Ce prince, très-passionné pour la chasse, s'élança dans la mer en poursuivant un cerf. Épuisé de chaleur et de fatigue, il y périt. Son corps fut rejeté par la mer auprès du bois sacré de Diane, dans le marais Phœbéen On enterra son corps dans le parvis du tem-

ple ; et, depuis ce temps, ce marais se nomme *Saronique*, au lieu de Phœbéen.

Égéon est peint par Homère comme un redoutable géant. Ovide le dit fils du ciel et de la Terre. Il habitait la mer; il en sortit pour secourir les Titans contre Jupiter. Neptune le vainquit, et le força de rentrer sous les eaux.

Nous ne devons pas omettre les fables des *Alcyons*, oiseaux marins qui ont la propriété de faire leurs nids sur les flots, même pendant l'hiver. Pendant les quatorze jours, du 13 décembre au 28 du même mois, la mer reste calme et semble respecter ces oiseaux. Les mariniers donnent à ce temps le nom de *jours alcyons*. Cette singularité produisit une fable.

Alcyone, femme de Céix, roi de Trachine, vit en songe son époux qui revenait de consulter l'oracle de Delphes. Au lever de l'aurore, elle courut sur le rivage; elle aperçut un corps flottant, et reconnut Céix; n'écoutant plus que son désespoir, elle se précipita dans la mer. Les dieux, touchés de compassion, les changèrent l'un et l'autre en alcyons.

NYMPHES, DRYADES, HAMADRYADES, NAPÉES, ORÉADES ET NÉRÉIDES.

Ces divinités tiraient leur origine de l'eau, et doivent être rangées parmi les divinités de la mer. Celles qui habitaient la terre portaient généralement le nom de *nymphes*. Celles qui gardaient les fleuves et les fontaines se nommaient *Naïades*. Celles qui habitaient les marais, les étangs, se nommaient *Limniades ;* celles des bocages, *Napées ;* celles des bois, *Dryades ;* et celles qui étaient particulièrement attachées à quelques arbres, avec lesquels elles naissaient et mouraient, se nommaient *Hamadryades*. Les nymphes des montagnes s'appelaient *Oréades*, et celles de la mer portaient toutes le nom de *Néréïdes*. On leur offrait en sacrifice du lait, de l'huile, du miel et quelquefois des chèvres. On croit que le mot *nymphe* vient de *lympha, eau*, ou du mot phénicien *néphas, âme*.

Avant le système du Tartare et des Champs-Élysées, on croyait que les âmes erraient autour des tombeaux, ou dans les jardins et les bois qu'elles avaient aimés pendant qu'elles étaient réunies à des corps. On avait pour ces lieux un respect religieux ; et c'est de là

qu'était venue la coutume de sacrifier aux mânes sous des arbres verts. On chargea les Nymphes du soin d'y présider, et l'on juge d'après cela que leur nombre dut s'accroître à l'infini. Nous croyons très-inutile de les nommer toutes.

D'ÉOLE ET DES VENTS.

Éole, dieu des vents et des tempêtes, doit être placé parmi les dieux de la mer. Il passait pour fils de Jupiter, et devait ce titre à son seul mérite.

Ce prince, fils d'Hippotas, vivait au temps de la guerre de Troie, et régnait sur les îles *Éolies*, qui, avant lui, se nommaient *Vulcanies*. Elles sont au nombre de sept. Les connaissances des anciens sur la navigation étaient si bornées, et les dangers de la mer étaient si grands, que l'on regardait comme au-dessus du pouvoir des hommes de les prévoir et de s'en garantir.

Éole, plus prévoyant, plus observateur et plus instruit que ses contemporains, parut supérieur à la nature humaine, parce que souvent il annonçait les tempêtes. Il observait attentivement de quel côté les vents poussaient la fumée qui s'élevait au-dessus des

34. Flore.

33. Terme.

32. Demogorgon.

volcans, et par ce moyen il était parvenu à distinguer ceux qui avaient plus de violence et de durée. Ce fut de cette manière qu'il prévint Ulysse du changement qui allait survenir dans le temps; il voulut l'engager à différer son départ. La manière assurée dont il donnait ce conseil fit croire aux compagnons de ce prince qu'Éole commandait aux tempêtes, et qu'à la prière d'Ulysse il pourrait les retenir. Ils décidèrent leur départ; bientôt ils se repentirent de leur folle précipitation : la tempête survint, et presque tous périrent. Les poëtes ne manquèrent pas de célébrer à leur manière cette prédiction d'Éole. Ils feignirent qu'à la prière d'Ulysse, ce dieu avait renfermé les Vents dans des peaux, et lui en avait confié la garde; mais que ses imprudens compagnons les ayant ouvertes, les Vents déchaînés avaient bouleversé la mer et fait périr le vaisseau qui les portait. La crainte inspirée par ces terribles divinités ne laissait entreprendre aucun voyage sans leur offrir des sacrifices. Les descendans d'Éole, après avoir donné plusieurs rois à la Grèce, envoyèrent des colonies dans l'Asie Mineure, dont ils peuplèrent les côtes; ensuite ils passèrent en Italie.

La fable dit que les Vents étaient fils d'Aurore et d'Astrée, l'un des Géans qui firent la

guerre aux dieux. Ses enfans furent aussi turbulens que lui. Les quatre principaux donnèrent leurs noms aux vents. Le premier est *Borée*, ou *vent du septentrion*; *Auster*, ou *vent du midi*, est le second; *Eurus*, *vent de l'orient*, est le troisième; et *Zéphyre*, *vent de l'occident*, est le quatrième.

Borée, désirant épouser Orythie, fille d'Érechthée, roi d'Athènes, fut refusé par ce prince, il se servit de son souffle pour l'enlever, et la transporter dans la Thrace; il en eut deux fils, *Calaïs* et *Zéthès*, dont nous parlerons au voyage des Argonautes.

La fable rapporte que Borée, métamorphosé en cheval, donna naissance à douze poulains d'une telle vitesse, qu'ils couraient sur l'eau sans enfoncer, et sur les épis sans les faire plier. Cette allégorie sert à peindre la vitesse des vents.

DIVINITÉS DE LA TERRE.

Les souvenirs altérés et trop faibles de la tradition sainte ne suffisaient plus pour ramener à la connaissance du vrai Dieu. La force, le nombre et l'adresse assuraient à l'homme l'empire de la terre; il en jouissait

sans reconnaissance, et ne songeait qu'à satisfaire ses besoins et ses passions.

Cependant, quelque grand que fût son orgueil, il reconnut qu'il ne pouvait commander aux élémens, et qu'ayant à lutter sans cesse contre les dangers qui menaçaient sa vie, il avait besoin de secours et de protection.

La douleur, la crainte et la nécessité, le forcèrent à croire qu'il existait une puissance supérieure à la sienne ; il se soumit à l'implorer, mais il se crut le droit d'attacher un prix à ses hommages : il lui demanda de veiller à ses besoins. L'idée d'un seul Dieu, suprême, universel, et dispensateur de tous les biens, l'aurait trop effrayé ; il partagea ses fonctions, son pouvoir, multiplia les dieux, et prêtant à ces divinités de son imagination les passions qui l'agitaient lui-même, il espéra qu'en offrant des sacrifices plus nombreux il obtiendrait davantage.

Ce fut ainsi que l'homme étendit sans cesse le nombre des dieux du ciel, de la terre, de la mer et des enfers. La terre elle-même devint une divinité. Les bois, les campagnes, les moissons, les jardins, les prairies, eurent des dieux protecteurs ; les maisons eurent leurs dieux lares, leurs dieux pénates, et chacun d'eux eut ses honneurs, ses fonctions et son culte.

On les considéra d'abord comme des êtres invisibles et supérieurs à la nature humaine ; mais quelques hommes s'étant distingués par la culture des champs, des jardins, ou par quelques inventions utiles, on donna leurs noms à ces divinités inconnues, et bientôt on les confondit ensemble.

Dans ce nombre immense, on en comptait douze du premier ordre, que l'on appelait *Consentes*. Ils différaient des *douze grands dieux* dont nous avons parlé précédemment.

Jupiter et la Terre étaient les deux premiers.

Le Soleil et la Lune, qui influent si considérablement sur les récoltes et la végétation, étaient les seconds.

Cérès, déesse des blés, et Bacchus, dieu du vin, étaient les troisièmes.

Robigus et Flore étaient les quatrièmes. Le premier empêchait les fruits de se gâter, et veillait à les faire mûrir; Flore veillait à la naissance des fleurs.

Minerve et Vénus étaient les cinquièmes. La première avait fait naître l'olivier, et la seconde présidait aux jardins.

Enfin l'Eau et Bonus Eventus étaient les sixièmes. La première, parce que, sans elle, la Terre est aride et ne produit rien; le second, dont le nom signifie *bon succès*, veillait à procurer de bonnes récoltes;

Tels étaient les principaux dieux de la terre. Leurs fonctions et leurs noms prouvent qu'ils ne devaient leur origine et le culte qu'on leur rendait qu'au besoin que les hommes avaient de leur secours.

DÉMOGORGON.

Cette divinité allégorique était le génie de la terre. On avait tant de crainte et de vénération pour son nom, que personne n'osait le prononcer hautement. Les philosophes regardaient cette divinité comme l'esprit de chaleur qui produit les plantes et leur donne la vie. Le peuple l'honorait comme un véritable dieu. On le représentait sous la forme d'un vieillard crasseux, couvert de mousse, pâle et défiguré, habitant toujours les entrailles de la terre. Il avait pour compagnons l'Éternité et le Chaos. (*Fig.* 32.)

Nous croyons devoir donner une partie de la description que les poëtes nous ont transmise de cette obscure et singulière divinité.

« Fatigué de l'ennui de son triste séjour, il » fit une boule sur laquelle il s'assit, et, s'é- » tant élevé en l'air, il environna la terre et » forma le ciel. Ayant passé sur les monts

» *Acrocérauniens*, qui jetaient des flammes,
» il en tira de la boue enflammée, qu'il en-
» voya dans le ciel pour éclairer le monde,
» et former avec cette matière de feu le Soleil,
» qu'il donna pour époux à la terre.

» Ils produisirent le Tartare et la Nuit. Dé-
» mogorgon, troublé dans le fond de son an-
» tre par les douleurs qu'éprouvait le Chaos,
» fit sortir la Discorde du fond de la terre,
» pour qu'elle habitât sa superficie; elle fut le
» premier de ses enfans. Il en tira de même
» les trois Parques, le serpent Python, la
» Nuit, le Tartare, etc., etc. »

Nous n'étendrons pas davantage les détails sur cette monstrueuse génération. Cette enveloppe grossière laisse entrevoir le mystère de la création du monde et les traits défigurés de l'ancienne tradition.

Les Arcadiens furent les premiers à croire la terre animée par un génie; c'est d'eux qu'il reçut le nom Démogorgon.

Parmi les différens noms portés par la terre, le plus ancien de tous est *Titée* ou *Titaïa*, qui signifie *boue* ou *terre*, comme *Uranus* signifie *le ciel*. Le chaos seul était plus ancien que le ciel et la terre. On le nommait arbitrairement *Ops*, *Tellus*, et souvent on lui donnait les noms des déesses Vesta, Cérès, Proserpine, Rhéa, Diane, ou Cybèle. Parmi les

différentes fêtes de la Terre, celle appelée *la fête de la bonne déesse* était si célèbre, que nous croyons devoir en donner une idée.

Le premier jour de mai, les vestales se transportaient dans la maison du souverain pontife, pour faire un sacrifice à la bonne déesse, divinité mystérieuse dont les femmes seules connaissaient le nom.

Ce sacrifice, offert pour le salut et la prospérité du peuple romain, se faisait avec des préparatifs très-dispendieux et la plus étonnante circonspection. On ornait à grands frais la maison où la fête se célébrait; et, comme elle avait toujours lieu pendant la nuit, une infinité de lumières éclairaient les appartemens. Le principal soin consistait à éloigner les hommes. Le maître de la maison, ses enfans et ses esclaves, étaient exclus. Toutes les fenêtres étaient soigneusement fermées, et l'on allait jusqu'à couvrir d'un rideau les peintures d'hommes et celles des animaux mâles.

Le même voile qui nous a dérobé la connaissance des mystères de *Cérès Éleusine*, a couvert ceux de la bonne déesse. On n'en peut parler avec certitude, et tous les historiens de Rome avouent leur ignorance sur ce point. Les conjectures que l'on a faites à ce sujet ne méritent aucune croyance.

Le peuple était persuadé que la déesse aurait sur-le-champ frappé d'aveuglement celui qui aurait osé porter ses regards sur ces mystères. On les célébrait aussi quelquefois dans les maisons des consuls et des premiers magistrats de la république.

On représentait ordinairement la Terre sous la forme d'un globe.

DU DIEU TERME.

Le respect pour le droit sacré de propriété peut seul assurer le repos et l'existence des sociétés. Sans lui la faiblesse serait dépouillée par la force, et les terres resteraient incultes; car l'homme ne travaille que pour recueillir avec certitude. Telle est l'origine des lois qui forcèrent les particuliers à marquer leurs propriétés par des bornes.

Cérès, protectrice du labourage, est regardée par les anciens comme la première législatrice qui ordonna l'usage des bornes. Plutarque attribue cette invention à Numa Pompilius; mais il paraît certain qu'elle est due au célèbre Thaut, ou Mercure Égyptien, qui rectifia de cette manière les désordres que causaient les débordemens du Nil.

Numa, trouvant insuffisantes les lois établies pour assurer les propriétés, sut persuader au peuple romain qu'il existait un dieu protecteur des limites et vengeur des usurpations. Il lui fit bâtir un temple sur le mont Tarpéien, institua des fêtes en son honneur, et régla son culte. Il fit représenter ce nouveau dieu sous la forme d'un rocher inébranlable. La fête de Terme prenait de lui le nom *Terminalis*. On lui offrait du lait, des fruits et quelques gâteaux. Les sacrifices publics avaient lieu dans un temple, et les sacrifices particuliers s'offraient sur les propriétés.

Les deux possesseurs de terres qui se touchaient se rendaient, chacun de leur côté, près de la borne qui séparait leurs champs; ils l'ornaient avec une guirlande de fleurs, et la frottaient avec de l'huile, dans le dessein de la conserver plus long-temps. Pour terminer cette fête pleine de simplicité, on immolait des agneaux et de jeunes truies, qui servaient ensuite au repas des deux familles réunies, et la Concorde était toujours invoquée par les assistans.

Un événement accrédita beaucoup le dieu Terme. Tarquin le Superbe voulut faire bâtir sur le mont Capitole le temple que Tarquin l'Ancien avait voué à Jupiter. Il fallut,

pour le construire, déplacer beaucoup de statues et de chapelles; on les éloigna de ce lieu sans éprouver de résistance; mais le dieu Terme, plus solidement établi par Numa, brava tous les efforts; il fallut le laisser au milieu du temple que l'on faisait construire. Les pontifes publièrent que tous les dieux, par respect pour Jupiter, avaient cédé leurs places; mais que Jupiter lui-même, par respect pour le droit de propriété, lui avait assuré une place au milieu de son temple. Telle est l'origine du dieu Terme; cependant, avant Numa, Jupiter était honoré sous le nom de *Jupiter Terminalis*, et les Grecs honoraient un protecteur des limites sous le nom de *Jupiter Horius*.

Les sermens les plus solennels et les plus sacrés étaient ceux que l'on formait sur cette pierre.

Par la suite des temps, on représenta souvent le dieu Terme par une borne pyramidale surmontée d'une tête. (*Fig.* 33.)

FLORE, POMONE, VERTUMNE ET PRIAPE, DIEUX DES JARDINS.

Flore était la déesse des fleurs et l'épouse de Zéphire. Il paraît qu'il en existait une

36. Vertumne.

35. Pomone.

38. Silène.

37. Pan.

très-ancienne, dont on ignore l'origine. Les Romains honorèrent une seconde Flore, et lui attribuèrent le culte rendu à la première, qui n'était probablement qu'un personnage allégorique. (*Fig.* 34.)

Acta Laurentia, célèbre courtisane, légua l'héritage de ses biens immenses au sénat romain. Ils furent acceptés ; mais, pour cacher leur source, on assimila Laurentia à l'ancienne Flore, et on l'honora comme la déesse des bosquets et des fleurs. Ses fêtes firent instituer les jeux floraux.

Pomone, déesse des vergers, devint l'épouse de Vertumnus, ou Protée, comme nous l'avons dit précédemment. L'adresse de cette déesse à cultiver les arbres fruitiers et les jardins lui acquit parmi les Romains une très-grande réputation, à laquelle sa beauté ajoutait encore. Elle fut placée dans le Panthéon de Rome; mais on ne trouve aucune trace de son histoire parmi les Grecs.

Vertumnus, son époux, dont le nom vient de *vertere, changer, tourner,* était le symbole de l'année et des variations des saisons. On le représentait souvent sous les formes de laboureur, de moissonneur, de vigneron, et sous celle d'une vieille, pour signifier le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Quelques auteurs le confondent avec Janus; d'au-

tres le disent un ancien roi d'Étrurie, célèbre par son amour de la culture des jardins.

On représente Pomone sous la figure d'une belle et jeune femme, assise sur un panier de fruits, ayant des pommes sur ses genoux, et des branches chargées de fruits autour d'elle. (*Fig* 35.)

On peint Vertumnus sous la figure d'un jeune homme, tenant des fruits dans une main, et dans l'autre une corne d'abondance. Son habillement ne le couvre qu'à demi. (*Fig*. 36.)

Priape était aussi regardé comme dieu des jardins : on le disait fils de Vénus et de Bacchus. Il naquit à Lampsaque. Sa figure hideuse servait ordinairement d'épouvantail pour écarter les voleurs et les oiseaux. Les Orientaux adoraient ce même dieu sous le nom de Béelphégor.

DE PALÈS ET DE QUELQUES AUTRES DIVINITÉS CHAMPÊTRES.

Palès était la divinité des bergers et la conservatrice des troupeaux. Sa fête, nommée *Palilia* ou *Parilia*, se célébrait au mois d'avril. On n'y tuait point d'animaux ; elle était entièrement champêtre. Les bergers pu-

rifiaient leurs troupeaux avec de la fumée de soufre, d'olivier, de buis, de laurier et de romarin. Ils allumaient un grand feu de paille, autour duquel ils dansaient; ensuite ils offraient à la déesse du lait, du fromage, du vin cuit et des gâteaux de millet : c'était pendant cette même fête que l'on célébrait la fondation de Rome.

Anna perenna était une autre divinité champêtre du même rang que Palès. La joie la plus naturelle et les plaisirs les plus simples animaient toujours les fêtes de ces deux déesses.

Bubonna, déesse des bouviers, présidait à la conservation des bœufs.

Mellona prenait soin des abeilles ; on invoquait aussi pour les protéger le berger Aristée.

Seïa veillait aux blés pendant qu'ils étaient encore renfermés sous la terre. *Ségesta* les protégeait pendant la moisson, et *Tutélina* en prenait soin lorsqu'ils étaient dans les greniers.

Robigus, rouille, était invoqué pour qu'il préservât les blés de la maladie de la rouille.

Bonus Eventus, *bon succès*, était honoré d'un culte particulier : sa statue, faite par Praxitèle, était placée dans le Capitole; il était au nombre des grands dieux de la terre et des campagnes.

Populonia, dont le nom signifie *dégât, ravage*, empêchait la grêle et la foudre de détruire les biens de la terre.

Pilumnus présidait à la mouture des grains, et *Picumnus* aux engrais. Saturne portait aussi le nom de *Sterculius*, parce qu'il avait, le premier, enseigné l'usage de fumer les terres.

Hippona était la déesse des écuries et des jumens; *Collina* était celle des collines. *Jugatinus* présidait aux coteaux. Tous ces dieux avaient été imaginés par les Latins; ils tenaient leurs noms des emplois qu'ils avaient, et jamais on ne les trouve parmi les dieux des Grecs.

DES SATYRES, DES FAUNES, DES ÉGYPANS ET DU DIEU PAN.

Les Satyres, les Faunes et les Égypans étaient des divinités champêtres, ou plutôt des demi-dieux, que les anciens croyaient habitans des forêts et des montagnes. On les nommait indifféremment Pans, Égypans, ou Satyres. On les représentait comme des hommes d'une petite taille, et ressemblant beaucoup à des chèvres. On donnait le nom *Silènes* à ceux qui étaient avancés en âge. On

les disait fils de Mercure et de la nymphe Yptimé, ou fils de Bacchus et de la nymphe Nicéa, fille de Sangar.

Il paraît que ces bizarres divinités doivent leur culte à la frayeur et à la surprise qu'inspira la vue des premiers singes. On ne leur trouve aucune autre origine raisonnable.

Le dieu Pan tenait le premier rang parmi les dieux antiques. Les poëtes le disaient fils de Jupiter et de la nymphe Calisto, ou fils de Mercure et de Pénélope. On le représentait sous la forme d'un Satyre, tenant à sa main une flûte que l'on nommait *Syrinx*, (*Fig.* 37.)

Les Arcadiens honoraient très-particulièrement ce dieu. Les Romains célébraient, au mois de février, des fêtes en son honneur, que l'on nommait *Lupercales*, du lieu de même nom qu'Évandre lui consacra, et où l'on croyait que Rémus et Romulus avaient été allaités par une louve. Ses prêtres se nommaient *Luperci*.

Sa véritable origine était très-ancienne. Les Égyptiens, après avoir adoré le soleil sous le nom d'Osiris, la lune sous celui d'Isis, et les différentes parties de l'univers sous divers noms, adorèrent l'ensemble du monde sous le nom de *Pan*, qui signifie *tout*. Ils lui donnèrent une figure humaine jusqu'à

la ceinture, pour représenter tous les hommes, le reste de son corps représentait tous les animaux.

L'origine de la terreur panique est incertaine. Quelques auteurs l'attribuent à la frayeur soudaine que le dieu Pan excita parmi les Gaulois, lorsque, sous leur chef Brennus, ils s'apprêtaient à piller le temple de Delphes. D'autres la font venir de ce que le dieu Pan habite les forêts; et, lorsqu'on s'égare sous leur ombre solitaire, on s'inquiète souvent au premier bruit que l'on entend.

Les poëtes racontent que le dieu Pan aima les trois nymphes *Écho*, *Syrinx* et *Pithys*. Écho le rebuta pour s'attacher au beau Narcisse, qui, s'étant vu dans une fontaine, devint épris de sa propre figure, et périt de langueur en se regardant. Écho, désespérée de sa mort, se laissa consumer de tristesse; mais, étant immortelle, elle ne conserva que sa voix, qui lui sert à répéter tout ce qu'elle entend. Cette fable est du nombre des allégoriques.

Syrinx, nymphe d'Arcadie, était de la suite de Diane. Le Dieu Pan s'étant mis un jour à sa poursuite, elle se réfugia près du fleuve Ladon, son père, qui la métamorphosa en roseau. Pan ayant observé que le vent, en agitant ces roseaux, leur faisait

rendre des sons mélodieux, en coupa quelques-uns, et en composa sa flûte, qui fut appelée Syrinx.

La nymphe Pithys fut plus sensible à la tendresse de Pan; mais Borée, jaloux de cette préférence, se servit de son souffle pour la précipiter du haut d'un rocher. Les dieux, pendant sa chute, la changèrent en pin, arbre consacré au dieu Pan.

DE SILÈNE ET DE MIDAS.

Silène, nourricier de Bacchus, était le plus célèbre des Satyres. Nous allons donner l'histoire et la fable de ce personnage, extrêmement fameux dans l'antiquité. La fable s'unira quelquefois à la vérité, mais nos lecteurs sauront très-facilement distinguer l'une de l'autre.

Pindare assure que Silène naquit à Malée, ou du moins qu'il y fut élevé. On le représentait ordinairement monté sur un âne (*Fig.* 38), presque toujours ivre, ayant bien de la peine à se soutenir, et suivant Bacchus dont il était le compagnon inséparable. Telle est l'idée que les poëtes donnent ordinairement de Silène; mais les plus graves auteurs en parlent d'une manière beaucoup plus

avantageuse. Silène, disent-ils, était un philosophe plein de sagesse et de lumières; son ivresse, presque continuelle, était mystérieuse, et ne servait qu'à désigner l'attention profonde avec laquelle il méditait.

L'aventure qui le fit rester quelque temps auprès de Midas donna lieu à beaucoup de fables.

Bacchus, après avoir abandonné la Thrace, où les Bacchantes avaient déchiré le malheureux Penthée, était venu dans la Lydie, auprès du mont Tmolus, où croissaient d'excellens vins. Silène se promenait dans le pays, monté sur un âne, et venait souvent méditer ou se reposer auprès d'une fontaine. Midas, roi du pays, connaissant ses grands talens, désirait depuis long-temps converser avec lui; il le fit enlever pendant qu'il se livrait au sommeil; mais, étant lui-même initié aux mystères de Bacchus, il reçut Silène avec le plus grand respect, et le garda près de lui pendant dix jours et dix nuits, pour lui demander ses instructions et célébrer les orgies. Après ce terme, il voulut l'accompagner et le ramener lui-même à Bacchus. (Ici recommence la fable.) Le dieu, charmé de revoir son nourricier, dont l'absence l'avait fort inquiété, promit à Midas de lui accorder sa première demande. Ce

prince, avide de richesses, lui demanda le pouvoir de convertir en or tout ce qu'il toucherait. Sa demande fut accordée; mais bientôt elle lui devint funeste. Sous sa main, les arbres et les pierres devinrent or; mais il en fut de même lorsqu'il toucha les mets de sa table. Pressé par la faim, il recourut à Bacchus. Le dieu lui dit de se laver les mains dans le Pactole, et depuis ce temps ce fleuve roule de l'or parmi ses sables. Telle fut la manière dont les poëtes travestirent l'histoire. Nous allons la débarrasser de son voile, et lui rendre sa simplicité.

Midas était roi du pays où coule le Pactole. Devenu possesseur du royaume, après la mort de Gordius son père, il fit présent au temple de Delphes d'une chaîne d'or d'un prix inestimable. Les jardins de ce prince avaient de la célébrité; Silène voulut les voir, et passa quelques jours auprès de Midas. Ce prince, économe jusqu'à l'avarice, régnait sur un pays fort riche. La vente de ses grains, de ses bestiaux, de ses vins, lui rapportait un produit immense : ce qui donna lieu à la fable qu'il changeait en or tout ce qu'il touchait. Ayant appris par Bacchus et par Silène que le Pactole roulait de l'or parmi ses sables, sa cupidité changea d'objet : il abandonna les soins de la campagne, et fit retirer par ses

sujets l'or qu'entraînait ce fleuve : ce qui fit dire qu'en se lavant les mains dans le Pactole, il lui avait communiqué la propriété de produire de l'or. Midas, malgré son amour pour les richesses, ne négligeait rien de ce qui tenait à la religion, aux bonnes lois et au bonheur de son royaume. Pour s'acquérir plus de confiance et d'autorité, il assura que Silène, nourricier de Bacchus, l'instruisait des mystères célébrés dans les orgies ; il profitait effectivement de ses lumières, et le prenait pour guide en formant ses établissemens politiques et religieux.

Pour mieux veiller à la police de son royaume, Midas avait des espions ou des surveillans fidèles : on dit d'abord qu'il entendait de loin, et les mécontens le peignirent avec des oreilles d'âne. Il commanda le silence, et quelques punitions arrêtèrent ces propos insultans : on fit une seconde fable allégorique, dans laquelle on publia que son barbier, n'osant dire hautement qu'il avait des oreilles d'âne, avait été confier son secret dans un marais, et que bientôt après les roseaux agités par les vents faisaient entendre : *Midas a des oreilles d'âne*. On s'aperçoit que ces deux fables sont allégoriques.

Le goût de Silène pour le vin, et l'établissement des orgies dans la Lydie, fait par lui,

le firent représenter sous la forme d'un homme ivre. Les plus graves auteurs disent que l'âne qu'on lui donnait pour monture, servait à représenter les pas lents, mais assurés, de la philosophie.

Quelques auteurs confondent ensemble Silène et Marsyas; ce dernier était le célèbre joueur de flûte qu'Apollon écorcha après l'avoir vaincu. Cette erreur vient de ce qu'on les peignait l'un et l'autre en Satyres, et de ce qu'ils vivaient dans le même temps. Après la mort de Silène, on l'honora comme demi-dieu; son culte était indépendant de celui qu'on rendait à Bacchus.

DE FAUNUS ET DE SYLVANUS.

Faunus, fils de Picus, vivait du temps de Pandion, roi d'Athènes, et du temps d'Évandre et d'Hercule. Ce prince, rempli de bravoure et de sagesse, se distingua tellement, qu'il passa pour le fils de Minerve. Les soins qu'il donna à la culture des terres le firent placer parmi les divinités champêtres, et on le représenta sous la forme de Satyre. On croyait qu'il rendait des oracles; mais cette fable tient à l'étymologie de son nom. (*Phonein* en grec, et *fari* en latin, signifie *parler*.)

Les Romains admirent aussi parmi les divinités des champs *Fauna*, sa femme, et *Silvanus*, son fils. Le nom de ce dernier dérive du mot *sylva*, forêt. Il présidait aux bois, et sa représentation était celle des Satyres, que l'on croyait ses frères.

Picus, père de Faunus, était un prince accompli. Devenu l'époux de la belle Canente, dont Ovide fait un portrait enchanteur, un accident le fit périr à la chasse : on ne retrouva pas son corps, et l'on publia que la magicienne *Circé*, désespérée de le trouver insensible, l'avait changé en *pivert*. Canente ne pouvant se consoler de la perte de son époux, ne voulut plus parler, et se cacha dans la plus profonde solitude; on publia que les dieux, pour la récompenser de sa tendresse, l'avaient enlevée dans le ciel.

DES DIEUX LARES ET DES DIEUX PÉNATES.

Ces dieux étaient protecteurs des empires, des villes, des chemins, des maisons et des particuliers. On les distinguait en lares publics, lares des maisons, des champs, des ennemis, de la mer, des chemins, etc., etc. Ils étaient sans nombre, et chacun choisis-

sait le sien à sa dévotion. On plaçait parmi ces dieux les âmes de ceux qui avaient bien servi l'état, et les familles y joignaient les âmes de leurs parens et de leurs amis.

Leur culte se bornait à renfermer de petites figures dans le lieu le plus secret de la maison, auquel on donnait alors le nom de *Lararium*. On leur consacrait des lampes, symbole de la vigilance, et on leur immolait le chien, animal si recommandable par son attachement et sa fidélité.

Lorsqu'un enfant quittait l'ornement appelé *bulla*, on le déposait aux pieds des dieux domestiques; et lorsqu'une famille romaine faisait une adoption, ce qui était fort commun, les magistrats nommaient ceux qui devaient veiller au culte des dieux lares, que l'enfant adoptif semblait abandonner.

Dans les fêtes publiques de ces dieux, nommées *Compitales*, on suspendait dans les rues de petites figures de cire, et l'on priait les dieux lares et pénates de ne faire sentir leur colère qu'à ces petites figures.

Les Romains disaient tous ces dieux fils de Jupiter et de Lorunda. La ressemblance du nom et l'ignorance de leur origine avaient seules donné lieu à cette généalogie. Il paraît que leur culte était venu de Phrygie, et avait été apporté par Énée. Jacob emporta

les dieux lares et pénates de la maison de son beau-père Laban ; l'Écriture Sainte leur donne le nom de *Téraphim*.

Les génies avaient aussi leur rang parmi ces dieux. Les hommes en avaient deux : un bon, qui produisait tous les biens, et l'autre mauvais, cause de tous les maux. Les femmes avaient aussi leurs génies, qui s'appelaient *Junones*.

On ne croyait pas la puissance de ces génies égale ; on disait que le génie d'Antoine redoutait celui d'Auguste. On les représentait sous la forme de jeunes hommes, tenant d'une main un vase à boire, et de l'autre une corne d'abondance. Ils paraissaient aussi quelquefois sous la forme d'un serpent. Le front leur était principalement consacré.

Chacun honorait son génie, surtout aux jours de naissance. On parsemait la terre avec des fleurs, et on lui offrait du vin dans des coupes. Chaque lieu avait son génie particulier. On était persuadé que l'univers entier était rempli d'esprits, qui en réglaient les mouvemens. Platon, qui a le plus étendu ce système, parle des *Gnomes*, des *Sylphes*, des *Salamandres*. Les premiers habitaient la terre, les seconds l'air, et les troisièmes le feu ; mais il faut laisser aux contes de fées le plaisir de les dépeindre.

DIVINITÉS DES ENFERS.

L'IDÉE d'un Dieu qui punit le crime et récompense la vertu est aussi ancienne que le monde. Le premier homme la reçut de Dieu même, et la transmit à sa postérité. A mesure qu'on s'éloigna des origines, les idées se brouillèrent, les traditions furent altérées, et l'idolâtrie prit naissance : mais la différence qui existe entre le crime et la vertu se fit si fortement sentir à quelques hommes, plus sages que les autres, qu'ils cherchèrent à conserver soigneusement ce frein nécessaire, qui peut seul arrêter la corruption générale.

Plus on examine les traditions anciennes, et plus l'on reconnaît que la croyance à l'immortalité de l'âme était universelle. La plus coupable erreur a pu seule élever des doutes sur cette importance vérité, mais ils sont tellement démentis par le cri général de toutes les consciences et de tous les peuples, qu'il est inutile de les combattre.

Les philosophes de tous les siècles ont consacré cette vérité, et les poëtes se sont efforcés de l'étendre par leurs descriptions.

Un fragment de Diodore de Sicile nous apprend que le système des poëtes sur les enfers fut entièrement pris dans les coutumes

que les Égyptiens observaient lorsqu'ils enterraient leurs morts.

Le Mercure grec, dit-il, conducteur des âmes, était le prêtre chargé de recevoir le corps d'un Apis mort. Il le conduisait à un second prêtre, qui portait un masque à trois têtes, semblables à celles du Cerbère des poëtes. Le second prêtre lui faisait traverser l'Océan, lui servait de *nocher*, et le transportait aux portes de la *ville du Soleil*, d'où il arrivait dans les heureuses plaines habitées par les âmes.

L'Océan, continue Diodore, est le *Nil* même, auquel les Égyptiens donnaient ce nom. La ville du Soleil est *Héliopolis;* les *plaines heureuses* sont les belles campagnes situées aux environs du lac *Achéruse*, auprès de *Memphis*. C'est là que se terminent les funérailles, et que sont enterrés les corps des Égyptiens.

Dans les cérémonies funèbres, on commençait par désigner le jour auquel le corps serait inhumé. Les juges étaient les premiers avertis, ensuite les parens et amis du mort. Son nom se répétait de toutes parts, et l'on avertissait qu'il allait passer le lac. Aussitôt quarante juges s'assemblaient, et venaient s'asseoir en forme de cercle sur les bords de ce lac. Des ouvriers amenaient une barque, et le pilote,

appelé *Caron* par les Égyptiens, s'apprêtait à la gouverner.

Avant de placer le cercueil dans la barque, la loi permettait à tout le monde d'élever des plaintes contre le mort. Les rois n'étaient point exempts de cette coutume, et, si les plaintes étaient prouvées, les juges prononçaient la sentence qui privait le mort des honneurs de la sépulture, mais celui qui ne prouvait pas son accusation subissait de grandes peines.

Lorsqu'aucun accusateur ne se présentait, les parens quittaient le deuil, et commençaient à faire l'éloge du défunt, en parlant de son éducation, et en parcourant tous les âges de sa vie. Ils relevaient sa justice, sa piété, son courage, et priaient les dieux infernaux de le recevoir dans le séjour du bonheur. L'assistance applaudissait, unissait ses éloges, et félicitait le mort d'avoir mérité de passer l'éternité dans la paix et dans la gloire.

Telles étaient les cérémonies qu'Orphée avait vu pratiquer en Égypte, et sur lesquelles il fonda sa fable des enfers, en y joignant les circonstances qui s'accordaient aux coutumes des Grecs.

Le même Diodore ajoute que souvent on gardait dans les maisons les ancêtres embaumés, pour y perpétuer le souvenir de leurs belles actions.

Le respect des Égyptiens pour les morts était porté si loin, que souvent ils conservaient les corps de ceux à qui l'on avait refusé les honneurs de la sépulture pour cause de crimes ou pour dettes. Lorsque leurs descendans devenaient riches ou puissans, ils acquittaient les dettes de leurs ancêtres, réhabilitaient leur mémoire, et les faisaient enterrer honorablement.

Quelquefois on mettait en dépôt les corps embaumés ; pour cautionner un emprunt, on donnait son propre corps pour gage, et ceux qui manquaient à cet engagement étaient dévoués à l'infamie pendant leur vie, et privés des honneurs de la sépulture.

Malgré les ténèbres épaisses de ces temps, on croyait généralement qu'après la mort le corps matériel était réduit en poudre ou en cendres; mais que l'âme, cette partie spirituelle de l'homme, retournait dans le ciel. Les païens distinguaient l'âme de l'esprit. Ils regardaient la première comme l'enveloppe de l'esprit, et croyaient qu'elle descendait aux enfers.

Les poëtes n'étaient point d'accord sur le temps que les âmes devaient passer dans les Champs-Élysées. Quelques-uns le fixaient à mille ans, mais tous regardaient les supplices du Tartare comme éternels.

Nous croyons devoir faire connaître l'idée que les anciens s'étaient formée du Tartare, et cette description abrégée sera tirée de Virgile.

DESCRIPTION DES ENFERS.

Devant la porte des enfers la Douleur et le Chagrin vengeur ont établi leur demeure. C'est là qu'habitent les pâles Maladies, la triste Vieillesse, la Frayeur, la Faim qui suggère tant de crimes, le Travail, la Mort et le Sommeil, frère de la Mort. On y trouve la Guerre et la Discorde, ayant pour chevelure des couleuvres tressées avec des bandelettes ensanglantées. Près de ce monstre sont posés les lits de fer des Furies: cent autres monstres assiégent l'entrée de ce fatal séjour. Tel est l'*Averne*, première porte des enfers.

Près de cet antre, un chemin conduit à l'*Achéron;* c'est là qu'accourent de toutes parts les âmes qui doivent passer ce fleuve. Caron reçoit dans sa barque celles qui ont reçu les honneurs de la sépulture, mais il est inflexible pour les autres. Elles errent pendant un siècle sur ce triste rivage.

Après avoir passé le fleuve, une nouvelle porte sert d'entrée au palais de Pluton; elle

est gardée par *Cerbère*, monstre à trois têtes, dont l'une veille toujours.

Parvenu dans cette affreuse demeure, on trouve d'abord les âmes de ceux qui sont morts presque en naissant, ensuite les âmes de ceux qu'une injuste condamnation a privés du jour, et celles de ceux qui se sont eux-mêmes arraché la vie. Plus loin on voit errer, dans une forêt de myrtes, les amans que le désespoir a fait mourir. En sortant de ce bois, on trouve la demeure des héros morts les armes à la main. Près de là s'aperçoit le tribunal où *Minos*, *Éaque* et *Rhadamanthe* exercent la justice. Éaque et Rhadamanthe prononcent le jugement, et Minos l'approuve ou le change.

Un bruit horrible commande l'attention et fait apercevoir le Tartare, prison éternelle, autour de laquelle le Phlégéton roule des torrens de flammes ; et les marais infects et bourbeux du Cocyte l'environnent de toutes parts. Trois enceintes de murailles et des portes d'airain rendent encore ces lieux plus inaccessibles. Tysiphone, la plus terrible des Furies, retient les coupables qui voudraient s'échapper. Rhadamanthe les force d'avouer leurs crimes les plus secrets, et les Furies les punissent. Des serpens horribles servent de fouet à ces déesses impitoyables : elles en frappent

42. Nemesis.

39. Pluton.

40.41. les Parques.

les victimes, et ne leur laissent jamais un instant de repos.

Telle est en partie la description que Virgile fait des enfers. Il y joint celle des Champs-Élysées, où règne un printemps éternel.

Il est facile de reconnaître que ces fables des Grecs et des Romains ne sont que la peinture embellie des cérémonies que pratiquaient les Égyptiens.

PLUTON, CÉRÈS, PROSERPINE ET AUTRES DIEUX DES ENFERS.

Pluton, troisième fils de Saturne et d'Ops, régnait dans les enfers avec Proserpine. Ses noms les plus ordinaires étaient *Dis*, *Adès*, *Orchus* et *Februus*. *Dis* exprime *les richesses;* il y présidait, parce qu'elles sont renfermées dans les entrailles de la terre. *Adès* signifie *triste et sombre*. *Orchus* vient du latin *urgere*, *pousser*, parce que ce dieu poussait vers la mort. *Februus* vient de *februare*, *faire des lustrations*, parce qu'on en faisait toujours dans les cérémonies funèbres.

Le sceptre de Pluton était une fourche à deux pointes; il tenait dans ses mains les clefs de son empire, pour annoncer

qu'on n'en sortait point (*Fig.* 39); et dans les sacrifices, les brebis noires lui étaient immolées.

Pluton était le plus jeune des frères de Jupiter; dans le partage du monde, il eut les pays occidentaux, qui s'étendent jusqu'à l'Océan, et fixa son séjour au fond de l'Espagne. Il y fit exploiter des mines d'or et d'argent. Ce travail ne pouvant s'exercer que sous la terre, on publia qu'il avait pénétré jusqu'aux enfers et s'en était emparé.

Quoique *Plutus* fût aussi le dieu des richesses, il ne faut pas le confondre avec Pluton, divinité qui lui était très-supérieure. Plutus était fils de Cérès et de Jasion. On le représentait aveugle comme la Fortune, pour montrer que les richesses sont dispensées aux bons et aux mauvais.

La laideur de Pluton et l'obscurité de son royaume l'ayant fait rebuter par toutes les déesses, il s'en plaignit à son frère Jupiter, et obtint de lui la permission de se choisir une épouse. Inquiet des secousses de l'Etna, il craignit que le jour ne pénétrât dans son empire par quelque ouverture. Il alla visiter la Sicile; et ce fut alors qu'il rencontra Proserpine, fille de Cérès. Cette princesse, suivie de ses compagnes, se plaisait à cueil-

lir des fleurs ; Pluton l'aperçut, et l'enleva. Cyane, cherchant à s'y opposer, fut changée en fontaine; et le dieu des enfers, entr'ouvrant la terre d'un coup de son sceptre, disparut à tous les yeux, emportant avec lui la fille de Cérès.

Nous avons déjà vu, dans l'histoire de cette déesse, quels furent ses regrets et les courses qu'elle entreprit pour retrouver sa fille.

On ne peut douter que la *Cérès* des Grecs ne fût l'*Isis* des Égyptiens; ses mystères étaient les mêmes, et furent apportés par les colonies orientales.

Pendant le règne d'Érechthée, une grande famine se fit sentir dans la Grèce. Les Athéniens, dont le sol était peu fertile, souffrirent encore plus que leurs voisins. Érechthée prit le parti d'envoyer en Égypte. Ses émissaires rapportèrent de ce pays une grande quantité de blés, avec la manière de les cultiver. Ils rapportèrent en même temps le culte de la divinité qui présidait à l'agriculture. Le mal que l'on venait de souffrir, et la crainte de le voir se renouveler, firent adopter les mystères de la déesse. Dans le même temps, Triptolême reçut le culte dans Éleusis, où il régnait ; il voulut même être prêtre de *Cérès* ou *Isis ;* et, pour témoigner sa reconnaissance de l'abondance que l'agri-

culture avait fait renaître, il eut soin, en secourant ses voisins, de leur apprendre les travaux de Cérès, et de faire adopter son culte.

Telle est l'origine de la fable de Cérès et de Triptolême. On publia que Cérès était venue de Sicile à Athènes. On ajouta que sa fille Proserpine avait été enlevée, parce que l'on avait manqué pendant quelque temps d'alimens et de fruits. Pluton la conduit dans les enfers, pour désigner le temps où les semences restent enfermées dans la terre. Jupiter arrange ce différent et réconcilie Cérès avec Pluton, pour désigner les nouvelles moissons qui couvrirent la terre.

Quelques savans prétendent que Cérès était reine de Sicile, qu'elle alla dans l'Attique pour instruire Triptolème des travaux de la terre, et que ce fut sa fille qui fut enlevée par Pluton, roi d'Espagne.

On croit aussi que l'enlèvement de Proserpine est une allégorie pour représenter la saison pendant laquelle les semences restent sous la terre, et celle où elles reparaissent.

DE LA MÉTEMPSYCOSE.

Lorsque les âmes étaient sorties des corps qu'elles animaient, Mercure les conduisait dans le Tartare ou dans les Champs-Élysées. Après avoir passé dans la barque de Caron, les âmes des coupables étaient plongées dans les enfers, et les âmes de ceux qui avaient bien vécu habitaient l'Élysée. On croyait presque généralement qu'après un séjour de mille ans dans ces lieux enchanteurs, elles retournaient sur la terre animer d'autres hommes, ou même des animaux. Avant de sortir des enfers, elles buvaient des eaux du *Léthé*, qui avaient la propriété de faire oublier le passé.

Cette idée doit son origine aux Égyptiens. C'est d'après eux qu'Orphée, Homère et les poëtes l'ont propagée dans leurs écrits.

DES JUGES DES ENFERS, DES FURIES ET DES PARQUES.

Trois juges examinaient, à leur tribunal, les âmes que Mercure conduisait dans les enfers.

Minos, roi de Crète et fils d'Astérius, était

le premier. Il voulut se faire passer pour fils de Jupiter et d'Europe. Pour obtenir qu'on le crût, il promit de sacrifier à Neptune le premier objet qui lui serait apporté par la mer. Dans l'instant même il vit aborder sur le rivage un taureau d'une extrême blancheur. Il le trouva si beau qu'il ne voulut point l'immoler, il le garda pour en faire le chef de son troupeau. Le dieu de la mer, irrité, se vengea de Minos en remplissant sa famille de troubles. Pasiphaë, sa femme, lui suscita les plus grands malheurs. Il eut d'elle trois fils et deux filles célèbres, *Ariadne* et *Phèdre*, dont nous verrons l'histoire à l'article des demi-dieux.

Rhadamanthe passait aussi pour fils de Jupiter et d'Europe. Forcé de fuir la Crète, parce qu'il avait tué son frère, il se retira à Calée, ville de Béotie, où il épousa Alcmène, veuve d'Amphytrion.

Éacus ou Éaque, fils de Jupiter et d'Égine, fille d'Asope, régnait dans l'île d'Ænone; sa seconde femme, fille du centaure Chiron, le rendit père de Télamon et de Pélée. Sa première femme était Psamathé, fille de Nérée, dont il eut Phocus.

Rhadamanthe fut établi le juge des Asiatiques; Éaque, fut celui des Européens. Minos, au-dessus d'eux, jugeait souveraine-

ment, et décidait les cas incertains. Le lieu dans lequel était placé le tribunal, se nommait le Champ de la Vérité. Le Mensonge et la Calomnie n'en pouvaient approcher. La supériorité de Minos était marquée par un sceptre qu'il tenait à sa main, et l'on voyait près de lui l'urne qui renfermait le jugement des humains. Les Furies présidaient aux châtimens des coupables. Elles étaient trois : *Tysiphone*, *Mégère* et *Alecto*. On les disait filles de l'Achéron et de la Nuit. Leurs noms signifiaient : *rage*, *carnage*, *envie*. On les représentait avec des flambeaux ardens à la main, des serpens pour cheveux, et un fouet de serpens. (*Fig.* 40.) Les Grecs les nommaient *Erynnides*, ce qui signifie *troubles d'esprit*. On leur donna le nom d'*Euménides*, *douces*, lorsque Minerve les eut apaisées, et lorsqu'elles cessèrent de tourmenter Oreste, qui avait tué sa mère.

Les trois Parques habitaient le royaume des enfers; elles étaient filles de la Nécessité. C'étaient elles qui filaient les jours et les destinées des hommes. La plus jeune, nommée *Clotho*, tenait la quenouille; *Lachésis* tournait le fuseau, et *Atropos*, avec le ciseau fatal, tranchait le cours de la vie. Les poëtes disaient que, pour filer les jours heureux, elles employaient l'or et la soie, et que

les jours malheureux étaient filés avec de la laine noire.

On représentait les Parques sous la figure de trois femmes accablées de vieillesse. Clotho, vêtue d'une robe de différentes couleurs, portait une couronne de sept étoiles, et avait à la main une quenouille, qui tenait au ciel et touchait à la terre. La robe de Lachésis était parsemée d'étoiles; elle avait près d'elle une infinité de fuseaux. Atropos, vêtue de noir, tenait des ciseaux: et l'on voyait autour d'elle un nombre infini de fuseaux, plus ou moins remplis, selon l'étendue ou la brièveté de la vie. (*Fig.* 41.)

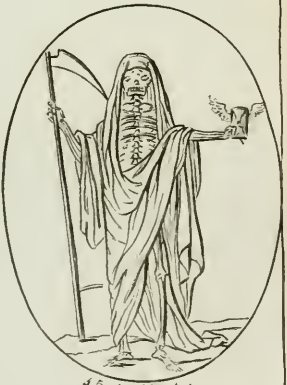
NÉMÉSIS, DIEUX MANES, LA NUIT, LE SOMMEIL ET LA MORT.

Némésis veillait à la punition des crimes. Elle parcourait le monde avec une extrême vigilance, pour découvrir les coupables. Elle les poursuivait jusque dans les enfers, pour les châtier avec la plus grande rigueur. On la représentait avec des ailes, un gouvernail et une roue de char, pour annoncer qu'elle poursuivait le crime en tous lieux et sans relâche. (*Fig.* 42.) Fille de la justice, elle ré-

44. le Sommeil.

45. la Nuit.

46 Caron.



45 la Mort.

compensait les bonnes actions, et punissait impitoyablement l'impiété.

Les dieux *Mânes* n'étaient pas bien clairement connus par les anciens. Souvent ils les confondaient avec les âmes des morts, et quelquefois avec les dieux lares. Ces divinités présidaient aux sépultures et aux ombres que l'on croyait errantes autour des lieux funèbres.

La Nuit était fille du Chaos; on la représentait couverte d'un grand voile noir parsemé d'étoiles, parcourant sur un char d'ébène la vaste étendue des cieux, ou sans char, avec un voile qui voltigeait au gré des vents, pendant qu'elle s'approchait de la terre pour éteindre la torche qu'elle tient à la main. (*Fig.* 43.)

Le Sommeil, fils de la Nuit et frère de la Mort, se représente sous la figure d'un enfant dormant profondément. Une de ses mains tient des pavots, qui servent aussi à reposer sa tête, et près de lui est un vase rempli d'une liqueur assoupissante. (*Fig.* 44.)

La Mort, fille de la Nuit et sœur du Sommeil, est représentée sous la forme effrayante d'un squelette. Sa robe noire est parsemée d'étoiles; elle a des ailes immenses, et son bras décharné est armé d'une faux. (*Fig.* 45.)

DE CARON, DE CERBÈRE ET DES FLEUVES DE L'ENFER.

Caron, selon les poëtes, était fils d'Érèbe et de la Nuit. Son nom signifie *colère*. Son humeur était triste et sévère. Les dignités, les richesses, n'obtenaient de lui aucun égard. Chargé du soin de passer les ombres dans les enfers, il refusait celles qui étaient privées des honneurs de la sépulture. (*Fig.* 46.) Elles erraient sur le rivage pendant cent ans, avant d'être admises dans la barque fatale. On était si persuadé qu'il exigeait un droit de passage, que l'on plaçait toujours une pièce de monnaie sous la langue du mort. Cette pièce s'appelait *naulage*; celle des rois était ordinairement d'or.

Il fallait aussi avoir une attestation de bonne vie et de bonnes mœurs, signée par un grand-prêtre. Les anciens nous ont conservé la forme de ces attestations.

« Moi, soussigné, Amitius Sextus, pon-
» tife, j'atteste que M. a été de bonne vie et
» de bonnes mœurs. Que ses mânes soient
» en paix. »

Cette coutume était une imitation complète de celle des Égyptiens.

Cerbère, gardien des enfers, avait trois

têtes; des couleuvres au lieu de poil environnaient son cou. Il était fils de Typhon et d'Échidna. Orphée l'endormit au son de sa lyre, lorsqu'il alla demander à Pluton de lui rendre Eurydice. Lorsque Hercule descendit dans les enfers, pour en délivrer Alceste, il enchaîna Cerbère et s'en fit suivre. On dit qu'en passant dans la Thessalie, la vue du jour lui fit vomir son venin sur l'herbe, ce qui la rendit mortelle pour les animaux qui la goûtaient. Cette fable fait allusion à la grande quantité d'herbes vénéneuses que produit ce pays. La fable de Cerbère fut encore imaginée d'après l'usage qu'avaient les Égyptiens de faire garder leurs morts par des dogues.

L'enfer avait cinq fleuves principaux. Le premier s'appelait l'Achéron. Il fut repoussé dans les enfers, parce qu'il avait apaisé la soif des Titans pendant leur combat contre Jupiter. Son nom veut dire *angoisse* ou *hurlement*. Ce fleuve est dans la Thesprotie, prend sa source dans le marais de l'*Achéruse*, et son embouchure est dans le golfe Adriatique, près d'Ambracie.

Le second est le *Cocyte*, dont le nom signifie *pleurs, gémissemens;* on le disait formé par les larmes des coupables. Ce fleuve coulait aussi dans l'Épire, ou plutôt dans la Thes-

protie, et se jette dans le marais Achéruse ; ce n'était qu'un marais bourbeux et non pas un fleuve.

Le Styx est le troisième. C'est une fontaine d'Arcadie, qui coule d'un rocher et forme un ruisseau qui se cache sous la terre; son eau était mortelle ; voilà pourquoi les poëtes en ont fait un des fleuves de l'enfer. La fable a fait du Styx une fille de l'Océan, dont la Victoire était fille. Elle secourut Jupiter dans la guerre des Titans. On dit qu'elle fut mère de l'Hydre. Son nom inspirait tant de terreur, que le serment le plus inviolable était de jurer par le Styx. Les dieux eux-mêmes ne pouvaient l'enfreindre. Si quelques dieux y manquaient, Jupiter ordonnait à Iris de leur présenter une coupe pleine de l'eau empoisonnée de cette fontaine ; il les éloignait de sa table pendant un an, et les privait même de la divinité pour neuf années. Lorsque les dieux juraient par le Styx, ils devaient avoir une main sur la terre et l'autre sur la mer. Le nom de Styx signifie *eau du silence*. On se servait de l'eau de cette fontaine pour faire subir des épreuves aux coupables. Telle est la principale origine des fables sur ce fleuve d'enfer : ses eaux coulaient dans l'Épire, que l'on regardait comme une partie du royaume de Pluton. En général, toutes les eaux dont

les qualités étaient mauvaises, étaient regardées comme des fleuves d'enfer. Il en était ainsi du lac *Averne*, placé en Italie près de Pouzolles, et du *Léthé*, ou *Fleuve d'Oubli*, situé dans l'Afrique. Les fables attribuaient à ce dernier le pouvoir de faire oublier les événemens passés. Ce fleuve était le quatrième. Le Phlégéton, ou le cinquième fleuve, roulait des torrens de feu. Les eaux de ce marais exhalaient des vapeurs sulfureuses, et son limon était brûlant. Cette propriété le fit placer au nombre des fleuves de l'enfer.

DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Nous ne ferons point la description des Champs-Élysées : elle variait autant que l'imagination des poëtes. Chacun d'eux peignait ce qu'il croyait le plus capable de plaire, et laissait encore à ses lecteurs le pouvoir d'ajouter à ses tableaux. Nous nous bornerons à dire que les anciens plaçaient ordinairement ce séjour délicieux dans les îles appelées aujourd'hui *Canaries*. Il est probable que la tradition du paradis terrestre a fait naître l'idée des Champs-Élysées.

DU CULTE DES ENFERS.

Jamais on n'élevait d'autels à ces redoutables divinités. On les réservait pour les dieux de la terre et de la mer, que l'on nommait *dieux supérieurs*. Ceux des enfers se nommaient *dieux inférieurs*.

On faisait des fosses dans lesquelles on laissait couler le sang des victimes, que l'on choisissait toujours d'une couleur noire. Les pontifes, pendant les prières, baissaient la main vers la terre, au lieu de l'élever vers le ciel. En général, on craignait et l'on haïssait les divinités infernales. On les regardait comme implacables. Jamais on ne leur demandait un bienfait; on ne cherchait qu'à les apaiser. Jamais on ne composait d'hymnes en leur honneur; on ne leur élevait point de temples, et l'on n'avait aucun espoir dans les vœux qu'on leur adressait. Leur empire dans les enfers était aussi absolu que celui de Jupiter dans le ciel.

PRINCIPAUX COUPABLES PUNIS DANS LES ENFERS.

Les Titans furent précipités dans les enfers, pour avoir fait la guerre au dieu Jupi-

48. Ixion.

47. Sisyphe.

50. les Danaides

49. Tantale.

ter. La fable les peint accablés sous le mont Etna. Typhon, le plus grand d'entre eux, est étendu sous la Sicile; son bras droit répond au Pélore, situé vers l'Italie; son bras gauche répond au Pachine, situé vers l'orient; ses pieds sont à l'occident, du côté de la Libye. Ovide attribue les tremblemens de terre de la Sicile aux mouvemens qu'il fait pour se dégager, et les éruptions de l'Etna sont les efforts qu'il fait encore pour attaquer le ciel.

Sisyphe est forcé de rouler une pierre énorme jusqu'au haut d'une montagne, d'où elle retombe dès qu'elle a touché le sommet. (*Fig.* 47.) On l'accusait d'avoir essayé de tromper Pluton, et de se rendre immortel, en retournant sur la terre. On trouve dans l'histoire que pendant sa jeunesse il avait échappé à une maladie très-dangereuse, et avait ensuite vécu très-long-temps.

Salmonée, prince d'Élide, voulut s'égaler à Jupiter; il crut imiter sa foudre, en faisant rouler sur un pont d'airain un char éclairé de flambeaux. Jupiter le précipita d'un coup de foudre.

Phlégias, ayant brûlé un temple d'Apollon, voit sans cesse un énorme rocher suspendu sur sa tête et prêt à l'écraser. Ses plaintes éternelles servent à effrayer les ombres coupables.

Le géant Tytie, dont le corps couvrait neuf arpens, ayant osé insulter Latone, Apollon le fit périr avec ses flèches, et le précipita dans les enfers. Un vautour lui déchire continuellement le foie.

Il faut observer que les neuf arpens que couvrait le corps du géant Tytie signifient que le lieu destiné à sa sépulture contenait neuf arpens.

Ixion, ayant porté l'insolence jusqu'au point de se déclarer rival de Jupiter, fut précipité dans le Tartare, et attaché sur une roue environnée de serpens. (*Fig.* 48.)

Tantale, roi de Phrygie, était fils de Jupiter et de la nymphe Pluto. On rapporte diversement son crime. On dit qu'il avait découvert au fleuve Asope le lieu où Jupiter avait caché sa fille Égine, après l'avoir enlevée. D'autres disent qu'il laissa voler un chien que Jupiter lui avait confié, et avec lequel il faisait garder son temple de Crète; d'autres enfin racontent qu'ayant été admis à la table des dieux, il avait révélé leurs secrets, et volé du nectar pour en faire boire à ses amis; mais on s'accorde plus généralement à rapporter son crime de la manière suivante :

Les dieux honorèrent Tantale de leur visite; il voulut éprouver s'ils connaissaient

les choses cachées. Ce prince barbare égorgea Pélops son fils, et fit entremêler ses membres avec les mets que l'on servait aux dieux. Ils témoignèrent leur colère à l'aspect de cet horrible repas; mais Cérès, uniquement occupée de la douleur que lui causait l'enlèvement de sa fille Proserpine, mangea une épaule sans y prendre garde. Les dieux ressuscitèrent le jeune Pélops, et Jupiter remplaça par une épaule d'ivoire celle que Cérès avait mangée.

Pour punir Tantale de son double attentat contre les dieux et contre la tendresse qu'il devait à son fils, il fut précipité dans le fond des enfers, où il éprouve sans cesse la soif la plus brûlante et la faim la plus dévorante. Pour redoubler son supplice, il est plongé dans l'eau jusqu'au menton; mais dès qu'il approche sa bouche pour chercher à se désaltérer, l'eau se retire. Les mets les plus séduisans l'environnent de toutes parts; mais ils s'éloignent dès qu'il veut les saisir pour les dévorer. (*Fig.* 49.) Les savans ne sont point d'accord sur l'explication de cette fable; quelques-uns d'eux la regardent comme une allégorie pour peindre l'avarice. Tantale périssant de soif et de faim au milieu de la plus grande abondance, représente l'avare qui n'ose entamer son trésor, et se laisse consu-

mer par la misère dans la crainte de le diminuer ; mais rien n'explique la barbarie de Tantale, et l'histoire ne dit rien de satisfaisant pour expliquer le meurtre de Pélops.

Parmi les principaux coupables, il faut remarquer les Danaïdes, condamnées à remplir d'eau une cuve sans fond. (*Fig.* 50). La fable imaginée pour peindre ce genre de punition, n'a d'autre fondement que la coutume observée par les Égyptiens à Memphis. Près du lac Achéruse au delà duquel on enterrait les morts, des prêtres versaient de l'eau dans une cuve sans fond, pour exprimer l'impossibilité de revenir à la vie.

Les poëtes ont feint que les Danaïdes subissaient ce genre de supplice, pour les punir du crime que nous allons rapporter.

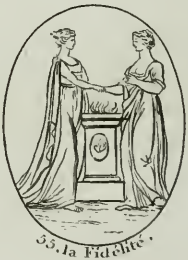
Danaüs et Égyptus, fils de Bélus, descendaient de Jupiter et de la nymphe Io. Égyptus s'empara du royaume qui depuis ce temps porte son nom. Danaüs son frère fut forcé de s'éloigner ; il rassembla ceux qui suivaient son parti, et vint du côté d'Argos. Il attaqua Gélanor, roi de ce pays, et le détrôna. Il eut diverses femmes, dont il eut cinquante filles. Son frère Égyptus eut de même cinquante fils. Ces princes, ayant appris la puissance et la nouvelle fortune de Danaüs, demandèrent ses filles en mariage, et les obtinrent ; mais

53. la Vérité.

52. l'Espérance.

51. la Félicité.

56. la Liberté.


55. la Fidélité.

54. la Paix.

59. la Pudeur.

58. la Providence.

57. Harpocrate.

ce conquérant du royaume d'Argos, inquiet et cruel, ayant su par l'oracle qu'un de ses gendres lui donnerait la mort, chercha à se venger des mauvais traitemens de son frère Égyptus; il ordonna à ses filles de poignarder leurs époux pendant la première nuit de leurs noces. La seule Hypermnestre n'obéit point à cet ordre barbare. Elle en avertit Lyncée, qui s'enfuit à Lyrce, près d'Argos, et elle se rendit à Larisse. En arrivant dans ces deux villes, ils allumèrent des flambeaux sur les tours les plus élevées, pour s'avertir qu'ils étaient hors de péril. Lyncée rassembla des troupes, fit la guerre à Danaüs, et s'empara de son trône.

Les poëtes, pour rappeler ce fait historique et l'embellir à leur manière, peignirent la punition des Danaïdes telle que nous l'avons dit précédemment.

On trouve aussi dans le Tartare, Œdipe, Étéocle, Polynice, Thésée et plusieurs autres; mais nous en parlerons à l'article des demi-dieux et des héros.

DES DIVINITÉS PARTICULIÈRES.

Il serait impossible de nommer et de désigner toutes les divinités particulières des anciens ; ils érigeaient en dieux les vertus, les passions, les biens et les maux : nous nous bornerons à parler des plus connus.

Les Grecs honoraient la *Félicité* sous le nom d'*Eudémonia*, ou de *Macaria*. Un oracle ayant dit aux Athéniens qu'ils remporteraient la victoire si un des enfans d'Hercule se donnait volontairement la mort, Macarie, une de ses filles, se tua elle-même. Les Athéniens furent victorieux, et honorèrent sous le nom de *Macaria*, Félicité, celle qui s'était dévouée pour eux.

Les Romains n'honorèrent la *Félicité* que long-temps après la fondation de Rome. Lucullus lui fit élever un temple après la guerre contre Mithridate et Tigrane. On la représentait comme une reine assise sur un trône, tenant une corne d'abondance, avec cette légende : *La Félicité publique*. (*Fig.* 51.)

L'*Espérance*, cette dernière ressource des hommes contre les maux qui les accablent, fut bientôt divinisée par eux. Les Grecs honoraient l'*Espérance* sous le nom d'*Elpis*, et

les Romains sous celui de *Spes publica*, Espérance publique. Cicéron dit que l'immortalité animait l'*Espérance*, et que la vertu seule avait droit de compter sur elle. Rome lui avait élevé plusieurs temples. On la représente avec une corne d'abondance, des fruits, des fleurs, une ruche à miel (*Fig.* 52), et les nautoniers la représentaient avec une ancre.

L'*Éternité* n'avait ni temples, ni autels. On se bornait à la représenter sous la figure d'une femme, avec une légende qui portait son nom, *Éternité*. Elle tenait à la main une tête de soleil rayonnant, ou une tête de lune, parce qu'on les croyait éternels. On la représentait aussi sous la forme du phénix, oiseau fabuleux qui renaît de ses cendres; ou sous celle d'un globe, parce qu'il n'a aucunes bornes; ou sous celle d'un serpent qui forme le cercle en mordant sa queue; quelquefois aussi sous la forme d'un éléphant, à cause de la longue vie de cet animal : ce qui démontre la faible idée que les anciens avaient de l'*Éternité*. Toutes les généalogies de leurs dieux prouvent qu'ils ne pouvaient concevoir la divinité sans commencement et sans fin.

Le *Temps* était représenté par Saturne : on le peignait avec des ailes, pour marquer la rapidité de sa course, et avec une faux, pour

exprimer ses ravages. (*Voy. Saturne, Fig.* 3, *Pl.* 1.)

On divisait le *Temps* en plusieurs parties, le siècle, la génération ou l'espace de trente ans, le lustre ou cinq ans, l'année, et les saisons. On n'en admettait d'abord que trois, l'été, l'automne et l'hiver; on y ajouta le printemps. L'on personnifia le crépuscule du matin, l'aurore, le midi, le soir, le crépuscule du soir, et la nuit. Chacune de ces parties était représentée par un homme ou une femme, suivant son nom masculin ou féminin.

La *Pensée* fut divinisée; on l'implorait pour n'avoir que de bonnes pensées.

Tous les genres de *piété* furent honorés. M. Acilius Glabrio fit élever un temple à la *Piété filiale* sur les fondemens de la maison qu'avait habitée la femme romaine qui avait nourri son père dans la prison.

Les Athéniens avaient élevé des autels à la *Miséricorde*. Les Romains les imitèrent, et donnèrent à ces temples le nom d'*Asiles*.

La *Vertu*, qui peut seule assurer le bonheur, fut adorée par les anciens, et l'on trouve encore dans le quatrième livre de la *Cité de Dieu*, par saint *Augustin*, quelques traces du culte qu'on lui rendait. Scipion, le destructeur de Numance, fut le premier qui consacra un temple à cette divinité. Marcellus

voulut réunir dans un même temple la *Vertu* et *l'Honneur;* il consulta les pontifes : ils déclarèrent qu'un seul temple ne pouvait contenir deux divinités aussi grandes. Marcellus en fit construire deux qui se touchaient, de sorte que l'on passait du temple de la Vertu à celui de l'Honneur, pour apprendre aux hommes qu'ils ne pouvaient parvenir au véritable honneur que par la pratique de la vertu. On ne sacrifiait jamais à l'Honneur, sans avoir la tête découverte, et sans donner les marques du plus grand respect.

La *Vérité* passait pour être mère de la Vertu et fille du Temps; on la représentait comme une jeune vierge, couverte d'un habit dont la blancheur égalait celle de la neige. (*Fig.* 53.) Démocrite disait que la vérité se cachait au fond d'un puits, tant elle est difficile à découvrir.

La *Concorde*, la *Paix* et la *Fidélité* étaient trois déesses différentes. Le pouvoir de la Concorde s'étendait sur les maisons, les familles et les villes. Celui de la Paix s'étendait sur tout l'empire. Suétone dit que ce fut dans le temple de la Paix que furent déposées les riches dépouilles du temple de Jérusalem. On rassemblait dans le même temple tous ceux qui professaient les arts, lorsqu'ils avaient à soutenir leurs droits et leurs prérogatives,

afin que la présence de la déesse de la Paix pût bannir toute haine et toute aigreur de leurs disputes. On représentait cette déesse sous la forme d'une femme couronnée de laurier, d'olivier, de roses, tenant d'une main des épis, symbole de l'abondance qu'elle procure, et de l'autre le caducée. (*Fig.* 54.) On lui donnait pour compagnes Vénus et les Grâces.

La *Fidélité* présidait à la bonne foi dans les traités et dans le commerce; le serment que l'on faisait par elle, ou par Jupiter *Fidius*, était regardé comme le plus inviolable de tous. On croit généralement que Numa Pompilius fit élever son premier temple. La figure de deux femmes qui se donnent la main, représente ordinairement cette déesse. (*Fig.* 55.)

Un peuple autant idolâtre de sa liberté que l'était le peuple romain, ne pouvait manquer d'en faire une divinité : elle avait plusieurs temples. On la représentait appuyée sur une table des lois, ayant une épée à la main pour les défendre, avec cette légende : *Elles assurent la liberté de tous.* (*Fig.* 56.) On représentait la Licence foudroyée par le ciel, dans l'instant où elle s'efforce de briser une table des lois et la balance de la justice.

Le *Silence* avait ses autels; les peuples de

l'Orient l'adoraient sous le nom d'*Harpocrate*, et les Romains en avaient fait une déesse qu'ils nommaient *Ageronia*. (*Fig.* 57.) Ces derniers avaient aussi le dieu de la parole, qu'ils nommaient *Aïus Locutius*.

La *Pudeur* avait des temples. On la représentait sous la figure d'une femme voilée, ou d'une femme qui montre son front avec son doigt pour annoncer qu'il est sans trouble et sans tache. (*Fig.* 58.)

La *Providence* était représentée par une femme appuyée sur une colonne, tenant de la main gauche une corne d'abondance, et montrant un globe avec sa main droite, pour apprendre qu'elle étend ses soins sur tout l'univers, et qu'elle dispense tous les biens. (*Fig.* 59.)

On représente la *Justice* sous la figure d'une jeune fille, tenant une balance égale des deux côtés, ayant une épée nue à la main et un bandeau sur les yeux ; elle est assise sur un bloc de pierre, prête à prescrire des peines contre le crime et des récompenses pour la vertu. (*Fig.* 60.)

La *Fortune* présidait au bien et au mal. On la représentait sous la figure d'une femme aveugle et presque chauve, avec des ailes aux deux pieds. L'un d'eux est posé sur une roue qui tourne avec vitesse, et l'autre est en l'air. (*Fig.* 61.)

L'*Occasion* se représentait de même, mais elle avait une touffe de cheveux sur la tête, afin de laisser un moyen de la saisir. (*Fig.* 62.)

SUITE DES DIVINITÉS PARTICULIÈRES.

La *Pâleur* et la *Peur*. Les hommes frappés à la vue des événemens dont ils ne connaissaient pas la cause, et qui leur inspiraient de la frayeur, firent une divinité du trouble même qui les agitait; et, pour s'en délivrer, ils lui adressaient des vœux, des prières. Il est impossible de désigner le moment où ce culte commença. Dans les combats, on donnait au dieu de la guerre la Peur et la Fuite pour cortége. Les deux fils de Médée ayant été massacrés par les Corinthiens, une peste cruelle fit périr une partie de leurs enfans. L'Oracle leur ordonna de sacrifier aux mânes irrités de ces innocentes victimes, et d'ériger en même temps une statue à la Peur.

On la représentait avec des cheveux hérissés, le visage élevé, la bouche ouverte et le regard troublé. (*Fig.* 63.) La Pâleur était représentée par une figure maigre et allongée, les cheveux abattus et le regard fixe.

62. l'Occasion.
61. la Fortune.
60. la Justice.
65. Comus.
64. la Discorde.
63. la Peur.
68. l'Amitié.
67. Esculape.
66 Momus.

Les Lacédémoniens avaient placé le temple de la Peur auprès du tribunal des Éphores, afin d'inspirer aux méchans la crainte d'un châtiment sévère. On joignait toujours la Peur aux autres dieux lorsqu'on prononçait des sermens.

Il serait aussi long qu'inutile de nommer toutes les divinités particulières. En général, les Romains, et les Grecs avant eux, adoraient les vertus, les passions, les vices et jusqu'aux événemens imprévus. Chacun pouvait créer à son gré quelque dieu nouveau. Lorsque des voyageurs, en traversant une rivière, une forêt, éprouvaient quelque danger ou quelque surprise, ils dressaient un autel, l'ornaient de quelques attributs, de quelques inscriptions, et ces monumens du caprice étaient respectés, souvent même adorés par ceux que le hasard conduisait auprès d'eux. Il sera toujours facile de suppléer à la nombreuse liste que nous supprimons pour ne point fatiguer nos lecteurs. Les poëtes et les anciens, en nommant ces divinités dans leurs ouvrages, s'attachent surtout à peindre leur influence et leurs effets; il sera donc toujours très-facile de les reconnaître; elles auront du moins alors les charmes et les ornemens de la poésie.

Cependant, parmi les divinités malfai-

santes, il ne faut pas oublier Atée ou la Discorde. (*Fig.* 64.) Chassée de l'Olympe par Jupiter, parce qu'elle cherchait à brouiller les dieux, elle vint sur la terre exercer toutes ses fureurs. On attribuait à cette cruelle déesse les guerres, les querelles entre les particuliers, les dissensions dans les ménages; ce fut elle qui jeta, au milieu du festin préparé pour les noces de Pélée, la fatale pomme, avec cette inscription : *A la plus belle*. Nous avons déjà dit que les Prières, ses sœurs, courent après elle, pour réparer les maux qu'elle cause; mais elles sont boiteuses, et leur cruelle sœur les devance toujours.

DE COMUS ET DE MOMUS.

Comus présidait aux festins, à la bonne chère; il n'est connu que de nom. Tout peintre a le droit de prendre son imagination pour guide lorsqu'il veut le représenter. (*Fig.* 65.) Son nom vient de *commessari, manger* : on croit aussi qu'il vient d'une espèce de chanson très-familière aux anciens, que l'on nommait *comos*, et que l'on chantait dans les repas.

Momus, fils du Sommeil et de la Nuit, était le dieu de la raillerie et des bons mots.

(*Fig.* 66.) Satirique jusqu'à l'excès, les dieux et Jupiter même étaient les objets de ses plus sanglantes railleries. Son nom vient du mot grec *momos*, reproche. Il blâmait les dieux de n'avoir pas mis une ouverture au cœur de l'homme, pour laisser la possibilité de distinguer la vérité du mensonge.

DES DIEUX DE LA MÉDECINE.

Le nom d'Esculape, que les Grecs appelaient *Asclépios*, paraît étranger, et semble tiré des langues de l'Orient. Il est certain qu'Esculape était connu dans la Phénicie, avant de l'être dans la Grèce. Sanchoniaton, le plus ancien des auteurs phéniciens, nomme un Esculape, fils de *Sydic* ou *le Juste*, et d'une princesse de la famille des Titans. Le célèbre Marsham, dont l'opinion est une véritable autorité pour les savans, nomme un Esculape, roi de Memphis : il était frère du premier Mercure, et vivait deux cents ans avant le déluge, plus de mille ans avant l'Esculape grec. Eusèbe parle aussi d'un Esculape égyptien, célèbre médecin, qui contribua beaucoup à répandre en Égypte l'usage des lettres que Mercure avait inventées.

C'est donc dans la Phénicie et dans l'Égypte qu'il faut chercher le véritable Esculape. Honoré comme un dieu dans ces deux pays, son culte passa dans la Grèce, et fut apporté par des colonies. On l'établit d'abord dans Épidaure, ville du Péloponèse, et bientôt les Grecs prétendirent qu'il était originaire de leur pays; mais, comme leur mythologie était fort incertaine, ils racontaient différemment son histoire. Les poëtes lui donnaient pour père Apollon, et pour mère Coronis, fille de Phlégyas. Esculape, au moment de sa naissance, fut exposé sur une montagne, et allaité par une chèvre. Le berger du troupeau crut voir cet enfant environné de lumière. Retiré de ce lieu, il fut élevé par *Trigone*, femme du berger qui l'avait découverte, et dès qu'il commença à parler, on l'envoya à l'école du célèbre centaure Chiron. Son esprit, très-vif et très-subtil, lui fit faire de grands progrès dans la connaissance des simples, et dans la composition des remèdes. Suivant l'usage de ces temps, il joignit la chirurgie à la médecine, et devint si habile, qu'il passa pour l'inventeur et ensuite le dieu de la médecine.

Esculape, contemporain d'Hercule et de Jason, les accompagna dans le voyage des Argonautes, et leur fut extrêmement utile.

Peu de temps après sa mort, on lui rendit les honneurs divins. On le plaça dans le ciel; il forme le signe appelé le Serpentaire. Ses descendans régnèrent dans une partie de la Messénie. C'est de là que Machaon et Podalyre, ses deux fils, allèrent à la guerre de Troie.

Les poëtes publièrent dans leurs fables que la science d'Esculape allait jusqu'à ressusciter des morts; que Pluton se plaignit à Jupiter de ce qu'il rendait son royaume désert, et que ce dieu, pour apaiser le dieu des enfers, foudroya le médecin. Nous avons déjà dit qu'Apollon tua les Cyclopes à coups de flèches, pour venger la mort de son fils.

A Épidaure, on honorait Esculape sous la forme d'un serpent. On le représentait aussi sous la figure d'un homme. Sa statue, ouvrage de Thrasymède de Paros, était d'or et d'ivoire, comme celle de Jupiter Olympien à Athènes, mais plus petite de moitié. Il est représenté sur un trône, tenant d'une main un bâton, et appuyant l'autre sur la tête d'un serpent. (*Fig.* 67). On voyait autour du temple grand nombre de colonnes, sur lesquelles étaient écrits les noms de ceux qui se disaient guéris par lui. Le coq et le serpent étaient spécialement consacrés à ce dieu.

La fable publie qu'Esculape était sorti d'un œuf de corneille sous la forme d'un

serpent. Un aventurier ayant trouvé moyen d'introduire un de ces reptiles dans un œuf de corneille, et l'ayant mis dans les fondations d'un temple qu'on élevait en l'honneur d'Esculape, publia qu'il avait trouvé cet œuf, et que c'était Esculape lui-même qui s'était ainsi déguisé. Cette fable fut crue par le peuple, et la foule venait adorer cette divinité de la santé. Les prêtres, habiles médecins, et possesseurs des secrets d'Esculape, faisaient prendre des remèdes aux malades, et laissaient à leur dieu tout l'honneur de la guérison.

Le serpent devint le symbole d'Esculape; il l'est en même temps de la prudence, qualité si nécessaire aux médecins. Tite-Live rapporte que les Romains, attaqués de la peste, apprirent dans les livres sacrés qu'il fallait aller chercher Esculape à Épidaure. On députa des ambassadeurs. Les prêtres leur donnèrent une couleuvre privée, qu'ils assurèrent être Esculape lui-même. Elle fut embarquée solennellement, et, le vaisseau étant parvenu jusqu'à l'île du Tibre, elle en sortit, et se cacha dans les roseaux. On crut que le dieu avait choisi ce lieu pour demeure; on lui bâtit un temple superbe sur ce lieu même, et l'on fit revêtir d'un beau marbre blanc tous les bords de l'île, en lui

donnant la forme, ou plutôt le dessin d'un grand vaisseau. Ce fut ainsi que, l'an de Rome 462, le culte d'Esculape fut établi parmi les Romains.

Nous ne terminerons pas l'article des divinités particulières, sans dire que les Grecs et les Romains accordaient à l'amitié les honneurs divins. Les Grecs la nommaient *Philia*, et les Romains la peignaient (*Fig.* 68) sous la forme d'une jeune femme, la tête découverte, et vêtue d'un habit très-simple, avec ces mots écrits au bas du vêtement : *La mort et la vie*. Sur son front on lisait : *L'hiver et l'été*. Une de ses mains tenait une légende, sur laquelle était écrit : *De loin et de près*. Ces paroles et ces symboles signifiaient que l'Amitié ne vieillit point ; qu'elle est égale dans toutes les saisons, pendant l'absence comme pendant la présence, à la vie et à la mort ; qu'elle s'expose à tout pour servir un ami, et qu'elle n'a rien de caché pour lui. Cette dernière pensée était exprimée par l'une de ses mains appuyée sur son cœur. Cette peinture, toute éloquente qu'elle est, n'égale point les expressions de *Montaigne*, lorsqu'il dit, en pleurant la mort de son ami :

« Depuis que je l'ai perdu, tout devient » pour moi douleur et regret. Nous étions à

» moitié de tout, nous unissions nos larmes :
» nos plaisirs étaient doublés ; maintenant
» j'unis à mes maux les pleurs de sa perte,
» et, si quelque plaisir vient me surprendre,
» je me le reproche, il me semble que je lui
» dérobe sa part. »

FIN DU TOME PREMIER

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome premier.

Pages

Avant-propos v
Réflexions préliminaires sur l'origine de l'idolâtrie. 1
Tradition des Chaldéens. 11
Tradition des Phéniciens. 20
Tradition des Égyptiens. 24
Première origine de l'idolâtrie. 33
Premier objet de l'idolâtrie. 34
Second objet de l'idolâtrie. 37
Progrès de l'idolâtrie. 41
Division des différentes fables 45
Conjectures sur l'origine des fables 49
Fables produites par le goût du merveilleux 53
Division des temps d'après Varron. 58
Des jeux olympiques. 60
Effets que produisit dans la Grèce et dans l'Occident l'arrivée des colonies orientales 61
D'Hésiode et d'Homère 64
Des Dieux des Grecs, des Romains et des autres peuples de l'Occident 66
Des Dieux du ciel. 71
Différens ordres des Dieux. 73
Histoires particulières des Dieux. 75
Saturne, Janus, Age d'or. . . . . *Ibid.*

Pages.
Mois de l'année. 80
Fin de l'histoire de Saturne et de Janus, avec les rapprochemens historiques. 81
Histoire de Cybèle 84
Des Vestales, de Vesta, déesse du feu et de la virginité 91
Jupiter. 94
Fable de Jupiter 98
Explication du partage du monde 100
Suite de la fable de Jupiter 101
Histoire de Jupiter et des princes Titans 107
Explication de quelques-unes des fables contenues dans l'histoire et fable de Jupiter. 118
Manière dont on représentait Jupiter 123
Des métamorphoses de Jupiter. 125
Du culte rendu à Jupiter. 129
Des noms que l'on donnait à Jupiter. 130
Histoire de Japet, de Prométhée, d'Épiméthée et de Pandore 132
Recherches historiques sur la fable de Prométhée. 135
Histoire et fable de Junon 138
Histoire d'Hymen ou Hyménéus et autres dieux du mariage. 147
Histoire de Cérès 149
Histoire du Soleil 155
Histoire de Phaéton. 163
Histoire et fable d'Apollon 164
Histoire et fable des Muses 175
Histoire de Diane ou la Lune 182
Histoire de Bacchus 190
Fable de Bacchus. 194
Histoire de Minerve 200
Bellone 209
Histoire de Mars 211
La Victoire. 216

Pages.
Histoire et fable de Vénus 217
Fable de l'Amour ou Cupidon 229
Note sur la manière de représenter Cupidon. . . . 230
Psyché. 231
Les Grâces 233
Histoire et fable de Vulcain. 238
Histoire et fable de Mercure 243
Suite de l'histoire de Mercure 244
Fable des Grecs sur Mercure. 246
Divinités de la mer et des eaux 250
Histoire d'Océan et de Téthys 252
Histoire de Neptune et d'Amphitrite. 254
Des Tritons et des Sirènes. 258
Protée 261
Glaucus, Portunus, Phorcys, Saron, Égéon . . . 263
Nymphes, Dryades, Hamadryades, Napées, Oréades et Néréides 266
D'Éole et des Vents 267
Divinités de la terre 270
Démogorgon 273
Du dieu Terme 276
Flore, Pomone, Vertumne et Priape, dieux des jardins. 278
De Palès et de quelques autres divinités champêtres. 280
Des Satyres, des Faunes, des Égipans et du dieu Pan. 282
De Silène et de Midas. 285
De Faunus et de Sylvanus 289
Des dieux Lares et des dieux Pénates 290
Divinités des enfers 293
Description des enfers 297
Pluton, Cérès, Proserpine, et autres dieux des enfers. 299
De la Métempsycose 303
Des Juges des enfers, des Furies et des Parques . *Ibid*
Némésis, dieux Mânes, la Nuit, le sommeil et la Mort 306

Pages.
De Caron, de Cerbère et des fleuves de l'enfer . . 308
Des Champs-Élysées. 311
Du Culte des enfers 312
Principaux coupables punis dans les enfers . . . . *Ibid*
Des divinités particulières 318
Suite des divinités particulières 324
De Comus et de Momus 326
Des dieux de la Médecine 27

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

LA MYTHOLOGIE

COMPARÉE

AVEC L'HISTOIRE.

II.

M. Freher

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

LA MYTHOLOGIE

COMPARÉE

AVEC L'HISTOIRE;

SUIVIE

DE RECHERCHES SUR L'ANCIENNE RELIGION DES HABITANS DU NORD.

PAR M. L'ABBÉ DE TRESSAN.

OUVRAGE ADOPTÉ PAR LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ.

HUITIÈME ÉDITION,

ORNÉE de seize Planches en taille-douce, dans le goût antique, représentant 75 sujets

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ G. DUFOUR ET E. D'OCAGNE, LIBRAIRES,

QUAI VOLTAIRE, N°. 13;

ET A AMSTERDAM, MÊME MAISON.

1826

LA MYTHOLOGIE

COMPARÉE

AVEC L'HISTOIRE.

DES DEMI-DIEUX

ET DES HÉROS.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

Nous avons déjà dit, dans nos réflexions préliminaires sur l'origine de l'idolâtrie, que les premières familles se séparèrent, et que des colonies très-nombreuses, après s'être avancées dans l'intérieur des terres avec l'espoir d'y trouver plus de repos et de bonheur, tombèrent bientôt dans la barbarie la plus grossière. Elles n'avaient emporté avec elles que des souvenirs confus des anciennes traditions. Chaque jour altéra de plus en plus la connaissance du vrai Dieu : les mouvemens impétueux des passions devinrent leurs seuls gui-

des, et l'homme, ainsi dégradé, se précipita d'erreur en erreur ; il parvint enfin à ce point funeste où la croyance au Dieu juste et puissant, qui récompense et punit, n'est plus qu'un tourment affreux pour le coupable. Ce fut alors que l'impie, effrayé à chaque coup de foudre, à chaque danger, crut s'arracher à son état cruel en invoquant le doute, et proféra cet horrible blasphème : *Il n'est point de Dieu.*

Après avoir rompu ce dernier frein, l'ignorance et la barbarie achevèrent ce que le crime avait commencé. Des pères corrompus produisirent des générations plus corrompues encore. La vertu, la vérité, ne trouvèrent plus d'asile sur la terre; elles remontèrent dans le ciel, et furent remplacées par tous les vices. On n'écouta plus que ses désirs, on n'employa plus que la force pour les satisfaire. Ces races coupables, après avoir oublié jusqu'au Dieu qui les avait créées, ne formèrent plus que des peuplades de brigands, qui s'égorgeaient entre eux; et la faiblesse, ne trouvant aucun appui pour la défendre, ne put se soustraire aux lois arbitraires de la force.

Cependant, comme le crime n'a d'autre propriété que celle d'ajouter sans cesse à ses propres maux, et celle de flétrir tout ce qu'il touche, l'expérience et la lassitude du mal-

heur vinrent enfin rendre quelque moralité au monde.

On sentit la nécessité de chercher une protection plus puissante que celle des hommes, on espéra la trouver dans le ciel; mais le vrai Dieu n'étant plus connu, les élémens, les astres, et tous les événemens qui s'élevaient au-dessus de la force humaine, furent adorés.

Ces divinités imaginaires ne purent suffire; on crut ajouter à leur pouvoir en les multipliant. L'homme, conservant tout son orgueil au milieu des maux qui l'accablaient, porta sa folie jusqu'à rendre des honneurs divins à ceux de ses semblables qui se faisaient redouter, ou qui le secouraient dans ses besoins. Bientôt les abus de la force réduisirent à se réunir contre elle; la guerre naquit, et l'homme ajouta ce fléau terrible aux maladies, aux besoins, à tous les maux par lesquels la nature semble vouloir à chaque instant lui ravir sa fragile existence.

Dans les premiers combats, le courage attira tous les regards, et la faiblesse craintive ne prétendit point alors disputer le premier rang ni les dangers à celui qui seul avait le pouvoir de la défendre; mais, après la victoire, la cupidité, l'orgueil, l'ambition, reprenaient leur empire. L'homme triomphant et courageux ne voulait plus rentrer dans la

foule ; son élévation blessait ; l'envie d'une part, l'ingratitude de l'autre, excitaient la fureur ; de nouveaux combats ensanglantaient la terre (et combien ne fallut-il pas de meurtres pour contraindre à reconnaître qu'il fallait d'autres lois que les mouvemens féroces des passions ! Bientôt il ne fut que trop prouvé que les guerres seraient éternelles ; on en fit le plus terrible des arts. Chacun sentit la nécessité de sacrifier une partie de son orgueil au besoin beaucoup plus pressant d'être protégé ; on assigna des récompenses au vainqueur ; la force et le courage marquèrent le rang que chacun devait occuper. Ce fut alors que l'émulation naquit. Elle est inséparable de la gloire ; et la gloire, qui veut toujours être juste lorsqu'elle distribue ses dons, força l'admiration et la reconnaissance à couronner celui qui rapportait le plus grand nombre de trophées, et s'était montré le plus capable de se défendre. Telle est la véritable origine des rois et des héros que la folie des hommes prétendit par la suite élever au rang des dieux.

Il faudrait une plume beaucoup plus éloquente et plus exercée que la nôtre, pour bien tracer l'histoire des premiers momens où les hommes se civilisèrent et sentirent la nécessité d'obéir à des lois sages qui combattaient

leurs désirs et leurs passions. Ce tableau nous entraînerait trop loin de notre sujet ; nous nous bornons à faire observer que, dans ces temps horribles où la vie n'était qu'un tissu de crimes et de malheurs, le premier des mortels qui consacra sa force et son adresse à protéger l'innocence et la faiblesse, dut nécessairement obtenir l'admiration et la reconnaissance; tandis que celui qui n'usa de la victoire que pour assouvir ses désirs, ne dut inspirer que l'effroi. Un bonheur réel récompensa le premier, tandis que le second ne pouvait trouver un instant de repos. Ce fut ainsi que l'expérience conduisit les hommes à reconnaître que le crime punit celui qui le commet, et que la vertu récompense celui qui la suit.

Aussitôt que cette grande vérité fut admise, la terre offrit le spectacle de quelques familles heureuses; leur exemple entraîna; les associations se formèrent; l'amitié vint doubler le nombre, la force et le bonheur de ces familles privilégiées, et les qualités sociales durent s'accroître à mesure qu'elles se multiplièrent.

NOTIONS GÉNÉRALES SUR L'HISTOIRE DE LA GRÈCE, ET SUR LES TEMPS NOMMÉS HÉROÏQUES.

C'est dans la Grèce que l'héroïsme a pris naissance ; c'est dans son histoire qu'il en faut chercher l'origine : car il est généralement reconnu que les Égyptiens n'avaient aucun culte pour les demi-dieux. Ils n'accordaient ce titre à personne, et se bornaient à louer la mémoire des grands hommes.

Ici se présente une nouvelle carrière, et disparaissent les ténèbres qui enveloppaient les fables des dieux. Nous rencontrons encore des fables à chaque pas, mais elles seront moins absurdes; et ce temps, tout fabuleux qu'il est, laisse entrevoir une sorte de lueur historique, qui sert à développer les fictions. Des tombeaux rappellent, par des traditions suivies, le souvenir des grands hommes dont ils renferment les cendres. Des monumens héroïques et des cérémonies annuelles remettent devant les yeux l'histoire de ceux dont ils perpétuent la mémoire. On reconnaît surtout que ces héros ont véritablement existé, en voyant célébrer dans des temps marqués les jeux qu'ils avaient eux-mêmes institués.

Nous croyons indispensable de fixer peu-

dant quelques momens l'attention de nos lecteurs sur l'origine du peuple le plus célèbre de l'univers. Si la Grèce présente d'abord l'aspect de l'ignorance et de la barbarie, on la voit bientôt se civiliser et s'accroître, former des monarchies, et surtout s'illustrer en cultivant les sciences et les arts. C'est par les Grecs que la poésie, l'éloquence, l'architecture, la sculpture et la peinture, ont été portées au plus haut point de perfection où elles puissent atteindre. C'est à ce peuple enfin que nous devons nos plus parfaits modèles dans tous les genres.

En jetant un coup d'œil rapide sur les commencemens des Grecs, on les voit passer de l'état de barbarie à une vie plus douce et plus convenable. Ils abandonnent bientôt les cavernes, les creux des arbres et les forêts, pour venir habiter des cabanes, des bourgs, des villes. Quelques chefs de colonies civilisées leur apportent les sciences, les arts, des lois, un culte religieux. Habiles à profiter des leçons de leurs maîtres, ils les surpassent en peu de temps, et voient naître parmi eux des héros dont les noms sont immortels. C'est alors que l'on parvient à l'histoire de Persée, Bellérophon, Hercule, Thésée, Castor et Pollux, et mille autres, dont les actions prodigieuses ont été chantées par leurs poëtes, et

sont encore représentées sur nos théâtres. On apprend en même temps comment furent institués ces jeux et ces fêtes qui rendirent la Grèce si célèbre.

Le pays que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Grèce n'a pas toujours eu la même étendue qu'il avait lorsqu'il fut soumis aux Romains ; il a même souvent changé de nom. Partout le texte hébreu de l'Écriture-Sainte le nomme *pays de Javan*, et la version des Septante le nomme *Hellas* ou *Hellenus*, d'*Hellen*, fils de Deucalion, qui régna en Phthiotide, pays de la Thessalie, et donna son nom à toute la Grèce.

Il est remarquable que le nom hébreu *Javan* n'ayant rien qui détermine sa prononciation, ressemble à celui d'*Ion ;* et les premiers *Ioniens* connus étaient dans la Grèce. Ils en furent probablement les premiers habitans. Bientôt les Phéniciens, les plus grands navigateurs du monde, y portèrent le commerce, et surtout l'écriture, qu'ils furent les premiers à connaître. Les Égyptiens y envoyèrent aussi des colonies. Ce peuple sage, qui jouissait de tous les biens que procure un bon gouvernement, et de tous les avantages que l'on peut retirer des sciences et des arts, leur apprit à chercher le repos sous la conduite d'un monarque. Il leur fit sentir la nécessité des

bonnes lois, et celle d'inspirer aux hommes la crainte de la divinité. Malheureusement il était lui-même dans l'erreur; il n'apporta que sa religion et ses faux dieux.

Nous avons déjà parlé dans cet ouvrage de l'ignorance des Grecs sur leur origine. Leur vanité n'était pas moins grande; ils prétendaient être le plus ancien et le premier des peuples. En conséquence, ils se disaient *Authocthones*, c'est-à-dire, *nés dans le pays même*, et se regardaient comme les pères et les instituteurs de tous les autres peuples. La ressemblance des noms de leurs héros avec ceux de ces peuples qui leur étaient étrangers, paraissait à leur amour-propre une preuve suffisante. Ce qu'on sait avec certitude, c'est que *Javan*, fils de Japhet, connu par les Grecs sous le nom d'*Iapet*, eut l'Occident pour son partage. C'est de lui que sont sortis tous les *Ioniens* et tous les *Grecs*. Cet ancien patriarche conduisit sa colonie dans l'Occident, après la séparation arrivée à la tour de Babel; mais on ignore le lieu particulier qu'il choisit pour sa demeure. On croit qu'il s'arrêta dans l'Asie Mineure, d'où ses descendans traversèrent probablement le Bosphore de Thrace pour se rendre dans la Grèce.

Voilà sans contredit les premiers habitans

de ce pays, et quel était l'Iapet dont les poëtes et les historiens ont tant parlé.

Selon *Pausanias*, Pélasgus fut le premier homme extraordinaire qui parut dans ce pays. Il surpassait les autres hommes en grandeur, en force, en courage, en bonne mine et par les qualités de son esprit. Il demeurait dans l'Arcadie; il apprit à ce peuple à se faire des cabanes, pour se défendre de la pluie, du froid, de la chaleur; il leur fit contracter l'usage de se vêtir de peaux d'animaux, de se nourrir du fruit que porte le hêtre. Pour prix de ses services, il fut toujours regardé comme le chef et le roi du pays. Sa mémoire fut tellement respectée, que la contrée où il vivait garda le nom de Pélasgie. Ses enfans, témoins de sa gloire, le prirent pour modèle, et le peuple, reconnaissant, laissa tout le pouvoir entre leurs mains. Trois générations après Pélasgus, une immense population et un grand nombre de villes couvraient l'Arcadie. Voilà, suivant Pausanias, les premiers habitans de la Grèce.

Quelque temps après, les colonies égyptiennes et phéniciennes vinrent changer les mœurs, les coutumes et la religion de ce pays.

Les descendans d'Iavan et ceux des Pélasges ne suffisaient point pour peupler cette belle et vaste contrée. La Phénicie et l'Égypte,

voisines des lieux où s'étaient faits les premiers établissemens des enfans de Noé, envoyèrent des colonies de leurs trop nombreux habitans chercher de nouveaux climats : ils vinrent dans l'Occident, apportant avec eux leurs arts, leurs coutumes, leurs lois, leur religion. L'idolâtrie la plus grossière régnait alors dans la Grèce; les dieux qu'on y adorait n'avaient pas même de noms; de sorte que les habitans du pays s'accommodèrent sans peine des divinités de ces mêmes peuples orientaux, auxquels ils devaient leur civilisation et plus de bonheur.

Parmi les conducteurs de ces colonies, les plus connus sont Inachus, Cécrops, Deucalion, Cadmus, Pélops et quelques autres. Les différentes colonies formèrent les royaumes d'Argos, de Sicyone, d'Athènes, de Thèbes et de Lacédémone.

Une histoire exacte et générale des commencemens de la Grèce dépasserait les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage; elle nous écarterait même de notre but. Nous nous bornerons donc à donner des notions suffisantes pour prouver que les demi-dieux et les héros les plus célèbres de la fable ont existé.

ROYAUME D'ARGOS.

Les recherches historiques les plus certaines prouvent qu'Inachus quitta la Phénicie, et vint dans la Grèce fonder le royaume d'Argos, environ dix-huit cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ. Il s'établit dans le pays qui fut appelé Péloponèse. Il fit creuser un lit au fleuve Amphiloque, très-sujet à déborder, et lui donna son nom; ce qui fit publier, selon la coutume de ce temps, qu'il était la divinité tutélaire de ce fleuve.

Le royaume d'Argos eut une longue suite de rois. Les neufs premiers, nommés *Inachides,* furent *Inachus, Phoronée, Apis, Argus, Chriosus, Phorbas, Triopas, Sthénélus* et *Gélanor.*

Le second fils d'Inachus, frère de Phoronée, et qui se nommait *Égialée,* fonda le royaume de Sicyone. Nous ne donnerons pas la liste des rois de ces divers royaumes; on pourra vérifier leur existence et leur succession au trône dans toutes les histoires de la Grèce.

Nous remarquerons cependant Danaüs, contemporain de Moïse. Il abandonna l'Égypte avec sa famille, et vint dans le royaume d'Argos, sous le règne de Gélanor, neuvième

roi d'Argos de la race des Inachides. Le commencement du règne de Gélanor fut rempli de troubles. Danaüs en profita pour se faire un parti considérable, et détrôna le bienfaiteur qui l'avait accueilli. Les Inachides furent alors remplacés par les Bélides.

Danaüs avait eu cinquante filles de ses diverses femmes; les enfans de son frère Égyptus étaient au même nombre. Ces derniers ayant appris que leur oncle occupait un trône dans la Grèce, s'embarquèrent avec le projet de demander leurs parentes en mariage. Danaüs n'osa les refuser; mais tout portant ombrage à cet usurpateur, il donna l'ordre à ses filles d'égorger leurs maris pendant la première nuit des noces. Nous avons déjà dit que la seule Hypermnestre sauva Lyncée son époux. Ce prince fit la guerre à Danaüs, que le repentir de son crime et la crainte déterminèrent enfin à lui céder la couronne. Les successeurs de Lyncée furent Abas, Prœtus, et Acrisius qui eut pour fille Danaé, mère de Persée, si célèbre dans les fables, et dont nous parlerons bientôt. Ce même Persée, ayant tué involontairement Acrisius, son grand-père, quitta le royaume d'Argos, et vint s'établir à Mycène.

Cet extrait suffira pour prouver qu'en recourant à l'histoire on trouvera toutes les

époques auxquelles vécurent les personnages célèbres dont parle la fable.

DES TEMPS HÉROÏQUES OU FABULEUX.

Les anciens et les modernes conviennent tous que les temps héroïques ou fabuleux s'étendaient depuis Ogygès jusqu'au rétablissement des olympiades, époque à laquelle commencent les temps historiques. On n'est point d'accord sur la durée de cet espace ; une grande partie des savans l'évaluent à seize siècles; mais c'est avec autant de confiance que de respect que nous adopterons le calcul de l'illustre chevalier Newton, qui l'a rapproché de l'ère vulgaire d'environ cinq cents ans, et a déterminé sa durée à douze ou treize siècles.

Les marbres de Paros, le monument le plus authentique de l'ancienne chronologie, servent de guide depuis Cécrops jusqu'aux olympiades, sans déterminer positivement la durée des temps héroïques.

Pour faciliter la mémoire, nous allons encore rappeler la célèbre division des temps par Varron.

Il distinguait les temps inconnus, les temps

héroïques ou fabuleux, et les temps historiques.

Les premiers renfermaient tout ce qui était arrivé avant le déluge d'Ogygès : c'était dans cet intervalle qu'on trouvait les dieux dont nous avons déjà parlé dans cet ouvrage.

Les seconds s'étendaient depuis Ogygès jusqu'au rétablissement des olympiades : c'est alors que vivaient les demi-dieux et les héros; c'est aussi dans ce second espace que l'on trouve les marbres de Paros ou d'Arundel.

Enfin les troisièmes temps, nommés historiques, commencent au rétablissement des olympiades.

Les temps appelés inconnus, par Varron, l'étaient effectivement par les Grecs, d'abord grossiers et vagabonds; mais les peuples orientaux, qui jouissaient de tous les avantage des arts et des sciences, connaissaient beaucoup mieux ces mêmes temps. Inachus, en conduisant ses colonies dans la Grèce, porta ses connaissances aux peuples sauvages de cette contrée. La suite de cet ouvrage prouvera combien il est facile de distinguer l'histoire et la vérité d'avec le merveilleux et les fictions des poëtes.

DÉLUGE D'OGYGÈS.

Ce déluge est si célèbre, qu'il est indispensable d'en parler. Les historiens grecs disent qu'Ogygès régnait dans l'Attique et la Béotie en même temps que Phoronée gouvernait l'Argolide, et que ce fut alors qu'arriva le déluge qui porta son nom. Saint Augustin, dans ses livres de la Cité de Dieu, nous a conservé des morceaux précieux sur l'antiquité grecque. Ils confirment que le déluge arriva sous Ogygès, environ seize cent quatre-vingt-seize ans avant l'ère chrétienne.

Il ne faut pas confondre ce déluge avec celui qui fut universel. Les anciens nous apprennent que la Béotie est un pays environné de montagnes. Le centre formait un vallon, au milieu duquel on voyait un lac qui n'avait d'issue que par des canaux souterrains; les eaux s'écoulaient au travers du mont Ptoüs. Des éboulemens de terre, et le limon entraîné par le fleuve Colpias, qui se jette dans le lac, bouchèrent probablement les canaux souterrains; de sorte que les eaux, n'ayant plus d'issue, s'élevèrent d'autant plus considérablement, que de grandes pluies vinrent ajouter à l'inondation. La Béotie se trouva bientôt entièrement couverte.

Voeser, dans son Voyage de la Grèce, après avoir attentivement observé le pays, assure que ce déluge si célèbre n'a jamais eu d'autre cause. Les poëtes s'emparèrent de cet événement pour le raconter à leur manière. Il donna lieu aussi à de nombreuses dissertations parmi les savans. Quelques pères de l'église, dans leurs écrits contre l'idolâtrie, paraissent croire que ce déluge ne fut autre chose que le passage de Moïse au travers de la Mer-Rouge ; mais il paraît certain qu'Ogygès vivait avant le législateur des Hébreux, et qu'il faut expliquer ce déluge de la manière que nous venons de dire.

MARBRES DE PAROS.

Les marbres de Paros étant le monument le plus authentique et le plus précieux que l'histoire puisse offrir, il nous paraît indispensable d'en parler. La première époque de cette chronique commence à l'arrivée de Cécrops dans la Grèce, et c'est de ce temps que l'on ne peut plus s'égarer dans l'histoire de ce pays.

Cette fameuse chronique, nommée vulgairement les *Marbres de Paros*, est une suite de morceaux de marbre qui contiennent la

chronologie des principaux événemens arrivés dans la Grèce, en commençant à Cécrops, et en finissant à l'archontat de Diognète, c'est-à-dire treize cent dix-huit ans après. Cette chronique fut faite par autorité publique, soixante ans après la mort d'Alexandre, pour servir aux Athéniens, dans la quatrième année de la cent vingt-huitième olympiade. Les dates qu'elle fixe ne faisant aucune mention des olympiades, il paraît certain que ces dernières ne servaient point à fixer la chronologie, et que les marbres de Paros avaient seuls cet avantage. Timée de Sicile, dans son histoire, paraît être le premier écrivain qui compta par olympiades; il n'écrivait que soixante-six ans après la mort d'Alexandre.

Les marbres de Paros sont donc le monument historique le plus précieux et le plus certain que nous ayons de l'antiquité. Leur nom vient de ce qu'ils ont été déterrés dans l'île de Paros; ils furent ensuite vendus au lord Arundel, dont ils portent aujourd'hui le nom, et sont un des plus beaux ornemens de la bibliothéque de l'université d'Oxford. Malheureusement ils sont très-endommagés en plusieurs endroits; souvent même, on ne lit qu'avec beaucoup d'attention et de peine quelques mots sur plusieurs des époques

qu'ils contiennent. Trois savans, Selden, Lydiat et Prideaux, ont travaillé à les éclaircir et à suppléer, autant qu'il était possible, au texte effacé.

ROYAUME D'ATHÈNES.

Les interprètes des marbres d'Arundel ou Paros nous apprennent que ce fut sous le règne de Triopas, septième roi d'Argos, que Cécrops vint d'Égypte s'établir dans l'Attique. Il épousa la fille d'*Actéus*, qui donna son nom au pays, et il fonda douze bourgs dont il composa le royaume d'Athènes. Il y établit les lois de son pays, le culte de ses dieux, et sutout celui de Minerve, si particulièrement honorée à Saïs sa patrie. Ces faits sont attestés par toute l'antiquité. Ce fut lui, dit Eusèbe, qui le premier donna le nom de dieu à Jupiter, et lui éleva un autel.

La grande ressemblance entre les lois que ce prince donna aux Athéniens, et celle du peuple hébreu, porte à croire qu'il les avait apprises des Israélites pendant leur séjour dans l'Égypte.

Les poëtes donnaient à Cécrops le nom *Diphnès*, c'est-à-dire *composé de deux natures*. La fable le représente aussi comme

moitié homme et moitié serpent. L'origine de ce nom et de cette manière de le peindre était une simple allégorie pour désigner la langue égyptienne et la langue grecque que Cécrops parlait également. Ce fut ce prince qui régla les lois du mariage, et polit les mœurs des Pélasges en leur faisant adopter les coutumes égyptiennes. Il est bien démontré qu'Athènes, la reine des arts, des sciences et de la politesse, doit ses commencemens à l'Égypte. Cécrops rassembla les habitans du pays, leur apprit à former un établissement solide, et fit bâtir une forteresse qui, d'après lui, se nomma Cécropie.

Le royaume d'Athènes dura plus de quatre cents ans, sous dix-sept rois : Cécrops, Cranaüs, Amphictyon, Erichthonius, Pandion premier, Érechthée, Cécrops second, Pandion second, Égée, Thésée, Mnesthée, Démophoon, Oxynthès, Aphydas, Thymoëtès, Mélanthe, et Codrus qui se dévoua pour sa patrie. Cranaüs, originaire du pays, succéda à Cécrops et régna neuf ans. Les marbres de Paros nous apprennent que ce fut sous son règne que l'Aréopage, établi par Cécrops, rendit le jugement entre Neptune et Mars, dont nous avons parlé dans le premier volume. Les mêmes marbres placent à la qua-

trième année du règne de ce prince le déluge de Deucalion dont nous parlerons bientôt. Après Codrus furent élus des magistrats perpétuels nommés *archontes*. L'histoire des premiers rois d'Athènes, jusqu'à Démophoon, est remplie de fables; mais la chronologie de chacun de ces rois est certaine, puisque les marbres en marquent les principaux événement et fixent leurs époques.

Ce fut environ mille quatre-vingt-quinze ans avant l'ère chrétienne, dit Bossuet, que Codrus, roi d'Athènes, se dévoua à la mort pour le salut de son peuple, et lui procura la victoire en périssant. Ses enfans, Médon et Mélée, disputèrent entre eux le royaume. Les Athéniens, à cette occasion, abolirent la royauté, et déclarèrent Jupiter seul roi d'Athènes. Ils créèrent des gouverneurs, ou présidens perpétuels, nommés *archontes*. Ils devaient des comptes rigoureux de leur administration. Médon, fils de Codrus, exerça le premier cette magistrature, et sa famille la conserva long-temps. Les Athéniens répandirent leurs colonies dans la partie de l'Asie Mineure, qui fut appelée Ionie; les colonies éoliennes se firent à peu près dans le même temps, et toute l'Asie Mineure se remplit de villes grecques.

ROYAUME DE LACONIE OU LACÉDÉMONE.

Le royaume de Laconie fut fondé, pendant le règne de Cécrops, par Lélex, qui lui donna le nom de Lélégie.

La première dynastie des rois de ce pays était composée de douze. Le premier fut Eurotas, qui donna son nom au fleuve principal qui coule dans le pays. Lacédémon son frère lui succéda, et donna son nom à la ville capitale et au royaume. Le troisième fut Amiclas, qui bâtit une nouvelle ville qui porta son nom. Nous nous contenterons de nommer Argalus, Cynortas, Œbalus, Hippocoon, Tyndare; Castor et Pollux, fils de Tyndare et frères d'Hélène; Ménélas, fils d'Atrée, à qui Hélène porta la couronne; Oreste, fils d'Agamemnon, et Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène; et enfin le douzième fut Tisamène, fils d'Oreste.

Ce fut sous le règne de ce dernier que les Héraclides, descendans d'Hercule, entrèrent dans le Péloponèse, et se rendirent maîtres des royaumes d'Argos, de Mycène et de Lacédémone. Ensuite Eurysthène, fils d'Aristodème, monta sur le trône, et commença la seconde dynastie des rois de Sparte, que

l'on nomma des *Agides*, à cause d'Agis son fils.

DÉLUGE DE DEUCALION.

Nous avons déjà dit, d'après les marbres d'Arundel, que ce fut pendant le règne de Cranaüs que le déluge de Deucalion arriva. Ces mêmes marbres attestent qu'après l'écoulement des eaux, Deucalion alla à Athènes remercier les dieux de l'avoir préservé de l'inondation de son pays. Il offrit des sacrifices à Jupiter dans un temple qu'il fit élever en son honneur. Ce temple subsistait encore au temps de Pisistrate, qui le fit rétablir avec une dépense infinie. Il devint par la suite une des sept merveilles du monde, sous le nom de Temple de Jupiter Olympien.

Le déluge de Deucalion paraît avoir eu les mêmes causes que le déluge d'Ogygès. Les poëtes lui donnèrent cependant beaucoup plus de célébrité; mais il faut remarquer que la tradition du déluge universel ayant été conservée par tous les peuples, quoique d'une manière confuse, ce souvenir terrible s'est renouvelé toutes les fois qu'ils ont vu de grandes inondations. C'est d'après cette tradition qu'ils ont exagéré les descriptions de

leurs déluges particuliers. L'imagination des poëtes n'a pu dépasser un événement dont la mémoire effrayait encore; mais, comme ils aimaient à tout s'approprier, sans s'embarrasser des époques et sans respecter la vérité, ils embellissaient leurs descriptions de tous les récits que la tradition avait pu leur transmettre.

ARRIVÉE DE CADMUS DANS LA GRÈCE.

Environ treize cent cinquante ans avant l'ère chrétienne, Cadmus quitta les côtes de la Phénicie et les environs de Tyr et de Sidon pour venir avec une colonie former un nouvel établissement dans la Grèce. Il s'empara d'abord d'une partie de la Béotie, fit bâtir une citadelle qui, d'après son nom, s'appela Cadmée; et ce fut là qu'il établit le siége de son nouvel empire. Il éprouva beaucoup de résistance de la part des anciens habitans. Les Hyantes surtout le combattirent avec le plus grand courage; mais une victoire complète, remportée par Cadmus, les força d'abandonner le pays. Cet exemple ayant effrayé les Æoniens, leurs voisins, ils se soumirent au vainqueur, et reçurent ses lois, ses coutumes

et sa religion, qu'ils préférèrent bientôt aux usages barbares de la Grèce. Dès lors les Æoniens et les Phéniciens, en s'unissant ensemble, ne formèrent plus qu'un seul peuple.

Telle est en abrégé l'histoire de cette colonie; mais la fable s'y est tellement unie, qu'on ne peut presque plus la séparer de la vérité.

Toutes les recherches historiques sur l'antiquité prouvent qu'Europe, sœur de Cadmus, passa de la Phénicie dans l'île de Crète, sur un vaisseau dont la proue représentait un taureau. C'est de là que les Grecs ont imaginé la fable de Jupiter changé en taureau, pour enlever cette princesse.

Quelques anciens disent aussi qu'Europe fut enlevée par des pirates. Agénor, son père, roi de Phénicie, envoya à sa recherche Cadmus et deux autres princes nommés *Cilix* et *Phénix*. Cadmus s'arrêta dans la Béotie, comme nous l'avons dit; Cilix s'arrêta dans la partie de l'Asie Mineure, qui fut nommée depuis Cilicie, et Phénix passa dans l'Afrique.

Suivant les anciens, ce fut Cadmus qui, le premier, apporta dans la Grèce l'usage des lettres. Ce qu'il y a de certain, c'est que les anciens caractères grecs et les caractères phéniciens sont absolument semblables. Outre

l'alphabet, inconnu jusqu'alors dans la Grèce, Cadmus apporta le culte des divinités de l'Égypte, et surtout celui d'Osiris et de Bacchus, que l'on confondait ensemble.

Plus on fait une étude approfondie de l'histoire et des anciens monumens, plus il paraît démontré que c'est à la Phénicie et à l'Égypte que la Grèce devait ses lois, ses coutumes, sa religion, les arts et les sciences.

ARRIVÉE DE PÉLOPS DANS LA GRÈCE.

Le dernier étranger célèbre qui arriva dans la Grèce avant la prise de Troie, fut Pélops, fils de Tantale, roi de Lydie. Ce prince, forcé de quitter son pays à cause de la guerre que Tros lui avait déclarée pour venger l'enlèvement de Ganymède, se retira dans la Grèce, où il épousa Hyppodamie, fille d'Œnomaüs, roi de Pise. Il monta sur le trône de son beau-père après sa mort, et donna son nom à la péninsule qui, depuis lui, fut appelée Péloponèse. Sa domination s'étendit beaucoup plus loin ; il fut un des plus puissans rois de la Grèce.

Ce prince eut deux enfans, Atrée et Thyeste,

fameux l'un et l'autre par leur haine mutuelle. Atrée fut père d'Agamemnon et de Ménélas, qui assistèrent à la prise de Troie. Les descendans de Pélops régnèrent à Mycènes jusqu'au retour des Héraclides. Le nom de ce prince se représentera souvent lorsqu'il sera question de la famille d'Agamemnon.

PRISE DE TROIE.

Cette époque est une des plus célèbres dans l'histoire. Ce fut lors de ce fameux siége que la Grèce produisit le plus grand nombre de ses héros. Ils occuperont une grande place dans le reste de cet ouvrage. Il nous paraît suffisant de l'annoncer, et nous nous bornons au précis que l'illustre Bossuet en donne dans son Discours sur l'Histoire universelle.

« La ville de Troie fut prise pour la pre-
» mière fois sous Laomédon, son troisième roi,
» et la seconde fois sous Priam, fils de Lao-
» médon, après un siége de dix années.

» Cette époque de la prise de Troie, arrivée
» environ l'an trois cent huit après la sortie
» d'Égypte, et environ onze cent quatre-vingt-
» quatre ans avant l'ère chrétienne, est consi-
» dérable, tant à cause de l'importance d'un

» si grand événement, célébré par les deux
» plus grands poëtes de la Grèce et de l'Italie,
» qu'à cause qu'on peut rapporter à cette date
» ce qu'il y a de remarquable dans les temps
» appelés fabuleux ou héroïques : fabuleux,
» par les fables dont les histoires de ces temps
» sont enveloppées ; héroïques, à cause de
» ceux que les poëtes ont appelés les enfans
» des dieux et des héros. Leur vie n'est pas
» éloignée de cette prise, car, du temps de
» Laomédon, père de Priam, paraissent
» tous les héros de la toison d'or, Jason, Her-
» cule, Orphée, Castor et Pollux. Du temps
» de Priam, on voit les Achille, les Agamem-
» non, les Ménélas, les Ulysse, Hector, Sar-
» pédon, fils de Jupiter, Énée, fils de Vénus,
» que les Romains reconnaissaient pour leur
» fondateur, et tant d'autres dont les familles
» les plus illustres et des nations entières se
» faisaient gloire de descendre. Cette épo-
» que est donc propre à rassembler ce que
» les temps fabuleux ont de plus certain et
» de plus beau. »

Telles sont les principales époques où vécurent les héros dont nous allons nous occuper.

DES HÉROS.

Les anciens peignaient souvent les hommes illustres comme des géans, ou du moins comme des hommes d'une taille extraordinaire. Homère et les autres poëtes leur font employer des javelots que la force ordinaire de quatre hommes n'aurait pu lancer.

Nous avons déjà dit que les Égyptiens étaient dans l'usage de juger, après leur mort, les rois, les généraux et toutes les personnes considérables. On conservait leur mémoire, on la respectait; mais les Grecs furent les premiers à leur rendre un culte. C'est aussi de leur langue que dérive le mot *héros*. On explique diversement son origine; quelques anciens font venir ce mot de *éros*, *amour*, pour signifier que les héros étaient les fils des dieux et des femmes mortelles, ou des déesses et des hommes; mais saint Augustin, dans ses recherches sur l'idolâtrie, prouve que le mot *héro* vient du mot grec *héra*, que portait Junon. L'un des fils de cette déesse s'appelait *héro*, et son nom fut consacré pour désigner des hommes illustres par leur courage et leurs belles actions. Cette étymologie est la plus généralement adoptée. Ce nom ne fut d'abord donné qu'aux enfans des dieux

et des mortels ; mais par la suite il fut accordé à tous les hommes célèbres.

L'ancienne philosophie enseignait qu'après la mort des grands hommes leurs âmes allaient habiter le séjour des dieux ; cette opinion donna lieu au culte qu'on leur rendit.

Le culte des dieux et celui des héros n'étaient point le même : on offrait des sacrifices aux divinités, on faisait des libations en leur honneur, et l'on se bornait pour les héros à célébrer leur pompe funèbre, pendant laquelle on chantait leurs exploits les plus brillans.

Dans plusieurs temples dédiés à Hercule, on lui offrait des sacrifices sous le nom d'Hercule Olympien, et, dans ces mêmes temples, on célébrait ses funérailles en sa qualité de héros.

Les Arcadiens, les Messéniens et les Thébains commençaient par offrir des sacrifices aux dieux, ensuite ils invoquaient les héros de leur pays. On croyait généralement que ces derniers concouraient avec les dieux à punir l'impiété.

Les héroïnes jouissaient des mêmes honneurs que les héros, leurs tombeaux n'avaient aucune différence. On élevait les uns et les autres au milieu de quelque bois, qui dès lors devenait sacré, et se nommait *lucus*. Il

y avait des temps marqués pour aller y porter des présens et faire des libations.

Il est très-difficile de fixer avec précision le temps auquel le culte des héros commença. Les anciens ne disent rien de positif sur ce point. Les savans modernes se réunissent pour croire que son origine remonte à Cadmus. Ils observent que ce prince, ayant rapporté dans la Grèce les lois, les usages et les mœurs d'Égypte et de Phénicie, y introduisit en même temps l'usage d'honorer ou de flétrir la mémoire des personnages considérables. Les Grecs, naturellement imitateurs, voulurent de même honorer les funérailles de leurs parens par des fêtes, des invocations et des offrandes; ils leur érigèrent d'abord des tombeaux remarquables, sur lesquels ils venaient faire des libations aux jours anniversaires; ils y joignirent ensuite des statues et des autels; et l'on vit enfin les tombeaux se transformer en temples.

Tout particulier avait le droit de rendre des devoirs à ses ancêtres, et même de leur accorder des honneurs, mais souvent leur célébrité ne s'étendait pas au delà de la famille; ils en étaient les dieux pénates, et le reste de l'univers ignorait l'existence de ces obscures divinités. Mais il n'en était pas de même des grands hommes à qui des villes, des royaumes

et des nations immenses croyaient devoir des honneurs, pour reconnaître leurs services et récompenser leurs belles actions. Ils devenaient par des décrets publics les héros protecteurs du peuple parmi lesquels ils avaient vécu; souvent d'autres peuples les adoptaient, et leur culte avait le même éclat et la même étendue que leur renommée.

Les particuliers ne pouvaient élever à leurs parens que de simples tombeaux en forme d'autels et qui n'étaient jamais publics.

Les monumens élevés aux héros du pays ressemblaient aux temples des dieux, et pour leur rendre un hommage encore plus solennel, on établissait en leur honneur des mystères, des cérémonies, et des colléges de prêtres destinés à leur service.

Le nombre des héros et des héroïnes étant presqu'infini, il serait impossible de donner l'histoire et même seulement les noms de tous ceux auxquels la Grèce et l'Italie avaient accordé un culte religieux ou de grands honneurs; mais nous aurons soin de faire connaître les plus célèbres, et nous observerons, autant qu'il sera possible, l'ordre des temps. Nous allons en conséquence commencer par l'histoire de Persée, dont l'antiquité paraît la plus reculée.

70. Persée et Andromède.

69. Persée et Méduse.

73. Hercule.

72. Thésée et le Minotaure.

71. Bellérophon.

HISTOIRE DE PERSÉE.

Persée était du sang de Danaüs, qui fut usurpateur ou conquérant du trône de Gélanor, roi d'Argos. Acrise, grand-père de Persée, n'avait qu'une seule fille, nommée Danaé. Ce prince, ayant appris de l'oracle qu'il aurait un petit-fils qui lui ravirait la couronne et la vie, fit renfermer sa fille dans une tour d'airain, et rejeta toute proposition de mariage pour elle. Prœtus, frère d'Acrise, qui se faisait surnommer Jupiter, comme nous l'avons dit à l'article de ce dieu, trouva moyen de corrompre la fidélité des gardes de la jeune princesse sa nièce; il pénétra dans la tour, et devint l'époux de Danaé. La naissance de Persée découvrit le mystère. Acrise, plus effrayé par les menaces de l'oracle, que sensible à la tendresse paternelle, fit exposer sur la mer Danaé et son fils dans une mauvaise barque, qui, après avoir vogué longtemps au gré des vents, s'arrêta près de l'île de Sériphe, l'une des Cyclades, dans la mer Égée.

Polydecte, roi de cette île, reçut favorablement la mère et l'enfant; il prit même grand soin de l'éducation du jeune prince; mais, dans la suite, aimant Danaé, et redou-

tant la présence du jeune Persée, dont toutes les actions annonçaient qu'il serait un héros, il chercha des prétextes pour l'éloigner. L'un de ceux qu'il préféra fut d'annoncer son mariage avec une princesse de la Grèce; et, pour le célébrer avec plus d'éclat, il invita tous les princes voisins, en les priant d'apporter avec eux ce que leur pays produisait de plus rare; ce fut alors que, pour éloigner le jeune Persée, il lui ordonna d'aller chercher la tête de Méduse, l'une des Gorgones.

Tel est le commencement de l'histoire de Persée; nous allons donner sa fable, et l'on s'apercevra combien l'une et l'autre se ressemblent.

Persée, fils de Jupiter et de Danaé, naquit dans une tour d'airain qu'Acrisius, roi d'Argos, avait fait construire pour y tenir renfermée Danaé sa fille. Ce prince espéra, par cette précaution, empêcher l'accomplissement de l'oracle, qui lui avait prédit que de sa fille Danaé naîtrait un fils qui lui ravirait la couronne et la vie. Jupiter, métamorphosé en pluie d'or, pénétra dans la tour, et bientôt Persée vit le jour. Les gardes publièrent que Jupiter avait trompé leur vigilance; mais, Acrise, refusant de croire à la visite du plus grand des dieux, fit mourir la nourrice de Danaé, et fit enfermer sa fille et son petit-fils

dans un coffre qu'il fit jeter à la mer. Ce coffre, poussé par les vagues vers l'une des Cyclades, fut recueilli par Dictys, frère de Polydecte. Le roi du pays fit le meilleur accueil à la mère et au jeune Persée. Il le fit élever dans sa cour; mais, à mesure que ce héros grandissait, il portait ombrage à Polydecte, qui l'éloigna de sa cour, et lui fit courir les plus grands dangers, en lui ordonnant d'aller tuer Méduse et de lui rapporter sa tête. Les dieux vinrent au secours de Persée; Minerve lui prêta son miroir, ou plutôt son égide, pour lui servir de bouclier; Mercure lui prêta ses ailes et son cimeterre forgé par Vulcain, et Pluton lui prêta son casque. Les ailes avaient le pouvoir de le transporter où il voulait; le casque et le miroir laissaient, à celui qui les portait, le pouvoir de tout voir sans être vu. Ces secours puissans donnèrent à Persée les moyens de surprendre Méduse et de lui couper la tête. (*Fig.* 69.)

La cruauté d'Acrise ne put le sauver de l'accomplissement de l'oracle : Persée lui donna la mort de la manière que nous dirons.

Cette partie de la fable de Persée ressemble trop à son histoire pour avoir besoin d'être expliquée ; nous observerons seulement que son armure célébrée par les poëtes n'était qu'une allégorie. Par les ailes de Mercure,

ils avaient voulu désigner le vaisseau qui conduisit Persée sur les côtes d'Afrique. Le casque de Pluton, qui couvrait sa tête, désignait le secret dont il avait besoin pour réussir dans son entreprise; et le bouclier de Minerve était le symbole de la prudence qui lui était si nécessaire.

Nous poursuivrons l'histoire et la fable de Persée, en parcourant ce que la mythologie nous apprend sur Méduse, les Gorgones et Andromède.

FABLE DE MÉDUSE ET DES GORGONES.

Phorcus, dit Hésiode, eut de Céto deux filles, *Péphrédo* et *Ényo*, qui vinrent au monde avec des cheveux blancs. Il fut aussi le père des Gorgones, dont la demeure est à l'extrémité du monde, au delà de l'Océan, près du séjour de la Nuit. Les noms des Gorgones sont *Sthéno*, *Euryale* et *Méduse*. Cette dernière était mortelle, mais *Euryale* et *Sthéno* ne pouvaient ni mourir ni vieillir. Le Dieu de la mer fut sensible aux charmes de Méduse. Cette tendresse de Neptune ne put la garantir d'une mort funeste : Persée la surprit pendant le sommeil, et lui coupa la tête. Du

sang qui en sortit naquirent le héros *Chrysaor* et le cheval *Pégase*.

Chrysaor tirait son nom d'une épée d'or qu'il tenait à la main au moment de sa naissance. Il épousa Callirhoé, fille de l'Océan, et fut père de Géryon, fameux géant à trois têtes.

Pégase fut ainsi nommé, parce qu'il était né près des sources de l'Océan. A l'instant même de sa naissance, il frappa la terre d'un coup de pied, et fit jaillir la fontaine Hippocrène, si célèbre parmi les poëtes; ensuite il quitta la terre et vola au séjour des immortels. Il habite le palais de Jupiter, et transporte sa foudre et ses éclairs.

Eschyle, en peignant les filles de Phorcus, dit qu'un seul œil et une seule dent leur servaient tour à tour : cette dent surpassait les plus fortes défenses des sangliers, et leurs mains étaient d'airain; des serpens formaient leur chevelure, et leur regard donnait la mort.

Pindare dit que les Gorgones pétrifiaient ceux qui les regardaient, et que Persée, voulant se venger de Polydecte et des habitans de l'île de Sériphe, les changea en pierres, en leur présentant la tête de Méduse. Il peint Minerve secondant Persée pendant qu'il attaquait Méduse, et raconte que la déesse, surprise de la mélodie que formaient les gémis-

semens des Gorgones, et les sifflemens des serpens, inventa une flûte qui les imitait, et la donna aux hommes. Il ajoute que Minerve, après avoir dompté Pégase, le donna à Bellérophon pour aller combattre la Chimère. Ce héros, ayant voulu s'élever jusqu'au ciel, fut précipité, et Pégase placé parmi les astres.

Ovide, dans ses Métamorphoses, parle de l'extrême beauté de Méduse; il dit qu'elle excellait surtout par sa chevelure. Neptune, épris de ses charmes, lui déclara sa passion dans un temple de Minerve. La déesse, irritée de cette profanation, changea ses cheveux en serpens, et prêta son secours à Persée pour la surprendre et la vaincre. Ce prince lui coupa la tête pendant qu'elle était ensevelie dans le sommeil. Pégase naquit de son sang. Persée le monta, et vola vers la Mauritanie, où il se vengea d'Atlas, qui l'avait mal reçu, en le changeant en la montagne qui porte son nom. De là il se fit transporter dans l'Éthiopie, où il délivra Andromède du monstre qui était prêt à la dévorer. Il se servit aussi de cette tête de Méduse pour pétrifier Phinée, son rival, ainsi que les soldats qui l'accompagnaient : elle lui servit dans toutes ses expéditions, et il finit par la donner à Minerve, qui la plaça au milieu de son égide.

Ovide ajoute à ses fables que Persée, après

la mort de Méduse, prit son vol par-dessus les plaines de la Libye. Les gouttes de sang qui coulaient de cette tête se changèrent en serpens. Telle est l'origine qu'il donne aux reptiles venimeux que l'on rencontre à chaque pas dans cette contrée.

FABLE D'ANDROMÈDE.

Ovide, dans ses Métamorphoses, dit que Cassiopée, mère d'Andromède, irrita les Néréïdes, en prétendant les égaler en beauté. Les nymphes étendirent leur courroux sur tout le pays. On eut recours à l'oracle d'Ammon. Il répondit que, pour apaiser leur colère, il fallait exposer Andromède à devenir la proie d'un monstre marin. La malheureuse princesse fut attachée sur un rocher, et le monstre était prêt à la dévorer lorsque Persée, monté sur Pégase, l'aperçut du haut des airs, vint à son secours, tua le monstre, brisa ses chaînes et la rendit à ses parens. (*Fig.* 70.) Andromède était promise en mariage à celui qui la délivrerait. Persée l'épousa; mais, pendant les noces, Phinée, neveu de Cassiopée, à qui elle avait été promise avant d'être délivrée, se présenta dans la salle du festin avec

une troupe de gens armés, et commença un combat très-sanglant. Persée se voyant dans le danger d'être accablé par le nombre, et voulant punir plus sûrement cette lâche attaque, les métamorphosa en pierres, en leur présentant la tête de Méduse. Après cette expédition, il conduisit son épouse à l'île de Sériphe, où il délivra Danaé sa mère des poursuites de Polydecte, en le combattant et le tuant. Il vainquit ensuite Prœtus, qui avait détrôné Acrise, père de Danaé. Ce fut alors que l'oracle se vérifia. Le grand-père de Persée sachant que ce héros s'approchait d'Argos en vainqueur, voulut le voir, et vint au-devant de lui jusqu'à Larisse, sur le fleuve Pénée. Il y arriva dans le temps où l'on célébrait les jeux de palet, très en usage alors. Persée voulut y prouver sa force et son adresse; mais il lança si malheureusement son palet, qu'il atteignit son grand-père Acrise à la tête, et le renversa mort. Persée ne pouvant se pardonner ce meurtre involontaire, ne resta que très-peu de temps à Argos. Il engagea Mégapenthé, fils de Prœtus, à changer son royaume contre le sien, et alla bâtir Mycène, qui devint la capitale de ses nouveaux états.

Telle est la fable de Persée, qui se trouve continuellement mêlée avec l'histoire.

Ce héros, pendant sa vie, avait favorisé les

lettres et fait bâtir une académie sur l'Hélicon. Ces deux motifs, joints à l'éclat de ses actions, le firent élever jusqu'au ciel par les poëtes; ils en firent un demi-dieu, et donnèrent à lui et à la famille de sa femme des places parmi les constellations, sous les noms de Persée, Cassiope, Andromède. Le monstre qui devait dévorer Andromède fut représenté par le signe de la baleine.

Dans le récit des actions de ce prince, on leur ajouta tout le surnaturel que l'on put imaginer; et, comme il avait fait ses voyages et ses conquêtes avec autant de bonheur que de sagesse et de rapidité, on publia que les dieux lui avaient prêté leurs armes, Mercure ses ailes et ses talonnières, pour marquer la légèreté de ses courses; Pluton, son casque, symbole de la prudence et de la politique, qui lui faisaient garder un secret inviolable; et Pallas son bouclier, pour désigner le bonheur qui le garantissait de tous les périls.

Ce prince avait un temple dans Athènes. On se bornait à l'honorer comme un héros à Argos et dans l'île de Sériphe.

EXPLICATION DES FABLES QUI TIENNENT A L'HISTOIRE DE PERSÉE.

Persée, de retour dans la Grèce, remercia les dieux de son heureux voyage. Il consacra la proue de son vaisseau, et la plaça dans le temple de Jupiter sur le mont Olympe. La proue de ce vaisseau représentait un cheval, et le vaisseau se nommait Pégase; l'Olympe passait pour être le séjour des dieux. Les poëtes embellirent ces deux circonstances en disant que Pégase ne resta qu'un instant sur la terre, et dirigea son vol vers le séjour des dieux.

Persée consacra quelques autres parties de son vaisseau dans le temple d'Apollon, sur le mont Parnasse. Les poëtes peignirent ce temple comme le séjour ordinaire d'Apollon et des Muses. Ils représentèrent le génie de la poésie sous la forme d'un cheval ailé qui franchit tous les obstacles; et la fontaine Hippocrène, que Pégase fait jaillir en frappant la terre de son pied, désigne que les productions du génie ne portent jamais l'empreinte servile du travail, mais ressemblent aux flots purs et brillans d'une source abondante.

Les savans étaient fort partagés sur l'opinion que l'on devait avoir des Gorgones. Dio-

dore prétend qu'elles étaient des femmes guerrières, habitant la Libye, près du lac Tritonide. Elles furent souvent en guerre avec les Amazones, leurs voisines. Du temps de Persée, elles étaient gouvernées par Méduse, leur reine. Ce héros les combattit, tua leur reine; mais Hercule put seul parvenir à les détruire entièrement.

Quelques anciens peignent les Gorgones comme des femmes guerrières d'une grande beauté : l'admiration que produisait leur vue faisait perdre l'idée de se défendre; elles profitaient de cet avantage pour attaquer leurs ennemis et les vaincre. Les poëtes peignirent ce fatal effet de leur beauté, en disant que leurs regards changeaient en pierre et rendaient immobile.

Pline le Naturaliste les peint comme des femmes sauvages très-redoutables. « Près du » Cap occidental, dit-il, sont les *Gorgates*, » ancienne demeure des Gorgones. Hannon, » général des Carthaginois, pénétra jusque » dans leur pays; il y trouva des femmes dont » la course égalait en vitesse celle des che- » vaux, et même le vol des oiseaux. Il en prit » deux dont le corps était hérissé de crins. » Leurs peaux furent attachées dans le temple » de Jupiter à Carthage, et y restèrent sus- » pendues jusqu'à la ruine de cette ville. »

Pausanias cite un historien dont le rapport ressemble à celui de Pline. Il croit que Méduse fut une femme sauvage d'une force surprenante, et qu'elle fut vaincue par Persée.

M. Fourmont, ayant recours aux langues orientales, trouve dans les noms des trois Gorgones ceux de trois vaisseaux qui faisaient le commerce sur la côte d'Afrique, où l'on trouvait de l'or, des dents d'éléphant, des cornes de divers animaux et des pierres précieuses. Ces marchandises étaient ensuite apportées dans les ports de la Phénicie. Telle est, dit-il, l'explication de la dent, de la corne et de l'œil que les Gorgones se prêtaient mutuellement. Ces vaisseaux avaient des proues qui représentaient des monstres. Persée les rencontra dans ses voyages, les combattit et s'en empara; le vaisseau qu'il montait se nommait Pégase; la proue représentait un cheval ailé. Aussitôt que ce prince fut de retour dans la Grèce avec des richesses immenses, on célébra son retour, et les poëtes imaginèrent la fable des Gorgones et de Méduse.

Ces explications suffisent pour laisser apercevoir combien les poëtes ont donné carrière à leur imagination, lorsqu'ils ont voulu peindre les grandes actions des héros qui s'étaient

toujours montrés leurs protecteurs et leurs amis.

BELLÉROPHON ET LA CHIMÈRE.

Bellérophon, selon Homère, était fils de Glaucus, roi de Corinthe, et petit-fils de Sisyphe. Il se nomma d'abord Hipponoüs; mais, ayant tué son frère ou quelque autre personne considérable de Corinthe, qui se nommait *Beller*, on lui donna le nom de *Bellérophon*, meurtrier de Beller. Il fut forcé de se retirer à Argos, où Prœtus le reçut très-bien; mais *Antée* ou *Sthénobée*, femme de Prœtus, n'ayant pu rendre Bellérophon sensible à la tendresse qu'elle avait pour lui, l'accusa devant son époux d'avoir voulu la séduire. Ce prince voulut d'abord le faire mourir; mais, respectant les droits de l'hospitalité, il l'envoya chez Iobate, roi de Lycie, et père de Sthénobée, en le priant de faire mourir Bellérophon, porteur de la lettre. Le héros partit sous la garde des dieux protecteurs de l'innocence, et parvint heureusement en Lycie sur les bords du Xanthe. Iobate le reçut avec joie, et, suivant la coutume de ces temps, il fit célébrer des fêtes pendant neuf jours, pour remercier les dieux

de l'arrivée du jeune prince. Le dixième jour, il lut la lettre de Prœtus, et, ne voulant point être lui-même le meurtrier de Bellérophon, il l'envoya combattre un monstre épouvantable qui désolait le pays, et que l'on nommait la Chimère. (*Fig.* 71.) Ce monstre était de race immortelle, il avait la tête d'un lion, le corps d'une chèvre et la queue d'un dragon. Sa gueule vomissait des tourbillons de flamme et de fumée. Le héros le fit périr à coups de flèches. Minerve lui amena le cheval Pégase, qu'il monta pour cette expédition. Après la défaite de la Chimère, et plusieurs autres combats dont Bellérophon sortit toujours vainqueur, Iobate, convaincu de son innocence, lui donna en mariage sa fille Philonoé, et le déclara successeur de son trône. La reine Sthénobée, voyant tous ses crimes inutiles, et ne pouvant plus soutenir sa honte, s'empoisonna. Après la mort de Bellérophon, les poëtes le plaçèrent parmi les astres. Ils voulurent aussi conserver le souvenir de la Chimère, et lui composèrent une généalogie; ils la disaient fille de Typhon et d'Echidne. La description qu'ils en font était entièrement allégorique. On trouvait dans la Lycie plusieurs montagnes couvertes de grands bois; les lions et autres animaux féroces en faisaient leur repaire. Bel-

lérophon fut chargé par Iobate de rendre ces forêts moins dangereuses, en donnant la chasse aux bêtes sauvages : il parvint à les détruire, et l'on publia qu'il avait vaincu la Chimère. Le nom de cet animal fabuleux est devenu général pour tous les monstres créés par l'imagination.

Les poëtes ajoutaient que la Chimère vomissait des flammes; cette image leur servait à peindre un volcan placé sur l'une des montagnes.

Un proverbe appelait lettres de Bellérophon celles qui contenaient quelque chose contre celui qui les portait.

Dans le second volume du *Tesoro Britannico*, on trouve une médaille sur laquelle Bellérophon paraît au milieu des airs, monté sur Pégase, et prêt à porter le coup mortel à la Chimère. Cette médaille fut sans doute gravée d'après la fable du héros, et non pas d'après son histoire, car tout sert à prouver que Pégase était un vaisseau et non pas un cheval.

HISTOIRE DU PREMIER MINOS, DE RHADAMANTHE ET DE SARPÉDON.

Quelques anciens, et plusieurs modernes d'après eux, ont peint Minos tantôt comme un législateur plein de sagesse et de justice, tantôt comme un tyran cruel. La chronique de Paros explique très-bien cette contradiction, en démontrant que l'on doit compter deux Minos. Le premier, fils de Jupiter Astérius et d'Europe, eut pour frères Rhadamanthe et Sarpédon. Il régna sur l'île de Crète après la mort d'Astérius.

Ce prince épousa Ithone, dont il eut pour fils Lycaste, qui lui succéda, et une fille nommée Acacallis. Minos premier gouverna son peuple avec beaucoup de douceur; et la ville de Crète, peu connue jusqu'alors, devint très-célèbre sous son règne A l'époque onzième, les marbres de Paros font mention de deux villes qu'il bâtit : celle d'*Apollonie*, et celle de *Minoia Lictia*.

Les lois établies par ce prince l'ont fait regarder comme l'un des plus grands législateurs de l'antiquité : pour leur donner plus de force, et les rendre plus sacrées, il feignait que son père Jupiter les lui dictait secrète-

ment dans un antre de l'île de Crète dans lequel il se retirait. On doit remarquer que presque tous les anciens législateurs ont cru nécessaire de donner une origine céleste à leurs lois. Zoroastre avait son génie; Numa Pompilius sa nymphe Égérie. Pythagore publia qu'il était descendu dans le royaume de Pluton. Épiménides dit qu'il avait dormi pendant cinquante ans dans un antre de l'île de Crète, et que pendant son sommeil Jupiter lui avait dicté les lois qu'il proposait. Ces grands hommes avaient très-bien senti que l'autorité d'un seul, et même la puissance royale, ne pouvaient suffire lorsqu'il s'agissait d'enchaîner les passions, et d'inspirer un respect religieux pour les lois. Cette prévoyance les conduisit sans doute à chercher un appui dans le ciel; mais il est probable aussi qu'ils avaient quelque connaissance de la manière éclatante dont le vrai Dieu donna à Moïse les tables de la loi sur le mont Sinaï; la tradition s'en était répandue généralement, et tout porte à croire que chacun d'eux prit pour modèle le législateur des Hébreux.

Tous les neuf ans Minos allait s'enfermer dans l'antre de Jupiter, pour apprendre de nouvelles choses, et former ses lois ou bien leur ajouter, suivant que les circonstances l'exigeaient, et que l'expérience le conseillait.

Par la suite des temps, cette espèce de sanctuaire fut nommé l'*antre de Jupiter*.

L'antiquité respectait tellement les lois de Minos, que Lycurgue alla s'instruire en Crète, et ce fut de ce pays qu'il rapporta presque toutes les lois qu'il fit adopter aux Lacédémoniens. Joseph trouvait que Minos seul pouvait être comparé à Moïse. Cet éloge ne peut être suspect lorsqu'il est accordé par un historien juif.

Minos était fils d'une princesse de Phénicie; il conserva toujours des relations avec ce pays. Ce fut probablement par ce moyen qu'il eut connaissance des lois de Moïse, et qu'il put les prendre quelquefois pour modèles des siennes. Après avoir gouverné son peuple avec beaucoup de douceur et de sagesse, il mourut dans l'île de Crète; on écrivit sur sa tombe : *Minos, fils de Jupiter*. Par la suite des temps, les Crétois, voulant faire croire que ce tombeau était celui de Jupiter même, effacèrent le nom de Minos.

Les poëtes, pour mieux célébrer l'équité de ce prince, le peignirent comme le premier juge des enfers; Éaque et Rhadamanthe jugeaient avec lui, mais l'un et l'autre cédaient la suprématie à Minos. On le représentait avec un sceptre, pour la désigner, et l'on plaçait près de lui l'urne qui contenait le sort des humains.

Les marbres d'Arundel ou de Paros placent l'époque du règne de ce prince au même temps que celui du roi d'Athènes Pandion premier.

Rhadamanthe, frère de Minos, était regardé comme l'homme le plus sage, le plus modeste et le plus sobre de son temps. Sa rare prudence et ses vertus le firent souvent consulter par son frère, lorsqu'il composa ses lois et voulut les faire exécuter. Minos l'envoya les porter dans les îles de l'Archipel. Rhadamanthe conquit plusieurs îles voisines, par la seule puissance de sa persuasion et de sa sagesse. Son amour de la justice inspira aux poëtes de le placer parmi les juges des enfers.

Sarpédon, frère de Minos et de Rhadamanthe, voulut disputer la couronne de Crète ; il fut vaincu et forcé de se retirer dans la Carie, où il bâtit la ville de Milet. Ensuite il pénétra plus avant dans l'Asie, et vint au pays des Myliades, qui, peu de temps après, se nomma Lycie, du nom de Lycus, fils de Pandion et frère d'Égée, qui s'y retira.

Il ne faut pas confondre ce Sarpédon avec celui dont parle Homère, qui régna dans la Lycie un siècle après le premier, et conduisit au siége de Troie les Lyciens, habitans des bords du Xanthe.

HISTOIRE DE MINOS SECOND; AVENTURES DU MINOTAURE, ET COMMENCEMENS DE THÉSÉE.

Après la mort de Minos premier, Lycaste son fils lui succéda. Son règne n'eut rien de remarquable. Minos second, son fils, le fit bientôt oublier, et se rendit très-célèbre par sa puissance et ses conquêtes. Jamais, avant lui, on n'avait vu de flottes aussi nombreuses; elles servirent à le rendre maître de toutes les îles voisines de son royaume. Ce prince, parvenu au plus haut point de la gloire, vit détruire son repos et son bonheur par l'aventure que nous allons raconter.

La célébration des Panathénées attirait toujours à Athènes les personnes les plus considérables de la Grèce. Minos voulut y envoyer son fils Androgée. Ce jeune prince remporta tous les prix, et s'acquit l'estime et l'admiration générales. Les fils de Pallas, frère d'Égée, roi d'Athènes, se lièrent avec lui de la plus tendre amitié. Cette union devint suspecte au roi d'Athènes; Thésée, son fils et l'héritier de son trône, n'était point encore reconnu. L'amitié d'Androgée pour les Pallantides inspira une sorte de terreur à Égée : il craignit de voir Minos, persuadé par

les fils de Pallas, employer ses forces pour le détrôner. Voulant se débarrasser de tant de soins et de crainte, Égée fit assassiner Androgée lorsqu'il était sur les confins de l'Attique, et retournait chez son père. Ce crime ne resta point impuni; Minos prépara ses flottes, et fondit sur l'Attique avant que l'on fût en état de lui opposer des forces.

Nisa, ville voisine d'Athènes, qui tenait son nom de Nisus, frère d'Égée, fut la première à sentir la puissance des armes de Minos; cependant elle aurait pu résister longtemps sans la trahison de Scylla, fille de Nisus. Elle aperçut Minos du haut des tours de la ville, et conçut pour lui une folle passion. Instruite des secrets de son père et de toutes ses résolutions, elle les fit connaître à Minos; elle trouva même le moyen de lui faire remettre les clefs de la ville, qu'elle avait dérobées pendant la nuit. Le roi de Crète profita de cette abominable trahison; il s'empara de la ville; mais, plein d'horreur pour celle qui l'avait commise, il refusa de la voir. Le désespoir et la honte d'un crime affreux et inutile portèrent Scylla à se précipiter dans la mer.

Les Grecs, honteux de s'être laissés surprendre, voulurent cacher la cause de leur défaite, en publiant que le sort de Nisa tenait

à un cheveu fatal que portait Nisus. Ils dirent que Scylla l'ayant coupé par surprise, et envoyé à Minos, leur ville était tombée en son pouvoir. Les poëtes ajoutèrent à cette fable que Scylla avait été changée en alouette, son père Nisus en épervier, et qu'on le voit occupé sans cesse à poursuivre sa fille, pour la punir de son crime.

Mégareus n'ayant pu arriver assez promptement pour secourir la ville de Nisa, la fit rebâtir après la retraite de Minos. La beauté des murailles qu'il fit construire donna lieu de publier qu'elles étaient l'ouvrage d'Apollon, et cette ville porta depuis le nom de Mégare.

La destruction de Nisa ne suffit point à la vengeance de Minos; il alla mettre le siége devant la ville d'Athènes. Le ciel lui-même servait sa colère. Une sécheresse extraordinaire désolait toute la Grèce. L'oracle consulté répondit que le seul Éacus pourrait apaiser les dieux par ses prières. Une partie de la Grèce fut soulagée, mais le ciel fut d'airain pour Athènes et le reste de l'Attique. Les Athéniens effrayés devinrent cruels, et sur la foi d'un oracle qui commandait de sacrifier quelques étrangers, ils violèrent les droits sacrés de l'hospitalité, en immolant les filles du Lacédémonien Hyacinthe, qui, depuis peu de temps,

s'était fixé dans leur ville. Ce barbare sacrifice n'adoucit point leur sort : on consulta de nouveau l'oracle ; il répondit qu'il fallait donner à Minos une entière satisfaction. Des ambassadeurs, en état de supplians, furent envoyés pour implorer la clémence du vainqueur ; il accorda la paix, mais à la condition que tous les sept ans on lui enverrait en tribut sept jeunes garçons et autant de jeunes filles. Le sort décidait quelles devaient être les victimes. Depuis ce temps les Athéniens, honteux de leur défaite et d'un tribut si déshonorant, s'efforcèrent de rendre odieuse la mémoire de Minos second, en publiant une fable qui devint extrêmement célèbre. Suivant cette fable, le roi de Crète enfermait ses prisonniers dans le fameux labyrinthe construit par *Dédale*, et là, ils devenaient la proie du *Minotaure*, monstre moitié homme et moitié taureau, enfanté par Pasiphaé, femme de Minos. Ce monstre n'eut jamais d'existence. L'histoire nous apprend que Minos institua des jeux funèbres en l'honneur de son fils Androgée. Les Athéniens prisonniers devenaient la récompense de celui qui remportait le prix de ces jeux. Taurus, homme cruel et superbe, fut le premier vainqueur ; il traita très-durement ses nouveaux esclaves ; son nom et ses mauvais traitemens servirent à le faire

peindre de la manière que nous venons de dire.

L'honneur de délivrer les Athéniens de ce tribut honteux était réservé à Thésée. Ce jeune prince aspirait à marcher sur les traces d'Hercule. Il obtint d'Égée, son père, la permission de partir avec les prisonniers, sans y avoir été contraint par le sort. Pendant que l'on préparait le vaisseau qui devait les transporter en Crète, grand nombre de sacrifices furent offerts aux dieux pour se les rendre favorables. Thésée, parvenu au port de Phalère, fit le vœu solennel d'envoyer tous les ans à Delphes offrir un sacrifice en l'honneur d'Apollon, et l'oracle qu'il consulta lui répondit que l'*amour serait son guide*. Après les cérémonies, le vent devint bon; Thésée fit tendre les voiles, et vint aborder en Crète. Sa beauté, sa jeunesse, son maintien héroïque, frappèrent les regards d'Ariadne, fille de Minos : elle ne voulut point le laisser périr; elle lui fit donner un peloton de fil, pour l'aider à se retrouver dans les détours du labyrinthe. Thésée, parvenu jusqu'au Minotaure, le combattit, et en triompha. (*Fig.* 72.)

Nous allons à présent dégager l'histoire des ornemens de la fable.

Quelques auteurs prétendent que Thésée ne combattit point dans le labyrinthe, mais dans

la place publique où se célébraient les jeux funèbres d'Androgée. La présence d'Ariadne, disent-ils, anima le courage du héros ; il vainquit Taurus, et cette victoire plut à Minos lui-même, parce que l'insolence et l'ambition de Taurus commençaient à lui porter ombrage.

D'autres historiens, plus graves et plus d'accord avec les circonstances racontées par la fable, disent qu'Ariadne, éprise de Thésée, lui fournit des armes pour combattre Taurus, et lui donna le plan du labyrinthe, après l'avoir obtenu de Dédale. Thésée s'en servit pour échapper après sa victoire; Ariadne le suivit, et tous les deux arrivèrent heureusement à l'île de Naxe.

Une seconde fable des Grecs dit que Thésée abandonna sa libératrice, mais que Bacchus, étant arrivé près d'elle pendant qu'elle se livrait à sa douleur, lui fit facilement oublier celui qu'elle croyait coupable à la fois d'ingratitude et d'infidélité.

L'histoire contredit cette fable, et rapporte qu'Onarus, prêtre, ou plutôt confident de Bacchus, enleva cette princesse dans l'île de Naxe. Il la conduisit à Bacchus, qui parvint à se faire pardonner cette violence, et devint l'époux d'Ariadne. Les poëtes ont placé parmi les astres la couronne dont Bacchus lui fit présent.

L'histoire, poursuivant son récit, rapporte que de Naxe Thésée se rendit à l'île de Délos, où il consacra une statue de la main de Dédale, qui lui avait été donnée par Ariadne, et lui rappelait trop douloureusement le souvenir de cette princesse. Il institua dans cette île une danse que l'on nommait la *Grue*, dans laquelle on imitait les détours du labyrinthe.

Thésée, toujours occupé d'Ariadne, et ne pouvant se consoler de son enlèvement, oublia la promesse qu'il avait faite à son père Égée à l'instant de son départ. Le vaisseau des prisonniers avait des voiles noires, et Thésée avait promis de faire tendre un pavillon blanc s'il revenait vainqueur. Le vaisseau reparut à la vue d'Athènes sans avoir ce signal ; le malheureux Égée, à l'aspect des voiles noires, se précipita dans la mer, et périt dans les flots. Depuis ce temps, la mer d'Athènes se nomma la mer Égée. On consacra le souvenir de ce fatal événement en bâtissant sur le bord de cette mer une chapelle dans laquelle on voyait une victoire sans ailes, pour marquer que le triomphe de Thésée avait été connu trop tard.

Thésée, de retour à Athènes, rendit les derniers devoirs à son père : il institua des fêtes dont les frais étaient payés par les familles des prisonniers qu'il avait délivrés. Il fit frapper une médaille sur laquelle on voyait un

taureau; mais rien ne rendit si célèbre le souvenir de cette victoire, que le soin avec lequel on exécuta toujours, par la suite, le vœu fait par Thésée au dieu Apollon. Tous les ans on envoyait à Délos des ambassadeurs couronnés de branches d'olivier. Cette ambassade se nommait *Theoria*, ou *visite au dieu*. On employait pour ce voyage le même vaisseau qui avait porté Thésée; et l'on eut tellement soin de le conserver, et de renouveler les pièces qui manquaient, qu'il existait encore près de mille ans après la mort de Thésée.

Depuis l'instant où le grand-prêtre avait purifié ce vaisseau jusqu'à celui de son retour, on ne faisait mourir aucun prisonnier dans l'Attique.

Après la fuite de Thésée, Minos voulut punir Dédale d'avoir favorisé ce prince; il le fit enfermer avec son fils Icare dans le labyrinthe que cet habile homme avait lui-même construit. Celui-ci en démêla facilement les détours; Pasiphaé, femme de Minos, lui en fit ouvrir les portes, et lui procura un vaisseau auquel il attacha des voiles dont l'usage était encore inconnu aux Crétois. Un vent favorable lui fit devancer la galère de Minos, qui se mit à sa poursuite avec un grand nombre d'excellens rameurs. Dédale, échappé à son puissant ennemi, vint aborder dans une île

éloignée de la terre ferme : là, son fils Icare voulut descendre avec trop de précipitation, il tomba dans la mer, et se noya. Les poëtes, pour célébrer cette fuite, publièrent que Dédale s'était formé des ailes, et peignirent la mort d'Icare en disant que, malgré les conseils de son père, il avait voulu s'élever auprès du soleil; mais que la chaleur fondit la cire qui servait à tenir ses ailes. La mer dans laquelle il se noya se nomme, depuis ce temps, la mer Icarienne.

Dédale étant parvenu en Sicile, trouva enfin auprès de Cocalus un asile qui lui avait été refusé par plusieurs autres princes, parce que tous redoutaient la puissance de Minos. Ce prince le poursuivit en effet jusque dans la Sicile, et somma Cocalus de lui rendre son prisonnier. Cocalus, ne voulant point violer les droits de l'hospitalité envers Dédale, et prévoyant d'ailleurs qu'il pourrait tirer un grand parti du génie de cet habile homme, fit proposer à Minos de venir traiter cette affaire à l'amiable. Ce prince imprudent accepta la proposition. Cocalus le reçut avec les plus grands honneurs, mais ces honneurs cachaient un piége horrible : il le pria d'entrer dans un bain, et le fit étouffer. Cocalus affecta de montrer les plus grands regrets de la mort de Minos, il rendit son corps à ses soldats, qui

le firent enterrer secrètement. Pour mieux cacher sa sépulture, ils bâtirent par-dessus un temple à Vénus qui devint très-célèbre par la suite. Quelques siècles après, on découvrit ce tombeau en bâtissant la ville d'Agrigente; on recueillit les cendres de ce prince, et on les renvoya dans l'île de Crète.

Ainsi mourut Minos second, qui aurait joui de la réputation d'un des plus grands princes de son temps, sans la haine des poëtes tragiques qui cherchèrent toujours à rendre sa mémoire odieuse.

Pour distinguer les deux Minos, que l'on a souvent confondus ensemble, il faut remarquer que le premier était fils de Jupiter Astérius et d'Europe. Le second était fils de Lycaste et d'Ida, fille de Coribas. Le premier avait deux frères, Rhadamanthe et Sarpédon. Le second n'en avait point. Le premier n'eut que deux enfans, Lycaste et Acacallis. Le second fut père d'Androgée, de Glaucus, de Deucalion, de Molus, d'Ariadne et de Phèdre. Le premier fut un prince pacifique, aimant la justice et la retraite. Le second aima la guerre, fit des conquêtes, et ses malheurs domestiques ne lui laissèrent pas un instant de repos

Après la mort de Minos second, Deucalion monta sur le trône, et son-fils Idoménée lui succéda. Ce dernier se distingua beaucoup au

siége de Troie; mais, à son retour, il fut forcé de quitter son royaume pour se retirer en Italie, où il fonda la ville de Tarente.

L'illustre auteur de Télémaque a traité cette partie de l'histoire d'Idoménée de manière à l'immortaliser.

HISTOIRE DE PHÈDRE ET D'HIPPOLYTE.

Après la mort de Minos second, Deucalion, son fils, monta sur le trône de Crète. Thésée lui envoya demander en mariage Phèdre sa sœur. Elle lui fut accordée; mais le sang de Minos devait être fatal au repos de Thésée. Cette princesse, en arrivant à Athènes, aperçut le jeune Hippolyte, fils de Thésée et de l'amazone Antiope : cette vue suffit pour allumer dans son cœur la plus coupable et la plus funeste passion. Elle feignit de vouloir apaiser Vénus, l'implacable ennemie de sa maison; elle lui fit bâtir un temple sur une montagne, et tous les jours elle allait lui offrir quelques nouveaux sacrifices; mais un autre motif rendait seul ses prières aussi fréquentes. Du haut de cette montagne, elle voyait Hippolyte dans la plaine déployer sa force, son adresse et sa grâce en se livrant à ses exercices. Elle donna

elle-même à ce temple le nom d'*Hippolytion*, et par la suite, on le nomma temple de *Vénus spéculatrice*. L'indifférence et les mépris d'Hippolyte lui firent désirer la mort : la honte et le désespoir d'une déclaration inutile la firent résoudre à se la donner; et, ne voulant point mourir sans vengeance, elle laissa un billet calomniateur dans lequel le fils de Thésée était peint comme le plus coupable des hommes, et la seule cause de sa mort. Thésée, pénétré d'horreur à la vue de cet écrit, envoya sur-le-champ chercher Hippolyte, pour le punir de l'attentat dont Phèdre l'accusait. Le jeune prince accourut aux ordres de son père avec toute la sécurité de l'innocence; mais ses chevaux, pressés par l'aiguillon, l'emportèrent au travers des rochers, l'essieu du char se rompit, les pieds du jeune héros s'embarrassèrent dans les rênes, et il perdit la vie.

Quelques auteurs racontent différemment sa mort. Ils disent que ce prince arriva près de son père, et qu'il ne périt qu'en s'éloignant de Trézène, dont Thésée l'avait banni en le chargeant de malédictions. Le malheureux Hippolyte, douloureusement occupé de l'injuste colère de son père, ne songea plus à gouverner ses chevaux : ils l'entraînèrent dans un précipice, où il périt.

Cette histoire a produit plusieurs chefs-d'œuvre, à la tête desquels on doit placer la belle tragédie de Racine. Les poëtes s'emparèrent de cette histoire; ils feignirent que Thésée implora le secours de Neptune et réclama l'accomplissement de la promesse faite par ce dieu d'exaucer son premier vœu. Ce père trop crédule et désespéré, ne voulant point tremper ses mains dans le sang de son fils, l'abandonna au courroux de Neptune. Ce dieu fit sortir des abîmes de la mer un monstre horrible; sa vue effraya tellement les chevaux d'Hippolyte, qu'ils l'entraînèrent sur les rochers, et causèrent sa mort de la manière dont nous l'avons dit plus haut.

Thésée reconnut enfin, mais trop tard, l'innocence de son fils; et la fable ajoute qu'Esculape, dieu de la médecine, l'avait ressuscité. Les Athéniens, témoins de la mort du jeune prince, ont toujours rejeté cette fable. Par la suite des temps, Hippolyte fut adoré comme un dieu dans Trézène. Diomède lui fit élever un temple, et lui rendit les honneurs divins. Les Trézéniens assurèrent qu'il n'était pas mort, et qu'il avait été placé dans le ciel parmi les constellations, comme conducteurs du chariot.

Du temps de Numa Pompilius, il parut un faux Hippolyte, qui habitait la forêt d'Ari-

cie. Il se faisait nommer *Virbius, deux fois homme*, et publiait qu'Esculape l'avait ressuscité. Il paraît que ce fut ce faux Hippolyte qui donna lieu à la fable de Jupiter foudroyant Esculape pour avoir osé ressusciter un mortel. Cette fable n'était point connue par les Athéniens, et ne s'accorde nullement avec l'opinion des Trézéniens sur le véritable Hippolyte.

HISTOIRE DE DÉDALE; LABYRINTHE DE CRÈTE.

Dédale, arrière-petit-fils d'Érechthée, roi d'Athènes, fut l'ouvrier le plus savant et le plus célèbre de la Grèce. Habile architecte, ingénieux sculpteur, il inventa la coignée, le niveau et la tarière. On lui accorde aussi la gloire d'avoir, le premier, fait usage des voiles; mais rien ne le rendit plus célèbre que la perfection qu'il sut donner à la sculpture. On disait ses statues animées, et l'on publia qu'elles marchaient. Cette fable est fondée sur le peu de progrès que les Grecs avaient fait dans la sculpture avant Dédale. Leurs statues, extrêmement grossières, étaient sans yeux, sans bras et sans jambes. On voit encore de ces masses informes dans les cabinets des

curieux. Dédale, en faisant ses statues, prit le corps humain pour modèle, et suivit exactement ses proportions. Il forma des yeux, parvint jusqu'à la ressemblance, joignit des bras au corps, et les jambes parurent séparées comme celles d'un homme qui marche. Par la suite des temps, sa célébrité s'accrut par ses malheurs plus encore que par ses ouvrages. Toute la Grèce redoutait Minos; elle s'étonna de voir un homme seul échapper à sa colère, et braver sa puissance en n'employant que les ressources de son génie. Malheureusement pour cet ingénieux artiste, il ne sut point triompher de la jalousie; elle le rendit criminel, et vint ternir sa gloire. Il s'était plu à former Talus, l'un de ses neveux. L'élève se montra bientôt l'égal de son maître. Il inventa la roue dont se servent les potiers de terre. Ayant un jour rencontré une mâchoire de serpent avec des dents très-aiguës, il s'en servit pour couper un morceau de bois, et de là il imagina la scie, instrument si simple et cependant si utile. Dédale était trop prévoyant pour ne pas sentir que de pareilles inventions étaient de véritables bienfaits pour les hommes, et qu'elles rendaient leurs auteurs immortels; il craignit d'être surpassé par Talus, et le fit mourir secrètement. On le surprit au moment où il recouvrait une

fosse. Interrogé sur cette occupation extraordinaire, il répondit qu'il venait d'enterrer un serpent. La réponse parut suspecte; le crime fut découvert; et l'Aréopage, après avoir prononcé sa sentence de mort, changea la peine en un bannissement perpétuel. Ce meurtre l'ayant rendu généralement odieux dans Athènes, Dédale se réfugia dans la Crète, où Minos reçut avec empressement cet artiste étonnant. Ce fut pendant son séjour dans cette île qu'il bâtit son fameux labyrinthe près de la ville de Gnosse.

Pline assure que Dédale avait voyagé dans l'Égypte, et qu'il avait pris le modèle de son labyrinthe en voyant celui situé près de Thèbes, l'une des merveilles du monde; mais il est certain qu'il n'imita que les détours et les chambres des allées, c'est-à-dire, la centième partie du labyrinthe égyptien. Du temps de Pline, celui de Crète n'existait déjà plus, et l'on voit encore aujourd'hui les immenses et superbes vestiges de celui d'Égypte, quoiqu'il fût fort antérieur à l'autre. Il paraît que le labyrinthe de Crète n'était qu'une vaste prison dans laquelle on enfermait les prisonniers. Quelques auteurs le peignent seulement comme une carrière d'où l'on avait tiré les pierres employées à bâtir les principales villes de Crète.

Quoi qu'il en soit, Dédale, forcé de fuir Minos, se réfugia dans la Sicile, où probablement il passa le reste de ses jours. On ignore le temps et le genre de sa mort. Pour témoigner sa reconnaissance à Cocalus, il fit creuser un canal où se jetait le fleuve Alabas, que l'on nomme aujourd'hui Cantera. Il construisit sur un rocher, près de la ville d'Agrigente, une forte citadelle, dont les avenues étaient si difficiles, que très-peu d'hommes suffisaient pour la défendre. Cocalus en fit sa demeure. Les ouvrages de Dédale furent sans nombre; mais, par la suite des temps, sa grande réputation lui fit attribuer tous ceux qui avaient quelque perfection.

La fable publia, au sujet de Talus, que Dédale, son oncle, l'avait précipité du haut de la citadelle de Minerve, mais que cette déesse, protectrice des arts, l'avait changé en perdrix.

Parmi les disciples de Dédale, le plus habile fut Eudocus : il fut en même temps le plus fidèle à la reconnaissance; jamais il ne voulut abandonner son maître pendant ses malheurs : il est aussi le seul dont le nom a passé à la postérité.

MÉLANGES HISTORIQUES SUR THÉSÉE.

Thésée passait pour être fils de Neptune et d'Éthra ; mais il devait le jour à Égée, roi d'Athènes, qui descendait directement du grand Érecthée, roi de l'Attique et de plusieurs autres pays. Thésée, par sa mère, était petit-fils de Pélops, roi du Péloponèse, l'un des plus puissans princes de son temps. Parmi les enfans de Pélops, Pitthée, l'un d'eux, fonda la ville de Trézène ; sa fille, Éthra, devint l'épouse d'Égée. Ce prince, ayant été forcé de s'éloigner d'elle, eut soin, avant de la quitter, de cacher une épée sous un quartier de rocher. Il ordonna à Éthra, si elle avait un fils, de ne l'envoyer auprès de lui que lorsque l'enfant serait assez fort pour soulever cette pierre et s'emparer de l'épée ; il lui promit de le reconnaître pour son fils aussitôt qu'il lui rapporterait ce témoignage de sa naissance. Thésée, dès ses premières années, fit prévoir qu'il serait un héros. Hercule étant venu voir Pitthée, quitta sa peau de lion pour se mettre à table. Plusieurs enfans s'effrayèrent en voyant la dépouille de cet animal terrible ; mais Thésée, âgé seulement de sept ans, saisit la hache que tenait un es-

clave, et s'avança croyant combattre l'animal. Éthra, souvent témoin du courage de son fils, lui découvrit enfin le secret de sa naissance; il partit de Trézène pour aller se faire reconnaître par son père Égée. Dans sa route, il purgea les chemins de plusieurs scélérats, et des animaux féroces qu'il put rencontrer. Son premier exploit fut son combat contre Périphétès, qui se tenait en embuscade dans les environs d'Épidaure, et assommait les passans avec une massue de cuivre. Thésée lui donna la mort, et conserva toujours cette massue comme la marque de sa première victoire. En arrivant à Athènes, il trouva la maison d'Égée remplie de troubles.

Les poëtes ont rapporté dans leurs fables que Médée s'y était réfugiée, et qu'elle avait formé le projet d'épouser Égée. Ils disent que Médée, à qui sa science dans la magie faisait tout pénétrer, distingua facilement le jeune Thésée; elle le regarda comme un obstacle à ses desseins; et, sachant que le roi ne le connaissait pas encore pour son fils, elle lui inspira des soupçons, et lui persuada de le faire empoisonner dans un festin. La coupe fatale fut préparée; Thésée s'en approcha; mais, avant de la saisir, il tira son épée, et la fit briller aux yeux du roi. Dans l'instant même Égée reconnut Thésée, renversa la

coupe, et déclara publiquement qu'il était son fils, et qu'il lui destinait la couronne.

Pallas, fils de Pandion, avait des prétentions à ce trône ; il regardait Égée lui-même comme étranger au sang royal des Érechthides. Il prit les armes pour s'emparer du royaume ; mais Thésée sut défendre son père et sa couronne. Pallas fut vaincu, mis à mort, et ses partisans périrent avec lui. Après cette victoire, le héros alla combattre le taureau de Marathon, qu'il prit vivant et qu'ensuite il sacrifia. Ce fut peu de temps après qu'il alla délivrer sa patrie du tribut honteux que Minos second en avait exigé. Ce récit des poëtes est un mélange de fable et d'histoire. Nous verrons, à l'histoire de Médée, que cette femme trop fameuse ne put point se trouver à la cour d'Égée dans le temps qu'il reconnut son fils, et que les poëtes lui ont attribué des crimes dont elle était innocente.

Thésée fut le compagnon des Argonautes dans la conquête de la Toison d'or. Il fut celui d'Hercule dans la guerre des Amazones. Il était avec Pirithoüs, lors du combat des Centaures contre les Lapithes, et il accompagna Méléagre à la chasse du sanglier de Calydon. Ce héros extermina deux tyrans de Sicile, très-fameux par leurs crimes et leurs

barbarie. Le premier, nommé Phalaris, faisait enfermer des hommes vivans dans un taureau d'airain ; on les brûlait à petit feu, et leurs cris de douleur ressemblaient aux mugissemens d'un taureau. Pérille, inventeur de cette horrible machine, fut le premier à qui Phalaris en fit faire l'essai. Le second tyran, nommé Procruste, faisait attacher les étrangers sur un lit de fer, et on coupait à ces déplorables victimes la partie de leur corps qui excédait la longueur du lit.

Pirithoüs, roi des Lapithes, peuple de la Thessalie, devint le meilleur ami de Thésée. Ce prince, ayant entendu vanter les exploits du fils d'Égée, voulut le connaître et s'essayer contre lui ; mais ces deux héros, après s'être connus, ne voulurent point se battre, et se jurèrent une éternelle amitié. Quelque temps après, Pirithoüs épousa Déidamie, que l'on nommait aussi Hippodamie. Thésée fut invité aux noces, ainsi que les Centaures. Ces derniers, dans la chaleur du vin, voulurent enlever la femme de Pirithoüs, et tuèrent plusieurs Lapithes qui s'opposaient à leur attentat. Thésée vengea bientôt son ami, en faisant périr presque tous les Centaures. Cénée, un des plus fameux Lapithes, ayant été écrasé sous un amas d'arbres, on publia qu'il avait été changé en oiseau.

Les Centaures étaient des peuples de la Thessalie, qui les premiers trouvèrent l'art de dompter les chevaux, et de les employer à l'attaque de leurs ennemis. Cette manière de combattre surprit tellement, que l'on confondit, dans le premier moment, les hommes et les chevaux : on les peignit comme moitié hommes et moitié chevaux. On leur donna le nom d'*hippocentaures*, du mot *hippos*, *cheval*. Nous parlerons des Centaures dans l'histoire d'Hercule.

La plus tendre amitié unissait Pirithoüs et Thésée ; ils entreprirent ensemble plusieurs aventures, dont quelques-unes leur réussirent. La belle Hélène, fille de Tyndare, était célèbre dans toute la Grèce, quoiqu'elle fût encore fort jeune. Pirithoüs et Thésée se réunirent pour l'enlever. Ils allèrent à Sparte, et, leur projet ayant réussi, Hélène fut tirée au sort ; elle échut à Thésée. Pour dédommager son ami Pirithoüs, Thésée lui promit de l'accompagner en Épire, et de le seconder dans le projet d'enlever Proserpine, femme d'Aïdonée. Cette seconde entreprise leur devint fatale. Pirithoüs y fut tué et dévoré par les chiens d'Aïdonée ; Thésée fut fait prisonnier, et ne recouvra sa liberté qu'à la prière d'Hercule, qui parvint à l'obtenir d'Aïdonée. Cette prison de Thésée était dans l'île de Ci-

chyros, où l'on trouve le marais *Achérusin* et les fleuves *Achéron* et *Cocyte*. Les poëtes publièrent qu'il était descendu dans les enfers pour enlever Proserpine; qu'il y avait été enchaîné par Pluton, et qu'il n'avait pu obtenir sa liberté qu'à la prière d'Hercule.

Thésée épousa plusieurs femmes. La première fut *Anthiope* ou *Hippolyte*, reine des Amazones, et mère de cet Hippolyte dont nous avons rapporté l'histoire. Hercule la donna en mariage à Thésée, pour le récompenser de l'avoir aidé à combattre les Amazones. Sa seconde femme fut Phèdre, fille de Minos second, devenue si célèbre par sa passion coupable et funeste pour le jeune Hippolyte.

Pendant la captivité de Thésée, l'ingrat peuple d'Athènes oublia tous ses bienfaits et favorisa ses ennemis. Castor et Pollux vinrent à la tête d'une armée reprendre leur sœur Hélène. Cette guerre fut nommée *des Tyndarides*.

Pour mieux faire connaître l'ingratitude des Athéniens, il est nécessaire de rappeler ce que Thésée avait fait pour eux. Il avait rassemblé les douze bourgades de l'Attique dans la seule ville d'Athènes, et ne faisait plus de lois sans les consulter. Cette forme nouvelle de gouvernement excita la curiosité

générale, on accourut à Athènes de toutes les parties de la Grèce. Thésée craignit que le trop grand nombre d'étrangers ne nuisit à l'ordre public ; il divisa le peuple en trois corps. Le premier fut composé de nobles, le second, des artisans, et le troisième, des laboureurs. Tous obtinrent de Thésée les priviléges qu'ils crurent utiles à leur bonheur, il ne se réserva que le droit de veiller à la sûreté des lois, Ce fut alors qu'il introduisit le culte de la déesse *Pitho* ou *la Persuasion*, afin qu'elle réunît tous les intérêts et tous les esprits. Il renouvela les jeux isthmiques en l'honneur de Neptune ; il donna tous ses soins à la religion, il sentit qu'elle seule pouvait opposer un frein suffisant aux passions humaines. Il institua des fêtes auxquelles on pouvait se rendre avec sûreté, parce qu'à l'exemple d'Hercule il avait purgé la Grèce des scélérats et des bêtes féroces qui l'infestaient auparavant.

Thésée, en faisant la réunion des douze bourgades de l'Attique, n'avait songé qu'à rendre les Athéniens plus puissans, et n'avait pas prévu que ce bienfait détruirait son propre pouvoir. Chaque bourgade, avant ce moment, avait ses intérêts particuliers, et ne songeait point à gouverner, parce qu'elle redoutait les autres bourgades que Thésée pouvait em-

ployer pour la maintenir dans l'obéissance. Lors de la réunion, Thésée n'eut plus aucune force à sa disposition. Il ne s'était réservé que la surveillance des lois; il ne pouvait plus forcer à les suivre. Ce bienfait imprudent détruisit sa puissance. Vainement il crut enchaîner les Athéniens par la reconnaissance, vainement il augmenta les priviléges du peuple. On reconnut qu'il ne pouvait plus contraindre à l'obéissance; le peuple voulut gouverner par lui-même, et tous les essais que fit Thésée pour conserver ses droits parurent des actes tyranniques ou arbitraires. Il semblait que Thésée, comblé de travaux et de gloire, n'avait plus qu'à jouir de la reconnaissance publique; les Athéniens, jaloux de l'ombre de pouvoir qu'il s'était réservé, se fatiguèrent du respect qu'ils lui devaient; ils favorisèrent ses ennemis, l'abandonnèrent lâchement, et le forcèrent à s'exiler. Il reconnut l'impossibilité de gouverner un peuple corrompu, qui voulait sans cesse être flatté. Il envoya secrètement ses enfans dans l'Eubée, chez Elphénor, fils de Chalcodon, et se rendit lui-même au bourg de Gagette, où il adressa aux dieux ses malédictions contre les ingrats Athéniens. Ce lieu se nomme encore aujourd'hui *le Champ des Malédictions*.

Thésée s'embarqua pour se rendre à la cour

de Lycomède roi de l'île de Scyros. Ce lâche ami des Athéniens ne sembla le bien accueillir que pour le perdre plus sûrement. Sous le prétexte de lui montrer l'étendue de l'île et ses flottes nombreuses, il le fit monter sur un rocher très-élevé, d'où il fut précipité. Ce fut ainsi que périt l'un des plus illustres héros de l'antiquité.

Sa mort arriva pendant la treizième année du régne de Mnesthée. Ce ne fut qu'après la mort de ce roi que les enfans de Thésée retournèrent à Athènes et remontèrent sur le trône : ces faits sont attestés par les marbres de Paros.

La puissance des Athéniens ne fut pas assez grande pour empêcher la Grèce et l'univers de conserver le souvenir de la gloire de Thésée. Après sa mort, on se rappela ses actions et sa grande piété envers les dieux ; on lui rendit les honneurs accordés aux héros ; on lui bâtit même des temples : enfin, plusieurs siècles après, les Athéniens placèrent parmi les dieux le héros qui était né parmi eux.

Thésée pendant sa vie avait, à l'imitation de Bacchus, consacré sa chevelure dans un temple d'Apollon. On nomma sa coiffure théséïde, comme on nommait bachique celle de Bacchus. Hector les imita par la suite des

temps; cette coiffure consistait à avoir les cheveux coupés très-courts.

Thésée eut de Phèdre un fils célèbre nommé Démophoon. En allant à la guerre de Troie, il fut accueilli par Phyllis, reine de Thrace et fille de Lycurgue, roi dans le même pays. Démophoon l'épousa ; mais, l'ayant bientôt abandonnée cette malheureuse épouse ne put soutenir les douleurs de l'absence, elle se donna la mort. Les poëtes publièrent qu'elle avait été changée en amandier. Le nom de *Phyllis*, presque semblable à celui de *Phylla*, *amandier*, a seul donné lieu à cette fable. Les poëtes ajoutèrent que l'amandier fleurit au commencement du printemps, parce que Phillis témoigna de cette manière la joie que lui causait le retour de Démophoon, lorsqu'elle le vit revenir au printemps.

Sous l'archontat de Phédon, Cimon persuada aux Athéniens de faire des recherches pour retrouver les restes du grand Thésée. Un aigle qui béquetait la terre, fit découvrir un tombeau dans lequel on trouva les cendres et les armes de ce héros. Les Athéniens les reçurent avec le plus grand respect, et les firent placer au milieu de leur ville.

Thésée, pendant sa vie, s'était toujours montré le défenseur des malheureux; jamais on n'avait imploré vainement son secours; il

fut décidé que la place de sa sépulture deviendrait à jamais un asile inviolable et sacré pour tous ceux qui craignaient la violence de leurs persécuteurs, de sorte que, long-temps même après sa mort, Thésée fut encore le bienfaiteur de l'humanité et le protecteur des malheureux.

HISTOIRE D'HERCULE.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en plaçant sous leurs yeux ce que l'auteur du Voyage d'Anacharsis a écrit sur le plus illustre des héros.

« Toute la terre est pleine du bruit de son » nom et des monumens de sa gloire. Il descendait des rois d'Argos; il passait pour » fils de Jupiter et d'Alcmène, épouse d'Amphitryon.

» Son histoire est un tissu de prodiges, ou » plutôt c'est l'histoire de tous ceux qui ont » porté le même nom et subi les mêmes travaux que lui. On a exagéré leurs exploits; » et, en les réunissant sur un seul homme, » en lui attribuant toutes les grandes entreprises dont on ignorait les auteurs, on l'a » couvert d'un éclat qui semble rejaillir sur » l'espèce humaine; car l'Hercule qu'on adore » est un fantôme de grandeur élevé entre le

» ciel et la terre comme pour en combler l'in-
» tervalle. Le véritable Hercule ne différait
» des autres hommes que par sa force, et ne
» ressemblait aux dieux des Grecs que par
» ses faiblesses. »

Parmi les Hercules les plus célèbres, Diodore de Sicile en distingue trois. Le premier voyagea dans l'Afrique, et fit élever auprès de Cadix les fameuses colonnes qui disent aux voyageurs que vainement ils voudront passer au delà. Le second naquit en Crète, parmi les Dactyles Idéens ; il fut le premier instituteur des jeux olympiques. Le troisième, fils de Jupiter et d'Alcmène, naquit à Thèbes, et se rendit célèbre par mille travaux. Il en existait un plus ancien que ces trois ; mais les auteurs grecs anciens portant le nombre des Hercules au delà de quarante, il serait trop inutile et trop long de vouloir tous les désigner. Il faut seulement observer que l'origine de ce nom paraît venir du mot phénicien *karokel, marchand*. Ce nom se donnait généralement aux chefs des colonies, aux navigateurs célèbres et aux étrangers illustres. On se confirme surtout dans cette opinion, en voyant que l'Hercule tyrien se nommait *Thasius ;* le phénicien, *Agenor ;* le grec, *Alcée*, ou *Alcide ;* l'égyptien contemporain d'Osiris et général de ses troupes, *Ozochor*.

Ce fut à Thèbes que naquit Alcide, le plus illustre des Hercules. Il était fils d'Alcmène et d'Amphitryon, descendant de Persée. Ce prince, héritier d'Électryon par sa femme, devait succéder au royaume de Mycène et le transmettre à son fils Alcide ; mais Amphitryon ayant involontairement tué son beau-père Électryon, fut obligé de fuir et de se retirer à Athènes. Sthénélus alors devint roi de Mycène, et eut pour successeur Eurysthée, son fils, qui naquit en même temps qu'Alcide; de sorte que ce dernier se trouva le sujet d'Eurysthée.

La grande célébrité d'Hercule fit bientôt ajouter des fables à son histoire. Sa force, son courage, ses exploits surprenans, flattaient l'orgueil humain, mais l'impossibilité de l'égaler fit dire qu'il devait le jour au plus grand des dieux.

Jupiter, dit la fable, prit la forme d'Amphitryon, et fut père d'Alcide. La nuit où le maître du tonnerre emprunta cette forme, fut plus longue que les autres. Junon, jalouse des grandes destinées de ce héros, retarda le moment de sa naissance, afin d'assurer par le droit d'aînesse le royaume de Mycène à Eurysthée. Junon savait que Jupiter avait juré que le premier des deux qui naîtrait commanderait à l'autre ; déguisée en vieille, et sous le

nom de Lucine, elle se tint assise à la porte d'Alcmène, et prononçait des paroles magiques pour retarder la naissance d'Alcide. Galanthis, suivante d'Alcmène, s'en étant aperçue, trompa la déesse, et lui dit qu'Alcmène venait de mettre au monde un bel enfant. Junon, surprise, quitta sa place, et dans ce même instant Hercule vit le jour. La déesse, irritée contre Galanthis, se vengea d'elle en la changeant en belette. Junon s'appliqua sans cesse à persécuter Hercule. Elle voulut le faire périr, en envoyant deux serpens dans son berceau, pour le dévorer; mais le jeune enfant les saisit et les étouffa. Cependant Junon, à la prière de Pallas, s'adoucit en faveur d'Hercule; elle alla même jusqu'à lui donner de son lait. Quelques gouttes échappées de sa bouche blanchirent la partie du ciel que l'on appela depuis la voie lactée. (Amas immense d'étoiles qui rend plus claire cette portion du ciel.) Le tonnerre se fit entendre à l'instant de la naissance d'Hercule, et les poëtes assurèrent que c'était un présage de ses grandes destinées.

Telles sont les fables principales dont les poëtes ornèrent le récit de la naissance d'Hercule. Écartons ses voiles pour revenir à son histoire.

Eurysthée, fils de Sthélénus, devint roi de

Mycène, et fut jaloux d'Alcide. Les droits et le courage de ce héros lui portèrent ombrage; il chercha tous les moyens de l'occuper, et même d'exposer sa vie. La Grèce alors était remplie de brigands, de scélérats et de bêtes féroces; ce fut à les combattre que fut employée toute la vie d'Hercule, et les poëtes peignirent ses travaux continuels et dangereux sous l'image des persécutions de Junon.

Hercule fut élevé chez Créon, roi de Thèbes, qui prit beaucoup de soin pour cultiver son esprit Le grand courage qu'il montra dès ses premières années détermina Créon à lui donner pour épouse Mégare, sa fille, dont il eut quelques enfans. Ayant appris que toute sa vie il serait soumis aux ordres d'Eurysthée, il eut un si violent transport de fureur, que, ne reconnaissant rien de ce qui était autour de lui, il massacra ses propres enfans et son cousin Iolas. Lorsque le calme fut revenu, sa douleur fut si grande et ses regrets si vifs, qu'il ne voulut plus demeurer à Thèbes; il alla se faire expier de son crime involontaire, et vint se soumettre aux ordres d'Eurysthée. Ce prince trouva son repentir si grand et sa soumission si franche, qu'il lui confia le commandement de ses armées, en prenant cependant le soin de l'occuper sans cesse à de nouveaux travaux.

Les poëtes attribuèrent cet accès de fureur à la jalousie de Junon ; ils publièrent que Pallas, en jetant une pierre, lui rendit son calme, et le fit tomber dans un profond sommeil. Cette allégorie fut employée pour peindre les soins de ses amis et les bonnes résolutions que lui fit prendre une sage réflexion. Hercule regarda son mariage comme funeste ; il se sépara de Mégare, et la fit épouser au second Iolas, fidèle compagnon de ses travaux et de ses courses.

EXPLICATION DES TRAVAUX D'HERCULE.

Hercule, dans son premier voyage, tua deux serpens redoutables. Sa grande jeunesse fit publier que Junon les avait envoyés dans son berceau pour le dévorer, et qu'en les étouffant, il se fit reconnaître pour fils de Jupiter. Il donna la chasse à quelques lions dans la forêt de Némée. Il s'en trouva un beaucoup plus grand que les autres, qu'il tua, et dont il porta la peau pendant le reste de sa vie.

Pour donner plus de merveilleux à ce combat, la fable rapporte que Junon avait suscité

le lion, et qu'Alcide l'ayant vaincu, la déesse l'avait placé parmi les astres. Les rois de Syrie, à l'exemple d'Hercule, se paraient d'une semblable dépouille.

Des oiseaux du lac Stymphale désolaient l'Arcadie; Hercule les poursuivit avec grand bruit, et les chassa du pays. Telle est la fable; voici l'histoire : Des voleurs ravageaient le pays, et se cachaient dans les bois qui couvraient les bords du lac Stymphale; Hercule se mit à leur poursuite, et les fit sortir du bois en faisant battre sur des timbales d'airain. Ces voleurs, chassés de leur retraite, furent vaincus et détruits. Tels sont les oiseaux Stymphalides, que l'on confond souvent avec les Harpies, et qu'il faut cependant en distinguer.

Les marais de Lerne, près d'Argos, étaient remplis de serpens qui semblaient se multiplier à mesure qu'on les détruisait. Hercule mit le feu aux roseaux pour en purger entièrement ces marais, et la culture vint ensuite rendre ce lieu très-fertile : ce qui fit dire qu'il s'était servi d'une faux d'or pour couper les têtes sans cesse renaissantes de l'Hydre. Il paraît aussi que, parmi ces serpens, il y en avait d'une espèce très-venimeuse, que l'on nommait *Hydros;* ce qui donna lieu à la fable de l'Hydre de Lerne. Hercule trempa ses flè-

ches dans le venin de ce serpent, ce qui rendit leurs blessures incurables. Junon, continue la fable, voyant Hercule prête à triompher de l'Hydre, envoya un cancre marin pour le détourner de son combat, en le mordant au talon. Hercule l'écrasa, et Junon en fit le signe de l'Écrevisse.

La forêt d'Érymanthe était pleine de sangliers. Hercule leur donna la chasse, les détruisit, et présenta le plus gros à Eurysthée ; ce prince crut qu'il n'était pas encore mort : il en eut une telle frayeur, qu'il alla se cacher. Les défenses de ce terrible sanglier furent long-temps conservées dans le temple d'Apollon.

Eurysthée ordonna à Hercule de lui amener une biche très-célèbre par son adresse à éviter les chasseurs. Le héros la poursuivit pendant une année entière, et parvint à la prendre vivante. On publia qu'elle avait des pieds d'airain (allégorie pour désigner la vitesse de sa course); et, pour ajouter au merveilleux, on lui supposa des cornes d'or.

Le roi Augias avait des troupeaux si nombreux, qu'il ne put faire construire des étables assez grandes pour les contenir. Il leur laissa la liberté de courir dans les campagnes ; ce qui les foula aux pieds, les couvrit de boue, et les rendit impossibles à cultiver. Hercule,

à sa prière, employa ses troupes à détourner le cours du fleuve Alphée; ses eaux, en coulant sur les plaines, les nettoyèrent, et leur rendirent toute leur fertilité. Telle fut l'origine de la fable des écuries d'Augias, nettoyées par un fleuve. Ce prince avare n'ayant pas voulu payer la récompense qu'il avait offerte pour ce service, Hercule entra dans l'Élide, le vainquit, le fit mourir, ainsi que son fils Euryte, et donna la couronne à Philée, fils d'Augias, parce qu'il avait fait tous ses efforts pour empêcher son père d'être injuste et ingrat envers Hercule.

Aïdonée, roi de Thesprotie, vint au secours d'Augias; mais il fut battu et blessé : ce qui donna lieu à la fable de Pluton combattant Hercule, et blessé par ce héros, que Minerve protégeait pendant ce combat.

L'Ile de Crète nourrissait des taureaux de la plus grande beauté; Eurysthée ordonna à Hercule d'aller ravir le plus beau et de le lui amener : ce qu'il exécuta. La fable publia que ce taureau était celui de Pasiphaé.

Hercule reçut aussi l'ordre d'aller enlever les cavales de Diomède; ce prince voulut les défendre; il fut tué. Diomède aimait tellement ses chevaux, que, pour en nourrir un plus grand nombre, il s'était ruiné, et avait vendu jusqu'à ses esclaves. On publia, d'après

cela, qu'il les nourrissait de chair humaine. Hercule, en allant en Espagne, saccagea l'île de Cos, et défit le fameux Géryon, géant à trois corps, c'est-à-dire qu'il défit un prince qui régnait sur les trois îles Majorque, Minorque et Ébuse.

En arrivant dans l'Italie, Hercule fit plusieurs conquêtes; rassuré par son courage et ses nombreuses victoires, il prit de faibles précautions pour se camper. Cacus, petit tyran, qui faisait sa demeure dans des rochers inaccessibles, le surprit pendant la nuit, et lui enleva une partie de son butin. Hercule le poursuivit, l'assiégea dans son fort, et lui ôta la vie. On peignit Cacus comme un géant à trois têtes, jetant des flammes par ses bouches et ses narines; on le disait fils de Vulcain.

Hercule voulut établir une colonie dans une partie de l'Afrique, pour faciliter le commerce : il en fut repoussé par un autre chef de marchands qui s'y était si bien établi, qu'il était impossible de l'y forcer. Hercule sut l'attirer sur la mer; et, lui ayant coupé tous les passages vers la terre, où il allait se rafraîchir et prendre de nouvelles troupes, il le fit périr. Cette victoire produisit la fable d'Antée, fameux géant, fils de la Terre. Pendant son combat contre Hercule, il reprenait de

nouvelles forces toutes les fois qu'il touchait la Terre, sa mère; mais le héros, l'ayant saisi dans ses bras nerveux, le tint élevé au-dessus de la Terre, et l'étouffa.

Cet Antée avait bâti la petite ville de *Tingi*, qui est aujourd'hui un bourg de Gibraltar. Sertorius fit, par la suite des temps, ouvrir le tombeau de ce géant, et ses ossemens se trouvèrent effectivement d'une grandeur extraordinaire.

Pendant le séjour d'Hercule dans l'Afrique, le tyran Busiris envoya des pirates pour enlever les Hespérides, nièces d'Atlas, prince de Mauritanie et d'Hespérie. Hercule défit les corsaires, et vint attaquer Busiris, qu'il tua. Atlas, pour le récompenser, lui donna des leçons d'astronomie. Hercule devint habile dans cette science; il fut le premier à découvrir que la voie lactée n'était qu'un amas d'étoiles. Les poëtes peignirent cette découverte en disant qu'il avait laissé tomber quelques gouttes du lait de Junon sur cette partie du ciel. De même, les secours qu'Hercule donna à Atlas dans la guerre contre Busiris donnèrent lieu à la fable qu'il l'avait aidé à porter le ciel sur ses épaules. Atlas lui donna en présent les plus belles brebis du pays. Le même mot grec exprime une *brebis* ou une *pomme*. On peignit ce présent sous la fable

des pommes d'or du jardin des Hespérides données à Hercule. Ce héros pénétra jusqu'à Cadix, qu'il regarda comme l'extrémité du monde, parce que, dans ce point, le soleil, à son couchant, a l'air de se plonger dans l'Océan. Il fit élever deux colonnes, sur lesquelles il fit inscrire qu'on ne pouvait *aller au delà*. Bacchus, ou plutôt Osiris, en avait fait autant dans les Indes.

Toutes les histoires fabuleuses parlent de ces colonnes; cependant quelques critiques très-savans croient qu'elles n'ont jamais existé. Ils disent qu'il faut attribuer cette fable à la situation des deux montagnes nommées *Calpé* et *Abyla*, dont l'une est en Afrique et l'autre en Europe, sur le détroit de Gibraltar. Le mot *abyla* signifie une montagne. On regardait comme téméraire, et même impossible, de pousser ses courses au delà de ce but.

Quoi qu'il en soit, on voyait des colonnes magnifiques dans le temple que les habitans de Cadix firent élever, à quelque distance de leur ville, en l'honneur d'Hercule; les caractères phéniciens que l'on trouvait sur ces colonnes firent croire qu'Hercule lui-même les avait fait élever. Les anciens croyaient à ces deux colonnes le pouvoir d'arrêter l'impétuosité des vents, et d'empêcher que l'Océan,

revenant à leur suite, ne ramenât sur la terre le désordre et la confusion qui régnaient au temps du chaos.

La situation de ce temple, aux bornes du monde, son ancienneté, ses bois incorruptibles, ses inscriptions, ses hiéroglyphes, les travaux d'Hercule, que les Grecs y gravèrent par la suite, le rendirent extrêmement célèbre. La ville de Cadix se croyait à l'abri de tous les dangers, parce qu'elle était sous l'immédiate protection du plus grand des héros. Théton, roi d'Espagne, voulut piller ce temple; une terreur panique dispersa ses troupes, et fit éloigner ses vaisseaux.

On croit généralement que l'expédition d'Afrique fut le dernier des travaux qu'ordonna Eurysthée. Il reconnut enfin qu'il ne faisait qu'ajouter à la gloire d'Hercule, et qu'il pouvait se rassurer sur ses prétentions au trône; mais le repos ne pouvait convenir à ce héros. Sa valeur lui fit entreprendre de nouveaux travaux. Il pénétra dans le fond de la Scythie, pour délivrer Prométhée, comme nous l'avons déjà dit.

Le fleuve Achéloüs, par ses inondations, ravageait les champs de Calydon, et déracinait les bornes qui marquaient les propriétés. Hercule construisit des digues, et par ce moyen rendit la paix aux Calydoniens et aux

Arcadiens, qui se faisaient souvent la guerre pour ces bornes.

La fable, ainsi que nous l'avons déjà dit, peignit cet ouvrage comme un véritable combat contre le fleuve. Elle représente Achéloüs changé en serpent, pour figurer les sinuosités de son cours. Il se métamorphosa en taureau, symbole sous lequel on représentait les fleuves. Hercule lui arracha une corne; c'est-à-dire qu'il réunit deux bras en un seul. Il échangea cette corne pour celle de la chèvre Amalthée, qui produisait tous les biens; c'est-à-dire, que l'ancien bras du fleuve devint une terre très-fertile. Œnée, roi de Calydon, récompensa ce grand service en accordant sa fille Déjanire en mariage à Hercule. Ce héros en eut un fils nommé Hillius, et passa trois ans à la cour de Calydon.

La fable du combat d'Hercule contre Achéloüs prouve avec quel art les poëtes défiguraient les événemens les plus simples. Ils se servirent des mêmes couleurs pour raconter l'histoire d'Alcméon, fils d'Amphiaraüs. Ce prince avait tué sa mère; il consulta l'oracle, qui lui répondit qu'il ne serait délivré des furies qu'en allant habiter un lieu que le soleil n'éclairait point encore au temps où il commit ce crime: le fleuve Achéloüs, dans un

débordement, entraîna des terres qui bientôt formèrent des petites îles; Alcméon les habita, et s'y fit un asile. Ces îles s'appelaient Eschinades. La fable, pour peindre leur origine, rapporta que des nymphes de ce nom ayant oublié Achéloüs dans un de leurs sacrifices, le dieu de ce fleuve les entraîna, et les métamorphosa en amas de sable et de terre.

Parmi les travaux d'Hercule il faut remarquer le secours qu'en reçut Thésée, lorsqu'il voulut aider son ami Pirithoüs à enlever Proserpine, femme d'Aïdonée, roi d'Épire; Pirithoüs périt comme nous l'avons dit, et Thésée resta prisonnier. Hercule passa dans ce royaume, délivra Thésée, tua un serpent qui se retirait dans l'antre de Ténare, et emmena un dogue monstrueux de la ville de Tricasia. Aïdonée fut blessé par Hercule; et, comme il habitait le pays que l'on nommait les Enfers, on publia qu'Hercule était descendu dans le royaume des morts pour délivrer Thésée, qu'il avait enchaîné Cerbère, et blessé Pluton lui-même.

Hercule regardait apparemment son expédition contre Aïdonée comme très-périlleuse; car, avant de l'entreprendre, il voulut se faire initier à Athènes dans les mystères Éleusiens. Musée, fils d'Orphée, qui

présidait à ces mystères, lui représenta que les hommes n'y pouvaient être admis; mais, pour ne pas refuser entièrement ce héros redoutable, il en institua d'autres, à son occasion, que l'on nomma petits mystères Éleusiens. Depuis Hercule, les étrangers y étaient admis.

La délivrance d'Alceste est une des plus brillantes actions d'Alcide. Médée, dit la fable, conseilla aux filles de Pélias de couper leur père en morceaux, et de faire bouillir ses membres avec des herbes qu'elle leur indiqua. Ce moyen, assurait-elle, devait le rajeunir comme elle avait elle-même rajeuni Éson, père de Jason. Le malheureux vieillard fut la victime de la crédulité de ses filles; Acaste, son fils, poursuivit ses sœurs jusque dans la cour d'Admète, où elles s'étaient réfugiées après leur crime involontaire; ce prince voulut d'autant moins les livrer, qu'épris d'Alceste il l'avait épousée. Acaste ravagea la campagne; Admète sortit de la ville pour défendre son pays, et fut malheureusement pris dans une sortie. Alceste, alors, ne consultant que sa tendresse pour son époux, offrit de se livrer entre les mains d'Acaste, afin d'obtenir la liberté d'Admète. L'échange fut accepté, et Alceste venait d'être immolée lorsqu'Alcide rencontra

la Mort, et la combattit; il trouva moyen de la vaincre et de lui lier les mains avec des chaînes de diamant. Il ne consentit à lui rendre sa liberté qu'à la condition qu'elle rendrait Alceste à la vie. La Mort fut contrainte de céder à la force d'Hercule, et ce héros ramena la tendre et généreuse Alceste auprès de son époux.

L'histoire ne laisse aucune trace qui prouve le perfide conseil donné par Médée aux filles de Pélias. On trouve au contraire que ce prince n'existait plus au retour des Argonautes, que même ses jeux funèbres avaient été célébrés par ces héros. Nous verrons, à l'histoire de Jason, que les poëtes attribuèrent à Médée plusieurs crimes dont elle n'était point coupable.

Il est plus facile d'expliquer le combat d'Hercule contre la Mort, et la délivrance d'Alceste. L'histoire rapporte qu'Admète, vaincu par Acaste et devenu son prisonnier, fut contraint de lui livrer Alceste; elle retournait dans les états de son frère et avait déjà traversé le fleuve Achéron, lorsqu'Hercule les rencontra. Il combattit Acaste, et le força de lui rendre Alceste, qu'il ramena auprès de son époux.

La célébrité des Amazones était très-grande du temps d'Hercule. Leurs conquêtes sur

leurs voisins les rendaient très-redoutables : Eurysthée voulut qu'Hercule allât combattre ces illustres guerrières et lui rapportât leurs trésors. Ce héros s'embarqua sur le Pont-Eúxin, et parvint aux bords du Thermodon. Il attaqua ces héroïnes, remporta la victoire; et, pour récompenser le secours que lui avait donné Thésée dans cette guerre, il lui fit épouser Antiope, ou Hippolyte leur reine, qu'il avait faite prisonnière. Ménalippe devint alors reine des Amazones, et, pour obtenir la paix, elle sacrifia la plus grande partie des richesses de son royaume.

Les Amazones, voisines des Scythes, ne souffraient aucun homme parmi elles ; tous les ans elles allaient visiter leurs maris. Dans ces entrevues, elles leur rendaient les enfans mâles, et conservaient les filles pour les élever au métier de la guerre. On leur brûlait le sein droit pour leur laisser plus de facilité à tirer de l'arc.

On a souvent voulu révoquer en doute l'histoire de ces guerrières ; mais Hérodote, Diodore de Sicile, Pausanias, Plutarque et beaucoup d'autres historiens très-graves, attestent la verité de leur existence. Elles régnaient en Scythie sur les bords du Thermodon. Penthésilée, l'une de leurs reines, alla porter du

secours à Priam, pendant le siége de Troie, et fut tuée par Achille. Quinte-Curce assure qu'une de leurs reines vint voir Alexandre.

Hercule voulut accompagner les Argonautes à la conquête de la Toison-d'Or, mais il n'alla point jusqu'à Colchos, et descendit dans la Troade pour chercher Hylas, qui s'était égaré ou noyé en allant chercher de l'eau pour ses compagnons. Les Argonautes partirent sans attendre le retour d'Hercule. Il s'avança du côté de la ville de Troie, dont la mer venait de détruire en partie les murailles par ses inondations. On publia que Neptune se vengeait de Laomédon, et que, pour sauver la ville, il fallait exposer une jeune fille et la faire servir de pâture à un monstre marin. Le sort tomba sur Hésione, fille de Laomédon. Hercule arriva sur ces entrefaites; il offrit de délivrer cette princesse, à la condition qu'on lui donnerait six chevaux légers comme le vent, et qui courraient sur les eaux sans enfoncer (c'est-à-dire six bonnes galères qui lui étaient nécessaires pour son retour). Hésione fut délivrée; mais Laomédon refusa les galères. Hercule, indigné, attaqua la ville, la prit, enleva Hésione, la fit épouser à Télamon, tua Laomédon, et donna la couronne à Podarce, frère d'Hésione.

Le monstre marin n'était autre chose que les inondations de la mer. Le roi promit sa fille en mariage à celui qui pourrait garantir la ville par des digues suffisantes. Hercule réussit à les élever, et punit Laomédon d'avoir manqué à sa parole. Telle fut l'origine de la fable que nous avons rapportée plus haut.

Il serait impossible de rapporter exactement tous les travaux, les combats et les victoires d'Alcide, ou plutôt des personnages célèbres et différens qui portèrent le nom d'Hercule. Celui de Thèbes fut le plus illustre de tous, et on lui attribua les actions héroïques de ceux qui marchaient sur ses traces.

Hercule Thébain, après avoir exécuté les travaux commandés par Eurysthée, et ceux que lui fit entreprendre son courage, conçut pour Iole fille d'Euryte une violente passion, qui causa sa mort et celle de Déjanire, qu'il avait épousée dans l'Italie. La vaillance d'Hercule ne le garantissait pas du pouvoir de l'amour; quelquefois même ses passions l'entraînaient au point d'oublier le soin de sa gloire. Appelé en Lydie pour combattre un serpent qui désolait le pays, il vit Omphale, fille du roi du pays, et désira de lui plaire. Cette princesse, orgueilleuse de son empire sur ce héros, le força de s'abaisser jusqu'au

point de filer parmi ses femmes. Il changea sa massue contre une quenouille, et quitta la dépouille du lion de Némée pour se revêtir d'ajustemens de femme. Mais cette erreur ne pouvait être longue : il entendit parler de nouveaux dangers; il brisa ses indignes liens, et ne s'occupa plus que de sa gloire.

Avant de rapporter la manière dont il mourut, nous devons rappeler que, peu de temps après son mariage avec Déjanire, il recommença ses voyages. Parvenu sur les bords de la petite rivière d'Évène, il trouva que la fonte des neiges en avait fait un torrent très-rapide. Nessus, que la fable peint sous la forme d'un centaure, parce qu'il était toujours à cheval, offrit de prendre Déjanire sur la croupe de son cheval, et de la transporter de l'autre côté du torrent; Hercule y consentit. Nessus, parvenu à l'autre bord, se crut à l'abri de la colère d'Hercule; il insulta Déjanire et voulut l'enlever; mais le héros lui décocha une flèche teinte du sang de l'hydre, et le blessa mortellement. Nessus, se sentant près de mourir, donna sa robe à Déjanire, en l'assurant qu'elle aurait la propriété d'empêcher Hercule d'aimer jamais une autre qu'elle. La crédule Déjanire conserva ce funeste présent; et, s'étant aperçue de la tendresse d'Hercule pour Iole, elle lui envoya la tunique du centaure,

dans le moment où il allait sacrifier sur le mont OEta. Ce héros ne l'eut pas plus tôt placée sur son corps, qu'il entra dans une fureur effroyable, et se sentit consumer par un feu dévorant. Il courut à l'oracle, qui lui répondit que son mal était sans remède. Alors il alla sur le mont OEta, suivi de son ami Philoctète; il dressa lui-même un bûcher qu'il couvrit de la peau du lion de Némée, il se coucha sur ce bûcher, appuya sa tête sur sa massue, et donna l'ordre à Philoctète d'y mettre le feu. Cet ami fidèle avait juré d'obéir; il approcha la flamme; les derniers regards d'Hercule lui commandèrent d'exécuter ses ordres, et dans peu d'instans il fut réduit en cendres. Ainsi mourut le vaillant Alcide, âgé seulement de cinquante-deux ans, et environ trente années avant la guerre de Troie. L'inconsolable Déjanire ne put lui survivre; elle mourut de douleur à Trachine, et demanda que sa sépulture fût au pied du mont OEta, près de la ville que par la suite on nomma Herculie.

Après la mort de ce héros, les poëtes le prirent pour l'objet de leurs poëmes et de leurs fables. On publia qu'il avait été reçu parmi les dieux, et qu'à son arrivée dans le ciel il avait épousé Hébé, déesse de la jeunesse. (Allusion à l'immortalité.) Atlas, dit

la fable, qui portait le ciel sur ses épaules, sentit fortement le nouveau poids ajouté à sa charge ordinaire.

Hercule, disent les poëtes, s'étant présenté pour combattre dans les jeux olympiques, personne n'osa se présenter; Jupiter lui-même prit la forme d'un athlète, et lutta contre lui.

Il combattit aussi contre Apollon, et voulut enlever le trépied de Delphes. L'histoire dit l'origine de cette dernière fable. Hercule ayant été consulter l'oracle de Delphes, la prêtresse lui fit une réponse défavorable : Hercule, mécontent, enleva le trépied du temple; mais la Pythie lui ayant reproché qu'il était injuste, et ne marchait point sur les traces d'Hercule Égyptien qu'il avait pris pour modèle, il fut si touché qu'il rendit le trépied.

Hercule, avant sa mort, avait fait jurer à son ami Philoctète que jamais il ne découvrirait le lieu de sa sépulture, ni celui où il aurait déposé ses flèches. Un oracle prédit que la ville de Troie ne serait jamais prise, si l'on ne parvenait point à connaître le lieu de cette sépulture, et si l'on n'obtenait pas les flèches d'Hercule. Ulysse, le plus éloquent et le plus adroit des Grecs, fut chargé de cette découverte. Philoctète, séduit ou vaincu,

n'osa pas trahir son serment; mais il eut la faiblesse de donner une sorte d'indication avec le bout de son pied; elle n'échappa point à l'adroit Ulysse : il découvrit l'urne et les flèches, et sut persuader à Philoctète de l'accompagner au siége de Troie. Cette infidélité fut bientôt punie. Un jour que l'ami d'Hercule touchait ses flèches, une d'elles s'échappa de sa main, et tomba sur le pied qui avait décélé le dépôt. La blessure devint si cruelle et si infecte, que ses compagnons profitèrent d'un instant où il s'était éloigné d'eux, ils l'abandonnèrent à ses remords et à ses douleurs dans l'île de Lemnos. Cette lâche trahison fut inutile aux Grecs; l'oracle ordonna d'apaiser Philoctète. Ulysse revint en suppliant, et parvint encore à le persuader; il se laissa conduire au camp des Grecs, où Machaon, fils d'Esculape, le guérit de sa blessure.

On représente ordinairement Hercule sous la forme d'un homme très-robuste, s'appuyant sur une massue, et les épaules couvertes de la dépouille du lion de Némée. La tête de ce lion sert quelquefois à couvrir la sienne, et lui donne un air encore plus redoutable. Ses cheveux paraissent crépus, et sa barbe est épaisse et noire. (*Fig.* 73.)

Les surnoms de ce héros varient autant

que les différens pays où il avait porté ses pas et laissé des trophées.

HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'HERCULE.

Ce héros est si célèbre, qu'il nous paraît indispensable de donner une histoire abrégée de ses successeurs.

Céyx eut soin de l'éducation des enfans d'Hercule. Eurysthée craignit de les voir bientôt en état de faire valoir leurs droits à la couronne ; il menaça le roi de Trachine de lui faire la guerre, s'il ne les exilait de sa cour, ainsi qu'Iolas et les troupes qui s'étaient attachées au sort d'Hercule et de ses enfans. Céyx, épouvanté, les pria de se retirer. Épalius, roi des Doriens, les reçut favorablement; il adopta même Hillus, fils d'Hercule et de Déjanire. Il témoigna de cette manière sa reconnaissance pour ce héros, qui l'avait rétabli dans ses états.

Quelque temps après, les héritiers d'Hercule furent encore forcés de quitter cette cour; Thésée, parent et ami d'Hercule, leur assura un asile dans l'Attique. Eurysthée voulant encore les y poursuivre, les Athéniens

rassemblèrent toutes leurs forces, et lui livrèrent combat sous la conduite de Thésée et d'Hillus; ce dernier tua lui-même Eurysthée, et toute la famille de ce roi périt dans cette bataille. Telle fut la manière dont finit cette branche des successeurs de Persée.

La couronne de Mycène passa dans la famille de Pélops. Atrée, fils de ce prince, était gouverneur de Mycène; il se fit déclarer roi après la mort d'Eurysthée.

Les Héraclides allèrent s'établir dans le Péloponèse, dont ils s'étaient rendus les maîtres; mais la peste ayant désolé leur armée, l'oracle leur dit qu'elle ne cesserait qu'au moment où ils quitteraient ce pays; ce même oracle leur ordonna de n'y rentrer qu'après le troisième fruit. Ils s'éloignèrent en effet, mais ils crurent avoir obéi à l'oracle en revenant trois ans après. Atrée leur livra bataille, et Thomœus, l'un des chefs héraclides, fut tué.

Hillus, s'apercevant que la guerre traînait en longueur, proposa de combattre celui qui voudrait se présenter contre lui, à la condition que, s'il demeurait vainqueur, Atrée céderait la couronne de Mycène aux Héraclides; et que, s'il était vaincu, ses descendans ne pourraient entrer dans le Péloponèse qu'après un siècle. Échémus, roi d'Arcadie, ac-

cepta le défi, tua Hillus, et força les Héraclides à sortir du Péloponèse, suivant leur propre traité.

Clodée, fils d'Hillus, tenta vainement d'y rentrer quelque temps après. Aristomaque, l'un de ses fils, y perdit la vie. Ses trois autres fils, Témènes, Cresfonte et Aristodème, équipèrent une flotte à Neupacte. Arnus, fameux devin de ce temps-là, voulut se rendre auprès d'eux; il fut pris pour un espion et mis à mort. La peste recommença, et pour la faire cesser, on établit des jeux en son honneur. Les Héraclides mirent à la voile, et parvinrent enfin à s'emparer d'Argos, de Lacédémone et de Mycène; ils augmentèrent bientôt leurs conquêtes, et tout le Péloponèse fut soumis aux descendans d'Hercule.

Ce retour des Héraclides arriva environ quatre cent quatre-vingts ans après la prise de Troie; il fait une des principales époques de l'histoire de la Grèce; elle est même regardée comme la plus exacte de toutes : ce motif nous a fait croire qu'il était utile de la rappeler.

VOYAGE DES ARGONAUTES ; HISTOIRE DE JASON ET DE MÉDÉE.

L'HISTOIRE de la Grèce n'a pas d'événement plus célèbre et plus rempli de fictions que la conquête de la Toison d'Or. Il y a peu d'auteurs qui n'en parlent ; et, quoique beaucoup de leurs ouvrages aient été perdus, il reste encore trois poëmes sur cette expédition : celui d'Onomacrite, composé environ cinq cent cinquante ans avant l'ère chrétienne ; celui d'Apollonius de Rhodes, qui vivait du temps des Ptolémées ; et celui de Valérius Flaccus, qui l'écrivit sous Vespasien.

Pour avoir une idée juste de ce voyage, il faut le regarder comme une expédition militaire, entreprise par les plus illustres guerriers de la Grèce, pour recouvrer les trésors que Phryxus avait emportés dans la Colchide, et en même temps pour établir le commerce maritime, et former de nouveaux établissemens ou de nouvelles colonies dans les pays que l'on découvrirait. Pour réussir, il fallait plusieurs vaisseaux et beaucoup de monde. Les compagnons de Castor et Pollux fondèrent la colonie des Tyndarides et celle des Hénochiens. Le vaisseau l'Argo a seul de la célébrité ; mais il paraît qu'il servait de vaisseau

amiral à la flotte, et qu'il portait tous les chefs de l'expédition.

Toute la Grèce ayant pris part à cet événement, et les fables en parlant sans cesse, nous allons donner les détails les plus essentiels sur son origine.

Athamas, fils d'Éolus, et arrière-petit-fils de Deucalion, était roi de Thèbes. Il épousa d'abord Ino, fille de Cadmus, qu'il répudia quelque temps après pour épouser Néphélé, dont il eut Phryxus et Hellé. Néphélé ayant eu quelques accès de folie, Athamas se réconcilia avec Ino, qui haïssait mortellement les enfans de sa rivale, héritiers du royaume par leur droit d'aînesse. Ino reprit assez d'empire pour persuader à l'inconstant et faible Athamas que Néphélé avait empoisonné les grains de la terre, et qu'elle causait la famine qui désolait la ville de Thèbes. Elle fit appuyer sa calomnie par des prêtres; ils déclarèrent, au nom de l'oracle, que le fléau ne cesserait qu'en immolant les deux enfans de Néphélé. Phryxus, averti par un des prêtres de l'oracle, du funeste projet d'Ino, fit équiper secrètement un vaisseau. Il trouva moyen d'enlever une partie des trésors de son père; il se fit accompagner par sa sœur Hellé, et s'embarqua pour aller chercher un asile chez son parent Éétès, roi de la Colchide. Pendant le voyage,

la jeune Hellé tomba du vaisseau dans la mer, et périt dans les flots. La partie de la mer où elle se noya fut depuis ce temps appelée l'*Hellespont*.

Telle est l'histoire dont les poëtes ont tiré la fable du belier à la toison d'or. Ils racontèrent que Phryxus et Hellé montèrent sur ce belier pour fuir leur criminelle marâtre, et qu'Hellé, effrayée par les flots de la mer, se laissa tomber et périt. Le vaisseau fut désigné par un belier, parce que la figure de cet animal ornait la proue; on voulut même lui composer une généalogie. L'histoire poursuit son récit, et dit que Phryxus arriva heureusement chez Éétès, où il fit inhumer le corps de sa sœur; et il consacra la proue de son vaisseau à *Jupiter Phryxus*, ou *le Conservateur*.

Chalciope, fille d'Éétès, épousa Phryxus. Les premières années de leur mariage furent heureuses : ils eurent quatre enfans; mais Éétès, envieux des richesses de son gendre, le fit mourir; et Chalciope, pour dérober ses enfans à la barbare et criminelle avarice de son père, les fit embarquer secrètement et les envoya dans la Grèce. Elle avait appris la mort d'Ino; elle espéra qu'Athamas se ressouviendrait de son fils, et recevrait bien ses petits-enfans. Un naufrage les jeta dans une île, où

ils demeurèrent jusqu'à l'arrivée de Jason. Ce héros se chargea de les ramener à leur mère, et Chalciope, par reconnaissance, favorisa la passion que Jason conçut pour Médée sa sœur.

Dans le même temps, Pélias, parent d'Athamas, gouvernait une partie de la Thessalie; il avait usurpé la couronne sur Éson, à qui elle appartenait légitimement, et une longue tyrannie l'avait rendu l'horreur de son peuple. Ayant appris qu'Alcimède, femme d'Éson, venait d'avoir un fils, il chercha tous les moyens de le faire périr, parce que l'oracle avait prédit qu'il serait détrôné par un prince de la race des Éolides. Éson et Alcimède, prévenus contre les mauvais desseins de Pélias, firent courir le bruit que le jeune Diomède (c'était le premier nom de Jason) était dangereusement malade; ensuite ils publièrent sa mort, on fit même la cérémonie de ses funérailles. Alcimède porta son fils sur le mont Pélion, et le remit entre les mains de *Chiron*, l'homme le plus sage et le plus instruit de son temps. Ce fut sous cet habile maître que Jason apprit tout ce qu'il devait savoir pour s'illustrer.

Ce jeune prince, parvenu à l'âge de vingt ans, alla consulter l'oracle. Il en reçut l'ordre de se vêtir à la manière des Magnésiens, d'y

joindre une peau de léopard semblable à celle que portait Chiron, de se munir de deux lances, et d'aller dans cet état à la cour d'Iolchos.

Jason remplit fidèlement l'oracle; mais, pour aller du mont Pélion à cette ville, il fallait traverser le fleuve Anaure qui était débordé. Junon, dit la fable, déguisée en vieille femme, lui offrit de le porter à l'autre bord. Dans le trajet, le jeune prince perdit un de ses souliers; l'oracle avait averti Pélias de craindre celui qui paraîtrait devant lui avec un pied nu et l'autre chaussé. Jason cependant arrive dans la place d'Iolchos. Sa beauté, sa jeunesse et son habillement singulier attirèrent l'attention générale. Pélias voulut recevoir lui-même cet étranger, et, voyant son pied déchaussé, il ne douta point qu'il ne fût l'homme dont l'oracle l'avait menacé. Il prit le parti de dissimuler, et pria l'étranger de lui dire son nom. Jason répondit avec une noble assurance qu'il était le fils d'Éson. Il raconta comment il avait été élevé dans l'antre du centaure Chiron; s'adressant ensuite aux principaux de l'assemblée, il s'informa de la demeure de son père, se fit conduire auprès de lui, et fut reconnu, sans que le tyran, qui avait remarqué tout l'intérêt qu'inspirait déjà le jeune prince, osât rien entreprendre contre lui.

Phérès, roi d'une partie de la Thessalie, sachant l'arrivée de son neveu, vint à Iolchos, accompagné de son fils Admète; il envoya chercher ses deux autres fils, Nélée et Amithaon, qui s'étaient établis dans la Messénie. Lorsque ces princes furent rassemblés, ils célébrèrent des fêtes pendant cinq jours. Pendant le sixième, Jason prit, avec son père et ses oncles, des mesures pour détrôner l'usurpateur. Accompagné de sa famille, il vint au palais du roi, demanda la couronne qui lui appartenait légitimement, et dit à Pélias qu'il lui abandonnait tous les trésors, et n'avait d'autre ambition que celle de la gloire.

Pélias, haï de son peuple, étonné d'un discours si hardi, n'osa refuser Jason, dont la bonne mine et le courage séduisaient tous ceux qui le voyaient. S'apercevant aussi combien ce jeune prince était avide de grandes actions, il lui dit que le malheureux Phryxus, leur parent, et descendant comme eux d'Éolus, avait été massacré dans la Colchide; qu'il lui était apparu en songe, lui avait demandé de le venger et de sauver ses enfans, exposés sans cesse à la cruauté d'un tyran avide et barbare. Sa vieillesse, ajouta-t-il, ne lui permettait pas de faire ce voyage; mais il le priait de satisfaire aux mânes de Phryxus, et lui promit de lui remettre la couronne à son re-

tour. Il raconta ensuite que Phryxus, en fuyant Thèbes, avait emporté une toison précieuse; qu'il se couvrirait de gloire et serait comblé de richesses s'il en faisait la conquête. Il ne lui dissimula pas la grandeur des dangers qu'il aurait à courir. Le rusé vieillard savait très-bien que de pareils avis ne feraient qu'exciter l'héroïsme de Jason. Ce jeune prince, en effet, accepta sur-le-champ la proposition; et, pour donner plus d'éclat à cette expédition, il fit inviter tous les princes grecs à se réunir à lui.

Pendant que l'on se rassemblait autour de Jason, dans la Thessalie, on fit construire un vaisseau propre à un voyage d'aussi long cours, et ce fut le célèbre navire Argo, sur lequel on a conté tant de merveilles.

On varie beaucoup sur l'origine de son nom. Les uns disent qu'Argus en fit le dessin, et lui donna son nom. D'autres l'attribuent au mot grec *argos*, vite, léger. Quelques-uns croient qu'il fut construit à Argos; d'autres enfin le font venir du mot *argivos*, parce qui portait les Grecs.

On varie de même sur les qualités des bois qu'on employa pour le construire; mais il suffit de remarquer que le mât du vaisseau était un arbre de la forêt de Dodone, ce qui donna lieu à la fable qu'il rendait des oracles.

La forme de ce vaisseau était longue comme celle des galères de guerre : les vaisseaux marchands avaient ordinairement une forme ronde.

On porte à cinquante-deux le nombre de ceux qui s'embarquèrent pour cette expédition. On voulut d'abord déférer l'honneur du commandement à Hercule ; mais il désigna lui-même Jason pour chef, comme étant la cause première de l'entreprise. Typhis, habile marin, qui passait en conséquence pour fils de Neptune, fut choisi pour pilote ; Lyncée, dont les yeux étaient très-perçans, découvrait les écueils ; et Orphée, par son chant et les accords de sa lyre, charmait les ennuis de la navigation.

Nous ne donnerons pas l'histoire particulière de tous les Argonautes ; nous observerons seulement que tout ce que la Grèce possédait alors de plus distingué par la naissance et la valeur, voulut assister à cette expédition.

L'art de la navigation était alors si peu connu, que l'on s'écartait rarement de la vue des côtes. On consulta le célèbre centaure Chiron sur la marche à tenir ; on le pria de faire un nouveau calendrier et de réformer l'ancien ; il l'apporta dans le moment où l'on venait d'achever les sacrifices. Il donna ses conseils, et ses vœux accompagnèrent les

adieux qu'il fit à son élève Jason, qu'il chérissait beaucoup. L'histoire assure que Chiron était alors chargé de l'éducation d'Achille, preuve certaine que l'expédition des Argonautes eut lieu peu de temps avant la guerre de Troie, dont Achille fut le héros le plus illustre.

La navigation des Argonautes fut d'abord heureuse. Bientôt une tempête les força de relâcher dans l'île de Lemnos. Les femmes de cette île, dit la fable, ayant manqué de respect à Vénus, cette déesse les en punit en inspirant à leurs maris de les abandonner pour des esclaves de Thrace. Les Lemniennes, outrées de ce mépris, profitèrent d'une absence du plus grand nombre de leurs époux pour égorger les hommes qui restaient. La seule Hypsipyle sauva la vie à son père Thoas, roi de l'île. Cet événement est rapporté par tous les auteurs anciens. Les Argonautes arrivèrent dans ces circonstances. Les Lemniennes, croyant que c'étaient leurs maris, se préparèrent à les combattre; mais ayant connu que c'étaient les Argonautes, elles les reçurent favorablement.

De Lemnos on fit voile pour la Samothrace, afin d'accomplir un vœu d'Orphée, formé pendant la tempête. Ils allèrent d'abord au pays des Tyrrhéniens, qui leur livrèrent un

combat sanglant, où tous les héros furent blessés, à l'exception de Glaucus, qui disparut et donna lieu à la fable que nous avons déjà citée, et qui le place au nombre des dieux de la mer. De là les Argonautes entrèrent dans l'Hellespont, tournèrent du côté de l'Asie, et abordèrent au-dessus de la Troade. Ce fut là qu'Hercule, Hylas et Télamon les abandonnèrent. On ne regretta point Hercule, parce qu'il consommait à lui seul une grande partie des vivres.

Les Argonautes abordèrent à Cysique, ville située au pied du mont Dindyme, et dont Cysicus était roi. Ils y trouvèrent des géans à six bras et à six jambes (c'est-à-dire des vaisseaux et des galères). Le roi les reçut favorablement, et leur donna des vivres. Ils partirent de Cysique; mais un vent contraire les ayant forcés de rentrer pendant la nuit, Cysicus, qui les croyait déjà fort éloignés, les prit pour les Pélasges, ses ennemis naturels; il voulut les combattre, et fut tué par Jason lui-même.

Ce prince, pour expier son crime involontaire, fit de magnifiques funérailles à Cysicus; ensuite il offrit un sacrifice solennel à la mère des dieux, et lui fit bâtir un temple sur le mont Dindyme. Clité, femme de Cysicus, ne put survivre à la mort de son époux,

elle mourut de douleur et de regret très-peu de temps après lui.

De Cysique les Argonautes allèrent dans la Bébricie, premier nom de la Bithynie. Amicus y régnait. Ce prince excellait au combat du ceste. Il fit un défi que Pollux accepta; mais, Amicus ayant tendu des embûches, Pollux et ses compagnons tuèrent ce roi perfide. En sortant de ses états, un coup de vent les jeta sur les côtes de Thrace, où régnait Phinée, prince vieux et aveugle, que les Harpies tourmentaient sans cesse. Ici la fable se mêle continuellement avec l'histoire ; mais il sera facile de ne pas les confondre ensemble.

Phinée avait eu deux fils d'une première femme. Idéa, fille de Dardanus, sa seconde femme, peignit ces deux enfans sous les couleurs les plus noires; elle parvint à persuader au faible et crédule Phinée qu'il pourrait se garantir des dangers dont ses enfans le menaçaient, en leur faisant crever les yeux. Cette exécution barbare eut lieu. Borée, leur oncle, accourut de la Thrace, où il régnait, pour venger ses neveux ; il vainquit Phinée, et lui fit aussi crever les yeux.

Les Argonautes arrivèrent depuis cette punition ; Phinée les reçut favorablement, et leur donna même un pilote pour les conduire

à travers les roches Cyanées et Symplégades, qui étaient très-dangereuses. Ce bon service excita la reconnaissance des Argonautes : ils déterminèrent Calaïs et Zéthès, fils de Borée, qui avaient des ailes (c'est-à-dire des vaisseaux à voiles), à poursuivre les Harpies (c'est-à-dire les corsaires qui désolaient le pays). Ils les chassèrent effectivement jusqu'aux îles Strophades, où il les perdirent de vue.

Ce fut alors que Phinée, reconnaissant, leur donna des pilotes pour les conduire au travers des Cyanées, que l'on nommait Symplégades, parce que les rochers semblaient s'entrechoquer. Les Argonautes, effrayés à la vue de ce détroit, lâchèrent une colombe qui le traversa heureusement et leur servit de guide. Cette colombe, dont parle la fable, était le bâtiment léger que Phinée avait donné pour indiquer la route qu'il fallait suivre.

Cet essai des Argonautes fit connaître ce nouveau passage, et les Grecs s'en servirent depuis pour établir leur commerce le long des côtes du Pont-Euxin.

Au sortir de ce passage, les voyageurs tournèrent du côté de l'Asie, et abordèrent au pays des Mariandyniens, où Lycus, leur roi, les reçut très-bien. Ce fut là que mou-

rut le pilote Typhis; il fut remplacé par Ancée. Une tempête les força d'aborder à l'île d'Arécie, où ils trouvèrent les enfans de Phryxus, qu'Éétès, leur aïeul, envoyait recueillir la succession de leur père. Les Argonautes les emmenèrent avec eux dans la Colchide; mais, en quittant cette île, ils eurent à soutenir un rude combat contre ses habitans. La fable peignit ce combat en disant qu'ils y trouvèrent des oiseaux qui leur lançaient des plumes meurtrières. C'est ainsi qu'elle désigna les flèches qu'on leur décocha pendant le combat. Les Argonautes arrivèrent enfin jusqu'au port de la ville d'Æa, capitale de la Colchide, théâtre de leurs grandes aventures.

ARRIVÉE DES ARGONAUTES DANS LA COLCHIDE.

Éétès, averti de l'arrivée de Jason et des motifs de son voyage, ne songea qu'au moyen de le faire périr, ou du moins de l'engager à renoncer au dessein de lui redemander les trésors de Phryxus. Il lui prescrivit des conditions qui paraissaient impossibles à remplir. Avant de rapporter ces conditions et toute cette fabuleuse relation, il est nécessaire d'observer

qu'elle était écrite en langue phénicienne. Cette langue, apportée dans la Grèce par Cadmus, avait infiniment de mots équivoques, et dont le sens n'était plus connu. Il n'est donc point surprenant que l'imagination des poëtes ait mêlé tant de fables et de merveilleux aux vérités de l'histoire.

Cette conquête célèbre donna lieu à plusieurs poëmes et à plusieurs tragédies dans lesquels les événemens furent altérés. On trouve même avec regret la preuve que le fameux tragique Euripide se laissa gagner par l'argent des Corinthiens, pour flétrir la mémoire de Médée. Nous donnerons ces détails à l'histoire de cette princesse, et nous allons poursuivre les récits mêlés de fables qu'il est indispensable de connaître.

Apollonius de Rhodes et Onomacrite racontent que Junon et Minerve, chérissant également Jason, convinrent ensemble qu'il fallait inspirer à Médée une grande passion pour ce héros, parce qu'elle connaissait l'art des enchantemens, et pourrait le garantir de tous les périls. Médée, déjà prévenue par sa sœur Chalciope en faveur de Jason, le rencontra dans le temple d'Hécate, où un et l'autre allaient implorer le secours de la déesse. Jason, charmé à la vue de Médée, lui demanda son secours; elle le promit, à condi-

tion qu'il lui donnerait sa foi. Après des sermens mutuels, ils se séparèrent, et Médée chercha tous les moyens de sauver son époux.

Pour conquérir la Toison d'Or, il fallait d'abord mettre sous le joug deux taureaux, présent de Vulcain, qui avaient des pieds et des cornes d'airain : ils vomissaient des torrens de flammes. Après les avoir soumis, on devait les attacher à une charrue de diamant, et les employer à défricher quatre arpens d'un champ consacré au dieu Mars, et qui n'avait jamais été labouré. Après ce travail, il était ordonné de semer dans cette terre des dents de dragon; elles devaient sur-le-champ produire des hommes armés, et Jason était forcé de les exterminer sans qu'il en restât un seul. Après ces obstacles, il fallait encore combattre et détruire le dragon qui veillait à la conservation de la Toison-d'Or. Ces travaux prodigieux devaient tous être exécutés pendant la durée d'un seul jour.

Jason, fort de son courage et certain des secours de Médée, accepta toutes les conditions; le champ de Mars fut ouvert. Le roi de Colchos se rangea d'un côté, et les Argonautes de l'autre. Les deux taureaux s'élancèrent dans l'arène; Jason leur présenta les gâteaux composés par Médée, avec du miel et de la farine. Aussitôt leur fureur s'apaisa;

ils présentèrent d'eux-mêmes leurs têtes pour recevoir le joug. Le champ fut labouré, les dents de dragon furent semées, les hommes armés parurent; Jason jeta une pierre au milieu d'eux, et, dans cet instant, leur fureur devint si grande qu'ils s'entre-tuèrent. Jason marcha ensuite vers le dragon qui veillait à la garde de la Toison-d'Or. Il l'assoupit en lui présentant un breuvage préparé par Médée, et la fameuse Toison-d'Or devint sa conquête. (*Fig.* 74.)

Le jour même de ses victoires, Jason ne songea qu'à fuir Éétès, dont il craignait la perfidie. Il retourna dans son vaisseau; Médée le rejoignit, et l'on mit à la voile pour fuir les côtes de la Colchide.

Ce récit paraît n'être qu'un jeu de l'imagination; mais le célèbre Bochard, qui connaissait parfaitement le génie des langues orientales et leurs véritables significations, trouve dans les mots phéniciens l'explication de ces fables. Après avoir fait les rapprochemens de ces mots, il parvient à prouver que les Argonautes livrèrent un combat sanglant dont ils sortirent victorieux.

On variait beaucoup sur l'idée qu'il fallait attacher à la Toison-d'Or. Quelques auteurs croient que, dans la Colchide, plusieurs ruisseaux roulaient des paillettes d'or avec leurs

sables. On tendait au fond de ces eaux des peaux de moutons garnies de leurs laines, elles arrêtaient les paillettes, et Éétès s'était servi de ce moyen pour augmenter ses richesses. Les alchimistes et les faiseurs d'or prétendaient que cette toison était un livre dans lequel était écrit le secret nécessaire pour convertir tous les métaux en or; mais cette dernière idée ne mérite aucune croyance.

RETOUR DES ARGONAUTES.

Jason, ayant heureusement terminé son entreprise, ne songea plus qu'à s'éloigner; il profita de l'obscurité de la nuit pour mettre à la voile. Médée l'accompagnait, et il emportait avec lui les richesses d'Éétès. Ce roi fit promptement équiper quelques vaisseaux, dont il confia le commandement à son fils Absyrthe. Onomacrite rapporte, dans son poëme, que Jason et Médée, se voyant trop vivement poursuivis, attirèrent Absyrthe, sous le prétexte d'un accommodement. Ce jeune prince descendit à terre; Jason et Médée le firent massacrer, et firent disperser ses membres, afin d'arrêter ses soldats par le soin de les réunir et de leur donner la sépulture.

Ce trait, tiré du poëme d'Onomacrite, est entièrement démenti par l'histoire. Elle s'attache même à citer les différens pays que parcourut Absyrthe pour atteindre le navire Argo. Les anciens poëtes ont rapporté le retour de Jason de plusieurs manières différentes; mais les Argonautes ayant laissé dans tous les lieux où ils se sont arrêtés des monumens de leur passage, les historiens n'ont pu révoquer en doute la réalité de ce retour; et nous allons parcourir ce qu'ils rapportent à ce sujet. On verra que leurs récits sont souvent entremêlés de fables.

Les Argonautes parcoururent les côtes orientales de l'Asie, traversèrent le Bosphore Cymmérien et les Palus Méotides, d'où ils entrèrent dans l'océan septentrional. Ils voguèrent ensuite vers la gauche, et parvinrent à l'île Peuceste, qui était connue du pilote Ancée. De là ils allèrent à l'île de Circé. Onomacrite dit que Jason y rencontra cette princesse, et qu'elle refusa de l'expier du meurtre d'Absyrthe. Les historiens disent qu'ils poursuivirent leur route, et arrivèrent jusqu'au pied des colonnes d'Hercule. Là ils rentrèrent dans la Méditerranée, et passèrent près de la Sicile, auprès du détroit de Charibde et Scylla, où ils auraient péri sans le secours de Téthys. Les Sirènes pensèrent leur

être fatales, mais Orphée les sauva de ce péril; ils arrivèrent au pays des Phéaciens, et ce fut là qu'ils rencontrèrent la flotte d'Absyrthe. Les chefs de cette flotte redemandèrent Médée. On convint de part et d'autre que Jason la rendrait, si elle n'était pas son épouse. La femme d'Alcinoüs ayant été choisie pour arbitre, voulut favoriser Jason; elle fit célébrer son mariage avec Médée pendant la nuit, et déclara le lendemain à la flotte d'Éétès que personne n'avait un droit légitime sur Médée, femme de Jason. Les Argonautes eurent alors la liberté de partir. Ils quittèrent le pays des Phéaciens, et furent assaillis par une tempête qui les jeta sur les sirtes d'Afrique, où ils coururent de très-grands dangers. Enfin ils arrivèrent au cap Malée, où Jason se fit expier, d'après le conseil de Circé. Tous les objets de leur voyage étant terminés, ils arrivèrent sur les mêmes côtes de Thessalie d'où ils étaient partis.

Pélias, dit Pausanias, était mort pendant leur absence; son fils Acaste engagea ses compagnons de voyage *à célébrer, avant leur séparation, des jeux funèbres en l'honneur de son père; Jason et Médée y assistèrent*. Ce fait, cité par Pausanias, et prouvé par plusieurs monumens dont il s'autorise, démontre que Médée ne fut point le criminel auteur

de la mort de Pélias; le même auteur rapporte, au contraire, que son frère Éson le fit mourir en le forçant à boire du sang de taureau.

Les Argonautes, avant de se séparer, firent une ligue contre tous ceux qui voudraient les attaquer; et, pour la rendre plus solennelle, Hercule les assembla dans les plaines de l'Élide pour y célébrer les jeux olympiques, interrompus depuis long-temps, et qui le furent encore après lui. Jason consacra le navire Argo dans l'isthme de Corinthe, et les fables des poëtes finirent par le placer dans le ciel. Ce voyage célèbre eut lieu environ trente années avant la guerre de Troie.

Les anciens historiens assurent que la mort d'Absyrthe eut lieu dans le combat naval qui se donna sur le Pont-Euxin, lorsque la flotte d'Éétès eut rejoint les Argonautes. Hérodote assure que ce prince et son fils y périrent; ce qui laissa aux Argonautes la possibilité de continuer leur route. Lorsqu'ils furent jetés par la tempête sur les côtes de la Libye, un prince du pays, nommé Eurypile, leur donna de grands secours et des guides pour sortir du passage difficile des sirtes.

La fable peignit ce prince bienfaisant sous la forme d'un triton. Jason, pour reconnaître ses services, lui fit présent d'un trépied d'or,

auquel on croyait la vertu de rendre des oracles.

SUITES DES AVENTURES DE JASON ET DE MÉDÉE.

L'histoire de Jason, depuis son retour de la Colchide, et celle de Médée, sont rapportées si diversement, qu'il est bien difficile de distinguer la vérité.

Quelques historiens, les poëtes surtout, peignirent Médée comme la meurtrière de son frère. Ils disent qu'elle fit égorger Pélias par ses propres filles, en leur donnant l'horrible conseil de le couper en morceaux et de mettre ses membres dans une chaudière d'eau bouillante. Les herbes qu'elle leur avait indiquées avaient, disait-elle, la propriété de rajeunir. Ces mêmes poëtes racontent qu'elle fit périr misérablement Glaucé, sa rivale, fille de Créon, et que sa jalousie furieuse lui fit immoler elle-même les deux enfans qu'elle avait eus de Jason.

D'autres auteurs lui donnent des éloges, assurent qu'elle aimait la vertu, et lui reprochent seulement d'avoir trop écouté son amour pour Jason, qui l'abandonna lâchement, malgré les deux gages qu'il avait eus de sa tendresse. Ils se plaisent même à la

peindre employant tous les secrets qu'elle avait appris de sa mère Hécate, à soulager et guérir ceux qui venaient la consulter. Enfin, ils rapportent que cette reine malheureuse et persécutée, après avoir eu vainement recours aux garans des promesses et des sermens de son époux, fut obligée d'errer de cour en cour pour obtenir un asile.

En lisant ceux des poëtes qui l'ont chargée de tous les crimes, on s'aperçoit qu'ils n'ont pu s'empêcher d'avouer qu'elle était née vertueuse, qu'elle n'avait été entraînée au vice que par une espèce de fatalité, ou par le courroux des dieux; par celui de Vénus surtout, qui persécuta sans cesse la race du Soleil, pour avoir découvert ses liaisons avec Mars. Ces détails poétiques rapprochés avec l'histoire, font apercevoir que les anciens tragiques, pour donner plus de pathétique à leurs pièces, ont entièrement défiguré l'histoire de cette princesse, afin de mieux inspirer la terreur ou la pitié. Quelques historiens s'appuyant sur des relations infidèles, ont fait passer jusqu'à nous l'histoire de Médée sous les couleurs les plus odieuses, et les tragiques modernes les ont imités. Nous allons citer quelques-unes des preuves qui portent à croire que Médée n'a pas été aussi coupable qu'on l'a peinte.

Nous avons déjà fait observer qu'Absyrthe avait péri dans un combat naval long-temps après l'instant où quelques poëtes le disent assassiné par Jason et Médée. On ne peut donc accuser Médée de ce crime.

Pélias, coupé en morceaux par ses filles, d'après les conseils de Médée, est un fait entièrement dénué de vérité. Ce prince fut mis à mort par Éson qui lui fit avaler du sang de taureau : il n'existait plus lors du retour des Argonautes. Nous avons déjà vu que ces héros, d'après la prière d'Acaste, célébrèrent ses funérailles avec la plus grande pompe. Jason et Médée s'y trouvèrent sans aucune surprise ni réclamation de la part de ce prince, fils de Pélias.

L'histoire apprend l'origine de cette fable. Elle rapporte qu'après la mort de Pélias et d'Éson, Acaste et Jason se disputèrent la couronne ; le parti d'Acaste fut le plus fort ; Jason et Médée furent obligés de s'éloigner ; ils s'embarquèrent sur un vaisseau nommé le Dragon, et vinrent à Corinthe, où Créon, qui y régnait, n'osa leur refuser un asile, parce que Médée avait des droits à cette couronne. Ces droits paraissaient d'autant plus réels, qu'Eumélus, historien très-grave, et originaire de Corinthe, assure que Médée partagea ce trône avec Créon. Diodore de Si-

cile dit que les Corinthiens eux-mêmes engagèrent Médée à quitter Iolchos pour venir prendre possession d'un trône qui lui appartenait. Il ajoute que Jason et Médée vécurent pendant dix années dans cette ville de la manière la plus unie, et qu'ils y eurent deux enfans; ce fut alors que Jason, s'abandonnant à son infidélité, perdit le souvenir de tout ce qu'il devait à Médée. Il viola les lois sacrées du mariage, très-respectées alors, il épousa Glaucé, fille de Créon, et répudia Médée.

Telle est l'histoire que les poëtes défigurèrent dans leurs fables, leurs poëmes et leurs tragédies. Médée, selon eux, donne à sa rivale une robe empoisonnée, semblable à la tunique de Nessus, qui fait mourir Glaucé dans les douleurs les plus cruelles. Elle embrase le palais de Créon; il périt au milieu des flammes; et, ne se croyant pas encore assez vengée, elle déchire de ses propres mains ses deux fils, Phérès et Mémercus. Épouvantée de tant de crimes, et redoutant les fureurs de Jason, elle a recours à sa science magique : un char traîné par des dragons l'enlève au milieu des airs, et la transporte auprès d'Hercule, dont elle implore la vengeance; le héros la repousse avec indignation; et, devenue l'horreur et l'effroi du

monde, elle vint chercher un asile dans Athènes.

Rien, dans l'histoire, ne constate l'horrible événement si connu sous le nom des *Adieux de Médée*. Une tradition constante assurait que, soit pour venger la mort de Créon, dont Médée était soupçonnée, soit pour éviter la guerre que pouvaient exciter les droits à la couronne qu'avaient les enfans de cette princesse, les Corinthiens massacrèrent eux-mêmes les deux jeunes princes. Ils s'étaient vainement réfugiés dans le temple de Junon le peuple les arracha de cet asile sacré, et les mit en pièces. Peu de temps après il survint une peste; les Corinthiens allèrent consulter l'oracle, qui leur répondit que leurs maux ne finiraient qu'après qu'il auraient expié leur horrible sacrilége. Ce fut à cette occasion qu'ils instituèrent une fête qui subsista très-long-temps après. Pausanias rapporte qu'ils offrirent des sacrifices en l'honneur des enfans de Médée, et leur consacrèrent une statue représentant la Peur. Elle subsistait encore de son temps. En mémoire de ce crime, et pour l'expier, les Corinthiens faisaient porter le deuil à leurs enfans, et leur coupaient les cheveux jusqu'à un certain âge. Ces fêtes, cette statue, ces sacrifices, ces coutumes, sont des monumens

beaucoup plus croyables que les fictions des poëtes.

Le brillant génie d'Euripide n'a pu détruire les monumens et les écrits de son temps, et l'on trouve dans plusieurs auteurs anciens, que les Corinthiens ayant appris qu'Euripide avait choisi Médée pour en faire le sujet d'une de ses tragédies, lui offrirent et lui firent accepter cinq talens, à condition que le poëte emploierait tout son art à les justifier d'un crime qui rendait la mémoire de leurs pères odieuse et méprisable à toute la Grèce

Long-temps après, une nouvelle fable vint encore flétrir la mémoire de Médée. On la trouve dans Ovide. Médée dit-il, après avoir massacré les enfans de Jason, vint se réfugier à Athènes, et prit assez d'empire sur Égée pour le décider à l'épouser. Dans ces entrefaites, continue-t-il, Thésée se présenta pour la première fois devant Égée. Il apportait avec lui l'épée qui devait le faire reconnaître pour le fils d'Éthra et d'Égée.

Médée, pour qui rien n'était caché, essaya de persuader au roi d'Athènes qu'il devait empoisonner ce jeune prince dans un festin. La coupe fatale fut préparée; mais le héros s'étant fait reconnaître, comme nous l'avons déjà dit, Médée, honteuse de n'avoir pu con-

sommer ce nouveau crime, s'envola sur le même char dont elle s'était servie pour fuir la colère de Jason.

Cette fiction tombe d'elle-même, quand on se rappelle qu'Égée se précipita dans la mer qui porte son nom, lorsqu'il vit revenir, couvert de deuil le vaisseau qui avait conduit Thésée à l'île de Crète, pour l'expédition contre le Minotaure. Cet événement, qui s'était passé pendant la première jeunesse de Thésée, était fort antérieur à celui où Jason abandonna Médée pour la fille de Créon, et la força de se réfugier à Athènes. Thésée, d'ailleurs, était le compagnon des Argonautes. Il est étonnant qu'une aussi forte contradiction n'ait point suffi pour arrêter l'imagination des poëtes.

On n'entend plus parler de Médée depuis son arrivée dans Athènes. Quelques auteurs, en petit nombre, disent cependant, mais sans aucune preuve, qu'elle traversa la mer et alla se réconcilier avec Jason; qu'ils retournèrent dans la Colchide, où ils rétablirent Éétès sur le trône dont il avait été renversé par une faction : ils ajoutent que Jason s'acquit une grande gloire par ses conquêtes dans la basse Asie; qu'on l'y honora comme un dieu, et qu'après sa mort, Médus, son fils, bâtit la ville de Médée en l'honneur de sa mère,

et transmit son nom aux Mèdes. Mais toutes les traditions de la Grèce s'accordent pour dire que Jason mourut dans la Thessalie. Elles assurent que pendant le reste de sa vie il fut toujours errant, et que se reposant un jour sur le bord de la mer, à l'abri du navire Argo, une poutre s'en détacha et le fit périr. Ce dernier récit paraît le plus croyable.

HISTOIRE DE CASTOR ET POLLUX.

Castor et Pollux se signalèrent par tant de belles actions, qu'ils méritèrent de passer pour les fils de Jupiter. Ils eurent pour sœurs Hélène et Clytemnestre.

La fable dit que Jupiter s'étant métamorphosé en cygne, Vénus prit la forme d'un aigle et se mit à sa poursuite; il vint se réfugier auprès de Léda, et quelque temps après on publia que Pollux et Hélène, Castor et Clytemnestre, étaient nés de deux œufs. Pollux et Hélène furent regardés comme appartenant à Jupiter; Castor et Clytemnestre passèrent pour être les enfans de Tyndare.

Pour expliquer cette fable, il faut observer que, dans ce temps, on trouvait dans les palais des chambres qui avaient la forme d'un œuf. La forme de ces appartemens a peut-

être suffi pour donner lieu à la fable que nous venons de citer.

Ces princes et princesses naquirent dans la Laconie, près de Sparte, sur les bords du fleuve Eurotas. On rencontrait toujours une grande quantité de cygnes sur ce fleuve, et les poëtes eurent l'idée de faire entrer un cygne dans leur fable. La beauté de Léda, la blancheur et la belle forme de son cou, la firent comparer à un cygne; et ces diverses circonstances embellies par les poëtes, produisirent la fable de Jupiter et de Léda.

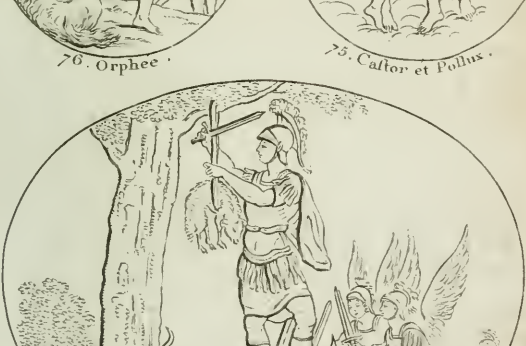
Quoi qu'il en soit, l'héroïsme de Castor et de Pollux les fit croire enfans de Jupiter, et leur mérita le nom de *Dioscures*, qu'ils portèrent dans la suite, et sous lequel ils furent honorés.

Ce fut dans le voyage de la Colchide que ces deux héros se distinguèrent le plus. Pendant la tempête qui pensa causer la perte du navire Argo, ils firent, avec Orphée, les vœux de s'initier aux mystères de Samothrace. Les dieux qu'on adorait dans ce pays se nommaient Cabires, et passaient pour être les fils du Vulcain Égyptien, adoré dans l'Égypte comme le plus puissant et le premier des dieux.

Rien n'était plus célèbre et plus sacré que ces mystères de Samothrace. On leur croyait

76. Orphee.

75. Castor et Pollux.



74. Conquête de la Toison d'Or.

surtout le pouvoir de rendre les dieux propices pendant les grandes navigations.

Dans ce voyage, Pollux tua le fameux Amycus, qui défiait tout le monde au combat du ceste. Cette victoire, et celle qu'il remporta aux jeux olympiques qu'Hercule fit célébrer en Élide, le firent regarder comme le patron des athlètes. Pendant ces mêmes jeux, Castor, son frère, se distinguait à la course et dans l'art de dompter les chevaux.

Après le voyage de la Colchide, ces deux héros se rendirent très-redoutables sur la mer, et purgèrent l'Archipel des corsaires qui l'infestaient. Ce service les fit placer, après leur mort, parmi les divinités favorables aux nautoniers. On crut leur devoir cet honneur, parce que, pendant la tempête qui menaça le navire Argo, on aperçut des feux voltiger autour de la tête des Tyndarides, et l'instant d'après l'orage cessa. Depuis ce temps, les feux que l'on voit souvent sur la terre se nommaient les feux de Castor et Pollux. Lorsqu'on en voyait deux à la fois, ils annonçaient le retour du calme; un seul faisait présager une horrible tempête. Les matelots voyaient souvent de ces sortes de feux, et les nomment aujourd'hui le feu saint Elme et le feu saint Antoine.

Ces deux princes prirent la ville d'Aphidnes, pour venger une injure faite à leur sœur. Ils se contentèrent de punir les coupables. Les Athéniens, charmés de cette modération, instituèrent des fêtes en leur honneur, sous le nom d'*Anacées*, qui vient de *roi*.

Bientôt après ils furent moins sages et moins modérés. Ayant été invités, comme parens, aux noces d'Idas et de Lyncée, ils enlevèrent Phœbé et Hilaïre, filles de Leucippus. Idas et Lyncée, à qui elles étaient promises, poursuivirent les ravisseurs. Castor tua d'abord Lyncée; mais Idas vengea son frère, et tua Castor. Pollux, accouru trop tard, vengea Castor en tuant Idas.

Pollux, dit la fable, était immortel en sa qualité de fils de Jupiter; il pria son père de le faire mourir, ou de lui permettre de partager son immortalité avec son frère. Jupiter exauça la prière de Pollux. Ils se succédaient alternativement sur la terre et dans le royaume des morts. Cette fable est fondée sur ce qu'après leur mort on les représenta par le signe des Gémeaux; et comme l'une des deux étoiles de ce signe se cache sous l'horizon, tandis que l'autre paraît, on imagina le prétendu partage de l'immortalité.

L'histoire dit que l'un et l'autre furent enterrés près de Scyades, bourg de Laconie;

et par une bizarrerie ordinaire à ces temps, leur temple se trouvait à côté de leur tombeau. On les honora d'abord comme des héros ; la Grèce finit par les admettre au nombre de ses grands dieux ; et les Romains, imitateurs des Grecs, les honorèrent de même.

On croyait qu'ils apparaissaient souvent aux hommes; on les représentait ordinairement à cheval, ou sous la figure de deux jeunes hommes, avec un bonnet surmonté d'une étoile. (*Fig.* 75.) Cette manière de les représenter prouve que l'art de l'équitation était antérieur au siége de Troie.

HISTOIRE D'ORPHÉE.

Quelques savans, d'après un passage de Cicéron, ont douté de l'existence d'Orphée; mais cette opinion ne peut prévaloir contre celle de toute l'antiquité et des historiens les plus graves : on le trouve sur toutes les listes des Argonautes qui ont été conservées. Quelques savans comptent même cinq Orphée, dont ils racontent les aventures particulières; ce qui les porte à croire qu'il en a été de ce personnage célèbre comme d'Hercule, et

que l'on a rassemblé dans l'histoire d'un seul homme les actions de plusieurs.

Orphée était fils d'Œagre, roi de Thrace, et de la muse Calliope. L'éclat de ses talens le fit regarder comme fils d'Apollon. Musée était son fils. L'application d'Orphée aux matières de religion, ses divers voyages pour s'y perfectionner, lui obtinrent de joindre la qualité de pontife à celle de roi. On le regardait comme le ministre et l'interprète des dieux. Avant lui, la flûte était presque le seul instrument en usage ; il inventa la cythare, et l'on publia qu'Apollon et Mercure lui en avaient fait présent. Il ajouta deux nouvelles cordes à la lyre. Orphée eut souvent des imitateurs, mais jamais de modèle ; c'est à lui qu'on attribue l'invention des vers hexamètres. Il fut à la fois grand théologien, grand philosophe et grand musicien. Il peignait l'origine du monde en disant qu'un grand œuf avait produit l'amour, et que l'amour était le principe de tous les êtres. Cette définition, qui nous a été laissée par l'un des plus grands hommes de l'antiquité, prouve combien le génie lui-même, abandonné à ses seules forces et à ses seules combinaisons, est incapable de s'élever jusqu'à l'idée d'un seul Dieu créateur et tout-puissant.

Œagre, son père, lui donna les premières idées de religion, en l'instruisant des mystères de Bacchus, tels qu'on les pratiquait alors dans la Thrace. Il devint ensuite disciple des Dactyles Idéens. Ce fut surtout pendant son voyage dans l'Égypte qu'Orphée apprit à connaître les mystères d'Osiris ou Bacchus, et ceux d'Isis ou Cérès. Il acquit sur les initiations, sur les funérailles et sur d'autres points du culte religieux, des lumières fort supérieures à celles qu'il avait eues jusqu'alors. Ce fut de là qu'il rapporta la fable des enfers, les orgies et les autres cérémonies que la Grèce adopta par la suite. Musée, son fils, Mélampus et plusieurs autres Grecs après lui, firent ce même voyage.

Orphée, de retour dans la Grèce, s'y rendit respectable, en persuadant qu'il connaissait les moyens d'expier les crimes, de purifier les coupables, de guérir les maladies inconnues et de fléchir la colère des dieux. Les cérémonies funèbres des Égyptiens lui fournirent les images avec lesquelles il peignit l'enfer. Ce grand homme regarda ce moyen comme le frein le plus puissant que l'on pût opposer au crime. Chez les Éginètes, il institua les mystères d'Hécate, et ceux de Cérès à Sparte. Il fit des changemens si avantageux dans la religion des Grecs, qu'on

doit le regarder comme le plus grand et le premier de leurs réformateurs. Il perfectionna aussi la manière de vivre de son temps. Ses talens, et les grands biens qu'il fit à la société, le rendirent l'un des hommes les plus justement célèbres.

Ayant eu la douleur de perdre sa femme Eurydice, qu'il aimait beaucoup, il alla dans un lieu de la Thesprotie, nommé *Aornos*. Un ancien oracle y rendait ses réponses, et prétendait avoir la puissance d'évoquer les morts. Orphée crut effectivement revoir Eurydice, et l'avoir retrouvée; mais l'illusion ne dura qu'un instant: elle disparut à ses yeux; il se retourna vainement pour la revoir; le désespoir s'empara alors de son cœur, et la mort le rejoignit bientôt à son épouse.

D'autres auteurs content différemment sa mort. Ils disent que les femmes de Thrace, outrées de voir leurs maris les abandonner pour suivre Orphée, lui tendirent des embuscades et le déchirèrent, après s'être emparées de lui. Plutarque assure ce fait, et dit que les hommes le vengèrent en maltraitant leurs femmes.

Quelques auteurs, d'accord avec Plutarque sur le genre de sa mort, prétendent qu'il fut massacré en Macédoine; l'on voyait effective-

ment son tombeau auprès de la ville de Dion. Il consistait en une simple colonne qui portait une urne de marbre.

Le voyage d'Orphée dans la Thesprotie donna lieu à la fable de sa descente aux Enfers. Orphée, dit Virgile, par le charme de ses chants, suspendit les tourmens des coupables dans les Enfers. Pluton lui-même ne put lui résister, et lui permit d'emmener Eurydice, mais à la condition qu'il ne regarderait point derrière lui. Sa tendresse inquiète ne put se contenir ; il oublia sa promesse, et perdit une seconde fois Eurydice.

Du temps d'Orphée, la magie et l'évocation des morts étaient fort en usage ; telle fut sans doute l'origine de la fable d'Orphée retrouvant Eurydice. Quelques auteurs l'expliquent différemment, et disent qu'Eurydice fut effectivement mordue par un serpent. Orphée la guérit ; mais une seconde maladie, qui survint peu de temps après, lui donna la mort, et fit imaginer la fable d'une rechute dans les Enfers.

Les poésies d'Orphée étaient en petit nombre et très-courtes. Les Lycomides (famille athénienne) les savaient par cœur, et les chantaient en célébrant leurs mystères. Ces hymnes n'avaient point l'élégance des vers d'Homère : cependant la religion les avait adop-

tés et n'avait point fait cet honneur aux poésies d'Homère.

Il ne reste aucun des ouvrages d'Orphée.

Les *Argonautiques* et les *Orphiques* sont d'Onomacrite, contemporain de Pisistrate, ou de quelqu'autre auteur inconnu. La fable qui peint Orphée attirant à sa suite les animaux les plus féroces et les rochers (*Fig.* 76.), est une allégorie pour peindre combien il excellait dans la musique; elle exprimait en même temps qu'il employait ses talens à polir les mœurs farouches de son temps.

Orphée était contemporain des Argonautes. Le charme et les illusions attachés à son souvenir faisaient dire, et persuadaient même, que les rossignols qui habitaient autour de son tombeau surpassaient tous ceux du reste du monde par la force et la beauté de leur chant. On ne se promenait point sous les ombres du bois sacré qui environnait son urne sans éprouver un respect religieux; et l'imagination, entraînée par une douce et tendre mélancolie, croyait, au moindre bruit, entendre encore les soupirs d'Orphée, ou revoir l'ombre errante d'Eurydice.

CHASSE DE CALYDON ; MÉLÉAGRE, ATALANTE.

L'HISTOIRE de cette chasse se trouve dans Homère ; nous allons donner son récit, auquel il ne mêle d'autre fiction que l'intervention de la déesse Diane. Nous rapporterons ensuite ce que les autres poëtes ont ajouté.

« Les Curètes et les belliqueux Etoliens se » faisaient une guerre cruelle sous les murs de » Calydon. Les Étoliens défendaient la ville, » et les Curètes l'attaquaient avec toutes leurs » forces. Diane avait suscité cette guerre pour » se venger d'Œnée, qui l'avait oubliée dans » ses sacrifices. La déesse, indignée de voir » ses autels délaissés, envoya un sanglier » monstrueux qui bouleversa les terres, dé- » racina les arbres et ravagea les campagnes. » Le brave Méléagre, fils d'Œnée, rassembla » une armée de chasseurs pour attaquer et » détruire cet animal terrible, dont les car- » nages couvraient déjà l'Étolie de bûchers et » de deuil. Le sanglier fut tué par les coups » de Méléagre. Mais Diane n'était pas satis- » faite. Les Étoliens et les Curètes, excités par » la déesse, se disputent entre eux la dépouille » du monstre ; rien ne peut terminer ce violent

» différent ; la guerre s'allume, et les combats
» commencent.

» L'illustre Méléagre, à la tête des Étoliens,
» ne se laisse point effrayer par le grand nom-
» bre des Curètes ; et, lorsqu'il fait des sorties
» pour repousser leurs attaques, rien ne les
» met à l'abri de ses coups. Ce fut dans l'un de
» ces combats sanglans qu'il mit à mort les
» deux frères de sa mère Althée. Cette reine,
» désespérée de cette perte, s'abandonne à la
» colère qui s'allume au fond de son cœur ; et,
» prononçant les plus horribles imprécations,
» elle conjure Proserpine et Pluton d'envoyer
» la Mort pour la venger de son propre fils.
» La Discorde féroce et sanguinaire planait
» alors au milieu des airs ; elle écoute les cris
» d'Althée, elle se plaît à les répéter ; le bouil-
» lant Méléagre les entend, son cœur s'en
» indigne, et la Furie saisit ce moment pour
» lui inspirer la volonté d'abandonner les
» Étoliens aux attaques de leurs ennemis. Il
» s'enferme avec sa femme Cléopâtre, et ne
» veut plus même connaître quelle est l'issue
» des combats qui se donnent. Son absence
» rend tout le courage aux Curètes ; ils re-
» doublent leurs attaques et leurs assauts ; les
» Étoliens sont prêts à succomber. Les plus
» sages vieillards alors, et les prêtres les plus
» vénérables, sont députés vers Méléagre,

» pour lui demander de sauver Calydon. OEnée,
» consterné du danger qui menace ses sujets
» et sa ville, se jette aux genoux de son fils.
» Les frères de Méléagre joignent leurs sup-
» plications à celles du roi; sa mère elle-même,
» touchée de repentir, répand des larmes de-
» vant lui : rien ne peut le toucher; il de-
» meure inflexible. Cependant les Curètes,
» déjà maîtres des tours de la ville, se pré-
» sentent aux avenues du palais; déjà leurs
» mains sont armées de torches pour l'embra-
» ser : ce fut alors que la belle Cléopâtre,
» se jetant à ses pieds, le conjura de la sau-
» ver des dangers affreux qui la menaçaient.
» Méléagre, attendri par tant de soumission
» et de larmes, reprend enfin ses armes; on
» voit ses yeux étinceler de fureur; il s'é-
» lance au plus fort du combat; rien ne peut
» résister à la force de ses coups; partout il
» porte la mort et l'effroi; les Curètes ne son-
» gent plus qu'à la fuite, et Calydon est sauvé
» par son bras invincible. »

Dans ce récit d'Homère, l'intervention de Diane tient seule à la fable. Le reste des événemens est conforme à l'histoire. Ce poëte nomme les principaux chasseurs, parmi lesquels on remarque Thésée et la belle Atalante, si célèbre par sa légèreté à la course. Ce fut à ses pieds que Méléagre apporta la

dépouille du sanglier de Calydon, cause fatale de la mort de ses deux oncles Plexippe et Toxée.

Ovide et les poëtes postérieurs à Homère ont ajouté beaucoup à cette histoire. Ce sont eux qui ont imaginé la fable du tison fatal auquel était attaché le sort de Méléagre. Ils disent qu'à l'instant où ce héros vint au monde, les Parques mirent dans le feu un tison, et prédirent que ce prince mourrait aussitôt que le tison serait réduit en cendres. Les Parques ensuite commencèrent à filer ses jours, et le tison s'enflammait déjà lorsqu'elles s'éloignèrent de l'appartement d'Althée. Cette princesse aussitôt s'élança vers le feu, s'empara du tison, et le conserva soigneusement, pour prolonger les jours de son fils; mais lorsque Méléagre eut tué ses deux oncles qui lui disputaient la dépouille du sanglier, Althée rencontra les corps de ses deux frères, dans l'instant où elle allait remercier les dieux de la victoire de son fils. N'écoutant plus alors que sa bouillante fureur, elle jeta dans le feu le tison auquel tenaient les jours de Méléagre; et ce prince périt en peu d'instans, comme s'il eût été consumé par le feu. La cruelle Althée, revenue de ses transports, ne put soutenir cet horrible spectacle : elle se donna la mort,

et les deux sœurs de Méléagre moururent aussi de regret. On publia qu'elles avaient été changées en oiseaux, que l'on nomma Méléagrides. Œnée, après la mort d'Althée, épousa Péribée, dont il eut Tydée, père de Diomède.

Pausanias rapporte que l'on voyait à Rome l'une des défenses du sanglier de Calydon : elle était d'une grandeur énorme. Auguste l'avait fait enlever de la ville de Tégée, ainsi que la statue de Minerve, pour punir les Arcadiens d'avoir pris le parti d'Antoine contre lui.

Cléopâtre, femme de Méléagre, était fille d'Idas, frère de Lyncée et de Marpesse. Polydora, fille de Méléagre et de Cléopâtre, épousa Protésilas, qui sauta le premier sur le rivage de Troie, quoique l'oracle eût prédit la mort de celui qui descendrait le premier sur ce rivage. Polydora ne put survivre à la perte de son époux.

Nous croyons devoir aussi conserver la fable d'Ovide sur Atalante. Elle s'était vouée à Diane : sa grande beauté la faisait rechercher de toutes parts. Elle voulut se délivrer de tant d'importunités, et promit d'épouser celui qui pourrait la devancer à la course, mais à la condition que ses prétendans seraient sans armes, qu'elle serait armée d'un

javelot, et qu'elle aurait le droit d'en percer ceux qui seraient vaincus. Les conditions furent acceptées. Déjà plusieurs concurrens avaient perdu la vie, lorsque Hippomène se présenta; Vénus, qu'il avait invoquée, le favorisait : la déesse lui donna trois pommes du jardin des Hespérides.

Hippomène descend dans l'arène, les conditions portaient que le prétendant courrait le premier. Hippomène, d'après le conseil de Vénus, laisse tomber une pomme, la légère Atalante se plut à la ramasser. Hippomène laissa tomber successivement les deux autres, elles furent de même ramassées, et la vitesse d'Atalante ne put suffire pour réparer le temps qu'elle avait perdu. Hippomène fut vainqueur et l'épousa.

Par la suite, l'un et l'autre ayant profané un temple de Cybèle, ou un bois qui lui était consacré, Hippomène fut changé en lion, et Atalante en lionne.

Le peu d'occasions qui se présenteront de parler de la ville de Calydon nous engage à placer ici l'histoire de Corésus.

Ce grand-prêtre de Bacchus ne put voir Callirhoé, princesse du sang royal, sans éprouver pour elle la passion la plus vive. Vainement il chercha les moyens de lui plaire, il ne put la toucher. Il invoqua Bacchus; le

dieu, protégeant son ministre, inspira aux Calydoniens une ivresse furieuse qui les portait à s'entre-tuer. L'oracle, interrogé, répondit que ce fléau ne cesserait qu'en immolant Callirhoé, ou celui qui se dévouerait pour elle. Déjà l'autel attendait la victime ; le peuple de Calydon demandait à grands cris ce sacrifice horrible, dont il espérait son salut. Corésus s'avance, armé du couteau sacré ; on conduit à ses pieds la malheureuse Callirhoé ; les bandelettes qui la lient de toutes parts ne lui laissent d'autre possibilité que celle de présenter son sein pour recevoir le coup mortel. Corésus jette sur elle un dernier regard ; sa main semble hésiter ; les murmures des Calydoniens se font entendre ; il enfonce le glaive dans son propre sein, et tombe mort au pied de l'autel. Callyrhoé, reconnaissant à ce trait l'héroïque et généreuse tendresse de Corésus, ne voulut point lui survivre ; elle se donna la mort auprès de la fontaine de Calydon, et, depuis ce temps, son nom fut donné à cette fontaine.

DES DEUX GUERRES DE THÈBES.

Pour achever de donner l'histoire des temps héroïques, il nous reste à parler des deux guerres de Thèbes. Eschyle, Sophocle et Euripide, en ont fait le sujet de plusieurs tragédies, et Stace celui d'un poëme épique. Les chefs-d'œuvre de ces poëtes illustres sont trop célèbres et trop connus, pour ne pas engager nos lecteurs à les lire. Nous ne pourrions que les mutiler en donnant des extraits toujours insuffisans. Nous nous bornerons donc à l'abrégé de cette histoire, et nous croyons plaire à nos lecteurs en préférant à tout ce que nous pourrions écrire, les détails que l'on trouve dans le Voyage du jeune Anacharsis.

« La colère des dieux s'appesantissait de-
» puis long-temps sur le royaume de Thèbes.
» Cadmus, chassé du trône qu'il avait élé-
» vé ; Polydore, déchiré par des bacchantes ;
» Labdacus, enlevé par une mort prématu-
» rée, ne laissant qu'un fils au berceau et en-
» touré d'ennemis; tel avait été depuis son
» origine, le sort de la famille royale, lors-
» que Laïus, fils et successeur de Labdacus,
» après avoir perdu et recouvré deux fois la
» couronne, épousa Épicaste ou Jocaste, fille

» de Ménœcée. C'est à cet hymen qu'étaient
» réservées les plus affreuses calamités. L'en-
» fant qui en naîtra, disait un oracle, sera le
» meurtrier de son père et l'époux de sa
» mère. Ce fils naquit, et les auteurs de ses
» jours le condamnèrent à devenir la proie des
» bêtes féroces. Ses cris, ou le hasard, le firent
» découvrir dans un endroit solitaire. Il fut
» présenté à la reine de Corinthe, qui l'éleva
» dans sa cour sous le nom d'OEdipe et comme
» son fils adoptif.

» Au sortir de l'enfance, instruit des dan-
» gers qu'il avait courus, il consulta les
» dieux; et leurs ministres ayant confirmé
» par leur réponse l'oracle qui avait précédé
» sa naissance, il fut entraîné dans le mal-
» heur qu'il voulait éviter. Résolu de ne plus
» retourner à Corinthe, qu'il regardait comme
» sa patrie, il prit le chemin de la Phocide,
» et rencontra dans un sentier un vieillard
» qui lui prescrivit avec hauteur de laisser
» le passage libre, et voulut l'y contraindre
» par la force. C'était Laïus; OEdipe se
» précipita sur lui, et le fit périr sous ses
» coups.

» Après ce funeste accident, le royaume
» de Thèbes et la main de Jocaste furent
» promis à celui qui délivrerait les Thébains
» des maux dont ils étaient affligés. Sphinge,

» fille naturelle de Laïus, s'étant associée à
» des brigands, ravageait la plaine, arrêtait
» les voyageurs par des questions capricieuses,
» et les égarait dans les détours du mont Phi-
» née, pour les livrer à ses perfides compa-
» gnons. Œdipe démêla ses piéges, dissipa
» les complices de ses crimes; et, en recueil-
» lant le fruit de sa victoire, il remplit l'o-
» racle dans toute son étendue.

» L'inceste triomphait sur la terre; mais
» le ciel se hâta d'en arrêter le cours. Des
» lumières odieuses vinrent effrayer les deux
» époux. Jocaste termina ses infortunes par
» une mort violente. Œdipe, à ce que rap-
» portent quelques auteurs, s'arracha les
» yeux et mourut dans l'Attique, où Thé-
» sée lui avait accordé un asile. Mais, suivant
» d'autres traditions, il fut condamné à sup-
» porter la lumière du jour, pour voir en-
» core des lieux témoins de ses forfaits, et la
» vie pour la donner à des enfans plus cou-
» pables et aussi malheureux que lui. C'é-
» taient Étéocle, Polynice, Antigone et Is-
» mène, qu'il eut d'Euriganée, sa seconde
» femme.

» Les deux princes ne furent pas plus tôt
» en âge de régner, qu'ils reléguèrent Œdipe
» au fond de son palais, et convinrent en-
» semble de tenir, chacun à son tour, les rè-

» nes du gouvernement pendant une année
» entière. Étéocle monta le premier sur ce
» trône, sous lequel l'abîme restait toujours
» ouvert, et refusa d'en descendre. Polynice
» se rendit auprès d'Adraste, roi d'Argos,
» qui lui donna sa fille en mariage et lui
» promit de puissans secours.

» Telle fut l'occasion de la première expé-
» dition où les Grecs montrèrent quelques
» connaissances de l'art militaire. Jusqu'alors
» on avait vu des troupes sans soldats inon-
» der tout à coup un pays voisin, et se retirer
» après des hostilités et des cruautés passa-
» gères. Dans la guerre de Thèbes, on vit
» des projets concertés avec prudence et sui-
» vis avec fermeté; des peuples différens,
» renfermés dans un même camp, et soumis
» à la même autorité, opposant un courage
» égal aux rigueurs des saisons, aux lenteurs
» d'un siége, et aux dangers des combats
» journaliers.

» Adraste partagea le commandement de
» l'armée avec Polynice, qu'il voulait établir
» sur le trône de Thèbes; le brave Tydée,
» fils d'OEnée, roi d'Étolie, l'impétueux Ca-
» panée, le divin Amphiaraüs, Hippomédon
» et Parthénopée. A la suite de ces guerriers,
» tous distingués par leur naissance et par
» leur valeur, parurent dans un ordre infé-

» rieur de mérite et de dignité les princi-
» paux habitans de la Messénie, de l'Arcadie
» et de l'Argolide.

» L'armée, s'étant mise en marche, entra
» dans la forêt de Némée, où ses généraux
» instituèrent des jeux qu'on célèbre encore
» aujourd'hui avec la plus grande solennité.
» Après avoir passé l'isthme de Corinthe,
» elle se rendit en Béotie, et força les troupes
» d'Étéocle de se renfermer dans les murs de
» Thèbes.

» Les Grecs ne connaissaient pas encore
» l'art de s'emparer d'une place défendue par
» une forte garnison. Tous les efforts des as-
» siégeans se dirigeaient vers les portes,
» toute l'espérance des assiégés consistait
» dans leurs fréquentes sorties. Les actions
» qu'elles occasionaient avaient déjà fait pé-
» rir beaucoup de monde de part et d'autre;
» déjà le vaillant Capanée venait d'être pré-
» cipité du haut d'une échelle contre le mur,
» lorsqu'Étéocle et Polynice résolurent de
» terminer entre eux leurs différens. Le jour
» pris, le lieu fixé, les peuples en pleurs, les
» armées en silence, les deux princes fon-
» dirent l'un sur l'autre; et, après s'être
» percés de coups, ils rendirent les derniers
» soupirs, sans pouvoir assouvir leur rage.
» On les porta sur le même bûcher, et dans

» la vue d'exprimer par une image effrayante
» les sentimens qui les avaient animés pen-
» dant leur vie, on supposa que la flamme,
» pénétrée de leur haine, s'était divisée pour
» ne pas confondre leurs cendres.

» Créon, frère de Jocaste, fut chargé, pen-
» dant la minorité de Laodamas, fils d'Étéo-
» cle, de continuer une guerre qui devenait
» de jour en jour plus funeste aux assiégeans,
» et qui finit par une vigoureuse sortie que
» firent les Thébains. Le combat fut très-
» meurtrier; Tydée et la plupart des géné-
» raux argiens y périrent. Adraste, contraint
» de lever le siége, ne put honorer par des
» funérailles ceux qui étaient restés sur le
» champ de bataille; il fallut que Thésée in-
» terposât son autorité pour obliger Créon à
» se soumettre au droit des gens, qui com-
» mençait à s'introduire.

» La victoire des Thébains ne fit que sus-
» pendre leur perte. Les chefs des Argiens
» avaient laissé des fils dignes de les venger.
» Dès que les temps furent arrivés, ces jeunes
» princes, parmi lesquels on voyait Diomède,
» fils de Tydée, et Sthénélus, fils de Capanée,
» entrèrent à la tête d'une armée formidable
» sur les terres de leurs ennemis.

» On en vint bientôt aux mains, et les Thé-
» bains, ayant perdu la bataille, abandon-

» nèrent la ville, qui fut livrée au pillage.
» Thersander, fils et successeur de Polynice,
» fut tué quelques années après, en allant
» au siége de Troie. Après sa mort, deux
» princes de la même famille régnèrent à
» Thèbes; mais le second fut tout à coup
» saisi d'une noire frénésie, et les Thébains,
» persuadés que les Furies s'attacheraient au
» sang d'Œdipe tant qu'il en resterait une
» goutte sur la terre, mirent une autre famille
» sur le trône. Ils choisirent, trois générations
» après, le gouvernement républicain, qui
» subsiste encore parmi eux. »

GUERRE DE TROIE.

L'extrait que nous venons de donner des deux guerres de Thèbes suffira sans doute pour faire sentir la nécessité de recourir aux chefs-d'œuvre que les anciens nous ont laissés sur ce sujet intéressant. Nous croyons devoir prendre le même parti pour le plus célèbre des événemens de l'histoire grecque. On ne peut parler de la guerre de Troie sans rappeler à tous les souvenirs les noms d'Homère et de Virgile. Il faudrait oublier toutes les lois du goût pour oser les extraire. Nous nous bornerons à transcrire ce que l'auteur du

Voyage du jeune Anacharsis s'est permis d'écrire sur ce sujet.

« Le repos dont jouit la Grèce, après la » seconde guerre de Thèbes, ne pouvait être » durable. Les chefs de cette expédition re- » venaient couverts de gloire, les soldats » chargés de butin. Les uns et les autres se » montraient avec cette fierté que donne la » victoire; et, racontant à leurs enfans, à leurs » amis, empressés autour d'eux, la suite de » leurs travaux et de leurs exploits, ils ébran- » laient puissamment les imaginations, et al- » lumaient dans tous les cœurs la soif ardente » des combats. Un événement subit déve- » loppa ces impressions funestes.

» Sur la côte de l'Asie, à l'opposite de la » Grèce, vivait paisiblement un prince, qui » ne comptait que des souverains pour aïeux, » et qui se trouvait à la tête d'une nombreuse » famille, presque toute composée de jeunes » héros. Priam régnait à Troie; et son royau- » me, autant par l'opulence et par le courage » des peuples soumis à ses lois, que par ses » liaisons avec les rois d'Assyrie, répandait » en ce canton de l'Asie le même éclat que le » royaume de Mycène dans la Grèce.

» La maison d'Argos, établie en cette der- » nière ville, reconnaissait pour chef Aga- » memnon, fils d'Atrée. Il avait joint à ses

» états ceux de Corinthe, de Sicyone et de
» plusieurs villes voisines. Sa puissance, aug-
» mentée de celle de Ménélas, son frère,
» qui venait d'épouser Hélène, héritière du
» royaume de Sparte, lui donnait une grande
» influence sur cette partie de la Grèce qui,
» de Pélops, son aïeul, a pris le nom de Pé-
» loponèse.

» Tantale, son bisaïeul, régna d'abord en
» Lydie; et, contre les droits les plus sacrés,
» retint dans les fers un prince troyen,
» nommé Ganymède. Plus récemment encore,
» Hercule, issu des rois d'Argos, avait détruit
» la ville de Troie, fait mourir Laomédon,
» et enlevé Hésione, sa fille.

» Le souvenir de ces outrages restés im-
» punis, entretenait dans les maisons de
» Priam et d'Agamemnon une haine hérédi-
» taire et implacable, aigrie de jour en jour
» par la rivalité de puissance, la plus terrible
» des passions meurtrières. Pâris, fils de
» Priam, fut destiné à faire éclore ces semen-
» ces de division.

» Pâris vint en Grèce, et se rendit à la
» cour de Ménélas, où la beauté d'Hélène
» fixait tous les regards. Aux avantages de la
» figure, le prince troyen réunissait le désir
» de plaire. Hélène abandonna tout pour le
» suivre.

» Les Atrides voulurent en vain obtenir » par la douceur une satisfaction proportion- » née à l'offense ; Priam ne vit dans son fils » que le réparateur des torts que sa maison » et l'Asie entière avaient éprouvés de la part » des Grecs, et rejeta les voies de conciliation » qu'on lui proposait.

» A cette étrange nouvelle, ces bruits tu- » multueux et sanguinaires, ces bruits avant- » coureurs des combats et de la mort, écla- » tent et se répandent de toutes parts. Les » nations de la Grèce s'agitent comme une » forêt battue par la tempête. Les rois dont » le pouvoir est renfermé dans une seule » ville, ceux dont l'autorité s'étend sur plu- » sieurs peuples, possédés également de l'es- » prit d'héroïsme, s'assemblent à Mycène. » Ils jurent de reconnaître Agamemnon pour » chef de l'entreprise, de venger Ménélas, » de réduire Ilium en cendres. Si des princes » refusent d'abord d'entrer dans la confédé- » ration, ils sont bientôt entraînés par l'élo- » quence persuasive du vieux Nestor, roi » de Pilos; par les discours insidieux d'U- » lysse, roi d'Ithaque; par l'exemple d'Ajax, » de Salamine; de Diomède, d'Argos; d'I- » doménée, de Crète; d'Achille, fils de Pé- » lée, qui régnait dans un canton de la Thes- » salie, et d'une foule de jeunes guerriers.

» ivres d'avance des succès qu'ils se pro-
» mettent.

» Après de longs préparatifs, l'armée,
» forte d'environ cent mille hommes, se ras-
» sembla au port d'Aulide, et près de douze
» cents voiles la transportèrent sur les rives
» de la Troade.

» La ville de Troie, défendue par des rem-
» parts et des tours, était encore protégée
» par une armée nombreuse, que comman-
» dait Hector, fils de Priam. Il avait sous
» lui quantité de princes alliés, qui avaient
» joint leurs troupes à celles des Troyens.
» Assemblées sur le rivage, elles présentaient
» un front redoutable à l'armée des Grecs,
» qui, après les avoir repoussées, se renfer-
» mèrent dans un camp avec la plus grande
» partie de leurs vaisseaux.

» Les deux armées essayèrent de nouveau
» leurs forces, et le succès douteux de plu-
» sieurs combats fit entrevoir que le siége
» traînerait en longueur.

» Avec de frêles bâtimens et de faibles lu-
» mières sur l'art de la navigation, les Grecs
» n'avaient pu établir une communication
» suivie entre la Grèce et l'Asie. Les subsi-
» stances commencèrent à manquer. Une
» partie de la flotte fut chargée de ravager ou
» d'ensemencer les îles et les côtes voisines,

» tandis que divers partis, dispersés dans la
» campagne, enlevaient les récoltes et les
» troupeaux. Un autre motif rendait ces dé-
» tachemens indispensables. La ville n'était
» point investie; et, comme les troupes de
» Priam la mettaient à l'abri d'un coup de
» main, on résolut d'attaquer les alliés de ce
» prince, soit pour profiter de leurs dépouil-
» les, soit pour le priver de leurs secours.
» Achille portait de tous côtés le fer et la
» flamme : après s'être débordé comme un
» torrent destructeur, il revenait avec un
» butin immense, qu'on distribuait à l'armée,
» avec des esclaves sans nombre, que les gé-
» néraux partageaient entre eux.

» Troie était située au pied du mont Ida, à
» quelque distance de la mer; les tentes et les
» vaisseaux des Grecs occupaient le rivage;
» l'espace du milieu était le théâtre de la bra-
» voure et de la férocité; les Troyens et les
» Grecs armés de piques, de massues, d'é-
» pées, de flèches et de javelots, couverts de
» casques, de cuirasses, de cuissarts et de
» boucliers, les rangs pressés, les généraux
» à leur tête, s'avançaient les uns contre les
» autres, les premiers avec de grands cris,
» les seconds dans un silence plus effrayant;
» aussitôt les chefs, devenus soldats, plus
» jaloux de donner de grands exemples que

» de sages conseils, se précipitaient dans le
» danger, et laissaient presque toujours au
» hasard le soin d'un succès qu'ils ne savaient
» ni préparer ni suivre; les troupes se heur-
» taient et se brisaient avec confusion, comme
» les flots que le vent pousse et repousse dans
» le détroit de l'Eubée. La nuit séparait les
» combattans; la ville ou les retranchemens
» servaient d'asiles aux vaincus; la victoire
» coûtait du sang, et ne produisait rien.

» Les jours suivans, la flamme du bûcher
» dévorait ceux que la mort avait moissonnés;
» on honorait leur mémoire par des larmes
» et par des jeux funèbres. La trêve expirait,
» et l'on en venait encore aux mains.

» Souvent, au plus fort de la mêlée, un
» guerrier élevait sa voix, et défiait au com-
» bat un guerrier du parti contraire. Les trou-
» pes, en silence, les voyaient tantôt se lan-
» cer des traits ou d'énormes quartiers de
» pierre, tantôt se joindre l'épée à la main,
» et presque toujours s'insulter mutuellement
» pour aigrir leur fureur. La haine du vain-
» queur survivait à son triomphe; s'il ne pou-
» vait outrager le corps de son ennemi et le
» priver de la sépulture, il tâchait du moins
» de le dépouiller de ses armes; mais, dans
» l'instant, les troupes s'avançaient de part
» et d'autre, soit pour lui ravir sa proie, soit

» pour la lui assurer, et l'action devenait gé-
» nérale.

» Elle le devenait aussi lorsqu'une des ar-
» mées avait trop à craindre pour les jours de
» son guerrier, ou lorsque lui-même cherchait
» à les prolonger par la fuite. Les circonstan-
» ces pouvaient justifier ce dernier parti : l'in-
» sulte et le mépris flétrissaient à jamais celui
» qui fuyait sans combattre, parce qu'il faut,
» dans tous les temps, savoir affronter la mort
» pour mériter de vivre. On réservait l'indul-
» gence pour celui qui ne se dérobait à la su-
» périorité de son adversaire qu'après l'avoir
» éprouvée; car la valeur de ces temps-là con-
» sistant moins dans le courage d'esprit que
» dans le sentiment de ses forces, ce n'était
» pas une honte de fuir, lorsqu'on ne cédait
» qu'à la nécessité; mais c'était une gloire d'at-
» teindre l'ennemi dans sa retraite, et de join-
» dre à la force que préparait la victoire, la
» légèreté qui servait à la décider.

» Les associations d'armes et de sentimens
» entre deux guerriers ne furent jamais si
» communes que pendant la guerre de Troie.
» Achille et Patrocle, Ajax et Teucer, Dio-
» mède et Sthénélus, Idoménée et Mérion,
» tant d'autres héros dignes de suivre leurs
» traces, combattaient souvent l'un près de
» l'autre, et, se jetant dans la mêlée, ils par-

» tageaient entre eux les périls et la gloire :
» d'autres fois, montés sur un même char, l'un
» guidait les coursiers, tandis que l'autre écar-
» tait la mort et la renvoyait à l'ennemi. La
» perte d'un guerrier exigeait une prompte
» satisfaction de la part de son compagnon
» d'armes; le sang versé demandait du sang.

» Cette idée, fortement imprimée dans les
» esprits, endurcissait les Grecs et les Troyens
» contre les maux sans nombre qu'ils éprou-
» vaient. Les premiers avaient été plus d'une
» fois sur le point de prendre la ville; plus
» d'une fois les seconds avaient forcé le camp,
» malgré les palissades, les fossés, les murs
» qui le défendaient. On voyait les armées se
» détruire et les guerriers disparaître : Hec-
» tor, Sarpédon, Ajax, Achille lui-même
» avaient mordu la poussière. A l'aspect de
» ces revers, les Troyens soupiraient après le
» renvoi d'Hélène, les Grecs, après leur pa-
» trie; mais les uns et les autres étaient bien-
» tôt retenus par la honte et par la malheureuse
» facilité qu'ont les hommes de s'accoutumer
» à tout, excepté au repos et au bonheur.

» Toute la terre avait les yeux fixés sur les
» campagnes de Troie, sur ces lieux où la
» gloire appelait à grands cris les princes qui
» n'avaient pas été du commencement de l'ex-
» pédition. Impatiens de se signaler dans cette

» carrière ouverte aux nations, ils venaient
» successivement joindre leurs troupes à celles
» de leurs alliés, et périssaient quelquefois
» dans un combat.

» Enfin, après dix ans de résistance et de
» travaux, après avoir perdu l'élite de sa jeu-
» nesse et de ses héros, la ville tomba sous les
» efforts des Grecs; et sa chute fit un si grand
» bruit dans la Grèce, qu'elle sert encore de
» principale époque aux annales des nations.
» Ses murs, ses maisons, ses temples réduits
» en poudre; Priam expirant aux pieds des
» autels; ses fils égorgés autour de lui; Hé-
» cube, son épouse; Cassandre, sa fille; An-
» dromaque, veuve d'Hector; plusieurs au-
» tres princesses chargées de fers, traînées
» comme des esclaves à travers le sang qui
» ruisselait dans les rues, au milieu d'un
» peuple entier dévoré par la flamme ou dé-
» truit par le fer vengeur; tel fut le dénoû-
» ment de cette fatale guerre. Les Grecs as-
» souvirent leur fureur; mais ce plaisir cruel
» fut le terme de leur prospérité et le com-
» mencement de leurs désastres.

» Leur retour fut marqué par les plus si-
» nistres revers. Mnesthée, roi d'Athènes,
» finit ses jours dans l'île de Mélos; Ajax, roi
» des Locriens, périt avec sa flotte; Ulysse,
» plus malheureux, eut souvent à craindre le

» même sort pendant les dix ans entiers qu'il
» erra sur les flots ; d'autres, encore plus à
» plaindre, furent reçus dans leurs familles
» comme des étrangers revêtus de titres qu'une
» longue absence avait fait oublier, qu'un
» retour imprévu rendait odieux. Au lieu des
» transports que devait exciter leur présence,
» ils n'entendirent autour d'eux que les cris
» révoltans de l'ambition, de l'adultère et du
» plus sordide intérêt : trahis par leurs parens
» et leurs amis, la plupart allèrent, sous la
» conduite d'Idoménée, de Philoctète, de
» Diomède et de Teucer, en chercher de nou-
» veaux en des pays inconnus.

» La maison d'Argos se couvrit de forfaits,
» et déchira ses entrailles de ses propres
» mains : Agamemnon trouva son trône et son
» lit profanés par un indigne usurpateur ; il
» mourut assassiné par Clytemnestre, son
» épouse, qui, quelque temps après, fut mas-
» sacrée par Oreste, son fils.

» Ces horreurs multipliées dans presque
» tous les cantons de la Grèce, retracées en-
» core aujourd'hui sur le théâtre d'Athènes,
» devraient instruire les rois et les peuples,
» et leur faire redouter jusqu'à la victoire
» même. Celle des Grecs leur fut aussi funeste
» qu'aux Troyens ; affaiblis par leurs efforts
» et par leurs succès, ils ne purent plus résis-

» ter à leurs divisions, et s'accoutumèrent à
» cette funeste idée, que la guerre était aussi
» nécessaire aux états que la paix. Dans l'es-
» pacé de quelques générations, on vit tom-
» ber et s'éteindre la plupart des maisons sou-
» veraines qui avaient détruit celle de Priam ;
» et, quatre-vingts ans après la ruine de Troie,
» une partie du Péloponèse passa entre les
» mains des Héraclides, ou descendans
» d'Hercule. »

L'année de la prise de Troie fait une époque très-essentielle pour la connaissance des événemens arrivés pendant les temps fabuleux. Les opinions des auteurs anciens varient infiniment dans leur manière de la fixer. L'illustre chevalier Newton la place environ neuf cent sept ans avant l'ère chrétienne.

Ératosthène, cité par Eusèbe et Apollodore le chronographe, cité par Clément d'Alexandrie, disent que cette ville fut prise onze cent quatre-vingt-un ans avant l'ère chrétienne, quatre cent cinquante avant la fondation de Rome, et environ quatre cents ans avant la première olympiade, la dernière année du règne de Mnesthée, roi d'Athènes, et sous la judicature d'Aod. Cette dernière opinion est la plus généralement adoptée. Tout ce que nous pourrions ajouter à l'extrait du Voyage d'Anacharsis serait insuffisant, et donnerait

à cet ouvrage infiniment trop d'étendue. Nous avons employé tous nos soins pour faire connaître les événemens principaux arrivés jusqu'à cette époque ; mais on nous pardonnera sans doute d'abréger notre travail, et même de nous taire, lorsque, pour l'instruction de nos lecteurs, nous les renvoyons aux chefs-d'œuvre d'Homère, de Virgile et de Fénélon.

DE L'ANTIQUITÉ DES TEMPLES.

L'antiquité des temples est incontestable; mais on ignore dans quels temps précis les premiers furent bâtis. L'idolâtrie commença dans la Phénicie et dans l'Égypte peu de temps après le déluge. C'est dans ces deux pays qu'il faut chercher l'origine de tout ce qui concerne le culte et l'usage des temples.

Le système de l'idolâtrie n'a pas été établi tout d'un coup, et les cérémonies ne l'ont été que peu à peu. D'abord on honora les faux dieux d'une manière grossière. Les autels de pierre ou de gazon élevés au milieu des champs étaient les seuls préparatifs pour offrir des sacrifices. Les lieux fermés, les chapelles et les temples, ne furent érigés que par la suite des temps; il paraît que les Égyptiens eux-mêmes n'en avaient point lors de

Moïse. Le silence qu'il garde sur ce point équivaut à une certitude.

Il est très-raisonnable de croire que le tabernacle que ce législateur des Hébreux fit dans le désert, et que l'on peut regarder comme un temple portatif, fut le premier connu, et servit de modèle à tous les autres. Ce temple, porté par les Israélites à la vue des nations voisines des lieux qu'ils parcoururent, a pu leur donner l'idée d'en construire chez eux. Le temple de Dagon chez les Philistins, dont parle l'Écriture, fut probablement une imitation du tabernacle et du lieu qui le renfermait. Ce qui sert à le prouver, c'est que ce temple avait des lieux cachés, qu'on nommait *Adyta*, qui répondaient aux *Sancta Sanctorum*.

Tout sert à prouver que la coutume de bâtir des temples passa des Égyptiens chez les autres peuples. Lucien dit que l'Assyrie, la Phénicie, la Syrie et autres pays d'alentour, reçurent cette coutume des Égyptiens. De l'Égypte et de la Phénicie elle passa dans la Grèce, et de la Grèce à Rome. Cette opinion est fondée sur le sentiment d'Hérodote, et sur les monumens les plus certains de l'antiquité. Deucalion fit élever les premiers temples de la Grèce, et Janus les premiers de l'Italie.

Les temples des anciens étaient composés de différentes parties, qu'il est bon de connaître pour entendre les descriptions qu'ils en font.

La première était le *vestibule*, dans lequel se trouvait la *piscine* : elle servait à contenir l'eau lustrale que les prêtres employaient à purifier et expier ceux qui voulaient entrer dans les temples; la seconde partie était la *nef*; la troisième était le *lieu saint*, dans lequel les particuliers ne pouvaient entrer; la quatrième partie, enfin, était *l'arrière-temple*. Cette dernière partie n'était pas générale pour tous les temples; mais tous avaient des portiques et des marches pour y monter. L'intérieur des temples était toujours très-orné. On y plaçait les statues des dieux, qui souvent étaient d'or, d'ivoire, d'ébène ou de quelque matière précieuse. On y plaçait aussi les statues des grands hommes. On y voyait des dorures, des peintures, surtout des *ex-voto*, tels que des proues de vaisseaux, lorsqu'on avait échappé au naufage; les armes prises sur les ennemis, des trophées, des boucliers, des trépieds. On les recueillait dans ces temples, que l'on ornait encore de branches d'olivier ou de lierre pendant les jours de fête.

A Rome, avant de construire un temple,

les aruspices choisissaient le local où il serait bâti. On purifiait ce terrain, on l'entourait de rubans et de couronnes. Les vestales, accompagnées de jeunes filles et de jeunes garçons, lavaient cet espace avec de l'eau pure; le pontife l'expiait par un sacrifice solennel; ensuite il touchait la pierre qui devait servir de premier fondement; elle était liée d'un ruban. Après ces cérémonies, le peuple prenait cette pierre et la jetait dans la fosse avec des pièces de métal qui n'avait point passé au creuset. Lorsque l'édifice était achevé, on le consacrait avec les plus grandes cérémonies.

On ne pouvait rien ajouter au respect que les anciens avaient pour leurs temples. Arien dit qu'il était défendu d'y cracher et de se moucher. Quelquefois on y montait à genoux. Ils servaient d'asile pour les débiteurs et les coupables. Dans les calamités publiques, les femmes se prosternaient dans le lieu sacré, et le balayaient avec leurs cheveux. Quelquefois cependant lorsque les prières paraissaient insuffisantes pour arrêter le fléau, les peuples furieux perdaient tout respect et profanaient les temples.

Nous ne donnerons pas la description des temples de l'Égypte. Les plus célèbres, après

celui de Bélus, dont nous parlerons bientôt, étaient celui de Jupiter à Thèbes ou Diospolis; celui d'Andera; celui de Protée à Memphis, et celui de Minerve à Saïs.

Les ouvrages des Égyptiens avaient le véritable caractère de la grandeur. Ils aimaient les figures colossales, et n'employaient que des pierres immenses, quoiqu'il fallût les tirer des carrières d'Éléphantine, ville éloignée de Saïs de vingt journées de navigation.

On peut citer pour exemple la fameuse chapelle qu'Amasis avait fait construire dans la Haute-Égypte, et qu'il fit transporter à Saïs avec des soins et des peines incalculables pour la placer dans le temple de Minerve.

Ce que j'admire le plus, dit Hérodote, parmi les ouvrages construits par l'ordre d'Amasis, c'est le temple d'une seule pierre, que deux mille pilotes et marins ne purent transporter d'Éléphantine à Saïs qu'en trois années de temps. Ce temple, ou plutôt cette chapelle, avait de face vingt-une coudées sur quatorze de largeur et huit de hauteur.

Les dimensions de cette chapelle encore existante sont, d'après M. Savary, dans ses Lettres sur l'Égypte, infiniment plus

considérables que ne le dit Hérodote. L'idée que nous avons aujourd'hui des arts et des forces mécaniques se confond devant de pareils ouvrages ; et nous les rangerions au nombre des fables, si la vue de ces colosses qui ont bravé tant de siècles n'attestait leur existence.

Au reste, cette chapelle ne fut point placée dans le temple de Minerve. Hérodote assure que le sage Amasis regretta d'avoir commandé un travail si pénible, et le fit abandonner à la porte du temple, parce qu'un ouvrier avait péri devant lui. Belle leçon d'humanité, mais trop tardive !

TEMPLE DE BÉLUS.

Ce temple, le plus ancien du paganisme, était aussi le plus singulier par sa structure. Bérose, au rapport de Josèphe, en attribue la construction à Bélus ; mais, si ce Bélus est le même que Nemrod (comme il est très-vraisemblable), il voulut moins bâtir un temple qu'élever une tour pour mettre à l'abri d'un second déluge son peuple et lui. On sait de quelle manière Dieu arrêta ce dessein insensé. Cette fameuse tour, nommée tour de Babel, formait dans sa base un carré, dont chaque

côté contenait un stade de longeur. (Le stade avait cent vingt toises, ce qui donnait un demi-mille de circuit.)

Tout l'ouvrage était composé de huit tours bâties l'une sur l'autre, et qui allaient toujours diminuant. Quelques auteurs, trompés par la version latine d'Hérodote, prétendent que chacun de ces étages avait un stade de hauteur, ce qui aurait porté l'élévation du tout à un mille; mais le texte grec ne fait aucune mention de cette prodigieuse hauteur; et Strabon, qui fait aussi la description de ce temple, ne lui donne qu'un stade de haut et un de chaque côté.

Du temps d'Hérodote, le seul des anciens qui ait vu cet édifice, le stade n'était composé que de soixante-neuf de nos toises. Cette élévation se rapproche davantage des mesures que nous pouvons concevoir. D'après cette proportion même, cette tour s'élevait de cent vingt pieds au-dessus de la plus haute des pyramides. Elle était bâtie en brique, comme nous l'apprend l'Écriture, et les rapports des anciens le confirment : on montait au haut du bâtiment par un degré tournant qui était en dehors. Ces huit tours formaient autant d'étages. On y avait pratiqué de grandes chambres soutenues par des piliers. Autour de ces grandes chambres, on en trouvait de

plus petites, où se reposaient ceux qui montaient.

La chambre la plus élevée était aussi la plus ornée, et celle pour laquelle on avait le plus de vénération. Dans cette chambre, dit Hérodote, on voyait un lit superbe, une table d'or massif, et point de statues.

Jusqu'au temps de Nabuchodonosor, ce temple ne contenait que la tour et les chambres dont on vient de parler; mais ce monarque, au rapport de Bérose, lui donna beaucoup plus d'étendue par les édifices qu'il fit bâtir autour, ainsi qu'un mur qui enfermait le tout. On y entrait par des portes d'airain, à la construction desquelles Nabuchodonosor avait employé la mer d'airain et les autres ustensiles de même métal qu'il avait enlevés de Jérusalem. Cette tour de Bélus subsistait encore au temps de Xercès. Ce monarque des Perses, après sa malheureuse expédition contre la Grèce, pilla les immenses richesses de ce temple, et le fit ensuite démolir.

Parmi les statues d'or il y en avait une de quarante pieds de haut. C'était probablement celle que Nabuchodonosor avait consacrée dans les plaines de Dura. Diodore de Sicile donne quarante pieds à cette statue; l'Écriture Sainte lui en donne quatre-vingt-dix;

mais on peut l'entendre de la statue et du piédestal pris ensemble.

On voyait dans le temple de Bélus plusieurs idoles d'or massif, et un grand nombre de vases sacrés du même métal, dont le poids, selon Diodore de Sicile, montait à plus de cinq mille talens. Le temple dont il parlait était celui que Nabuchodonosor avait agrandi, et auquel il avait joint la statue d'or de quarante pieds. Que l'on juge, d'après cela, de ses richesses immenses. Quant à celui dont Hérodote fait la description, il dit que, dans une chapelle basse de ce temple, était une grande statue de Jupiter, en or; mais il n'en donne ni le poids ni la mesure : il dit seulement que les Babyloniens l'estimaient huit cents talens. Le même Hérodote ajoute que, près de cette chapelle, en dehors, on trouvait un autel d'or sur lequel on n'immolait que des animaux qui venaient de naître. Près de là était un grand autel, sur lequel on brûlait tous les ans des parfums, dont le poids montait à plus de cent mille talens. Enfin, il fait mention d'une seconde statue, haute de dix-huit pieds, également en or.

Ce temple, si surprenant par sa construction et par ses richesses, était consacré à la mémoire de Bélus. L'Égypte en possédait

d'autres plus anciens ; mais ils étaient érigés en l'honneur des dieux ; Hérodote cite, entre autres, celui de Vulcain, construit par Ménès, le premier qui régna dans l'Égypte après le temps où les Égyptiens prétendaient que les dieux seuls régnaient sur eux.

TEMPLE DE DIANE A ÉPHÈSE.

Ce temple, l'une des sept merveilles du monde, fut plusieurs siècles à parvenir à son dernier degré de perfection. Pline rapporte que toute l'Asie concourut à le bâtir pendant deux cent vingt ans, et qu'il fallut deux autres siècles pour l'orner et l'embellir.

Le poëte Pindare dit, dans une de ses odes, que ce temple avait été bâti par les Amazones, lorsqu'elles allèrent faire la guerre aux Athéniens et à Thésée ; mais Pausanias prouve que ce poëte se trompe, et rapporte que, très-long-temps auparavant, les mêmes Amazones, défaites d'abord par Hercule, étaient venues se réfugier à Éphèse dans le temple de Diane, et l'avaient choisi pour asile depuis qu'elles avaient fui les bords du Thermodon.

Nous allons donner la description que Pline en a faite.

Dans l'espoir de garantir ce temple des tremblemens de terre, on le bâtit dans un lieu marécageux ; mais, pour donner de la solidité aux fondemens d'un édifice si considérable, et pour raffermir le terrain détrempé par les eaux, on se servit de charbon pilé, sur lequel on étendit des peaux de moutons garnies de leur laine.

Ce temple avait quatre cent vingt-cinq pieds de longueur sur deux cents de largeur. Cent vingt-sept colonnes, qui soutenaient l'édifice, avaient été données par autant de rois, et avaient chacune soixante pieds d'élévation. Trente-six de ces colonnes étaient ciselées : une, entre autres, l'était par le célèbre Scopas.

Chersiphron fut le premier architecte de ce temple prodigieux ; on remarquait surtout la grandeur des architraves qu'il employa ; et, quelque perfectionnée que soit aujourd'hui la mécanique, elle ne pourrait probablement point parvenir à élever aussi haut des masses aussi pesantes. Chersiphron et son fils ne purent achever ce magnifique ouvrage. D'autres architectes leur succédèrent, et suivirent leurs dessins : il ne parvint à sa perfection qu'après un espace de deux cent vingt ans. Tous les rois et tous les peuples de l'Asie s'empressèrent à enrichir ce temple. Il fut

brûlé par Érostrate, comme nous l'avons déjà dit à l'article de Diane.

TEMPLE DE JUPITER OLYMPIEN.

Ce temple, et la statue de Jupiter, chef-d'œuvre de l'immortel Phidias, étaient le fruit des dépouilles que les Éléens avaient remportées sur les Pisans et sur leurs alliés, lorsqu'ils prirent et saccagèrent la ville de Pise.

Ce temple eut pour architecte Libon, originaire du pays. Il était d'ordre dorique, environné de colonnes en dehors. On avait employé pour cet édifice des pierres d'une nature et d'une beauté singulières ; le pays même les fournissait. La hauteur du temple, depuis le rez-de-chaussée jusqu'à sa couverture, était de soixante-huit pieds ; la longueur était de deux cent trente, et la largeur de quatre-vingt-quinze. Les tuiles de la couverture étaient de très-beau marbre tiré du mont Pantélique.

L'antiquité n'eut jamais rien de plus magnifique et de plus parfait que le trône et la statue de Jupiter Olympien. L'un et l'autre, formés avec de l'or et de l'ivoire, étaient l'ou-

vrage le plus accompli de l'illustre Phidias, le plus célèbre de tous les sculpteurs antiques et modernes. Ils s'élevaient depuis le pavé jusqu'à la voûte, et l'on ne pouvait les regarder sans être frappé d'étonnement et d'admiration. Il serait impossible de décrire toutes les richesses que ce temple renfermait et toutes les beautés que l'on y remarquait.

Le pavé du temple était du plus beau marbre, et dans l'intérieur on voyait un nombre infini de statues. Les rois, les peuples et les artistes les plus célèbres, s'empressaient également d'y envoyer des monumens de leur magnificence et de leurs talens.

TEMPLE D'APOLLON A DELPHES.

Ce temple n'égalait point par sa structure celui de Jupiter Olympien; mais il était encore plus riche par les immenses présens qu'on y envoyait de toutes parts. Aucun de ses ornemens cependant ne pouvait être comparé au trône et à la statue de Jupiter Olympien.

Une caverne d'où sortaient quelques exhalaisons qui causaient une sorte d'ivresse à ceux qui s'en approchaient, donna, comme nous l'avons dit précédemment, naissance à

l'oracle de Delphes. On commença par couvrir cette caverne avec des branches de lauriers ; une chapelle succéda, et peu de temps après on y bâtit un temple de cuivre, à l'imitation sans doute de la chambre d'airain dans laquelle Acrisius avait fait enfermer sa fille Danaé. Ce temple fut détruit par un tremblement de terre ; il fut englouti dans une crevasse. On le remplaça par un autre édifice, dont Agamède et Trophonius furent les architectes. Les flammes consumèrent ce nouveau temple dans la première année de la cinquante-huitième olympiade. Enfin le dernier, qui subsistait encore au temps de Pausanias, était infiniment supérieur aux anciens, et avait été construit par les soins des Amphictyons, avec les deniers et les dons que les peuples avaient destinés pour cet usage.

Pour avoir une idée des richesses qu'il pouvait réunir, il faut observer qu'en allant consulter l'oracle on espérait y puiser des connaissances sur l'avenir ; et l'on n'obtenait aucune réponse, si l'on n'avait point d'abord fait un présent considérable qui pût servir à l'ornement du temple. Que l'on juge du nombre des offrandes, en se rappelant l'inquiétude si naturelle que porte l'homme au fond de son cœur, et l'avidité avec laquelle il cherche à prévoir le sort qui l'attend.

Tout fut grand dans les motifs qui firent construire le temple de Jupiter Olympien. On voulut que l'édifice pût donner une idée de la majesté divine. On employa tout ce que les arts réunissaient de plus sublime ; et le génie de Phidias ayant en quelque sorte fixé les convenances et le goût, on n'osa placer à côté de ses chefs-d'œuvre que les ouvrages qui semblaient s'en rapprocher le plus. C'est ainsi que l'exemple d'un grand homme suffit souvent pour entraîner son siècle et l'éclairer.

Dans le temple de Delphes, toutes les passions, toutes les curiosités, toutes les inquiétudes, étaient admises à présenter leurs offrandes. Elles durent se multiplier à l'infini, car rien n'était refusé ; mais presque toutes durent avoir l'empreinte minutieuse et sans accord, qui ne se sépare jamais de l'intérêt personnel et des petites passions.

PANTHÉON DE ROME.

Rome et l'Italie n'avaient pas moins de temples que la Grèce. Plusieurs étaient remarquables par leur magnificence ou leur singularité. Celui de Jupiter, sur le Capitole, était au nombre des plus beaux ; mais le

plus superbe et le plus solidement bâti était le Panthéon, nommé vulgairement la Rotonde. Il subsiste encore aujourd'hui dans son entier, sous le nom de l'*Église de tous les Saints*, auxquels il est consacré, comme dans le temps du Paganisme il l'était à tous les dieux.

On croit le plus généralement qu'il fut bâti par les soins et aux frais d'Agrippa, gendre d'Auguste. Quelques auteurs cependant le croient plus ancien, et disent qu'Agrippa, après l'avoir fait réparer, y fit ajouter le portique, qui en fait encore aujourd'hui le plus bel ornement.

Une ouverture au milieu de la voûte, très-ingénieusement imaginée, suffit pour éclairer tout l'intérieur du temple. La forme du Panthéon est ronde; il paraît que l'architecte a voulu lui donner la forme du globe de la terre, et un très-grand nombre de temples antiques avaient cette forme, pour le même motif.

Le portique, plus surprenant et plus beau que le temple même, est composé de seize colonnes de marbre. Chacune de ces colonnes est d'un seul bloc. Leur hauteur est de trente-sept pieds, et leur diamètre de cinq pieds. Huit colonnes ornent le devant du portique, et l'enfoncement est contenu par huit autres

colonnes. On a suivi partout l'ordre corinthien.

Du temps du pape Eugène, on trouva près de cet édifice une partie de tête en bronze représentant Agrippa. On trouva en même temps un pied de cheval et un morceau de roue du même métal. Cette découverte fait présumer qu'autrefois ce portique soutenait la statue d'Agrippa, placée sur un char à quatre chevaux.

Le corps de l'édifice, qui subsiste encore en entier, est posé sur des fondemens si solides, que rien jusqu'à présent n'a pu l'ébranler. Un manuscrit d'un célèbre architecte romain atteste que les fondations s'étendent fort au delà de l'édifice, et semblent ne former qu'une seule masse de pierre.

On n'y voit plus les statues et les richesses qui l'ornaient autrefois. L'empereur Constance III enleva les plaques de bronze doré qui couvraient toute la voûte, et le pape Urbain VIII se servit des poutres de même métal que l'on y voyait, pour en faire faire le baldaquin de Saint-Pierre de Rome, et les grosses pièces d'artillerie qui sont au palais Saint-Ange. Les statues des dieux, qui remplissaient les niches, ont été pillées ou cachées sous terre.

Lorsque le célèbre Michel-Ange eut bien

étudié l'ensemble du Panthéon, son génie s'indigna de ce qu'on regardait ce monument comme le plus grand effort de l'architecture. Il dit à ceux qui l'admiraient : J'élèverai sur quatre piliers ce temple qui vous étonne; et ce fut alors qu'il conçut le plan de la fameuse coupole de Saint-Pierre de Rome. On assure que cet homme extraordinaire, également grand peintre, grand architecte et grand sculpteur, fit un testament, dans lequel il déclara n'avoir donné aux piliers qui portent la coupole, que la force nécessaire pour la soutenir; annonçant que, si jamais on altérait la force de ces piliers, l'ouvrage serait menacé de tomber en ruines.

Le chevalier Bernin, qui long-temps après aspirait à se montrer l'égal de Michel-Ange, regarda ce testament comme une forfanterie; et cet artiste téméraire, abusant du crédit que lui avaient fait obtenir quelques-uns de ses ouvrages, fit creuser dans ces piliers des escaliers très-étroits et très-inutiles. C'est à cet essai téméraire que l'on attribue les grandes lézardes qui sont aujourd'hui dans la grande voûte. Il a fallu la relier avec d'immenses barres de fer, et tout fait craindre que le calcul du génie ne soit vérifié. Rien ne prouve mieux combien il est dangereux d'accorder quelque confiance aux présomptueuses pro-

messes de la rivalité. L'église de Saint-Paul de Londres est l'un des plus beaux monumens du monde, après celle de Saint-Pierre de Rome.

Tels sont les temples les plus célèbres dont la mémoire se soit conservée parmi les hommes. Le temple, ou plutôt la tour de Bélus, est, sans aucune contestation, le monument le plus ancien, le plus extraordinaire. Il existait avant le temple de Vulcain Égyptien. Hérodote, en donnant la description de ce dernier temple, dit qu'il fut l'ouvrage d'un grand nombre de rois, et qu'il était si considérable, que c'était une grande gloire, lorsque, dans un long règne, un prince avait pu faire construire un seul portique.

DES ORACLES.

Van-Dale a fait un traité très-savant, dans lequel il s'efforce à prouver que les oracles n'ont d'autre origine que la fourberie des prêtres. M. de Fontenelle, avec son discernement, son charme et sa grâce ordinaires, a dégagé ce traité de tous les détails étrangers ou trop scientifiques, et l'a mis à portée d'être lu par toutes les classes de lecteurs.

Le système de Van-Dale et la seule origine qu'il donne aux oracles, contrariant en tout point la tradition constante de l'Église, le père Baltus, jésuite, a fait un second traité, non moins savant que celui de Van-Dale, dans lequel, sans nier l'imposture des prêtres, qui fut souvent mêlée dans les oracles, il prouve d'une manière également claire et solide l'intervention du démon dans les prédictions que tous les efforts de l'incrédulité ne sauraient attribuer à la seule fourberie.

Sans approfondir laquelle de ces deux opinions est la préférable, il se présente beaucoup de réflexions propres à renverser le système de Van-Dale.

Les oracles auraient-ils pu conserver si long-temps leur crédit et leur éclat, s'ils n'avaient été que le résultat de la fourberie? L'imposture se dément à la longue; on ne peut soutenir éternellement un mensonge, et si l'on peut tromper pendant long-temps quelques particuliers faibles et crédules, on ne trompe point pendant plusieurs siècles des peuples entiers. Le pouvoir d'un roi, la curiosité d'un homme riche, l'indiscrétion, l'infidélité d'un prêtre, la jalousie qui devait naître entre les oracles consultés et ceux que l'on semblait mépriser, la dureté de quelques réponses; les sacrifices horribles que comman-

daient souvent les oracles, n'étaient-ce donc point là des moyens suffisans pour ramener tôt ou tard à la vérité? Quel est donc ce concert inconnu jusqu'à présent qui tient contre l'intérêt personnel, et réunit tant de fourbes pour leur faire si religieusement observer un secret?

Ces questions suffiront pour démontrer à nos lecteurs qu'un homme sage peut croire à la vérité de quelques oracles, sans être forcé pour cela de contrarier ou d'écarter les lumières ordinaires de sa raison. Nous nous bornerons à ces réflexions, et nous allons chercher à connaître quels étaient les premiers oracles.

Thémis, Jupiter et Apollon, rendaient seuls autrefois des oracles; mais, par la suite, presque tous les dieux et un grand nombre de héros obtinrent ce privilége.

Tous les jours n'étaient pas égaux pour consulter les oracles. A Delphes, la Pythie ne répondait au nom d'Apollon que pendant un mois de l'année. Cette méthode changea par la suite, et le dieu ne parlait plus alors que pendant un seul jour de chaque mois. Les oracles ne se rendaient pas tous de la même manière. Quelquefois la prêtresse parlait au nom du dieu: d'autrefois le dieu lui-même proférait ses réponses. Dans quelques

lieux on les recevait pendant le sommeil, et ce sommeil était préparé par des dispositions mystérieuses; dans d'autres, on jetait des sorts, comme à Préneste, en Italie. Souvent, pour se rendre digne de l'oracle, il fallait des jeûnes, des sacrifices, des expiations; cependant, lorsque Alexandre alla dans la Libye consulter Jupiter Ammon, le prêtre, en le voyant, l'appela fils de Jupiter : c'était le seul but de son voyage.

L'impossibilité de donner l'histoire de tous les oracles nous détermine à faire connaître seulement les plus anciens et les plus célèbres.

ORACLE DE DODONE.

Au rapport d'Hérodote, l'oracle de Dodone, le plus ancien de la Grèce, et celui de Jupiter Ammon, dans la Libye, ont la même origine, et doivent l'un et l'autre leur établissement aux Égyptiens. Nous allons donner l'explication de ce trait historique.

Deux colombes s'envolèrent de la ville égyptienne de Thèbes. L'une d'elles alla dans la Libye, et l'autre vola jusqu'à la forêt de Dodone, placée dans la Chaonie, province de l'Épire; elle apprit aux habitans que le

grand Jupiter voulait établir un oracle dans leur pays. Ce prodige étonna d'abord ; mais bientôt un grand nombre de crédules consultans, se présentèrent. Ces deux colombes, dit Servius, avaient été données par Jupiter à sa fille Thébé ; elles avaient le don de la parole.

Hérodote a cherché quel événement avait pu donner lieu à cette fiction. Deux prêtresses de Thèbes, dit cet auteur, furent enlevées par des marchands phéniciens ; l'une d'elles fut conduite en Grèce. Le hasard, ou quelque cause oubliée, lui fit établir sa demeure dans la forêt de Dodone, où l'on allait alors recueillir le gland qui servait de nourriture aux anciens Grecs. Elle fit construire au pied d'un chêne une petite chapelle en l'honneur de Jupiter, dont elle avait été prêtresse à Thèbes. Hérodote ajoute que l'on donna le nom de colombe, *Peleiai*, à cette femme. Personne d'abord ne comprenait son langage ; et, lorsque enfin l'on parvint à distinguer ce qu'elle disait, on publia que la colombe, ou Peleiai, avait parlé. Telle fut l'origine du fameux oracle de Dodone.

Servius confirme le récit d'Hérodote, et rapporte qu'il y avait dans la forêt de Dodone une fontaine qui coulait avec un doux murmure, au pied d'un chêne : une femme inter-

prétait ce bruit, et, sur ce murmure, annonçait l'avenir à ceux qui venaient la consulter. Par la suite, on mit plus d'artifice dans la manière de rendre cet oracle. On suspendit quelques chaudrons de cuivre auprès d'une statue de même métal, qui tenait un fouet à la main, et qui était également suspendue. Lorsque le vent ébranlait cette figure, elle frappait le chaudron le plus proche, et le mettait en mouvement; tous les autres alors étaient ébranlés, et rendaient un son qui durait assez long temps : c'était sur ce bruit qu'on annonçait l'avenir.

On voulut encore augmenter le crédit de l'oracle : des chênes creux servirent à cacher des interprètes; et l'on publia que les chênes de la forêt de Dodone rendaient aussi leurs oracles. La poutre du navire Argo, que les Argonautes consultaient, avait été tirée de cette forêt.

ORACLE D'AMMON.

La seconde prêtresse enlevée par les Phéniciens fut conduite dans la Libye. Cette étrangère surprit d'abord : on voulut l'interroger; on n'entendit point son langage : elle pratiqua quelques cérémonies de son

ancien ministère ; on lui attribua quelque chose de divin, et probablement elle sut tirer avantage des hommages qu'on lui rendait. bientôt ses réponses passèrent pour des oracles, et bientôt sa célébrité devint si grande, qu'on venait la consulter de toutes parts, malgré les dangers d'un aussi pénible voyage. Les sables brûlans de la Libye ne furent plus un obstacle assez puissant pour modérer l'inquiète et active curiosité des hommes sur l'avenir.

Des prêtres succédèrent à cette femme, et s'emparèrent du soin de rendre les oracles. Ils représentèrent Jupiter Ammon avec une tête de belier et des cornes. Quatre-vingts prêtres de ce dieu portaient sa statue sur leurs épaules, dans un navire doré ; ils ne tenaient aucune route certaine, et laissaient croire que le dieu les poussait. Une nombreuse troupe de jeunes filles et de dames accompagnait ces prêtres, et chantait des hymnes à l'honneur de Jupiter. Le navire était orné d'un grand nombre de patères d'argent qui pendaient des deux côtés. Les prêtres annonçaient les décisions de leur Ammon, sur quelque mouvement ou quelque signe de la statue. Ces descriptions nous ont été transmises par Quinte-Curce et par Diodore de Sicile.

Quelquefois les prêtres d'Ammon se montraient incorruptibles. Lysandre, ayant voulu faire changer l'ordre de succession au trône à Sparte, essaya tous les moyens de corruption pour obtenir les réponses qu'il désirait; les prêtres de Jupiter envoyèrent à Sparte une ambassade solennelle pour former contre lui une accusation publique.

Ces mêmes prêtres, cependant, prévinrent en quelque sorte la vanité d'Alexandre, et le saluèrent comme fils de Jupiter aussitôt qu'ils l'aperçurent; mais Alexandre était déjà couvert de gloire, et tout obéissait à sa puissance.

ORACLE DE DELPHES.

L'ORACLE de Delphes n'a pas été le plus ancien de la Grèce; mais il a été le plus célèbre, et celui qui a duré le plus long-temps. Le temps auquel il fut établi n'est pas connu, ce qui prouve sa grande antiquité. Nous avons déjà rapporté, à l'article de Diane, comment il fut découvert. Apollon n'y fut pas d'abord consulté; Eschyle, dans sa tragédie des Euménides, dit que la Terre d'abord y rendit des oracles, ensuite Thémis, et après elle Phœbé, fille de la Terre et mère de Latone. Cette dernière transmit ses droits à son petit-

fils Apollon, et depuis ce temps l'oracle de Delphes ne parla plus qu'au nom de ce dieu.

Dans les premiers temps de la découverte de cet oracle, tout le monde, sans aucune distinction, pouvait être inspiré. La vapeur de la caverne agissait sur tous ceux qui la respiraient; mais plusieurs de ces frénétiques, dans l'excès de leur fureur, s'étant précipités dans l'abîme, on chercha les moyens de remédier à cet accident assez fréquent.

On dressa sur l'ouverture de la terre une machine, que l'on nomma *trépied*, parce qu'elle avait trois barres posées sur le roc. Une femme se plaçait sur cette espèce de chaise, et recevait les exhalaisons sans aucun risque.

Cette prêtresse reçut le nom de Pythie, à cause du serpent Python, tué par Apollon. De jeunes filles encore vierges, et choisies avec les plus grandes précautions, exerçaient ce ministère. On prenait ordinairement la Pythie dans une maison pauvre; elle devait avoir vécu sans luxe, sans amour de la parure. La plus extrême simplicité et l'ignorance même de toutes choses étaient des titres de préférence pour parvenir à cette dignité. Il suffisait que la Pythie pût répéter ce que le dieu lui dictait. La coutume de choisir de jeunes vierges dura très-long-temps; un évé-

nement la fit abolir. Le jeune Échécratès, Thessalien d'origine, épris de l'extrême beauté de la Pythie, l'enleva. Le peuple de Delphes, pour prévenir de pareils attentats, ordonna, par une loi expresse, qu'à l'avenir on n'élirait que des femmes au-dessus de cinquante ans.

Il n'y avait d'abord qu'une seule Pythie; mais, dans la suite il y en eut jusqu'à trois.

Les oracles ne se rendaient pas tous les jours. Apollon n'inspirait ordinairement la Pythie que dans le mois *Busion*, qui répondait au commencement du printemps. Pendant le reste de l'année, il était défendu, sous peine de la vie, à la prêtresse, d'aller consulter Apollon.

Alexandre, avant son expédition de l'Asie, vint à Delphes pendant le temps du silence. Il pria la Pythie de monter sur le trépied; elle refusa, et allégua la loi qui l'en empêchait. Ce prince, indigné d'être arrêté par un pareil obstacle, arracha de force la prêtresse de sa cellule, et la conduisit lui-même au sanctuaire, lorsqu'elle s'avisa de lui dire : *Mon fils, tu es invincible.* A ces mots, Alexandre s'écria qu'il ne voulait point d'autre oracle; et il marcha à la conquête du monde.

Avant de consulter l'oracle, on faisait de nombreux sacrifices, toujours avec l'air du

plus grand mystère, et avec des précautions infinies pour choisir les victimes, inspecter les entrailles et en tirer des augures. La prêtresse se préparait par un jeûne de trois jours. Avant de monter sur le trépied, elle se baignait dans la fontaine de Castalie ; ensuite on lui faisait mâcher des feuilles de laurier cueillies auprès de cette fontaine.

Après ces préparations, Apollon avertissait lui-même de son arrivée dans le temple par une secousse épouvantable, qui faisait trembler l'édifice jusque dans ses fondemens. Alors les prêtres, que l'on nommait aussi les prophètes, prenaient la Pythie, la conduisaient dans le sanctuaire, et la plaçaient sur le trépied. Dès que la vapeur divine commençait à l'agiter, ses cheveux se dressaient sur sa tête, son regard devenait farouche, sa bouche écumait, et un tremblement violent s'emparait de tout son corps. Dans cet état, elle faisait des efforts pour échapper aux prophètes qui la retenaient par force. Ses cris, ses hurlemens faisaient retentir le temple, et remplissaient les assistans d'une sainte frayeur. Enfin, ne pouvant plus résister au dieu qui l'agitait, elle s'abandonnait à lui, et proférait par intervalles quelques paroles mal articulées, que les prophètes recueillaient avec soin; il les arrangeaient et leur donnaient, avec la

forme du vers, une liaison qu'elles n'avaient pas dans la bouche de la prêtresse.

Dès que l'oracle était prononcé, on retirait la Pythie du trépied, pour la conduire dans sa demeure, où elle était plusieurs jours à se remettre de ses fatigues. Souvent une mort prompte était la peine ou le prix de son enthousiasme.

La Pythie n'était que l'instrument dont les prêtres se servaient pour découvrir la volonté d'Apollon. Les prêtres ou prophètes étaient chargés de tous les autres soins. C'étaient eux qui plaçaient la prêtresse de manière à recevoir la vapeur qui s'exhalait de l'abîme que couvrait le trépied. Ils recueillaient ses paroles, et les donnaient aux poëtes, autre sorte de ministres, qui les mettaient en vers. Ces vers étaient souvent durs, mal faits, et toujours obscurs, ce qui avait donné lieu à la raillerie qu'Apollon, chef des muses, faisait de très-mauvais vers. Quelquefois la Pythie faisait elle-même ses réponses en vers; on cite la prêtresse *Phémonoé*. Par la suite, on se contenta de parler en prose; et Plutarque observe que ce fut une des causes de la décadence de l'oracle.

ORACLE DE TROPHONIUS.

Quoique Trophonius ne fût qu'un héros, et même, selon quelques auteurs, un brigand, il eut un oracle très-fameux dans la Béotie. Pausanias, qui a pratiqué toutes les cérémonies nécessaires pour consulter cet oracle, ne nous apprend rien sur la vie de Trophonius; il dit seulement que la terre s'étant entr'ouverte sous ses pieds, il fut englouti dans la fosse que l'on nomme encore aujourd'hui la fosse d'Agamède, et qui se voit dans un bois sacré de Lébadée, avec une colonne élevée au-dessus.

Lébadée, dit Pausanias, est une des villes les plus ornées de la Grèce. On trouve auprès de cette ville un bois sacré; et c'est dans ce bois qu'est le temple de Trophonius, avec sa statue, ouvrage de Praxitèle.

Lorsqu'on vient consulter cet oracle, avant de descendre dans l'antre où l'on reçoit la réponse, il faut passer quelques jours dans une chapelle dédiée au bon Génie et à la Fortune. Ce temps est employé à se purifier. On ne peut se laver que dans les eaux froides du fleuve Hercine. On sacrifie ensuite à Trophonius, à sa famille, à Jupiter roi, à Saturne et à Cérès Europe, nourrice de Trophonius.

Après ces préparatifs, on montre la statue de Trophonius au consultant, on l'entoure de bandelettes sacrées, et on le conduit à l'oracle.

Il monte sur une montagne, au sommet de laquelle se trouve une enceinte formée de pierres blanches, et sur laquelle s'élèvent des obélisques d'airain. Dans cette enceinte paraît une caverne taillée de main d'homme, ayant la forme d'un four. Là se voit un trou assez étroit, dans lequel on descend par degré avec de petites échelles. Une seconde caverne se présente; il faut se coucher à terre, et tenir dans chaque main une composition de miel nécessaire à porter; on passe les pieds dans la seconde caverne, et aussitôt l'on est emporté avec beaucoup de force et de vitesse.

C'était là que l'avenir se déclarait, mais non pas à tous de la même manière : les uns entendaient, d'autres voyaient. On sortait de l'antre comme on y était entré, en se couchant à terre, et les pieds les premiers. Aussitôt l'on demandait au consultant ce qu'il avait vu; on le ramenait encore tout étourdi dans la chapelle du bon Génie; on lui laissait reprendre ses sens; ensuite il écrivait sur un tableau ce qu'il avait vu ou entendu, et les prêtres alors servaient d'interprètes.

Pausanias ajoute qu'un seul homme était entré dans cet antre sans en ressortir. C'était

un espion de Démétrius, envoyé pour savoir si ce lieu ne contenait pas des trésors. Son corps fut trouvé loin de là. Les prêtres, probablement instruits de son dessein, le massacrèrent, et firent sortir son corps par l'issue dont ils se servaient eux-mêmes pour entrer sans être aperçus. Pausanias dit positivement : *Je suis descendu dans l'antre, et j'ai consulté l'oracle pour m'assurer de la vérité.*

On ignore dans quel temps l'oracle de Trophonius fut établi. Pausanias dit seulement qu'une grande sécheresse ayant désolé la Béotie, on envoya consulter l'oracle de Delphes. La Pythie répondit qu'il fallait recourir à Trophonius, et le chercher à Lébadée. Les députés obéirent. Saon, le plus âgé d'entre eux, aperçut un essaim d'abeilles; il les vit voler vers un antre; il les suivit, et découvrit ainsi l'oracle. Trophonius, dit Pausanias, prescrivit lui-même le culte qu'il désirait. Il paraît, d'après ce récit, que Saon fut instituteur de cet oracle, et profita de l'occasion de la sécheresse et de la réponse de la Pythie pour obtenir la confiance générale.

DES AUTRES ORACLES.

Nous venons de faire connaître les oracles les plus célèbres Il serait impossible de les nommer tous. Dans la seule Béotie, province très-petite, on en comptait au moins vingt-cinq. Il est vrai qu'elle était couverte de bois et de montagnes, lieux très-propres (observe M. de Fontenelle) aux cérémonies mystérieuses des oracles. Presque tous les dieux et le plus grand nombre des demi-dieux et des héros avaient leurs oracles, aucun des dieux cependant n'en avait un aussi grand nombre qu'Apollon. Tous n'étaient pas de la même antiquité : chaque jour il en paraissait de nouveaux, tandis que de plus anciens se discréditaient. Souvent on les pillait. Celui de Delphes, entr'autres, fut dépouillé plusieurs fois : d'abord par un brigand descendu des Phlégréens, par les Phocéens, par Pyrrhus, par Néron, et enfin par les chrétiens. Lorsque la religion chrétienne eut triomphé de l'idolâtrie, les oracles tombèrent, et l'on trouva dans les antres et les cavernes les marques de l'imposture des ministres qui les faisaient parler.

Nous nous bornerons à citer quelques réponses singulières des oracles.

Crésus, mécontent de l'oracle de Delphes, quoiqu'il l'eût comblé de présens, voulut le surprendre. Il envoya demander à la Pythie ce qu'il faisait dans le temps même que son envoyé la consultait. Elle répondit sur-le-champ qu'il faisait cuire alors un agneau avec une tortue. Le fait était vrai; Crésus avait imaginé ce ragoût bizarre, dans l'espérance de l'embarrasser. La réponse de la Pythie lui rendit toute sa crédulité, et les présens redoublèrent.

Un gouverneur de Cicilie, dit Plutarque, voulut envoyer un espion chez les dieux. Il donna à son émissaire un billet bien cacheté pour le donner à Malée, où était l'oracle de Mopsus. L'envoyé coucha dans le temple, et vit un homme qui lui dit : *Noir*. Il porta cette réponse, qui d'abord parut ridicule. Le gouverneur alors décacheta le billet et montra qu'il avait écrit ces mots : *T'immolerai-je un taureau blanc ou noir*.

Une prêtresse de Dodone fit une réponse qui lui devint funeste. Elle dit aux Béotiens qui la consultaient : Vous serez vainqueurs si vous agissez en impies. Les envoyés s'emparèrent de cette femme, et la firent brûler vive, disant que, si elle avait voulu les tromper, ils voulaient la punir; et que, si elle avait dit la vérité, ils voulaient par-là

s'assurer de la victoire. On saisit les envoyés, mais on n'osa les punir sans jugement. On leur donna pour juges deux prêtresses et deux hommes. Les deux prêtresses les condamnèrent, les deux hommes furent d'un avis contraire, et ils furent absous.

DES SIBYLLES.

Les anciens donnèrent le nom de Sibylles à un certain nombre de filles qu'ils croyaient avoir été douées du don de prédire l'avenir. Les savans ne sont pas d'accord sur l'origine de ce nom : ils doutent s'il est hébreu, africain ou grec ; mais le plus grand nombre croit que ce mot dérive du grec, et signifie *inspiré*. Toute l'antiquité se réunit pour attester l'existence des Sibylles. On dispute sur leur nombre, leur pays, leurs noms et le temps où elles ont vécu ; et ces disputes même prouvent qu'elles ont existé. Varron, le plus savant des Romains, nomme dix Sibylles ; il cite les auteurs anciens qui en ont parlé. Nous suivrons l'opinion de Varron, et l'ordre qu'il se prescrit à lui-même en les nommant.

1°. La Persique. On la nommait Sambèthe ; et, dans les vers sibyllins supposés, elle se dit bru de Noé.

2°. La Libyenne. On la disait fille de Jupiter et de Lamia. Elle voyagea à Claros, à Delphes, à Samos et en plusieurs autres pays.

3°. La Delphique, fille de Tirésias. Après la prise de Thèbes, elle fut consacrée par les Épigones dans le temple de Delphes. Diodore dit qu'elle était souvent éprise d'une fureur divine ; ce qui lui fit donner le nom de Sibylle.

4°. La Sibylle de Cumes ou la Cumée. Elle fut la plus célèbre de toutes. Un savant de nos jours, M. Petit, croit qu'elle a seule existé. Il appuie son opinion en disant que tous les vers des Sibylles ont été écrits en grec ; ce qui n'aurait point eu lieu si les Sibylles avaient été de différens pays. M. Petit croit que cette fille mystérieuse a beaucoup voyagé, et que l'on a attribué ses actions et ses voyages à plusieurs personnes. Cette observation de M. Petit ne peut détruire l'opinion des anciens, et surtout celle de Varron. 1°. Rien ne prouve que toutes les Sibylles ont parlé grec. 2°. Ne peut-on pas avoir traduit en grec leurs prédictions, que l'on recueillait avec autant de soin que les oracles de la Pythie ?

Quoi qu'il en soit, voici ce que la fable, mêlée avec l'histoire, nous apprend sur cette Sibylle.

On l'appelait Déiphobe. Elle était fille de

Glaucus et prêtresse d'Apollon. Ce dieu voulut la rendre sensible, et lui promit de lui accorder la demande qu'elle lui ferait. Elle désira de vivre autant d'années qu'elle tenait de grains de sable dans sa main ; elle oublia, malheureusement pour elle, de demander en même temps de conserver toujours la fraîcheur de la jeunesse. Apollon cependant lui offrit cet avantage, si elle voulait couronner son amour ; mais Déiphobe préféra la gloire d'une éternelle chasteté au plaisir de jouir d'une éternelle jeunesse, de sorte que la triste et languissante vieillesse vint succéder à ses belles années ; et du temps d'Énée, elle disait avoir déjà vécu sept cents ans. Elle avait encore trois cents ans à vivre ; après quoi, son corps étant dévoré par le temps, il ne devait plus lui rester que la voix, que le destin lui laisserait éternellement.

Cette fable était fondée sur la longue vie que l'on attribuait aux Sibylles ; celle de Cumes, que l'on croyait inspirée par Apollon, rendait ses oracles du fond d'un antre placé dans le temple de ce dieu. Cet antre avait cent portes, d'où sortaient autant de voix terribles, qui faisaient entendre les réponses de la prophétesse. Elle était aussi prêtresse d'Hécate, et les bois sacrés de l'Averne étaient sous sa garde.

Les vers de cette Sibylle furent conservés par les Romains avec le plus grand soin, et furent tenus sous le secret. Un collége de quinze personnes, nommées les Quindécemvirs des Sibylles, veillait à la conservation de cette collection.

On ajoutait tant de foi aux prédictions des Sibylles, que jamais on n'entreprenait une guerre importante sans les consulter. Pendant les séditions, les malheurs, tels qu'une défaite, une peste, une famine, on recourait toujours aux vers sibyllins : c'était un oracle permanent, aussi souvent consulté par les Romains que celui de Delphes l'était par les Grecs.

Quant aux autres oracles des Sibylles que l'on avait recueillis, la politique et l'ambition savaient les employer à favoriser leurs projets. Jules César, dictateur perpétuel et maître absolu de Rome, voulut donner encore plus d'éclat à sa puissance, en se faisant proclamer roi. Ses partisans publièrent un oracle sibyllin, par lequel il était dit que les Parthes ne pourraient être assujettis que par un roi. Le peuple romain se préparait à lui accorder ce titre, et le sénat devait en rendre le décret, le jour même que César fut assassiné.

Les Romains élevèrent un temple à la Sibylle de Cumes, et l'honorèrent comme une

divinité, dans le lieu même où elle avait rendu ses oracles.

5°. La cinquième Sibylle était l'Érythréenne, ou Érythrée, qui prédit le succès de la guerre de Troie, dans le temps que les Grecs s'embarquaient pour cette expédition.

6°. La Samienne, ou de Samos, dont les prophéties se trouvent dans les anciennes annales des Samiens.

7°. La Cumane, née à Cumes, dans l'OEolide. Elle se nommait Démophile, ou Hérophile, et quelquefois même Amalthée. Ce fut elle qui vendit le recueil des vers sibyllins à Tarquin l'Ancien. Il consistait en neuf livres; Hérophile en demanda trois cents pièces d'or, qui furent refusées. Elle jeta trois de ces livres au feu, et persista à demander le même prix. Tarquin balança. La Sibylle aussitôt brûla trois autres livres, et demanda les trois cents pièces d'or pour ce qui restait. Tarquin craignant alors qu'elle ne brûlât les trois derniers, lui donna la somme qu'elle demandait. Après que ce roi en eut fait l'acquisition, il en confia la garde à deux prêtres particuliers, nommés Duumvirs, dont le ministère se bornait à la garde de ce dépôt sacré. On y attacha ensuite la fonction de célébrer les jeux séculaires. Ces livres étaient consultés dans les grandes calamités de l'état :

mais il fallait un arrêt du sénat pour y recourir, et les Duumvirs ne pouvaient les laisser voir à personne, sous peine de mort.

Ce premier recueil d'oracles sibyllins périt dans l'incendie du Capitole, sous la dictature de Sylla. Le sénat, pour réparer cette perte, envoya dans divers endroits, à Samos, à Érythrée, dans la Grèce et dans l'Asie, pour recueillir ce que l'on pourrait retrouver de vers sibyllins. Les nouveaux livres furent déposés au Capitole; mais, comme il y en avait beaucoup d'apocryphes, on n'y eut plus autant de foi. Ce fut pour veiller à cette seconde collection que l'on forma le collége des Quindécemvirs des Sibylles.

On ne sait quel fut le sort de cette seconde collection. Il en reste une troisième qui contient huit livres. Elle renferme plusieurs des anciennes prédictions; mais tous les critiques la regardent comme un mélange bizarre qui ne mérite aucune confiance. On y trouve les mystères de la rédemption, les miracles du Sauveur, sa passion, sa mort, la création du monde, du paradis terrestre. Dans ce recueil, la Sibylle, après avoir parlé le langage d'Isaïe et des évangélistes, fait mention de ses galanteries avec Apollon. Elle parle de Loth, et se dit chrétienne. Elle recommande le culte des faux dieux, ordonne des sacrifices de victimes

humaines, et prédit ensuite les malheurs qui menacent les Romains s'ils n'abandonnent point le culte des idoles pour embrasser la religion chrétienne. Tout se réunit pour démontrer que cette troisième collection n'était point l'ouvrage des Sibylles, mais un amas bizarre, recueilli par une dévotion mal entendue et très-ignorante.

8°. L'Hellespontine, née à Marpèze, dans la Troade; elle avait prophétisé du temps de Solon et de Crésus.

9°. La Phrygienne faisait son séjour à Ancyre, et y rendait ses oracles.

10°. La Tiburtine, ou de Tibur, se nommait Albunée. La ville de Tibur ou Tivoli, sur le Téveron, l'honorait comme une divinité.

On croyait généralement que la nature des Sibylles tenait une espèce de milieu entre la divinité et les hommes. Le respect qu'on avait pour les vers sibyllins dura jusque bien avant sous le règne des empereurs. Le sénat ayant embrassé le christianisme du temps de Théodose, la vénération pour eux diminua beaucoup; et Stilicon finit par les faire brûler sous le règne d'Honorius.

DES JEUX.

Les jeux furent presque toujours institués par des motifs de religion ; ils étaient en même temps une sorte de spectacle chez les Grecs et chez les Romains.

Trois sortes de jeux ou d'exercices occupaient principalement les Romains ; la course, les combats et les spectacles. Les premiers, nommés *Jeux équestres* ou *curules*, consistaient en des courses qui se faisaient dans le cirque dédié à Neptune ou au Soleil. Les seconds, appelés *agonales*, étaient des luttes ou des combats entre des hommes et quelquefois des animaux dressés à cet usage. Ils avaient lieu dans l'amphithéâtre consacré à Mars et à Diane. Les derniers jeux étaient les *scéniques*, qui consistaient en tragédies, comédies et satires, qu'on représentait sur le théâtre, en l'honneur de Bacchus, de Vénus et d'Apollon.

Les jeux de la Grèce les plus célèbres furent les olympiens, les pythiens, les néméens et les isthmiens. Ils furent institués pour honorer les dieux, célébrer la mémoire des grands événemens, et former la jeunesse aux exercices du corps. On distinguait dans ces jeux cinq manières d'y procéder : 1°. la

musique et le chant ; 2°. la course, qui se fit d'abord à pied, ensuite sur des chariots ; 3°. le saut et le disque, qui était une pierre fort pesante que l'on s'efforçait de lancer le plus loin possible ; 4°. la lutte, qui consistait à réunir toutes ses forces pour renverser son adversaire : les combattans étaient nus, se frottaient le corps d'huile, et répandaient sur eux une poussière très-fine, pour empêcher la sueur ; 5°. le ceste, ou l'escrime à coups de poings. Pour le ceste, on s'armait les mains de grosses courroies de cuir de bœuf, et d'une espèce de brassard nommé le ceste.

Nous avons déjà rapporté l'histoire de l'origine des jeux olympiques, l'époque où ils furent institués, et celle où ils furent renouvelés. Ils commençaient par un sacrifice solennel ; on y accourait de toutes les parties de la Grèce. Les vainqueurs étaient nommés à haute voix par un héraut, et célébrés par des chants de victoire. Ils portaient une couronne triomphale. Ils avaient les premières places dans les assemblées ; leur ville leur faisait de riches présens ; et, pendant le reste de leurs jours, ils étaient entretenus aux dépens du trésor public.

Le premier qui remporta le prix de la course fut Chorèbe, natif d'Élide.

Cynisque, fille du roi Archidamus, fut la première de son sexe qui gagna le prix de la course des chariots à quatre roues. On célébrait alors la seizième olympiade, et depuis ce temps les dames purent se mêler dans les jeux.

Avant Cynisque, ou Cynisca, les femmes ne pouvaient approcher des lieux où se célébraient les jeux. Tout essai téméraire les aurait fait précipiter du haut du mont Typée; et, pour éviter toute espèce de surprise, on combattait nu. On prit cet usage, parce que Callipatire, après la mort de son mari, s'habilla à la façon des maîtres d'exercice, et conduisit elle-même son fils Pisidore à Olympie. Le jeune homme ayant été déclaré vainqueur, sa mère sauta par-dessus la barrière, et alla le serrer dans ses bras en le nommant son fils. On lui pardonna cette infraction à la loi en considération de son père, de ses frères et de son fils, qui avaient tous été couronnés à ces mêmes jeux; mais depuis ce temps les maîtres d'exercice n'y pouvaient paraître que nus, comme les combattans. Les juges des jeux se nommaient *Hellanodiques*, ou juges des Grecs. Jamais on n'appelait de leurs décisions. Ils n'étaient d'abord que deux; mais on porta leur nombre jusqu'à dix, pour rendre plus difficile le moyen de les corrompre.

Le monde prodigieux que la célébration des jeux attirait à Olympie avait enrichi cette ville et toute l'Élide. Ce fut une des principales causes de la magnificence et de la richesse du temple de Jupiter Olympien. Autour de ce temple était un bois sacré, nommé l'*Altis*, dans lequel on trouvait les statues érigées en l'honneur de ceux qui avaient remporté les prix dans ces jeux. Elles étaient toutes de la main des sculpteurs les plus célèbres de la Grèce.

Les odes de Pindare qui nous restent immortalisent ceux qui, de son temps, avaient triomphé dans les quatre jeux les plus solennels des Grecs : les olympiques, les isthmiques, les pythiques et les néméens.

Le comble de la gloire et des honneurs était d'être chanté par Pindare. Son génie, dit Bacon, était un sceptre impérieux avec lequel il subjuguait et frappait les esprits.

Les descendans d'Hellen furent si nombreux, et devinrent si puissans dans la Grèce, qu'ils firent établir une loi par laquelle il fallait tenir à cette famille par les liens du sang, pour être admis à concourir aux jeux olympiques. Alexandre lui-même fut forcé de prouver qu'il descendait des Hellen, avant d'être reçu à entrer en lice dans ces jeux.

Toutes les familles grecques dès lors prétendirent descendre des Hellen, et ce nom particulier à un seul peuple devint le nom général des Grecs.

RECHERCHES
SUR L'ANCIENNE RELIGION
DES HABITANS DU NORD

AVANT-PROPOS.

L'amour du travail, et cette émulation si pardonnable qui porte à ne point se borner à la simple fonction de copier les auteurs qui nous ont précédés, nous a fait faire la longue et pénible étude de lire, comparer et rapprocher tous les ouvrages qui peuvent instruire et faire connaître les coutumes, les mœurs et l'ancienne religion des habitans du Nord. Après avoir réuni tout ce qui nous était nécessaire, et après avoir achevé notre travail, nous avons désiré le perfectionner en profitant des savantes recherches faites par M. Mallet. Les autorités que nous avons consultées étant les mêmes, nos résultats ont dû souvent se ressembler; mais nous avons trop bien senti la supériorité des talens de cet estimable auteur, pour ne pas reconnaître com-

bien son travail est préférable au nôtre. N'écoutant plus alors que notre désir d'être vraiment utile à l'instruction de la jeunesse, et ne voulant fixer son attention que sur les objets qui sont les plus dignes de l'occuper, nous nous sommes déterminés à procurer à nos lecteurs l'avantage de s'instruire dans M. Mallet lui-même : nous allons leur donner l'extrait des divers articles de son ouvrage, qui traitent de l'ancienne religion des habitans du Nord.

Nous espérons que cet hommage, que nous aimons à rendre au célèbre historien du Danemarck, déterminera nos lecteurs à se procurer ses ouvrages, qui réunissent au mérite du style les détails les plus instructifs et les plus intéressans.

Nous nous permettrons quelques additions et quelques changemens à mesure que l'ordre général de l'ouvrage et la nature des choses paraîtront l'exiger ; mais pour le plus grand avantage de nos lecteurs, nous conserverons le plus qu'il sera possible le texte élégant de M. Mallet.

ODIN, SES CONQUÊTES, SON ARRIVÉE DANS LE NORD, ET LES CHANGEMENS QU'IL Y FIT.

Une tradition célèbre, confirmée par les poésies de tous les peuples du Nord, par leurs annales, par leurs institutions et par des usages dont quelques-uns subsistent encore, nous apprend qu'un personnage extraordinaire, nommé Odin, a régné anciennement dans le Nord; qu'il y a opéré de grands changemens dans le gouvernement, dans les usages et dans la religion; qu'il y a joui d'une grande autorité, et qu'on lui a même rendu les honneurs divins. Tous ces faits ne peuvent être contestés; mais l'origine de cet homme, le pays d'où il était sorti, le temps où il a vécu, ainsi que les autres circonstances de sa vie et de sa mort, sont autant de choses incertaines sur lesquelles les recherches les plus ingénieuses ne nous démontrent que notre ignorance. Tous les témoignages qui méritent quelque sorte de confiance se trouvent compris dans celui de *Snorron*, ancien historien de Norwège, et dans les commentaires que *Torfæus* a joints à sa relation.

La république romaine touchait au faîte de la puissance, et ne voyait plus rien dans la

partie connue du monde qui ne reconnût ses lois, lorsqu'un événement lui suscita des ennemis jusque dans le fond des forêts de la Scythie, et sur les bords du Tanaïs. *Mithridate*, en fuyant, avait attiré *Pompée* dans les déserts. Ce roi du Pont y cherchait un asile et de nouveaux moyens de vengeance. Il espérait d'armer contre l'ambition de Rome tous les peuples barbares, ses voisins, dont elle menaçait la liberté. Il y réussit d'abord; mais ces peuples, alliés peu fidèles, soldats mal armés, et plus mal disciplinés, furent forcés de céder au génie de *Pompée*. *Odin* était, dit-on, de ce nombre. Obligé de se dérober par la fuite à la poursuite des Romains, il alla chercher dans des contrées inconnues à ses ennemis, la liberté qu'il ne trouvait plus dans sa patrie. Son véritable nom était *Frige*, fils de *Fridulphe*. Il avait pris celui d'*Odin*, dieu suprême des Scythes, soit qu'il eût su se faire passer pour un homme inspiré par les dieux, soit qu'il fût le premier prêtre ou le chef du culte qu'on rendait au dieu *Odin*. On sait que plusieurs nations donnaient à leurs pontifes le nom du dieu qu'ils servaient. *Frige*, rempli de ses projets ambitieux, ne manqua pas d'usurper un nom si propre à lui attirer le respect des peuples qu'il voulait assujettir.

Odin commandait, dit-on, aux *Ases*, peuple scythe, dont la patrie doit avoir été entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Leur ville principale était *Asgard*. Le culte qu'on y rendait au dieu suprême était célèbre dans tous les pays voisins; et c'était Odin qui en faisait les fonctions en chef, aidé par douze autres pontifes, espèces de druides qui rendaient aussi la justice. *Odin* ayant réuni sous ses drapeaux la jeunesse des pays voisins, marcha vers les pays du Nord et de l'Occident de l'Europe, soumettant, dit-on, tous les peuples qui se trouvaient sur son passage, et leur donnant quelques-uns de ses fils pour les commander. C'est ainsi que *Suavlami* eut la Russie; *Baldeg*, la Saxe occidentale ou la Westphalie; *Segdeg*, la Saxe orientale; et *Sigge*, la Franconie. La plupart des familles souveraines du Nord descendent de ces princes. Ainsi, *Horsa* et *Hengist*, chefs de ces Saxons qui soumirent la Bretagne dans le cinquième siècle, comptaient *Odin* ou *Woden* au nombre de leurs ancêtres: il en était de même des autres princes Anglo-Saxons. Le nom d'*Odin* désignait donc le dieu suprême des Scythes et des Celtes. On sait aussi que les héros de toutes ces nations se prétendaient issus de leurs dieux, et surtout du dieu de la guerre. Les histo-

riens de ces temps (c'est-à-dire les poëtes) accordaient le même honneur à ceux dont ils chantaient les louanges, et multipliaient ainsi les descendans d'Odin, ou du dieu suprême.

Après avoir soumis autant de peuples à suivre les rites du culte de sa patrie, *Odin* prit la route de Scandinavie par la Chersonèse Cimbrique. Ces provinces ne lui résistèrent point; et, peu de temps après, il passa dans la *Fionie*, qui devint sa conquête aussitôt qu'il s'y présenta. Il s'arrêta longtemps, dit-on, dans cette île agréable, et il y bâtit la ville d'*Odensée*, qui conserve encore dans son nom le souvenir de son fondateur. De là ses armes s'étendirent sur tout le Nord; il soumit le reste du Danemarck, y fit reconnaître son fils *Sciold* en qualité de roi, titre que personne n'y avait encore porté (selon les annales islandaises), et qui passa à ses descendans, appelés de son nom *Scioldungiens*.

Odin, plus satisfait de donner des couronnes à ses fils que de régner lui-même, se rendit ensuite en Suède, où régnait un prince nommé Gylphe, qui, regardant l'auteur d'un nouveau culte, consacré par de si brillantes conquêtes, comme un être extraordinaire, lui rendit de grands honneurs, et

l'adora même comme une divinité. Cette opinion, favorisée par l'ignorance des peuples, lui acquit bientôt en Suède la même autorité qu'en Danemarck; les Suédois vinrent en foule lui rendre leurs hommages, et déférèrent d'un consentement unanime le titre et le pouvoir de roi à son fils *Yngue* et à sa postérité. De là les *Yngliingliens*, nom qui a servi long-temps à désigner les premiers rois de Suède. Gylphe mourut ou fut oublié. Odin gouverna avec un empire absolu. Il fit de nouvelles lois, introduisit les usages de son pays, établit à *Sigutna* (ville aujourd'hui détruite, et située dans la même province où est Stockholm) un conseil ou tribunal suprême, composé de douze seigneurs ou druides. Ils devaient veiller à la sûreté publique, rendre la justice au peuple, présider au nouveau culte, et conserver fidèlement le dépôt des connaissances religieuses et magiques de ce prince.

Tant de conquêtes n'avaient point encore satisfait son ambition. Le désir d'étendre sa religion, sa gloire et son autorité, lui fit entreprendre de soumettre la Norwége. Son bonheur et son habileté l'y suivirent; ce royaume obéit bientôt à un fils d'Odin, nommé *Sæmungue*, qu'on n'a pas manqué de

faire l'auteur de la famille dont les diverses branches régnèrent ensuite long-temps dans le même pays.

Après ces glorieuses expéditions, Odin se retira dans la Suède, où, sentant approcher sa fin, il ne voulut pas attendre des suites d'une maladie la mort qu'il avait tant de fois bravée dans les combats. Ayant rassemblé ses amis et ses compagnons de fortune, il se fit neuf blessures en forme de cercle avec la pointe d'une lance, diverses autres découpures dans la peau avec son épée; il déclara ensuite, en mourant, qu'il allait en Scythie prendre place avec les autres dieux, à un festin éternel, où il recevrait, avec de grands honneurs, ceux qui, après s'être intrépidement exposés dans les combats, seraient morts les armes à la main. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir on porta son corps à *Sigutna*, où, conformément à l'usage qu'il avait apporté dans le Nord, il fut brûlé avec beaucoup de pompe et de magnificence.

Telle fut la fin de cet homme, aussi extraordinaire à sa mort que pendant sa vie. Quelques savans ont supposé que le désir de se venger des Romains fut le principe de toute sa conduite. Chassé de sa patrie par ces ennemis de toute liberté, son ressentiment, disent-ils, fut d'autant plus violent,

que ces Scythes regardaient comme un devoir sacré de venger leurs injures et celles de leurs parens et de leur patrie. Il ne parcourut donc tant de contrées éloignées, et n'y établit avec tant d'ardeur sa doctrine sanguinaire, qu'afin de soulever tous les peuples contre une puissance odieuse et formidable. Ce levain fermenta long-temps en secret dans les esprits des nations du Nord; mais, le signal étant donné, d'un commun accord elles fondirent sur cet ambitieux empire, et vengèrent enfin, en le renversant, l'affront fait à leur fondateur et à tous les peuples qu'ils avaient dépouillés et foulés à leurs pieds.

Je ne puis me résoudre, dit M. Mallet, à faire des objections contre une supposition si ingénieuse. Elle ajoute trop d'importance à l'histoire du Nord; elle y met trop d'intérêt, trop de poésie, si j'ose ainsi parler, pour que je ne consente pas que ce soit là autant de preuves qui déposent en sa faveur. J'avoue cependant qu'il est peut-être plus simple de ne voir dans Odin que le fondateur d'un nouveau culte inconnu aux Scandinaves. Peut-être, en effet, lui, ses pères, ou les auteurs de sa religion, sont-ils venus de quelque contrée de la Scythie et des confins de la Perse. Il est plus probable encore que le

dieu dont il se dit le prophète et le pontife se nommait *Odin* chez ces nations, et que l'ignorance des âges suivans confondit la divinité avec le prêtre, et fit des attributs de l'une, et de l'histoire de l'autre, un mélange où nous ne pouvons plus rien distinguer aujourd'hui. Les détails conservés sur Odin par les Islandais confirment ces conjectures.

Un des artifices qu'il employait avec le plus de succès pour se concilier le respect du peuple, était de consulter dans les affaires difficiles, la tête d'un certain *Mimer*, qui, pendant sa vie, avait eu une grande réputation de sagesse. Cet homme ayant eu la tête coupée, Odin la fit embaumer, et sut persuader aux Scandinaves qu'il lui avait rendu la parole par ses enchantemens. Il la portait toujours avec lui, et lui faisait prononcer les oracles dont il avait besoin. Un artifice semblable rappelle le pigeon qui portait à Mahomet les ordres du ciel, et montre la superstition des hommes qui leur obéissaient. Un autre trait de ressemblance entre ces deux imposteurs, c'est l'éloquence dont ils ont été doués. Les chroniques islandaises peignent Odin comme le plus persuasif des hommes. Rien, disent-elles, ne pouvait résister à la force de ses discours; quelque-

fois il mêlait à ses harangues des vers qu'il composait sur-le-champ. Non-seulement il était grand poëte; mais le premier il avait fait connaître aux Scandinaves les charmes de la poésie. Il était l'inventeur des caractères *runiques;* mais ce qui contribua le plus à le faire passer pour un dieu, c'est la croyance où l'on était qu'il excellait dans la magie. On croyait qu'il pouvait parcourir l'univers en un clin d'œil, qu'il disposait de l'air, des tempêtes; qu'il pouvait ressuciter les morts, prédire l'avenir, se transformer à sa volonté; que, par la force de ses enchantemens, il ôtait la force à ses ennemis, rendait à ses amis la santé, et découvrait tous les trésors cachés sous la terre. Ces chroniques, plus poétiques que fidèles, disent qu'il chantait des airs si mélodieux et si tendres, que les ombres, attirées par la douceur de ses chants, quittaient leurs noirs abîmes pour venir se ranger autour de lui.

Autant son éloquence, son air auguste et vénérable, le faisaient chérir et respecter au milieu d'une assemblée, autant il était redoutable et furieux dans la mêlée. La terreur qu'il inspirait à ses ennemis était si grande, que, pour la peindre, on dit qu'elle les rendait sourds et aveugles. Aussi terrible que les taureaux et les lions, ou tel qu'un loup dés-

espéré, il se jetait au milieu des rangs ennemis en mordant son bouclier avec fureur. Il faisait autour de lui un horrible carnage, sans jamais recevoir aucune blessure. On sent, en lisant ces brillantes descriptions, que les historiens qui nous les ont transmises étaient des poëtes. Odin, apportant avec lui des arts inconnus dans le Nord, une magnificence extraordinaire, beaucoup d'adresse, et des talens peu communs, put facilement passer pour un dieu dans un pays où personne ne l'égalait, et dans lequel on donnait le nom de prodiges à tout ce dont on était étonné.

IDÉE GÉNÉRALE DE L'ANCIENNE RELIGION DES PEUPLES DU NORD.

Les auteurs grecs et latins eurent pendant long-temps peu de communications avec les peuples du Nord, qu'ils nommaient barbares. Ils ignoraient leur langue, et les Celtes se faisaient un scrupule de développer aux étrangers le fond de leur doctrine. Ceux-ci, réduits à demeurer simples spectateurs de leur culte, ne pouvaient en saisir l'esprit qu'avec peine. Cependant, en rassemblant les traits conservés par ces différens écrivains, et en les comparant avec les chroniques du Nord, on peut

espérer de parvenir à distinguer les objets les plus importans.

La religion des Scythes paraît avoir été simple dans les premiers temps. Elle n'enseignait qu'un petit nombre de dogmes, qui ont été probablement la seule religion des premiers habitans de l'Europe. On remarque généralement que, sous les climats méridionaux, les hommes naissent avec des imaginations vives, fécondes et inquiètes; avides du merveilleux, leurs passions ardentes leur permettent rarement de garder un juste équilibre. Dès qu'ils ont eu altéré et ensuite perdu le souvenir des premières traditions, ils ont dû s'égarer avec une vitesse effrayante. De là les délires des Égyptiens, des Syriens, des Grecs après eux, et ce chaos connu sous le nom de mythologie. Dans le Nord, au contraire, les opinions eurent moins d'inconstance; la rigueur du climat enchaîne les esprits, ralentit l'imagination, réduit les passions; et l'homme, ne pouvant rien obtenir que par un travail pénible, détourne sur des objets de première nécessité cette activité qui produit sous les zones brûlantes tant d'inquiétude et de légèreté. Cependant, à la longue, les Scythes laissèrent corrompre leur culte par un mélange de cérémonies, les unes ridicules et les autres cruelles. Il faudra donc

distinguer deux âges dans la religion de ces peuples, et ne point confondre les fictions de leurs poëtes avec la croyance de leurs sages. Cette religion des sages enseignait qu'il y avait *un Dieu suprême maître de l'univers, auquel tout était soumis et obéissant.* Tel était le dieu des Germains, selon le rapport de *Tacite.* L'ancienne mythologie islandaise appelait Dieu *l'auteur de tout ce qui existe, l'éternel, l'ancien, l'être vivant et terrible, le scrutateur des choses cachées, l'immuable.* Elle attribuait à ce dieu *une puissance infinie, une science sans bornes, une justice incorruptible.* Il était défendu de représenter la divinité sous une forme corporelle : elle ne permettait pas même qu'on la renfermât dans une enceinte de murailles. On ne pouvait la servir dignement que dans le fond des retraites ou dans des forêts consacrées. Là elle régnait dans le silence, et se rendait sensible dans le respect qu'elle inspirait. La représenter sous une figure humaine, lui supposer un sexe, lui ériger des statues, paraissaient une extravagance impie. De cette divinité suprême émanait une infinité de génies subalternes, dont chaque partie du monde visible était le siége et le temple : ces intelligences en dirigeaient les opérations; la terre, l'eau, le feu, l'air, le soleil, la lune, les astres, les arbres, les

forêts, les fleuves, les montagnes, les vents, la foudre, les tempêtes, obtenaient un culte religieux, mais qui, dans les commencemens, ne se dirigeait que vers l'intelligence qui les animait. Le motif de ce culte était la crainte d'un dieu irrité par les péchés des hommes, mais clément, exorable aux prières et au repentir. On s'élevait à lui comme au principe actif qui a tout produit, et comme à l'unique agent qui conservait les êtres et dispensait les événemens. *Servir la divinité par les sacrifices et les prières; ne faire aucun tort aux autres; être brave et intrépide*, telles étaient toutes les conséquences morales que l'on tirait de ces dogmes. Enfin la croyance d'une vie à venir cimentait cet édifice religieux; des supplices cruels étaient réservés à ceux qui auraient méprisé ces trois préceptes fondamentaux, tandis que des délices sans nombre et sans fin devaient récompenser les hommes justes, religieux et vaillans.

Tels sont les principaux traits de cette religion, qui fut probablement pendant plusieurs siècles celle de la plupart des peuples du nord de l'Europe, et sans doute aussi celle de plusieurs nations de l'Asie. Elle conservait encore une assez grande pureté vers la fin de la république romaine. Le témoignage de quelques auteurs prouve que les

Germains en avaient retenu les dogmes principaux, tandis que les autres peuples, vaincus par les armes et le luxe des Romains, adoptaient leurs dieux et se soumettaient à leur joug. Il est donc probable que ce fut au temps de l'arrivée d'Odin que cette religion perdit sa première pureté; il paraît que ce conquérant, en se donnant aux peuples du Nord pour une divinité redoutable, n'eut d'autre but que d'assurer sa domination.

DE LA RELIGION DES PEUPLES DU NORD, DEPUIS ODIN.

L'Edda des Islandais et leurs anciennes poésies sont les seuls monumens qui peuvent nous donner quelques lumières sur l'ancienne religion des habitans du Nord. C'est en puisant dans ces sources que nous apprenons que la plus sensible altération qu'elle éprouva concerna le nombre des dieux que l'on devait adorer. Les Scythes adoptaient, comme le point capital de leur religion, l'adoration d'un seul être parfait, tout-puissant et supérieur à toutes les intelligences dont la nature était peuplée. Cette doctrine si raisonnable avait tant de force sur leurs esprits, qu'ils témoignèrent souvent leur haine et leur mé-

pris pour le polythéisme de ces mêmes nations qui les traitaient de barbares ; et toutes les fois qu'ils se trouvaient les plus forts, leur premier soin était de détruire tous les objets d'un culte idolâtre. Les funestes effets de l'exemple et du temps détruisirent la simplicité de cette religion, et les Scandinaves finirent par associer au dieu suprême les divinités subalternes. La crainte, les désirs, les besoins, les passions furent l'origine de ce culte coupable, et l'on n'ignore pas que les mêmes causes ont corrompu toutes les religions imaginées par les hommes. Ces peuples dégénérés commencèrent à croire qu'un seul être ne pouvait veiller à toutes les parties de l'univers ; ils crurent devoir appeler à son secours des esprits, des génies, des divinités de tout genre. Mais leurs passions dominantes devinrent la mesure des honneurs qu'ils rendaient ; ce fut ainsi que le dieu suprême, dont l'idée première embrassait tout ce qui existe, ne fut plus honoré par le plus grand nombre des Scandinaves, que comme le dieu de la guerre. Nul objet, suivant eux, ne pouvait être plus digne de son attention et plus propre à faire éclater son pouvoir ; de là ces peintures affreuses qui, dans la mythologie islandaise, nous montrent *Odin* comme *le dieu terrible et le sévère, le père du carnage, le dé-*

populateur, l'incendiaire, l'aigle, le bruyant, celui qui donne la victoire, qui ranime le courage dans le combat, qui nomme ceux qui doivent être tués. Les guerriers en allant au combat, faisaient le vœu de lui envoyer un certain nombre d'âmes; ces âmes étaient *le droit d'Odin.* On croyait qu'il venait souvent dans la mêlée enflammer la fureur des combattans, frapper ceux qu'il destinait à périr, et emporter leurs âmes dans les demeures célestes.

Cependant, suivant l'ancienne mythologie islandaise, cette divinité terrible, qui se plaisait à répandre le sang des hommes, en était le créateur et le père. *Dieu*, dit l'Edda, *vit et gouverne pendant les siècles, dirige tout ce qui est haut et tout ce qui est bas, ce qui est grand, ce qui est petit. Il a fait le ciel, l'air et l'homme qui doit toujours vivre; et avant que le ciel et la terre fussent, ce dieu était déjà avec les géans.* Il est vraisemblable que l'ambitieux Odin confondit et mêla ainsi ces diverses doctrines, afin de consolider l'empire qu'il avait usurpé sur les hommes et sur leurs opinions. Il reste même encore aujourd'hui quelques traces du culte qu'on lui rendait parmi les peuples du Nord. Le quatrième jour de la semaine porte presque généralement son nom. On le nomme, suivant les dif-

férens dialectes, *Odensdag*, *Ousdag*, *Wodensdag* et *Wednesday*, *jour d'Odin*. Ce dieu passait aussi pour l'inventeur de tous les arts : on crut qu'il répondait au *Mercure* des Grecs et des Romains, et l'on désigna le jour qui lui était consacré par celui du jour de Mercure, *Mercredi*.

Après Odin, la principale divinité du Nord était *Frigga* ou *Fréa*, sa femme. Tous les peuples Celtes, les anciens Syriens, et les premiers habitans de la Grèce croyaient que le dieu céleste s'était uni avec la terre pour produire les divinités subalternes, l'homme et toutes les créatures. C'était là-dessus qu'était fondée la vénération qu'ils avaient pour la terre. Ils l'appelaient la *terre mère*, *la mère des dieux*. Les Phéniciens adoraient ces deux principes, sous les noms de *Tautès* et d'*Astarté*. Quelques nations scythes les nommaient *Jupiter* et *Apia ;* les Thraces, *Cotis* et *Bendis ;* les Grecs et les Romains, *Saturne* et *Ops*. Les Scythes servaient la terre comme une épouse du dieu suprême ; Tacite attribue le même culte aux Germains, et surtout aux peuples du nord de la Germanie. On ne saurait douter que *Hertus*, ou la terre, dont il parle, n'ait été la même que la Fréa des Scandinaves. En tudesque, *Fréa* ou *Frau*, signifie une femme.

Dans la suite des temps, cette *Fréa* devint la déesse de l'amour et de la débauche, la Vénus du Nord, sans doute parce qu'elle passait pour être le principe de toute fécondité, et la mère de tout ce qui existe. C'était à elle qu'on s'adressait pour obtenir des mariages et des accouchemens heureux. Elle dispensait les plaisirs, le repos, les voluptés. L'Edda l'appelle la plus favorable des déesses. Fréa partageait avec Odin les âmes de ceux qui étaient tués à la guerre. Le sixième jour de la semaine lui était consacré, sous le nom de *Freytag*. C'est ce même jour que les Latins nommaient *dies Veneris*, le jour de Vénus, *Vendredi*.

La troisième divinité principale des Scandinaves se nommait Thor. Jules César parle expressément d'un dieu des Gaulois qui présidait aux vents, aux tempêtes. Il le désigne par le nom latin Jupiter; mais Lucain lui donne un autre nom, qui a plus de rapport avec celui de *Thor;* il l'appelle *Taranis*, nom qui, chez les Gallois, signifie encore le tonnerre. L'autorité de *Thor* s'étendait sur les vents, les saisons et la foudre. Dans le système primitif de la religion du Nord, Thor n'était vraisemblablement qu'une divinité subalterne, née de l'union d'*Odin* avec la *Terre*. L'Edda l'appelle le plus vaillant des fils d'O-

din; et la massue dont il est armé, et qu'il lance dans les airs contre les géans, désigne la foudre. Il était regardé comme le défenseur et le vengeur des dieux. Outre cette massue qui revenait d'elle-même dans la main qui l'avait lancée, et qu'il tenait avec des gantelets de fer, il possédait une ceinture qui renouvelait la force à mesure que l'on en avait besoin; c'était avec ces armes redoutables qu'il combattait les ennemis des dieux.

Les trois divinités que nous venons de nommer composaient la cour ou le conseil suprême des dieux; ils étaient le principal objet du culte. Mais tous les Scandinaves n'étaient point d'accord sur celui qui devait avoir la préférence. Les Danois honoraient particulièrement *Odin;* les Norwégiens croyaient être sous l'immédiate protection de *Thor*, et les Suédois avaient choisi pour leur dieu tutélaire *Freya*, qui, suivant l'Edda, présidait aux saisons de l'année, et donnait la fertilité, les richesses et la paix.

Le nombre et l'emploi des divinités du second ordre n'est pas aussi facile à déterminer; nous ne ferons qu'indiquer les principales.

L'*Edda* compte douze dieux et douze déesses, qui recevaient les honneurs divins; mais dont le pouvoir était subordonné à celui d'*O-*

din, le plus ancien des dieux, et le principe de toutes choses. Tel était *Niord*, le Neptune du Nord, qui régnait sur la mer et sur les vents. Les Celtes le plaçaient au rang des dieux élémentaires; mais l'importance et l'étendue de son empire le faisaient redouter. L'*Edda* recommande de l'adorer dévotement, de peur qu'il ne fasse du mal. C'est ainsi que l'on éleva des temples à la fièvre, car la crainte est la plus superstitieuse des passions.

Balder était un autre dieu, fils d'Odin, sage, éloquent et doué d'une si grande majesté, que ses regards étaient resplendissans. C'était le soleil des Celtes, le même que les Grecs nommaient Apollon. *Tyr*, qu'il faut distinguer de *Thor*, était un dieu guerrier, protecteur des braves et des athlètes. *Bragé* était le dieu de l'éloquence et de la poésie. Sa femme *Iduna* avait la garde de certaines pommes dont les dieux mangeaient quand ils se sentaient vieillir, et dont le pouvoir était de les rajeunir. *Hiemdal* était leur portier. L'arc-en-ciel était le pont qui communiquait du ciel à la terre; *Hiemdal* veillait à ses extrémités pour empêcher les géans de monter au ciel; il dormait aussi légèrement que les oiseaux; pendant le jour et la nuit, il apercevait les objets à plus de cent lieues de distance, il entendait croître les herbes des prés et la

laine des brebis; il portait d'une main une épée, et de l'autre une trompette dont le bruit se faisait entendre dans tous les mondes. Les Scandinaves donnaient le nom de *Loke* au mauvais principe, et le plaçaient au nombre des dieux. C'est, dit l'*Edda, le calomniateur des dieux, le grand artisan des tromperies, l'opprobre des dieux et des hommes. Il est beau de sa figure, mais son esprit est méchant, et ses inclinations inconstantes; personne, parmi les mortels, ne le surpasse dans l'art des perfidies et des ruses.* Il a eu plusieurs enfans de *Signie*, sa femme. Trois monstres aussi lui doivent l'existence : le loup *Fénris*, le serpent *Migdard*, et *Héla*, ou la Mort, tous les trois sont ennemis des dieux, qui après divers efforts ont enfermé le loup *Fenris*, jusqu'à ce qu'au dernier jour il sera lâché, et dévorera le soleil. Le serpent a été jeté dans la mer, où il restera jusqu'à ce qu'il soit vaincu par le dieu *Thor;* et *Héla*, ou la Mort, est reléguée dans les demeures inférieures, où elle a le gouvernement de neuf mondes, dont elle fait le partage entre ceux qui lui sont envoyés. *Loke*, enfermé par les dieux dans une caverne fermée par trois pierres tranchantes, frémit avec tant de rage, que c'est lui qui cause des tremblemens de terre. Il y restera captif jusqu'à la fin des siècles; mais alors il

sera tué par *Hiemdal*, l'huissier des dieux.

La mythologie islandaise comptait douze déesses, à la tête desquelles était *Fréa* ou *Frigga*, l'épouse d'*Odin*. Chacune d'elles avait ses fonctions particulières. *Eira* était la déesse de la médecine; *Gélione*, celle de la virginité; *Fulla*, confidente de *Fréa*, prenait soin de la parure; *Freya*, déesse des amans, et plus fidèle que Vénus, pleure sans cesse son mari *Odrus*, qui est absent; mais ses larmes sont des gouttes d'or; *Lofna* raccommode les époux les plus désunis; *Vara* reçoit leurs sermens, et punit ceux qui les violent; *Snotra* est la déesse des sciences et des bonnes mœurs; *Gna* est la messagère de *Fréa*.

Outre ces douze déesses, il y a d'autres vierges dans le *Valhalla*, ou le paradis des héros; elles sont chargées de les servir, et se nomment *Valkiries*. Odin les emploie aussi dans les combats, pour choisir ceux qui doivent être tués, et pour faire pencher la victoire du côté qu'il lui plaît; car ces peuples courageux se gardaient bien d'attribuer les défaites à leur faiblesse, ils ne les attribuaient, ainsi que la victoire, qu'à la seule volonté d'Odin.

La cour des dieux se tient ordinairement sous un grand frêne; c'est là qu'ils rendent la justice. Ce *frêne* est le plus grand de tous

les arbres ; ses branches couvrent la surface du monde, son sommet touche aux cieux ; il est soutenu par trois grandes racines, dont une s'étend jusqu'au neuvième monde, ou les enfers ; un aigle, dont l'œil perçant découvre tout, repose sur ses branches, un écureuil monte et descend sans cesse pour faire ses rapports ; plusieurs serpens enchaînés sur son tronc, s'efforcent de le détruire ; dans une source voisine, appelée *la fontaine des choses passées*, trois vierges puisent continuellement une eau précieuse, dont elles arrosent le frêne. Cette eau entretient la beauté de son feuillage, et, après avoir rafraîchi ses branches, elle retombe sur la terre, où elle entretient la rosée dont les abeilles composent leur miel. Les trois vierges, ou *Fées*, se tiennent toujours sous le frêne ; elles dispensent les jours des hommes ; chaque homme a la sienne, qui détermine la durée et les événemens de sa vie ; les trois principales se nomment le Passé, le Présent et l'Avenir.

Telles étaient les principales divinités du Nord, ou plutôt les idées que les poëtes en donnaient aux peuples crédules. C'était par des fictions, quelquefois ingénieuses, qu'ils cherchaient à relever la simplicité de leur religion ; mais un grand nombre de passages des anciens historiens prouvent que beaucoup de

guerriers ne suivaient pas cette croyance et ne reconnaissaient d'autre divinité subalternes que leur courage.

Après avoir indiqué les noms et les attributs des principaux dieux, nous exposerons quelques autres dogmes de la religion celtique. Nous les prendrons dans l'*Edda*, et dans le poëme nommé *Volupsa*. On croit que ce dernier fut composé par *Sœmond*, surnommé le *Savant*. On trouve encore plusieurs fragmens de cette première Edda; le plus précieux est le poëme intitulé *Volupsa*, c'est-à-dire *Oracle de la Prophétesse*. Il contient environ quatre cents vers, et renferme un abrégé de toute la mythologie du Nord.

Le dieu suprême était regardé comme le créateur du ciel et de la terre. Ce que la mythologie islandaise nous a conservé là-dessus mérite d'autant plus d'attention, qu'en nous découvrant les sentimens des anciens Celtes sur ce point important, elle s'exprime quelquefois avec une élévation sublime, et nos lecteurs vont juger eux-mêmes combien il est facile d'en faire le rapprochement avec la tradition sainte.

« Dans l'aurore des siècles, dit le poëte, » il n'y avait ni mer, ni rivage, ni zéphyrs » rafraîchissans. On ne voyait point de terre » en bas, ni de ciel en haut; tout n'était

» qu'un vaste abîme, sans herbe et sans se-
» mence : le soleil n'avait point de palais ; les
» étoiles ne connaissaient point leurs demeu-
» res ; la lune ignorait son pouvoir : alors il
» y avait un monde lumineux, brûlant, en-
» flammé du côté du midi, et de ce monde
» s'écoulaient sans cesse dans l'abîme, qui
» était au septentrion, des torrens de feu
» étincelant, qui, s'éloignant de leurs sour-
» ces, se congelaient en tombant dans l'a-
» bîme, et le remplissaient de scories et de
» glaces. Ainsi l'abîme se combla peu à peu ;
» mais il restait au dedans un air léger et
» immobile, et des vapeurs glacées s'en ex-
» halaient sans cesse, jusqu'à ce qu'un souf-
» fle de chaleur, étant venu du midi, fondit
» ces vapeurs, et en forma des gouttes vi-
» vantes, d'où naquit le géant *Ymer*. On ra-
» conte que, pendant qu'il dormait, il se
» forma de sa sueur un mâle et une femelle,
» desquels est descendue la race des géans,
» race mauvaise et corrompue, aussi-bien
» qu'*Ymer*, son auteur. Il en naquit une meil-
» leure, qui s'allia avec celle du géant Ymer.
» On l'appelait la famille de *Bor*, du
» nom du premier de cette famille, qui était
» père d'*Odin*. Les fils de Bor tuèrent le géant
» Ymer, et le sang coula de ses blessures en
» si grande abondance, qu'il causa une inon-

» dation générale, où périrent tous les géans,
» à la réserve d'un seul, qui, s'étant sauvé
» sur une barque, échappa avec toute sa
» famille. Alors un nouveau monde se forma.
» Les fils de Bor, ou les dieux, traînèrent
» le corps du géant dans l'abîme, et en fabri-
» quèrent le globe; de son sang ils formèrent
» la mer et les fleuves; la terre, de sa chair;
» les grandes montagnes, de ses os; les ro-
» chers, de ses dents et des fragmens de ses
» os brisés. Ils firent de son crâne la voûte du
» ciel, qui est soutenue par quatre nains,
» nommés Sud, Nord, Est et Ouest. Ils y
» placèrent des flambeaux pour l'éclairer, et
» fixèrent à d'autres feux l'espace qu'ils de-
» vaient parcourir, les uns dans le ciel, les
» autres sous le ciel. Les jours furent distin-
» gués, et les années eurent leur nombre. Ils
» firent la terre ronde, et la ceignirent du
» profond Océan, sur les rivages duquel ils
» placèrent des géans. Un jour que les fils de
» *Bor*, ou des dieux, s'y promenaient, ils
» trouvèrent deux morceaux de bois flottans,
» qu'ils prirent, et dont ils formèrent l'homme
» et la femme. L'aîné des fils leur donna l'âme
» et la vie; le second, le mouvement et la
» science; le troisième leur fit présent de la
» parole, de l'ouïe et de la vue, à quoi il
» ajouta la beauté et des habillemens. C'est

» de cet homme, nommé *Askus*, et de cette
» femme, nommée *Embla*, qu'est descendue
» la race des hommes, qui a eu la permission
» d'habiter la terre. »

On doit reconnaître dans cette narration, les vestiges d'une tradition générale, dont chaque peuple a orné, altéré ou supprimé diverses circonstances à son gré. Que l'on compare, en effet, les divers traits que nous venons de rapporter, avec les traditions des Chaldéens, des Syriens, des Égyptiens, avec la théogonie d'Hésiode, avec la mythologie des Grecs et des Romains, on se convaincra bientôt que la conformité qui se trouve entre plusieurs circonstances de leurs récits et la Genèse, ne peut être un effet du hasard.

La description du chaos, dans l'*Edda;* ce souffle vivifiant qui produit le géant *Ymer;* ce sommeil, pendant lequel une femelle et un mâle naissent de ses flancs; cette race des fils des dieux; ce déluge, dont un seul homme échappa avec sa famille, par le moyen d'une barque; ce renouvellement des mondes qui suit le déluge; ce premier homme, cette première femme, créés par les dieux, et qui en reçoivent le mouvement : tout cela ne peut être que les vestiges et les souvenirs d'une croyance générale et plus ancienne. On reconnaît dans ces altérations les mêmes allé-

gories, les mêmes fictions, le même désir d'expliquer les phénomènes de la nature, qui ont dicté des fables à tous les peuples. En considérant le style de ces fables, ces expressions, tantôt sublimes, tantôt gigantesques, entassées sans art, les petitesses placées au milieu des peintures les plus magnifiques, le désordre de la narration, le tour uniforme des phrases, on ne peut méconnaître le caractère d'une haute antiquité, et la façon de s'exprimer d'un peuple simple dont l'imagination vigoureuse, méprisant ou ne connaissant pas les règles, se déploie avec toute la liberté et toute l'énergie de la nature.

Selon les Celtes, la matière déjà existante, mais sans forme et sans vie, fut animée et disposée par les dieux dans l'ordre où nous l'admirons aujourd'hui. Nulle religion n'a plus accordé que celle des Celtes à la providence divine. Ce dogme était pour eux la clef de tous les phénomènes de la nature, sans exception. Tous les corps et tous les êtres agissaient d'après l'influence des intelligences subalternes, qui n'étaient elles-mêmes que les organes et les instrumens de la volonté divine. De là cette erreur commune à tant de nations, qui faisait regarder le tremblement des feuilles, le petillement de la flamme, la chute du tonnerre, le vol ou le chant des

oiseaux, les mouvemens involontaires des hommes, les songes, les visions, comme des instructions ou des inspirations du dieu suprême. De là les oracles, les divinations, les aruspices, les sorts, les augures, les présages, illusions enfantées par l'inquiétude et la faiblesse humaine. En admettant cette action immédiate et continuelle de la divinité sur toutes les créatures, les Celtes regardaient comme impossible à l'homme de rien changer au cours des choses et de résister aux destinées. Nous avons déjà vu qu'ils admettaient trois Vierges ou Fées, qui déterminaient tous les événemens. Chaque homme avait de plus une fée qui assistait au moment de sa naissance, veillait sur lui, et marquait d'avance tous les événemens de sa vie et le terme de ses jours. C'est à ce dogme de la mythologie celtique qu'il faut attribuer les fables de la féerie et le merveilleux de nos romans gothiques, comme la mythologie des Grecs et des Romains servait à l'embellissement de leurs fictions, de leurs poëmes et de leurs romans. On conçoit combien la croyance à la prédestination devait ajouter à la témérité des peuples les plus belliqueux de la terre. Les habitans du Nord joignaient à cette doctrine un préjugé plus barbare encore et plus dangereux, ils croyaient que le terme de la

vie d'un homme pouvait être reculé si quelqu'un mourait pour lui. Lorsque quelque guerrier célèbre ou quelque prince était près de périr, on croyait qu'*Odin*, apaisé par le sacrifice d'une autre victime, révoquait les destins et prolongeait les jours de celui que l'on voulait sauver.

Les préceptes de la religion celte se bornaient à se montrer intrépide à la guerre, à servir les dieux, à les apaiser par des sacrifices, à n'être pas injuste, à se montrer hospitalier pour les étrangers, à être fidèle à sa parole et à la foi conjugale.

Nous allons à présent développer leurs dogmes sur l'état de l'homme après la mort, et sur les dernières destinées de ce monde.

DOGMES DES CELTES SUR L'ÉTAT DE L'HOMME APRÈS LA MORT, ET SUR LES DERNIÈRES DESTINÉES DE CE MONDE.

« Il viendra un temps, dit l'*Edda*, un âge » barbare, un âge d'épée, où le crime infes- » tera la terre, où les frères se souilleront du » sang de leurs frères, où les fils seront les » assassins de leurs pères, et les pères de » leurs enfans; où personne n'épargnera son

» ami. Bientôt après un hiver désolant sur-
» viendra, la neige tombera des quatre coins
» du monde, les vents souffleront avec fu-
» reur, la gelée durcira la terre, trois hivers
» semblables se succéderont sans qu'aucun
» été les tempère. Alors il arrivera des pro-
» diges étonnans; les monstres rompront leur
» chaîne et s'échapperont, le grand dragon
» se roulera dans l'Océan, et par ses mouve-
» mens la terre sera inondée, les arbres se-
» ront déracinés, les rochers se heurteront;
» le loup *Fenris*, déchaîné, ouvrira sa gueule
» énorme, qui touche au ciel et à la terre;
» le feu sortira de ses naseaux et de ses yeux;
» il dévorera le soleil, et le grand dragon qui
» le suit vomira sur les eaux et dans les airs
» des torrens de venin. Dans cette confusion
» les étoiles s'enfuiront, le ciel sera fendu,
» et l'armée des mauvais génies et des géans,
» conduite par leurs princes, entrera pour
» attaquer les dieux; mais *Hiemdal*, l'huis-
» sier des dieux, se lève, il fait résonner sa
» trompette bruyante; les dieux se réveillent
» et se rassemblent; le grand frêne agite ses
» branches; le ciel et la terre sont pleins
» d'effroi. Les dieux s'arment, les héros se
» rangent en bataille; *Odin* paraît revêtu de
» son casque d'or et de sa cuirasse resplen-
» dissante; son large cimeterre est dans ses

» mains; il attaque le loup *Fenris*; il en est
» dévoré, et *Fenris* périt au même instant.
» *Thor* est étouffé dans les torrens de venin
» que le dragon exhale en mourant. Le feu
» consume tout, et la flamme s'élève jusqu'au
» ciel; mais bientôt une nouvelle terre sort
» du sein des flots, ornée de vertes prairies;
» les champs y produisent sans culture; les
» calamités y sont inconnues; un palais y est
» élevé, plus brillant que le soleil, et cou-
» vert d'or. C'est là que les justes habiteront
» et se réjouiront pendant les siècles. Alors
» le *puissant*, le *vaillant*, *celui qui gouverne*
» *tout*, sort des demeures d'en-haut pour
» rendre la justice divine; il prononce ses
» arrêts; il établit les sacrés destins qui du-
» reront toujours. Il y a une demeure éloi-
» gnée du soleil, dont les portes sont tournées
» vers le nord; le poison y pleut par mille
» ouvertures; elle n'est composée que de ca-
» davres de serpens; des torrens y coulent,
» dans lesquels sont les parjures, les assasins
» et ceux qui séduisent les femmes mariées;
» un dragon noir et ailé vole sans cesse au-
» tour et dévore les corps des malheureux
» qui y sont renfermés. »

Malgré l'obscurité qui règne dans ces descriptions, on voit que les Scandinaves établissaient comme un dogme consacré par la

religion, l'immortalité de l'âme et la punition ou la récompense des hommes, suivant qu'ils se conduisaient bien ou mal. Cette idée était générale parmi les Celtes, et c'était sur elle qu'était fondée l'obligation de servir les dieux et d'être brave dans les combats. Sans ce monument de la mythologie islandaise, nous ne connaîtrions que très-imparfaitement ce point important de la religion de nos pères. Remarquons encore que cette mythologie islandaise distingue expressément deux différentes demeures pour les heureux, et autant pour les coupables.

La première était le palais d'*Odin*, nommé *Valhalla*, où ce dieu recevait tous ceux qui étaient morts d'une manière violente, depuis le commencement du monde jusqu'à ce bouleversement général de la nature, qui devait être suivi d'une seconde génération.

La seconde était le palais couvert d'or, où les justes devaient se réjouir éternellement après le renouvellement de toutes choses.

Il en était de même du lieu des supplices. On en distinguait deux, dont le premier, nommé *Nislheim*, devait durer seulement jusqu'à la fin du monde; et le second, nommé *Nastroud*, devait être éternel. Les deux premières demeures semblaient plutôt destinées à récompenser le courage et la violence

que la vertu. Ceux-là seuls qui étaient morts dans les combats avaient droit au bonheur qu'Odin préparait dans le *Valhalla*. Toute mort qui n'était point ensanglantée laissait la crainte d'entrer dans le *Nislheim*, séjour composé de neuf mondes, et réservé à tous ceux qui mouraient de maladie ou de vieillesse. *Héla*, ou la mort, y exerçait son empire; son palais était l'*angoisse;* sa table, la *famine;* ses serviteurs, l'*attente* et la *lenteur;* le seuil de sa porte, le *précipice*; son lit, la *maigreur;* et ses regards glaçaient d'effroi.

Après avoir lu ces détails, on ne doit point s'étonner si les Scandinaves et les peuples du Nord faisaient de la guerre leur principale occupation, et s'ils portaient la valeur jusqu'à l'excès du fanatisme.

SUITE DE LA RELIGION DES PEUPLES DU NORD, ET PARTICULIÈREMENT DE LEUR CULTE.

La religion celtique enseignait généralement que c'était offenser les dieux que de prétendre les renfermer dans une enceinte de murailles. On trouve encore en Danemarck, en Suède, en Norwége, au milieu des plaines ou sur les collines, des autels autour desquels on s'as-

semblait pour les sacrifices et pour les cérémonies religieuses. Trois longs rochers dressés sur le sommet d'une petite colline servent de base à une grande pierre plate, sous laquelle est ordinairement une cavité, qui servait probablement à recevoir le sang des victimes. On trouvait ordinairement auprès des pierres à feu, car tout autre feu n'était pas assez pur pour un usage si saint. Quelquefois ces autels sont construits avec plus de magnificence, ou plutôt cette magnificence consistait à donner de plus grandes proportions à ces autels. On en trouve encore un en *Sélande*, dont les pierres sont d'une grosseur prodigieuse; on craindrait aujourd'hui d'entreprendre un pareil ouvrage, même avec les secours de la mécanique, qui manquaient aux hommes d'alors. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que ces pierres sont très-rares dans l'île de *Sélande*; il a fallu les transporter, et ces monumens grossiers sont plus durables que ceux des arts et de l'industrie. Dans tous les temps, les hommes ont cru que, pour mieux honorer la divinité, ils devaient faire pour elle des efforts prodigieux, et lui consacrer leurs richesses. L'Europe et l'Asie prodiguèrent leurs trésors pour construire le temple d'Éphèse. Les peuples du Nord, dont les forces, le courage et la patience étaient

les seules richesses, portaient de lourdes masses de rochers sur les sommets des collines. Dans quelques endroits de la Norwége, on trouve aussi des grottes taillées dans le roc avec une patience merveilleuse, et destinées à des usages religieux.

A mesure que les peuples du Nord formèrent de nouvelles liaisons avec les autres peuples du Nord, leur religion s'altéra par degrés, peu à peu les temples s'élevèrent, et les idoles furent adoptées. Les trois principaux peuples de la Scandinavie élevèrent des temples à l'envi; mais aucun, dit-on, ne fut plus fameux que celui d'*Upsal*, en Suède. L'or y brillait de toute part, une chaîne de ce métal entourait le toit, quoique sa circonférence eût neuf cents aunes. *Haquin*, comte de Norwége, en avait bâti un, près de *Dronteim*, presque égal à celui d'*Upsal*. Lorsqu'*Olaüs*, roi de Norwége, embrassa la foi chrétienne, il fit raser ce temple et briser les idoles. On y trouva des richesses immenses, et entre autres un anneau d'or d'un très-grand prix. L'Islande avait aussi ses temples; les chroniques en citent deux extrêmement célèbres, et situés l'un au nord, l'autre au midi de l'île. Dans chacun de ces temples, dit un auteur de ce pays, on trouvait une chapelle particulière ou lieu sacré. C'est là que les idoles

étaient placées sur un autel, autour duquel on rangeait les victimes qui devaient être immolées ; près de la chapelle on voyait un puits profond dans lequel on précipitait les victimes.

Tous ces temples furent rasés lorsque le Danemarck embrassa le christianisme, le souvenir même des lieux qu'ils occupaient est perdu ; mais des tables d'autels dispersées dans les bois et sur les montagnes, témoignent encore que les anciens Danois n'étaient pas moins attachés à ce culte que les autres peuples du Nord.

Le grand temple d'*Upsal* semblait être particulièrement consacré aux trois grandes divinités. On les y voyait caractérisées par leurs symboles particuliers. *Odin* tenait une épée dans sa main. *Thor*, à la gauche d'*Odin*, avait une couronne sur la tête, un sceptre dans une main, et une massue dans l'autre. Quelquefois on le peignait sur un chariot traîné par deux boucs de bois, avec un frein d'argent, et la tête environnée d'étoiles. *Frigga*, à la gauche de *Thor*, était représentée avec divers attributs qui faisaient reconnaître la déesse du plaisir.

On honorait *Odin* comme le dieu des combats et de la victoire ; *Thor*, comme celui qui gouverne les saisons, qui dispense les pluies,

la sécheresse et la fertilité ; *Frigga*, comme la déesse de l'amour et du mariage.

Il y avait trois grandes fêtes religieuses dans l'année. La première se célébrait au solstice d'hiver. Cette nuit s'appelait la *nuit mère*, comme étant celle qui produisait toutes les autres. Cette époque marquait aussi le commencement de l'année, qui, chez les peuples du Nord, se comptait d'un solstice d'hiver à l'autre.

Cette fête, la plus solennelle de toutes, se nommait *Juul*, et se célébrait en l'honneur de Thor ou du Soleil, pour en obtenir une année fertile. Pendant cette fête, semblable aux saturnales des Romains, les marques de la joie la plus dissolue étaient autorisées.

La seconde fête était instituée en l'honneur de la Terre ou de la déesse *Frigga*. On demandait les plaisirs, la fécondité, la victoire. Elle était placée dans le croissant de la seconde lune de l'année.

La troisième fête, en l'honneur d'*Odin*, se célébrait avec beaucoup d'éclat, à l'entrée du printemps, et l'on demandait à ce dieu des combats et des succès heureux dans les expéditions projetées.

Dans les premiers temps, les offrandes étaient simples, et telles que des peuples pasteurs pouvaient les présenter. Les prémices

des récoltes et les plus beaux fruits de la terre couvraient les autels des dieux. Par la suite, on immola des animaux. On offrit à *Thor* des bœufs et des chevaux engraissés; à *Frigga*, le pourceau le plus grand que l'on pouvait trouver; à *Odin*, des chevaux, des chiens, des faucons, et quelquefois des coqs et un taureau gras.

Quand on eut une fois posé pour principe que l'effusion du sang des animaux apaisait la colère des dieux, et que leur justice détournait sur ces innocentes victimes les coups destinés à punir les coupables, des sacrifices si faciles se multiplièrent; et dans les calamités publiques, ce sang paraissant trop vil, on fit couler celui des hommes. Cet usage barbare et presque universel remonte à la plus haute antiquité; mais les nations du Nord le conservèrent jusqu'au neuvième siècle, parce qu'ils reçurent seulement alors les lumières du christianisme, et qu'ils ignoraient les arts qui avaient adouci les mœurs des Romains et des Grecs encore païens. Les peuples du Nord croyaient que le nombre trois était chéri des dieux. Chaque neuvième mois ou trois fois trois, on renouvelait les grands sacrifices; ils duraient neuf jours, et l'on immolait neuf victimes, soit hommes, soit animaux. Mais les sacrifices les plus solennels

étaient ceux qui se faisaient à *Upsal*, à chaque neuvième année. Alors le roi, le sénat et tous les individus distingués, devaient y assister et apporter leurs offrandes qu'on plaçait dans le grand temple. Les absens envoyaient leurs présens, et les prêtres étaient chargés de les recevoir. Les étrangers accouraient en foule. On n'en fermait l'accès qu'à ceux dont l'honneur avait souffert quelque tache, et surtout à ceux qui avaient manqué de courage.

Dans les temps de guerre, on choisissait les victimes parmi les captifs, et, pendant la paix, parmi les criminels. Neuf personnes étaient immolées ; la volonté des assistans et le sort, combinés ensemble, réglaient ce choix. Les malheureux que désignait le sort étaient traités avec tant d'honneurs par l'assemblée, on leur prodiguait tellement des caresses et des promesses pour la vie à venir, qu'ils se félicitaient quelquefois eux-mêmes de leur destinée. Le choix ne tombait pas toujours sur un sang vil ; plus la victime était chère, plus on croyait racheter la bienveillance divine. L'histoire du Nord est féconde en exemples de rois et de pères qui ont fait taire la nature pour obéir à cette coutume barbare.

Quand la victime était choisie, on la conduisait vers l'autel, où brûlait nuit et jour le

feu sacré. Parmi les vases de fer et de cuivre, un plus grand que les autres, servait à recevoir le sang des victimes. Après avoir tué promptement les animaux, on ouvrait leurs entrailles pour y lire l'avenir; ensuite on faisait cuire la chair que l'on distribuait à l'assemblée.

Lorsque l'on immolait des hommes, ceux que l'on choisissait étaient couchés sur une grande pierre, où ils étaient étouffés ou écrasés. Quelquefois on faisait couler leur sang, et l'impétuosité avec laquelle il jaillissait était l'un des présages les plus respectés; on ouvrait aussi le corps de ces victimes pour consulter leurs entrailles, et démêler dans leurs cœurs la volonté des dieux, les biens ou les maux à venir. Les tristes restes des objets sacrifiés étaient ensuite brûlés, ou suspendus dans un bois sacré, voisin du temple. On répandait le sang en partie sur le peuple, en partie sur le bois sacré; on en arrosait les images des dieux, les autels, les bancs et les murs du temple au dedans et au dehors.

Près du temple était un puits ou une source profonde; on y précipitait quelquefois une victime dévouée à *Frigga*, déesse de la terre. Elle était agréable à la déesse, si elle allait promptement au fond, la déesse alors l'avait reçue. Dans le cas contraire, la déesse

la refusait, et on la suspendait dans la forêt sacrée. Près du temple d'Upsal, on voyait un bois de cette espèce, dont chaque arbre et chaque feuille étaient regardés comme la chose la plus sainte. Ce bois, nommé le bois d'*Odin*, était rempli des corps des hommes et des animaux que l'on avait sacrifiés : on les enlevait quelquefois pour les brûler en l'honneur de *Thor*, ou le soleil ; et l'on ne doutait pas que l'holocauste ne lui eût été très-agréable, lorsque la fumée s'élevait directement. Lorsque l'on immolait une victime, le prêtre disait : *Je te dévoue à Odin*, *je t'envoie à Odin*, ou *je te dévoue pour la bonne récolte*, *pour le retour de la bonne saison*. La cérémonie se terminait par des festins où l'on déployait toute la magnificence connue dans ces temps-là. Les rois et les principaux seigneurs portaient les premiers des santés ou saluts en l'honneur des dieux ; chacun buvait ensuite en faisant sa prière ou son vœu.

Quelque horreur que nous ayons aujourd'hui pour les sacrifices humains, il est à remarquer, d'après les rapports de l'histoire, que cet usage barbare était presque général sur la terre. Les Gaulois ont offert longtemps des hommes à leur dieu suprême, *Esus* ou *Teutat*. Les premiers habitans de

la Sicile, de l'Italie, les Bretons, les Phéniciens, les Carthaginois, tous les peuples connus de l'Europe et de l'Asie se sont couverts du même opprobre. Les Péruviens, les Mexicains offraient habituellement des sacrifices humains. Les derniers immolèrent une fois, dans une seule occasion, cinq mille prisonniers de guerre. Les peuples errans de l'Afrique et de l'Amérique s'abandonnent encore à cette coupable démence. On cesse de s'en étonner, en songeant combien les nations ignorantes sont sujettes à tomber dans l'erreur. L'homme naît environné de dangers et de maux; si la protection des lois et le secours des arts ne le rassurent point au sortir de l'enfance; s'ils ne l'adoucissent pas et ne répandent pas dans son âme le calme et la modération que font germer les affections paisibles et sociales, il est bientôt environné de mille noires terreurs qui le rendent féroce et défiant. Tous les êtres qui partagent ses besoins deviennent en quelque sorte ses annemis; de là cette soif de vengeance et de destruction que les peuples ne peuvent assouvir lorsqu'ils n'ont aucun respect pour la justice et le droit sacré de la propriété; de là cet impie préjugé qui leur fait imaginer les dieux sanguinaires comme eux; de là ces lois de sang qui frappent avec un poignard le

malheureux qui veut réclamer ses droits après qu'il a été dépouillé par le crime et la force réunis contre lui.

Le même esprit d'inquiétude qui portait les peuples de l'Asie et de la Grèce à chercher tous les moyens de pénétrer dans l'avenir, agissait avec non moins de pouvoir sur les peuples du Nord. En étudiant avec soin les phénomènes de la nature, ou plutôt ce qu'ils regardaient comme les actions visibles de la divinité, ils espérèrent parvenir à connaître ses goûts, ses inclinations et ses volontés. Les oracles, les augures, les divinations et mille pratiques de ce genre, naquirent en foule de cette opinion. Les trois *Parques*, dont nous avons déjà cité les noms, rendaient les oracles dans les temples. Celui d'Upsal était le plus célèbre par ses réponses comme par ses sacrifices.

On croyait généralement que les devins et les devineresses avaient des esprits familiers qui ne les quittaient point, et qu'ils pouvaient consulter sous la forme de petites idoles. On croyait que d'autres évoquaient les mânes de leurs tombeaux, et les forçaient à raconter les destinées. Odin annonçait qu'il avait ce pouvoir; une ode islandaise très-ancienne le peint descendant aux enfers, où il consulte une prophétesse célèbre.

L'ignorance, qui faisait regarder la poésie comme une chose surnaturelle, persuadait aussi que les lettres ou caractères *runiques* renfermaient des propriétés mystérieuses et magiques. Odin, que l'on regardait comme l'inventeur de ces caractères, assurait que, par leur moyen, il pouvait ressusciter les morts. Il y avait des lettres *runiques* pour obtenir la victoire, pour se préserver du poison, pour guérir les maux du corps, pour dissiper les chagrins. On employait les mêmes caractères dans tous les cas différens; mais on variait leur combinaison, et la manière de les tracer. Tantôt c'était de la droite à la gauche, ou de la gauche à la droite; quelquefois du haut en bas, ou en cercle, ou contre le cours du soleil.

Nous ne retracerons pas plus longuement le spectacle humiliant de la crédulité, de l'ignorance et de l'erreur des hommes; ce que nous avons rapporté suffit pour faire connaître et sentir combien il était nécessaire que les hommes fussent guidés par des lumières supérieures à celles de leur raison.

RECHERCHES

SUR L'ANCIENNE RELIGION

DES PREMIERS HABITANS

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Pendant l'enfance des états comme pendant celle des hommes, les actions éclatantes sont rares, les arts et les sciences ne naissent qu'à la suite des siècles. Il en est de même des historiens, ils n'existent que parmi les nations déjà civilisées ; et si quelques faits des premiers âges nous parviennent, ils sont exagérés ou altérés par des traditions incertaines.

Nous avons déjà fait remarquer que toutes les nations se donnent pour fondateurs des dieux ou des héros imaginaires : nous avons montré les Grecs faisant des efforts pour voiler leur origine ; mais leurs fables mêmes (ce mélange bizarre de leurs souvenirs et des écarts de leur imagination) deviennent des monumens qui déposent en faveur de la vérité. Le nom d'un dieu, celui d'un sage in-

connu jusqu'alors, et qu'il a fallu désigner par un mot pris dans une langue étrangère, sont les traces que la vérité laisse derrière elle, et que tous les efforts de l'amour-propre ne peuvent effacer.

Dans le tableau général que nous avons essayé de tracer pour faire connaître l'origine de l'idolâtrie et l'ensemble de la mythologie, on a pu reconnaître que c'est vers les contrées orientales qu'il faut porter ses regards, si l'on veut apercevoir le véritable berceau du genre humain. Plus on approfondit l'histoire, plus elle apprend que ces riches et belles contrées furent la terre natale de nos premiers pères, et qu'elles furent aussi le centre brillant d'où les arts et les sciences se répandirent sur le reste de l'univers.

Il serait beaucoup plus difficile, peut-être même impossible, d'indiquer comment et dans quel temps les îles Britanniques furent habitées. L'étude de l'histoire naturelle porte à croire qu'elles faisaient autrefois partie du continent de l'Europe; mais ni la mémoire ni les monumens des hommes n'ont rien conservé qui puisse indiquer l'instant de cette séparation. C'est bien assez de porter ces observations sur les siècles qui ont laissé quelques vestiges, sans se perdre avec une inutile audace dans les époques imaginaires. La vanité

humaine veut en vain reculer le temps ; ses plus longues périodes ne seront jamais qu'un point imperceptible au milieu de l'éternité qui les précède et les suit.

Sans prétendre indiquer le temps où l'Angleterre se peupla, il est probable que les Gaules furent habitées avant elle. Il est naturel de penser que les hommes ne se hasardèrent à travers les mers et à se fixer dans les îles, que lorsqu'ils y furent forcés par une surabondance de population.

Nous savons que les Celtes étaient les maîtres de l'Europe depuis l'embouchure de l'Oby, en Russie, jusqu'au cap Finistère. La même langue adoptée chez des nations séparées les unes des autres par des pays immenses, est le seul monument qui nous reste; mais il ne jette aucune lumière sur les commencemens de leur histoire.

Les plus renommés de tous les Celtes sont ceux qui habitaient les Gaules, et c'est aux historiens des nations contre lesquelles ils ont eu des guerres fréquentes qu'ils doivent leur célébrité. Jules César et Tacite disent que la Grande-Bretagne fut le premier pays que peuplèrent les Celtes des Gaules.

La situation respective des lieux rend cette opinion probable, et la conformité de langage et de coutumes qui existait entre les Bre-

tons et les Gaulois ne laisse aucun doute sur cette origine. Il paraît que la colonie gauloise s'établit d'abord dans la portion de l'île qui est vis-à-vis des Gaules; elle s'étendit ensuite vers le nord, et peupla par degrés l'île entière.

Quelle que soit l'origine des habitans de la Grande-Bretagne, ils furent asssez nombreux et surtout assez courageux pour résister aux Romains, maîtres du reste du monde connu.

Leur gouvernement alors était un mélange de monarchie et d'aristocratie. Les chefs veillaient à l'exécution des lois; mais le pouvoir législatif était entre les mains des druides. Les peuples regardaient comme les organes infaillibles de la divinité ces pontifes si célèbres par leur divination et celle de leurs femmes, par leur prétendu commerce avec le ciel, et par leur manière de vivre qui était aussi austère que retirée. C'était d'après les ordres de ces pontifes suprêmes que la nation se réunissait sous un seul chef, dont la magistrature, semblable à la dictature romaine, ne devait durer que le temps nécessaire pour écarter les dangers ou terminer les guerres.

Les druides conservèrent pendant longtemps cette grande autorité chez les Celtes,

et surtout dans la Grande-Bretagne ; mais, dès le second siècle, leur crédit baissa considérablement, parce que les guerres se multiplièrent, et parce que la noblesse, entraînée par son bouillant courage, ne se pressa plus autant d'entrer dans cet ordre. Le nombre des prêtres diminua, et les préceptes de la religion furent bientôt altérés et presque oubliés dans le tumulte des camps.

La victoire, en favorisant ceux des chefs que l'on nommait *Vergobrets* (titre égal à celui de rois), rendit leur pouvoir plus indépendant des druides. Tremnor, bisaïeul du célèbre Fingal, avait été élu vergobret par les tribus victorieuses qu'il avait conduites aux combats. Les druides députèrent vers lui pour lui ordonner de se démettre de son autorité. Le refus de Tremnor fit naître une guerre civile, dans laquelle un très-grand nombre de druides périrent ; ceux qui purent échapper au carnage se cachèrent au fond des forêts et des cavernes, où ils avaient coutume de se retirer pour se livrer à leurs méditations ; et les vergobrets, ou rois, s'emparèrent seuls de toute l'autorité.

Cependant les rois et les chefs des tribus, pour affermir leur pouvoir, pour rendre hommage à la religion, et pour avoir des chantres de leurs exploits, rappelèrent les

bardes du fond des forêts. La fonction de ces druides, d'un rang inférieur, était de chanter les dieux et les héros. Les vainqueurs, jaloux d'immortaliser leurs noms, épargnèrent ces dispensateurs de la gloire; ils les attirèrent dans leurs camps, et, la reconnaissance animant la poésie des bardes, ils peignirent leurs protecteurs comme des héros doués de toutes les vertus. Ces disciples des druides étaient admis à la science et associés aux mystères des premiers pontifes. Leur génie et leurs connaissances les élevaient au-dessus du vulgaire. Ils consacrèrent leurs chants à la peinture de toutes les vertus et de tous les sentimens héroïques. Les rois s'empressèrent de prendre pour modèles les héros des poëmes imaginés par les bardes. Les chefs des tribus s'efforcèrent d'égaler les rois; et cette noble émulation, se communiquant à toute la nation, forma le caractère général des habitans de la Grande-Bretagne, qui, dans tous les temps, surent unir à la valeur fière des peuples libres les plus belles vertus des nations civilisées.

La gloire d'un grand peuple éveille le génie de l'homme sensible que la nature a doué d'une belle imagination; il brûle d'immortaliser son pays. Le langage vulgaire lui paraît au-dessous des actions qu'il veut célébrer. Il

sait que la mesure et l'harmonie imprimeront plus facilement ses récits dans la mémoire. Telle fut sans doute l'origine de la poésie chez tous les peuples, et cet art faisait partie de la religion des druides.

L'usage constant chez toutes les nations, de répéter les poëmes historiques dans les occasions solennelles, et de les faire apprendre aux enfans, a suffi pour les conserver longtemps sans le secours de l'écriture.

Les Germains ont transmis jusqu'au huitième siècle ces traditions poétiques; il ne faut donc pas s'étonner si les habitans de la Grande-Bretagne, toujours si attachés au souvenir de leurs ancêtres, ont transmis de génération en génération les poëmes de leurs bardes. C'est à cet usage, conservé parmi les habitans les plus reculés des montagnes, que Macpherson a dû la possibilité de recueillir les poésies du célèbre Ossian.

Les bardes, après avoir été pendant longtemps les premiers instituteurs et les premiers historiens de leur pays, descendirent de ces hautes fonctions à celle d'être les flatteurs de ceux qui les protégeaient, ou les détracteurs de ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis. Les petites passions ont toujours la funeste propriété d'égarer et même d'éteindre le génie. Les bardes, en oubliant les nobles

inspirations de leur prédécesseurs, n'eurent plus d'autre pouvoir que celui d'amuser ou de flatter l'amour-propre. L'orgueil lui-même se lasse des éloges dont intérieurement il se reconnaît indigne : les grands dédaignèrent bientôt les basses flatteries des bardes. Ils ne furent plus accueillis que par la multitude; mais n'ayant plus assez de talens pour peindre la vérité sous des couleurs intéressantes, ils eurent recours aux inventions les plus puériles; le ridicule merveilleux des châteaux enchantés, des fées, des nains, des géans, vint succéder aux tableaux les plus sublimes de la poésie; cet abus fatigua le peuple lui-même; il délaissa ces bardes, ils disparurent.

Les guerriers cependant conservèrent leur valeur, et ne voulurent point renoncer au brillant avantage d'entendre célébrer leurs exploits; le courage et le noble désir de secourir les opprimés et de redresser les torts, firent naître l'esprit de chevalerie; il produisit des prodiges d'héroïsme, et les grandes actions réveillèrent le génie de quelques hommes. Ceux-ci vinrent remplacer les bardes, sous le nom de *Troubadours*. Il paraît que c'est jusque-là qu'il faut remonter pour trouver l'origine de ces romans de chevalerie, si singuliers et si beaux qu'ils causent encore

aujourd'hui notre admiration. On doit se rappeler, en les lisant, que, pour attacher, ils avaient besoin d'être vraisemblables ; car l'art ne peut se faire aimer qu'en imitant bien la nature. Quelle idée ne devons-nous pas avoir des chevaliers que l'on a voulu peindre dans les romans de la Table Ronde, du Saint-Gréal, des Amadis ! etc., etc.

Un esprit juste retranchera toujours de ces récits ce qui ne tient qu'au merveilleux ; mais tout cœur noble et valeureux se gardera bien de révoquer en doute les prodiges de la vaillance.

Il est à remarquer que c'est dans la Grande-Bretagne que les Troubadours et les vieux romanciers placent les héros des premiers romans de chevalerie. Il faut aussi remarquer que tous les historiens, après avoir peint les druides comme des pontifes très-supérieurs à ceux des autres nations, se réunissent tous pour placer les druides de l'Angleterre au-dessus des druides des autres pays. Ils vantent ceux du collége de Chartres, ceux de la forêt de Marseille, ceux des environs de Toulouse ; mais tous ajoutent que, lorsque dans ces colléges on trouvait un sujet qui annonçait de grandes dispositions, on l'envoyait se perfectionner à l'école des druides de la Grande-Bretagne. Il résulte de cette suite

d'observations que, dès les temps les plus anciens, les habitans de la Grande-Bretagne ont étonné le reste du monde par leur sagesse, leurs lumières et leur bravoure.

IDÉES RELIGIEUSES DES PREMIERS HABITANS DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Il paraît certain que les premiers Bretons n'élevaient aucun temple à la divinité. On trouve même dans les poésies d'Ossian, que ce barde sublime témoigne du mépris pour les temples et le culte d'*Odin*, dieu des Scandinaves, qu'il appelle *Loda*. Ossian représente ces peuples invoquant leur dieu, autour d'une statue qu'il appelle la *pierre du pouvoir*. Il blâme ce culte, et le regarde comme impie. Les druides, les bardes et les peuples qu'ils instruisaient, regardaient la nature entière comme le temple de la divinité. On ne peut douter qu'ils avaient des notions sur l'existence d'un Être suprême, puisqu'ils croyaient à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses dans l'autre vie.

Suivant leur opinion, les nuages étaient le séjour des âmes après le trépas; les hom-

mes vaillans et vertueux étaient reçus avec joie dans les *palais aériens de leurs pères*, tandis que les méchans, les lâches et les barbares étaient exclus de la demeure des héros, et condamnés à errer sur les vents. Il y avait différentes places dans les palais des nuages. Le mérite et la bravoure obtenaient la première, et cette idée servait à redoubler l'émulation des guerriers. L'âme conservait les mêmes goûts que pendant la vie. Les palais aériens n'offraient que les mêmes honneurs que l'on avait toujours préférés.

On croyait que les âmes commandaient aux vents, aux tempêtes : mais leur pouvoir ne s'étendait pas jusque sur les hommes. Jamais un héros ne pouvait entrer dans le palais de ses pères, si les bardes n'avaient pas chanté sur lui l'hymne funèbre : cet hymne paraît avoir été la seule cérémonie essentielle de leurs funérailles. On étendait le corps sur une couche d'argile, au fond d'une fosse de six ou huit pieds de profondeur. On plaçait à côté d'un guerrier son épée et douze flèches. On recouvrait son corps d'une seconde couche d'argile, sur laquelle on mettait un bois de cerf ou de quelque autre bête fauve; quelquefois on tuait son dogue favori pour le placer sur cette couche d'argile. On recouvrait le tout d'une terre choisie, et quatre

pierres rangées aux quatre côtés marquaient l'étendue de la tombe.

Un barde seul pouvait ouvrir les portes du palais aérien, en chantant l'hymne funèbre. L'oubli de cette cérémonie laissait l'âme dans les brouillards du lac *Légo* ou de quelques autres, et l'on attribuait aux âmes oubliées et malheureuses les maladies fréquentes, et quelquefois mortelles, que causent les vapeurs des lacs et des marais. On prévoit avec quel soin les bardes entretenaient les opinions qui rendaient leur ministère si consolant et si nécessaire.

On ne croyait point que la mort pût rompre les liens du sang et de l'amitié. Les ombres s'intéressaient à tous les événemens heureux ou malheureux de leurs amis. Aucune nation dans le monde n'a donné plus de croyance aux apparitions. Les montagnards, surtout, semblant se plaire dans les plus sombres idées, allaient souvent passer des nuits au milieu des bruyères; le sifflement des vents et le bruit des torrens leur faisaient croire qu'ils entendaient la voix des morts; et lorsque le sommeil venait les surprendre au milieu de leurs rêveries, ils regardaient leurs songes comme des présages certains de l'avenir.

Les bons ou les mauvais esprits n'apparaissaient pas de la même manière: les bons se

montraient à leurs amis pendant le jour et dans les vallées riantes et solitaires ; les mauvais ne se montraient jamais que pendant la nuit, au milieu des orages et des vents.

La mort ne détruisait pas le charme des belles; leurs ombres conservaient les traits et les formes de leur beauté; la terreur ne les environnait jamais; et, lorsqu'elles traversaient les airs, leurs mouvemens étaient gracieux, et le bruit léger qu'on entendait avait quelque chose de doux et de rassurant. Au moment d'exécuter une grande entreprise, on croyait que les âmes des pères descendaient de leurs nuages et venaient prédire le bon ou le mauvais succès : elles avertissaient du moins par quelques présages lorsqu'elles ne se laissaient pas apercevoir.

Chaque homme croyait avoir son ombre tutélaire qui le suivait sans cesse; lorsque sa mort approchait, l'esprit protecteur se montrait à lui dans la situation où il devait mourir, et il poussait des cris plaintifs. A la mort des grands personnages, on était persuadé que les âmes des bardes morts chantaient pendant trois nuits autour de son fantôme.

On croyait généralement que, dès qu'un guerrier cessait d'exister, les armes qu'il avait dans la maison paraissaient teintes de sang; que son ombre allait visiter le lieu de

sa naissance, et qu'elle apparaissait à ses dogues, qui poussaient à son aspect des hurlemens lugubres.

C'était aux esprits que l'on attribuait la plupart des effets naturels. L'écho venait-il frapper les oreilles, c'était l'esprit de la montagne que l'on entendait. Le bruit sourd qui précède les tempêtes était le rugissement de l'esprit de la colline. Si le vent faisait résonner les harpes des bardes, c'étaient les ombres qui, par ce tact léger, prédisaient la mort d'un grand personnage. Un chef ou un roi ne perdait jamais la vie sans que les harpes des bardes attachés à sa famille ne rendissent ce son prophétique.

On sent combien il paraissait consolant de peupler toute la nature des ombres de ses ancêtres et de ses amis, dont on se croyait sans cesse environné. Malgré toute la mélancolie qu'inspiraient ces idées, on sent combien elles avaient d'intérêt et de charmes : elles suffisaient pour attacher et remplir l'imagination. C'est à cette cause, sans doute, qu'il faut attribuer le petit nombre des divinités que l'on honorait en Angleterre; il paraît même certain qu'*Ésus*, *Dis*, *Pluton*, *Samothès*, *Teutatès* et quelques autres dieux, n'étaient parvenus à leur connaissance que par leur communication avec les étrangers. Les Pictes

et les Saxons leur firent connaître leur *Andate*, déesse de la victoire : les Romains leur apportèrent aussi quelques-uns de leurs dieux. Tacite et Dion Cassius assurent que ce furent les Gaulois qui apportèrent en Angleterre l'horrible coutume d'immoler des victimes humaines. En étendant plus loin ces recherches, on retrouverait aussi des vestiges du culte des Phéniciens ; car tout sert à prouver que, dès les temps les plus reculés, ces premiers navigateurs du monde venaient apporter leurs marchandises dans la Grande-Bretagne, et les changeaient contre de l'étain ; mais nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur ces cultes venus des étrangers, puisque toutes les histoires, toutes les traditions et toutes les coutumes prouvent jusqu'à l'évidence que la religion des druides était la seule qui fût généralement adoptée.

Nous allons nous occuper du soin de faire connaître ce que l'histoire et les traditions ont conservé de plus certain sur ces hommes si célèbres.

DES DRUIDES.

César et Tacite se contredisent; le premier, en disant que la religion des druides avait pris naissance en Angleterre; le second en disant que les Gaulois, en peuplant cette île, y avaient porté leurs mystères.

« Pour concilier les deux auteurs, dit » M. l'abbé Banier, on peut croire que les » Gaulois, en passant en Angleterre, y por- » tèrent leur religion; mais que ces insulaires » plus réfléchis et moins en guerre contre les » autres nations que ne l'étaient les Gaulois, » en conservèrent toute la pureté. Telle est, » ajoute-t-il, l'origine du respect profond que » les druides des Gaules avaient pour ceux de » l'Angleterre, qu'ils regardaient comme leurs » plus habiles maîtres.

» Le monde, poursuit M. l'abbé Banier, » ne forma d'abord qu'une seule famille et » n'eut qu'une seule croyance. Les hommes, » en se séparant, ont altéré la pureté de leur » religion primitive. Les uns, venus par terre » du côté du Nord, sous le nom de *Scythes*, » de *Celto-Scythes* et de *Celtes*, ont peuplé » les vastes contrées qui nous séparent de » l'Asie; les autres, plus hardis, ont tenté les » périls de la mer. L'histoire prouve que

» les Phéniciens et les Carthaginois ont pé-
» nétré jusqu'au fond de l'Occident; de là,
» sans doute, cette ressemblance de culte entre
» des peuples séparés par tant de mers et tant
» de terres. »

Ce rapprochement explique parfaitement le parallèle que l'on a fait si souvent entre les mages et les druides, et prouve que les Gaulois tenaient leur religion des Perses, ou du moins des peuples qui les avoisinaient par le Nord.

Les mages et les druides, également considérés dans leur pays, étaient toujours consultés sur les matières de grande importance, Ils étaient les uns et les autres seuls ministres de leur religion. Les mages rejetaient l'opinion qui donne aux dieux une origine humaine, et ne les séparaient point en dieux et en déesses. Il en était de même parmi les druides. Les uns et les autres gouvernaient l'état, les rois les consultaient. Leur habit blanc se ressemblait. Les ornemens d'or leur étaient interdits également. Organes et protecteurs de la justice, ils rendaient les sentences et veillaient sur ceux qu'ils chargeaient de cette auguste fonction. L'immortalité de l'âme était le point capital de la croyance chez les Perses et chez les Gaulois; ni les uns ni les autres n'avaient de temples ni de

statues. Les Perses adoraient le feu ; les druides entretenaient un feu éternel dans leurs forêts. Les Perses rendaient à l'eau un culte religieux; les Gaulois rendaient les mêmes honneurs à cet élément. Ces ressemblances suffisent pour faire croire que la religion des mages et celle des druides avaient la même origine; les différences que l'on y trouvait peuvent avoir été causées par les guerres, l'éloignement et le temps.

La religion des Gaulois paraît avoir été toujours plus pure que celle des autres peuples : leurs idées sur la divinité étaient bien plus justes et bien plus spirituelles que celles des Grecs et des Romains. Tacite, Maxime de Tyr et les autres historiens, nous apprennent que les druides étaient persuadés qu'on doit honorer l'Être suprême par le respect et le silence autant que par les sacrifices; mais cette première simplicité n'existait plus même avant les conquêtes des Romains. Les druides, oubliant leur première sagesse, s'adonnèrent à la divination, à la magie, et tolérèrent ces horribles sacrifices dans lesquels on immolait des victimes humaines à *Ésus* et à *Teutatès*. Tacite, Lactance et Lucain nous attestent cette cruelle dégradation.

Les conquêtes de Jules César introduisirent de nouveaux dieux dans les Gaules, et

l'on y bâtit alors les premiers temples, tandis que les druides de la Grande-Bretagne continuèrent l'exercice de leur antique religion, au milieu des forêts dont les ombres majestueuses inspiraient une frayeur religieuse. Ces bois étaient si sacrés parmi eux, qu'il n'était pas permis de les abattre; on ne pouvait s'en approcher qu'avec un respect religieux, et seulement pour les orner de fleurs et de trophées. On ne pouvait employer aux usages ordinaires certains arbres, même lorsqu'ils tombaient de vétusté. Ce respect tenait à la grande idée qu'ils avaient de la divinité; ils étaient persuadés que des temples ne pouvaient la renfermer et que des statues ne pouvaient pas la représenter.

Les Gaulois avaient aussi le plus grand respect pour les lacs et les marais, parce qu'ils croyaient que la divinité se plaisait à les habiter; le plus célèbre de ces lacs était celui de Toulouse, dans lequel on jetait l'or et l'argent pris sur les ennemis. On joignait à ce culte celui des fleuves, des rivières, des fontaines et du feu.

Les Gaulois avaient au milieu de leurs forêts des espaces consacrés au culte et aux cérémonies religieuses. C'était là qu'ils enfouissaient les trésors pris sur les ennemis, et que l'on immolait les prisonniers; on les renfer-

mait dans des colosses d'osier, on les environnait ensuite de matières combustibles, et le feu les consumait. César fit piller ces lieux secrets par les troupes; c'est de là que des historiens mal instruits ont assuré que les anciens Gaulois avaient des temples. « Ces » peuples, dit Tacite, n'ont pour temple » qu'une forêt, où ils s'acquittent des devoirs » de leur religion. Personne ne peut entrer » dans ce bois s'il ne porte une chaîne, marque » de sa dépendance et du domaine suprême » que Dieu a sur lui. »

Rien n'est plus célèbre dans l'histoire des anciens Gaulois, que les forêts du pays de Chartres. Les forêts de Marseille et de Toulouse étaient presqu'aussi célèbres. C'était au milieu d'elles que se rassemblaient les écoles des druides des Gaules. Chartres était pour ainsi dire la métropole des Gaules; mais ces trois colléges se réunissaient pour reconnaître la supériorité de lumières qu'avaient sur eux les druides de la Grande-Bretagne.

DES DIFFÉRENTES CLASSES DES DRUIDES ; DE LEUR MANIÈRE DE VIVRE ; DE LEURS HABILLEMENS ET DE LEURS FONCTIONS.

Le nom des druides vient sans aucun doute du mot celtique *deru*, qui veut dire *chêne*. Ces ministres se divisaient en différentes classes. Les druides composaient la première ; ils étaient les chefs suprêmes, et ceux qui les suivaient étaient tellement leurs inférieurs, que, par respect, ils devaient s'éloigner aussitôt que les druides paraissaient. Ils ne pouvaient rester en leur présence qu'après en avoir obtenu la permission. Les ministres inférieurs étaient les *bardes*, les *saronides* et les *cubages* ou *vates*.

Les bardes, dont le nom celtique veut dire un chantre, célébraient en vers les actions des héros, et les chantaient en s'accompagnant avec des harpes. On attachait un si grand prix à leurs vers qu'ils suffisaient pour immortaliser. Ces bardes, quoique moins puissans que les druides, jouissaient d'une si grande considération que, s'ils se présentaient au moment où deux armées allaient en venir au combat, ou l'avaient même commencé, on déposait les armes pour écouter leurs proposi-

tions. Ils ne se bornaient pas à faire l'éloge des héros ; ils avaient aussi le droit de censurer les actions des particuliers qui s'écartaient de leurs devoirs.

Les saronides instruisaient la jeunesse et lui inspiraient des sentimens vertueux.

Les eubages ou vates avaient le soin des sacrifices, et s'appliquaient à la contemplation de la nature. Par la suite des temps, les druides réservèrent à eux seuls les fonctions de la religion, et les ministres subalternes n'exercèrent plus aucun emploi que par la permission des druides.

L'origine de ces pontifes se perd dans l'antiquité la plus reculée. Aristote, Phocion et beaucoup d'autres avant eux, les peignent comme les hommes les plus sages et les plus éclairés en matière de religion. On avait une si grande idée de leur savoir, que Cicéron dit qu'ils furent les inventeurs de la mythologie.

Les druides, cachés dans leurs forêts, y menaient la vie la plus austère. C'était là que les nations allaient les consulter ; et Jules César, qui n'admirait ordinairement que les vertus d'éclat, fut tellement étonné de leur manière de vivre et de leur science, qu'il ne put leur refuser son estime.

Les druides formaient différens colléges dans les Gaules : le plus célèbre de tous était

celui du pays Chartrain; le chef de ce collége était le souverain pontife des Gaules. C'était dans les bois de cette contrée que s'offraient les grands sacrifices, et que les grands du pays et les généraux se rassemblaient.

Après le collége de Chartres, celui de Marseille était le plus considérable; rien n'était plus renommé que la forêt de ce pays; et Lucain inspire une sorte de frayeur religieuse lorsqu'il peint la manière dont César la fit abattre.

Les jeunes et les vieux druides avaient tous les mêmes principes et les mêmes règles. Leurs habillemens cependant différaient un peu, selon les provinces où ils vivaient et selon les grades qu'ils occupaient.

La cérémonie de la profession se faisait en recevant l'accolade des vieux druides. Le candidat, après l'avoir reçue, quittait l'habillement ordinaire pour se revêtir de celui des druides, qui était une tunique qui n'allait que jusqu'à la moitié des jambes. Cet habillement désignait le sacerdoce, et jamais les femmes ne pouvaient y être admises.

L'autorité des druides était si grande, qu'on n'entreprenait aucune affaire sans les consulter. Ils présidaient aux États, décidaient la paix ou la guerre à leur gré, punissaient les coupables, et pouvaient déposer les magistrats

et même les rois, lorsqu'ils n'observaient pas les lois du pays. Leur rang était supérieur à celui des nobles. Tout pliait devant eux; et c'était à leurs soins que l'on confiait l'éducation de la jeunesse la plus distinguée, de sorte qu'ils la préparaient, dès ses premières années, à se pénétrer de respect pour les druides.

C'était à eux qu'appartenait le droit de créer chaque année les magistrats qui devaient gouverner les cités. Ils pouvaient élever un de ces magistrats jusqu'à la dignité de vergobret, qui égalait celle des rois; mais ce prétendu roi ne pouvait rien faire sans l'avis des druides. Eux seuls convoquaient le conseil; de sorte que les vergobrets n'étaient vraiment que les ministres et les premiers sujets des druides.

Arbitres suprêmes de tous les différens, de tous les intérêts des peuples, la justice ne se rendait que par leur ministère. Ils décidaient également des affaires publiques et des affaires particulières. Lorsque, dans un procès, ils adjugeaient un bien disputé à celui qu'ils désignaient comme le légitime possesseur, son adversaire devait se soumettre, ou il était frappé d'anathème, et dès lors tout sacrifice lui était interdit; la nation entière le regardait comme impie, et n'osait plus communiquer avec lui.

Les druides étaient chargés de tous les détails de la religion, ce qui leur donnait un pouvoir sans bornes : sacrifices, offrandes, prières publiques et particulières, science de prédire l'avenir, soin de consulter les dieux, de répondre en leur nom, d'étudier la nature; droit d'établir de nouvelles cérémonies, de nouvelles lois, de veiller à l'exécution des anciennes ou de les réformer, telles étaient les fonctions et les pouvoirs illimités dont ils jouissaient sans aucune contestation.

Leur état les dispensait d'aller à la guerre et les exemptait de tout impôt. Le nombre des aspirans à cet ordre était immense, et l'on y admettait tous les états et toutes les professions; mais l'on était arrêté par les longueurs du noviciat, et par l'indispensable nécessité d'apprendre et de retenir dans la mémoire le nombre prodigieux des vers qui contenaient les maximes sur la religion et sur le gouvernement politique.

Les femmes gauloises pouvaient anciennement être admises au rang des druidesses; elles jouissaient alors de toutes les prérogatives de l'ordre; mais elles exerçaient leurs fonctions séparément des hommes. Leurs divinations les avaient rendues plus célèbres que les druides eux-mêmes.

Lorsqu'Annibal passa les Gaules, elles

jouissaient encore des droits suprêmes; car il était dit, dans un traité qu'il fit avec les Gaulois : Si quelque Carthaginois faisait tort à un Gaulois, la cause serait portée au tribunal des femmes gauloises. Par la suite des temps, les druides les dépouillèrent de cette autorité; mais on ignore l'époque de leur usurpation.

DOCTRINE DES DRUIDES; LEURS SUPERSTITIONS; CÉRÉMONIE DU GUI DE CHÊNE.

Toute la doctrine des druides tendait à rendre les hommes sages, justes, vaillans et religieux. Les points fondamentaux de cette doctrine se réduisaient à trois : Adorez les dieux, ne nuisez à personne, et soyez courageux. Leur science, dit Pomponius Méla, était de connaître la forme et la grandeur de l'Être suprême, le cours des astres et des révolutions; ils prétendaient connaître l'ensemble de l'univers, et la retraite dans laquelle ils vivaient leur laissait tout le temps nécessaire pour s'instruire.

On ne peut douter que les druides et les Gaulois n'aient regardé l'âme comme immortelle; c'était la seule persuasion de ce dogme

qui leur faisait regarder la mort comme un moyen assuré de parvenir à une vie plus heureuse. Ils mettaient une grande différence entre ceux qui mouraient paisiblement au milieu de leurs parens ou amis, et ceux qui perdaient la vie en servant la patrie. Les premiers étaient enterrés sans cérémonie, sans éloges, sans les chansons composées en l'honneur des morts. On croyait que les guerriers se survivaient à eux-mêmes ; on transmettait leurs noms aux générations futures, et ils allaient goûter un bonheur éternel dans le sein de la divinité. Eux seuls avaient des tombeaux, des épitaphes ; mais le dogme de l'immortalité de l'âme n'en était pas moins général : il ne peut souffrir de partage, et les druides le professaient clairement ; mais on regardait seulement comme entièrement condamnés à l'oubli des hommes ceux qui n'avaient illustré leur vie par aucune action guerrière, éclatante, ou utile au bien général. Cet usage se fondait sur le génie belliqueux des Gaulois et des autres Celtes, qui ne prisaient rien autant que la profession des armes.

Les druides enseignaient qu'un jour l'eau et le feu détruiraient toutes choses ; ils croyaient à la métempsycose, qu'ils n'avaient pu apprendre de Pythagore, puisqu'ils l'ensei-

gnaient long-temps avant que ce philosophe voyageât dans les Gaules.

De temps immémorial ils avaient l'usage d'ensevelir les morts ou de renfermer les cendres dans des urnes. Ils plaçaient dans les tombeaux les armes des morts, leurs meubles précieux, et les cédules de l'argent qu'ils avaient prêté. Ils écrivaient même des lettres à leurs amis, quoique morts. L'une de leurs maximes était que toute lettre jetée dans la tombe arrivait à son adresse.

Les druides communiquaient de vive voix leurs sciences et leur doctrine à leurs candidats, dont le noviciat était extrêmement long. Jamais ils n'écrivaient leurs maximes ni rien de leurs sciences. C'était en vers qu'ils rédigeaient toutes les connaissances, et il fallait les apprendre de mémoire. Ces vers étaient en si grand nombre, qu'il fallait souvent quinze et jusqu'à vingt années pour les apprendre et les retenir. La doctrine des druides, dit Jules César, était mystérieuse, et ne pouvait être connue de personne.

Les druides cultivaient aussi la médecine; on leur accordait sur ce point une confiance sans bornes, parce que l'on était persuadé qu'ils connaissaient l'influence des astres, et qu'ils lisaient dans l'avenir Ces sages, si respectés d'abord et si dignes de l'être, finirent

par s'adonner à l'astrologie, à la magie et à la divination, dans l'espoir d'augmenter leur crédit et leur autorité : ils avaient reconnu que les peuples sont toujours plus amoureux du merveilleux que de la vérité. Ils avaient quelques connaissances de la botanique; mais ils mêlaient tant de pratiques superstitieuses à la manière dont ils cueillaient leurs plantes, qu'il était facile de voir qu'ils n'en connaissaient qu'un très-petit nombre. Pline rapporte la manière dont ils cueillaient la *selage* : il fallait l'arracher sans couteau et de la main droite, qui devait être couverte d'une partie de la robe; on la faisait ensuite passer dans la main gauche avec vitesse, comme si on l'avait dérobée, il fallait en outre être vêtu de blanc, avoir les pieds nus, et avoir offert un sacrifice avec du pain et du vin.

La verveine se cueillait avant le lever du soleil, le premier jour de la canicule, après qu'on avait offert à la terre un sacrifice d'expiation, dans lequel on employait des fruits et du miel; cette plante, ayant été cueillie de cette manière, avait, disaient-ils, toutes les vertus. Elle guérissait toutes les maladies. Il ne fallait que s'en frotter pour obtenir tout ce que l'on désirait; elle avait le pouvoir de concilier les cœurs aliénés par l'inimitié; tous ceux que cette plante pouvait toucher sen-

taient à l'instant la paix et la gaieté naître au fond de leur cœur.

Il faut aussi ranger au nombre de leurs superstitions leur persuasion qu'à la mort des grands personnages leurs âmes excitaient des orages et des tempêtes. Le bruit du tonnerre, tous les mouvemens extraordinaires et violens de la nature, tous les météores, annonçaient, selon eux, la mort d'un grand personnage.

Les druides se plaisaient à laisser croire qu'ils pouvaient changer de forme à leur gré, et qu'ils pouvaient se faire transporter dans les airs; mais la plus cruelle de toutes les superstitions était celle d'immoler des victimes humaines. Cet usage barbare ne put être aboli que par l'extinction du druidisme. Les édits nombreux des empereurs romains contre ce crime prouvent son existence.

La plus solennelle de toutes les cérémonies était celle de cueillir le gui de chêne. Cette plante parasite naît sur quelques autres arbres; mais les druides croyaient que Dieu avait principalement choisi le chêne pour lui confier cette plante précieuse. Ils parcouraient les forêts pour la chercher avec le plus grand soin. Ils se félicitaient entre eux lorsqu'après de longues et pénibles recherches ils pouvaient en découvrir une certaine quantité.

On ne pouvait cueillir cette plante qu'au mois de décembre et le sixième jour de la lune. Ce mois et le nombre six étaient sacrés pour eux. C'était toujours le six de la lune qu'ils faisaient leurs principaux actes de religion.

Au jour destiné pour la cérémonie de cueillir le gui, on s'assemblait avec le plus grand éclat, on allait en procession vers les lieux où se trouvait la plante; deux devins marchaient en avant en chantant des hymnes et des cantiques. Un héraut, portant un caducée, venait après eux; trois druides le suivaient, et portaient les instrumens nécessaires pour le sacrifice; enfin le chef des pontifes, revêtu d'une robe blanche, terminait cette procession, et une foule immense marchait à sa suite. Lorsque l'on était parvenu au pied de l'arbre, le chef des druides montait sur le chêne, coupait le gui avec une faucille d'or, et les druides le recevaient avec un grand respect dans le *sagum*, espèce de saie blanche.

Après l'avoir reçu, l'on immolait deux taureaux blancs; un festin suivait, et lorsqu'il était terminé, on adressait des prières à la divinité, pour qu'elle attachât à cette plante un bonheur qui pût se faire sentir à tous ceux à qui on en distribuait des parcelles.

C'était au premier jour de l'an que l'on sacrait le gui et qu'on le distribuait au peuple.

PRINCIPALES MAXIMES DES DRUIDES.

Nous allons donner les maximes principales des druides, telles qu'elles sont parvenues jusqu'à nous ; mais nous prions d'observer que la tradition seule a pu les conserver, puisque les druides ne les écrivaient jamais : il est même probable qu'elles ont été composées d'après ce que l'antiquité nous apprend sur leur doctrine.

1°. Il faut être enseigné dans les bocages par les prêtres sacrés.

2°. Le gui doit être cueilli avec un grand respect, toujours, s'il est possible, le sixième jour de la lune, et il faut se servir d'une faucille d'or pour le couper.

3°. Tout ce qui naît tire son origine du ciel

4°. On ne doit pas confier le secret des sciences à l'écriture, mais seulement à la mémoire.

5°. Il faut avoir grand soin de l'éducation des enfans.

6°. Les désobéissans doivent être éloignés des sacrifices.

7°. Les âmes sont immortelles.

8°. Les âmes passent dans d'autres corps après la mort de ceux qu'elles ont animés.

9°. Si le monde périt, ce sera par l'eau ou par le feu.

10°. Dans les occasions extraordinaires il faut immoler un homme. On pourra prédire l'avenir selon que le corps tombera, selon que son sang coulera, ou selon que la plaie s'ouvrira.

11°. Les prisonniers de guerre doivent être immolés sur des autels, ou être enfermés dans des paniers d'osier, pour être brûlés vifs en l'honneur des dieux.

12°. Il ne faut pas permettre le commerce avec les étrangers.

13°. Celui qui arrivera le dernier à l'assemblée des états, doit être puni de mort.

14°. Les enfans doivent être élevés jusqu'à l'âge de quatorze ans hors de la présence de leurs père et mère.

15°. L'argent prêté en cette vie sera rendu aux créanciers dans l'autre monde.

16°. Il y a un autre monde, et les amis qui se donnent la mort pour accompagner leurs amis y vivront avec eux.

17°. Toutes les lettres données au mourant ou jetées dans les bûchers sont fidèlement rendues dans l'autre monde.

18°. Que le désobéissant soit chassé, qu'il ne reçoive aucune justice, qu'il ne soit reçu dans aucun emploi.

19°. Tous les pères de famille sont rois dans leurs maisons; ils ont puissance de vie et de mort sur leurs femmes, leurs enfans, et leurs esclaves.

Telles sont les principales maximes recueillies des druides; il suffit de les parcourir, pour apercevoir combien il était facile à ces pontifes de commander à l'opinion et de subjuguer tous les esprits, en les voyant s'emparer de la première éducation de la jeunesse, et frapper d'anathème quiconque oserait leur désobéir.

DES DRUIDESSES.

Nous avons déjà dit que toute la morale des druides se réduisait à trois points principaux : Honorez les dieux, ne nuisez à personne, et soyez courageux. Comment concilier avec ces maximes sublimes celle qui donne aux pères de famille droit de vie et de mort sur leurs femmes, leurs enfans et leurs esclaves? « L'autorité paternelle et domestique, » dit l'abbé Banier, « n'était fondée sur aucune loi » positive, mais seulement sur le respect et

» l'amour. » Jules César et Tacite se plaisent sans cesse à peindre le respect que les Gaulois et les Germains avaient pour leurs femmes; celles des druides partageaient l'autorité de leurs époux; elles étaient consultées dans les affaires politiques et dans celles de la religion; il y avait même dans les Gaules des temples élevés depuis les conquêtes des Romains, dans lesquels les druidesses seules ordonnaient et réglaient tout ce qui concernait la religion, et dont l'entrée était interdite aux hommes.

Les Celtes et les Gaulois, dit M. Mallet dans son excellente Introduction à l'histoire de Danemarck, s'étaient montrés bien supérieurs aux Orientaux, qui passent de l'adoration au mépris, et des sentimens d'un amour dolâtre à ceux d'une jalousie inhumaine, ou à ceux d'une indifférence plus insultante encore que la jalousie. Les Celtes regardaient leurs femmes comme des égales et des compagnes dont l'estime et la tendresse ne pouvaient être glorieusement acquises que par des égards, des procédés généreux et des efforts de courage et de vertu.

Les poésies d'Ossian prouvent que les habitans des îles Britanniques ont toujours porté ce respect et ces égards aussi loin qu'aucune autre nation du monde. Fidèles à la beauté

que leur cœur avait choisie, ils n'eurent jamais plusieurs femmes à la fois, et souvent les épouses déguisées suivaient le héros à la guerre.

Dans les temps brillans de la chevalerie, nous trouvons sans cesse les tableaux de ces mêmes mœurs et de ce même respect pour les femmes : la reconnaissance venait encore y ajouter ; car, dès qu'un chevalier était blessé, les dames s'empressaient à le servir, et presque toutes connaissaient l'art de panser les blessures. Elles ne se bornaient pas à ces soins : pendant le temps de la convalescence, le charme de leur conversation servait à modérer le courage bouillant des chevaliers; et, pour mieux rappeler leurs travaux à leur souvenir, elles leur lisaient les poëmes et les romans dans lesquels on mettait en action tout ce que l'héroïsme peut produire.

Nous croyons donc pouvoir douter de la vérité de la maxime atroce qui donnait aux druides l'horrible droit d'abuser de la force pour opprimer et même quelquefois égorger l'innocence et la faiblesse. Ces pontifes étaient jaloux de leur autorité; mais elle était si grande et si bien reconnue, que, pour la maintenir, ils n'avaient pas besoin d'être cruels dans leurs familles. Tous les peuples tombaient à leurs pieds, rien n'était au-dessus

de leur puissance; comment auraient-ils pu se plaire à remplir de terreur les compagnes qui seules pouvaient donner des charmes à leur solitude, les enfans qui devaient perpétuer leur mémoire, et les esclaves qui veillaient à prévoir et à satisfaire tous leurs besoins? Cette maxime, si elle est vraie, ne peut appartenir qu'au temps de la plus grande dégradation des druides et des Gaulois.

Il existait trois sortes de druidesses : les premières vivaient dans le célibat; les secondes, quoique mariées, demeuraient dans les temples qu'elles desservaient, et ne voyaient leurs maris que pendant un seul jour de l'année; enfin les troisièmes ne quittaient point leurs époux, et prenaient soin de l'intérieur de la famille.

Malgré ces différences, les druidesses ne formaient véritablement que deux classes. La première était composée de prêtresses, et les femmes de la seconde classe n'étaient que les ministres des prêtresses, dont elles devaient exécuter les ordres.

La demeure la plus ordinaire des druidesses était dans les îles qui bordent les côtes des Gaules et de l'Angleterre. Les druides en habitaient aussi quelques-unes; mais alors on n'y rencontrait point de druidesses. C'était dans ces îles que les druides, ou les druidesses,

s'exerçaient le plus à la magie. Les peuples des Gaules et de l'Angleterre croyaient généralement qu'ils pouvaient exciter à leur gré les orages et les tempêtes.

L'inquiète curiosité des hommes place le pouvoir de lire dans l'avenir au-dessus de tous les autres. Les druides, après avoir persuadé aux peuples qu'ils connaissaient les influences des astres et les événemens futurs, abandonnèrent presque entièrement à leurs femmes cette portion de leur ministère.

Témoins du respect presque idolâtre que les Gaulois et les Germains avaient pour les femmes, ils sentirent qu'elles auraient bien plus qu'eux le don de persuader et de faire croire à leurs prédictions. Ils leur renvoyèrent toutes les questions sur l'avenir; elles firent des réponses si habiles, que leur réputation se répandit dans tout l'univers; on venait les consulter de toutes parts, et leurs décisions inspiraient infiniment plus de confiance que les oracles de la Grèce et de l'Italie. Les empereurs les firent souvent consulter lorsqu'ils furent les maîtres des Gaules. L'histoire a conservé grand nombre de leurs réponses, et ne fait aucune mention particulière de celles des druides.

Nous terminerons cet article en citant ce que l'on connaît de plus certain sur le mo-

ment où les druides et les druidesses furent entièrement abolis.

Suétone, Aurélius Victor et Sénèque, soutiennent que ce fut sous l'empire de Claude; mais comme ils subsistèrent beaucoup plus long-temps, il paraît qu'ils n'ont voulu parler que des sacrifices humains dont cet empereur leur interdit absolument l'usage. On trouvait encore des druides dans le pays Chartrain jusqu'au milieu du cinquième siècle. Il paraît certain que leur ordre ne cessa d'exister qu'au temps où le christianisme triompha entièrement des superstitions des Gaulois; et ce triomphe n'arriva que très-tard dans quelques provinces

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome second.

Pages.

Des Demi-Dieux et des héros; réflexions préliminaires. 1
Notions générales sur l'Histoire de la Grèce et sur les temps héroïques. 6
Royaume d'Argos. 12
Des temps héroïques ou fabuleux. 14
Déluge d'Ogygès. 16
Marbres de Paros. 17
Royaume d'Athènes 19
Royaume de Laconie ou Lacédémone. 22
Déluge de Deucalion. 23
Arrivée de Cadmus dans la Grèce. 24
Arrivée de Pélops dans la Grèce. 26
Prise de Troie. 27
Des Héros. 29
Histoire de Persée. 33
Fable de Méduse et des Gorgones. 36
Fable d'Andromède. 39
Explication des fables qui tiennent à l'histoire de Persée. 42
Bellérophon et la Chimère. 45
Histoire du premier Minos, de Rhadamanthe et de Sarpédon. 48

Pages.
Histoire de Minos second : Aventures du Minotaure, et commencemens de Thésée. 52
Histoire de Phèdre et d'Hippolyte. 62
Histoire de Dédale; Labyrinthe de Crète. 65
Mélanges historiques sur Thésée. 69
Histoire d'Hercule. 79
Explication des travaux d'Hercule. 84
Histoire des successeurs d'Hercule 103
Voyage des Argonautes; Histoire de Jason et de Médée. 106
Arrivée des Argonautes dans la Colchide. 118
Retour des Argonautes. 122
Suite des aventures de Jason et de Médée. 126
Histoire de Castor et de Pollux. 133
Histoire d'Orphée. 137
Chasse de Calydon; Méléagre; Atalante. 143
Des deux guerres de Thèbes. 150
Guerre de Troie. 156
De l'antiquité des Temples. 168
Temple de Bélus. 173
Temple de Diane à Éphèse. 177
Temple de Jupiter Olympien. 179
Temple d'Apollon à Delphes. 180
Panthéon de Rome. 182
Des Oracles. 186
Oracle de Dodone. 189
Oracle d'Ammon. 191
Oracle de Delphes. 193
Oracle de Trophonius 198
Des autres Oracles. 201
Des Sibylles. 203
Des Jeux 210
Recherches sur l'ancienne religion des habitans du Nord; Avant-propos. 215
Odin, ses conquêtes, son arrivée dans le Nord, et les changemens qu'il y fit. 217

Pages.
Idée générale de l'ancienne religion des peuples du Nord. 226
De la religion des peuples du Nord depuis Odin. . 230
Dogmes des Celtes sur l'état de l'homme après la mort, et sur les dernières destinées de ce monde. 246
Suite de la religion des peuples du Nord, et particulièrement de leur culte 250
Recherches sur l'ancienne religion des premiers habitans de la Grande-Bretagne 262
Idées religieuses des premiers habitans de la Grande-Bretagne. 271
Des Druides 277
Des différentes classes des Druides, de leur manière de vivre, de leurs différens habillemens et de leurs fonctions 282
Doctrine des Druides, leurs superstitions; cérémonie du gui de chêne 287
Principales maximes des Druides 293
Des Druidesses. 295

FIN DE LA TABLE.

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Netw
University of C
Date Due

DEC 2 0 1999

NOV 1 2 2003

08 JUIN 1999

CE

a39003 000209691b

BL 305 .T7 1826
TRESSAN, ABBE DE
MYTHOLOGIE COMPOSEE

BL
0305
.T7 1826

CE

TRESSAN, ABBE DE
MYTHOLOGIE COMPAREE AVEC L 1473234